This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY
ORGANIZED 1891
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES

LA RUSSIE

ET LA

CIVILISATION EUROPÉENNE

PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET COMP., 1, RUE D'ERFURTH.

LA RUSSIE

ET LA

CIVILISATION EUROPÉENNE

PAR

L. LÉOUZON LE DUC

PARIS
VICTOR LECOU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
10 — Rue du Bouloi — 10

MDCCCLIV

DK 32
L58

E 003

PRÉFACE

C'est une rude tâche que d'écrire aujourd'hui sur la Russie : si vous êtes sympathique, on vous traite de félon ; si vous êtes hostile, on vous accuse d'exploiter l'occasion. Le moyen, pourtant, de rester neutre? Il faudrait pour cela ou trop de naïveté, ou trop d'ignorance, ou trop de rouerie. C'est l'affaire des dupes, des aveugles ou des diplomates.

Quant à nous, nous avons agi simplement, sans nous préoccuper si on nous regarderait comme un ami ou comme un ennemi de la Russie, comme un partisan de la neutralité absolue ou comme un champion

de l'intervention décisive ; nous avons écrit ce que nous dictait notre conscience, ce que nous croyions être la vérité.

Bien nous en a pris.

Jusqu'à présent, nous n'avons eu contre nous que des Russes de l'école d'Osten-Sacken ou que des gens qui ne se doutent même pas de ce que c'est que la Russie.

Ces derniers ont demandé sérieusement « s'il ne faudrait pas se défier, *peut-être*, de nos investigations. » Qu'en savent-ils ?

L'irritation des Russes se comprend mieux, ils sont dans le cas de légitime défense. Du reste, nous n'avons pas la prétention de leur faire la loi. Quand on peut, avec un *seul homme et un seul canon*, tenir en échec, pendant toute une journée, deux grandes flottes coalisées [1], on est évidemment au-dessus de toute atteinte.

Cependant, nous devons le dire, à mesure que l'opinion s'est éclairée, elle s'est rangée de notre côté.

Notre *Question russe*, vieille déjà d'un an, ac-

[1] Voir le récit de la feuille officielle d'Odessa sur le dernier bombardement de cette ville.

ceptée tout d'abord en Angleterre et en Allemagne, traduite en Suède jusqu'à la dernière lettre, mais jugée en France trop violente, trop prématurée; notre *Question russe* l'a emporté enfin.

Ah! nous dit-on, nous écrit-on de toutes parts, vous aviez bien raison quand vous affirmiez :

Que le prince Menschikoff n'était qu'un brûlot;

Que les diplomates ne réussiraient à rien;

Que la Russie voulait la guerre, et qu'on aurait la guerre.

Notre *Russie contemporaine* a eu la même chance. Un seul reproche nous a été adressé à l'occasion de cet ouvrage, c'est d'y avoir poussé trop loin... la *modération*.

Ainsi la lumière se fait, les esprits marchent. Mon Dieu! nous n'ignorons pas tout ce qu'il en coûte pour sortir d'une voie, même fausse, lorsque depuis longtemps déjà on s'y trouve engagé; nous n'ignorons pas combien est naturelle la colère qu'excitent les importuns qui s'acharnent à vous désillusionner. La Russie avait si bien réussi à *enguirlander* l'Europe; tant d'hommes supérieurs se complaisaient dans l'adoration de son omnipotence et des hautes qualités qu'ils prê-

taient à son gouvernement ! c'était là comme un doux oreiller sur lequel ils se promettaient de reposer de longues années encore. Et vous venez brusquement secouer leur sommeil, vous venez déchirer le satin moelleux de cet oreiller et montrer qu'au lieu de duvet il ne renferme que des épines !...

Nous le dirons franchement : ce n'est pas sans de grands efforts que nous nous sommes aussi décidé nous-même à prendre part à cette tâche délicate.

Depuis plus de douze ans, nous faisions du nord de l'Europe, et de la Russie en particulier, l'objet spécial de nos études. Nous avions visité la Russie quatre fois, et à chaque fois, notre séjour y avait été long.

Or, on ne s'occupe pas d'un même pays pendant tant d'années sans y prendre un vif intérêt, on ne le visite pas si souvent sans y contracter des liaisons qui obligent. D'ailleurs, chargé trois fois de missions du gouvernement, nous avions dû engager, en Russie, avec plusieurs personnages officiels, des rapports dont nous avions toujours eu lieu de nous applaudir ; de gracieux témoignages nous y étaient venus, en outre, des hautes régions du pouvoir, en retour de nos travaux académiques déjà publiés, ou d'un splendide présent

que nous avions obtenu de notre gouvernement, en faveur de l'université de Finlande.

Sans doute, au milieu de tout cela, nos yeux ne restaient point fermés; nous profitions, le plus qu'il nous était possible, des facilités dont nous jouissions, pour soulever le voile doré qui flottait devant nous et démêler les réalités des apparences.

Certes, ce n'était point là chose facile; tous ceux qui sont allés en Russie dans un but sérieux le comprendront.

Les Russes ont une si grande habileté à jeter, comme on dit, *de la poudre aux yeux!*

Tantôt, comme s'ils voulaient vous forcer à les oublier pour ne penser qu'à vous-même, ils vous flatteront dans ce que votre amour-propre peut avoir de plus chatouilleux.

En 1842, M. d'Arlincourt, visitant la résidence impériale de Tzarskoe-Célo, fut introduit dans la chambre qu'occupait l'empereur Alexandre.

Cette chambre était encore telle que le tzar l'avait laissée le jour de son dernier départ pour Taganrog.

Au milieu était un bureau, et sur le bureau un livre ouvert.

Sur l'invitation du cicerone, M. d'Arlincourt jeta les yeux sur ce livre.

O surprise! c'était le *Solitaire*.

M. d'Arlincourt sortit de Tzarskoe-Célo convaincu que la dernière pensée de l'empereur Alexandre, en quittant sa belle villa pour se rendre au lieu où il devait mourir, avait été pour lui.

Les Russes se sont applaudis longtemps de cette plaisanterie.

D'autres fois, les Russes vous aveugleront complétement, tout en ayant l'air de vous mettre le flambeau à la main.

Ainsi, rien de plus facile, pour un voyageur de distinction qui veut visiter la Russie, que d'obtenir du gouvernement ce qu'on appelle un *feldjeger*, c'est-à-dire une sorte d'officier de poste chargé de vous faire servir des chevaux aux relais, et de vous aplanir les difficultés de votre exploration.

Ce *feldjeger*, qui tient un peu, beaucoup même, à la police, s'acquitte à merveille de son emploi. Seulement, si vous n'y prenez garde, il vous montrera tout le contraire de ce que vous voudriez voir. Nous avons entendu citer un étranger qui, pour s'épargner les

complaisances importunes de son guide officiel, le grisait mortellement avec de l'eau-de-vie à chaque station qu'il voulait explorer.

— Quoi donc ! nous disait en 1846 un ancien ministre à la veille de notre départ pour la Russie, où nous allions remplir une mission commerciale, vous voulez aller dans ce pays-là faire des études de commerce?

— Sans doute.

— Mais il n'y a rien, absolument rien à y voir !

— Cependant...

— Oh ! mon fils y est allé tout récemment, et je vous assure qu'il n'y a rien vu, rien du moins qui mérite qu'on se dérange...

— Votre fils n'a peut-être fait que passer...

— Pardon ! il est bien resté deux ou trois mois à battre le territoire russe ; on lui avait même donné un *cicerone* attaché à la poste pour lui faciliter ses recherches ; et, malgré cela, je vous le répète, il n'a rien vu.

En effet, il eût été difficile que le fils de ce ministre vît quelque chose.

Les Russes ne se contentent pas de ces moyens détournés pour vous masquer leur pays. Ils ont encore recours à des dissimulations positives.

Pendant notre séjour à Saint-Pétersbourg, en 1846 ou 1847, quelques officiers prussiens y arrivèrent de Berlin, chargés par leur gouvernement d'étudier l'organisation des escadrons de la cavalerie de la garde.

L'empereur Nicolas les reçut avec cette haute politesse qui le caractérise et les combla de prévénances.

— Vois-tu ces messieurs? dit-il en allemand en les présentant à un officier de sa garde : ils me sont envoyés par mon frère de Prusse pour étudier nos escadrons; je t'ordonne de les leur montrer comme à des frères!

Puis, prenant l'officier à part, il ajouta en russe :

— Tu les leur montreras comme tu dois les montrer.

L'officier comprit.

Il se rendit sur-le-champ chez tous ses camarades, emprunta aux uns des chevaux, aux autres des hommes, à ceux-ci des uniformes, à ceux-là des harnais, et de tout cela composa un escadron comme jamais on n'en avait vu.

Le lendemain, au sortir d'un somptueux déjeuner où les Prussiens avaient fait amplement honneur au champagne, l'escadron fut exhibé.

On s'imagine facilement le succès qu'il obtint.

— Eh bien, dit le confident de l'empereur à ses convives, tous les escadrons de la garde lui ressemblent.

Il n'y avait rien à répliquer.

Ces exemples, que nous pourrions multiplier encore, suffisent pour donner une idée des difficultés que rencontre en Russie tout voyageur qui se propose d'étudier sérieusement le pays. Ce n'est qu'après un long séjour, qu'après des observations cent fois contrôlées, qu'il peut réussir à échapper au labyrinthe dans lequel on se plaît à l'égarer.

Nous avons passé nous-même par toutes ces épreuves, et quand, à force d'attention consciencieuse, de laborieuse persévérance, nous parvînmes enfin à fixer notre opinion, la considération des agréments que nous avions goûtés dans la société russe et le souvenir des prévenances dont nous y avions été l'objet, nous causèrent un vif embarras. Cet embarras redoubla surtout quand nous nous décidâmes à écrire.

D'abord, nous fîmes une sorte de compromis avec notre conscience : pour en concilier les exigences avec celles de notre délicatesse, nous nous bornâmes à des écrits d'érudition ou de littérature : témoin notre

ouvrage sur la *Finlande*, notre *Saison de bains au Caucase*, nos *Études sur la Russie et le nord de l'Europe*, etc. Si les affaires politiques ne fussent point venues si brutalement dominer la situation, peut-être eussions-nous persévéré dans cette voie. Mais qui pourrait aujourd'hui se parquer dans un simple rôle d'érudit ou de littérateur?

Or, du moment où nous nous décidions à étudier la Russie sous le rapport politique, notre situation se modifiait radicalement. Il ne s'agissait plus pour nous de caresser des souvenirs personnels, de ménager des sympathies toujours chères; nous sortions du champ des affections particulières pour aborder celui des intérêts généraux : nous devions donc être *absolument* vrai.

Et voilà pourquoi nous avons écrit la *Question russe* et la *Russie contemporaine*, pourquoi nous avons écrit la *Russie et la civilisation européenne*.

Ici, nous prenons la Russie dans les mystères de sa vie intérieure, dans l'effervescence de son rayonnement extérieur; c'est un jugement à découvert et sans arrière-pensée. Si nous avons des actes à flétrir, des tendances à anathématiser, à qui la faute?

Qu'on ne vienne donc plus nous reprocher, comme quelques-uns l'ont fait, d'écrire contre la Russie par dépit ou par vengeance. Outre que ces reproches sont ridicules, ils ne sauraient nous atteindre. Nous n'avons contre la Russie aucun dépit, parce qu'elle ne nous a laissé aucune déception; nous n'avons contre la Russie aucun désir de vengeance, parce qu'elle ne nous a fait aucun mal et qu'elle nous a toujours libéralement donné ce que nous lui avons demandé. Encore une fois, il ne s'agit point ici d'une question personnelle, mais d'une question générale. Nous faisons de la politique et non du sentiment, de la conscience et non de la politesse.

Amicus Plato, sed magis amica veritas.

Paris, 1er juin 1854.

LA RUSSIE

ET LA

CIVILISATION EUROPÉENNE

L'AUTOCRATIE

I

L'autocratie n'a d'analogue nulle part. — Institution antieuropéenne. — Amalgame de toutes les tyrannies. — Varègue, Slavo-Russe, Byzantin, Mongol, Caporal. — Origine de l'autocratie. — Rurik et ses compagnons. — Asservissement des Russes. — Invasion des Mongols. — Ses résultats. Ivan III. — Il fonde l'autocratie. — Par quels moyens. — Développement de l'autocratie sous tous les règnes. — Son idéal.

Une institution qui suffirait à elle seule pour creuser un abîme entre la Russie et l'Europe civilisée, c'est l'autocratie. Cette institution n'a d'analogue nulle part. Ni le despotisme niveleur de Louis XI, ni le fastueux absolutisme de Louis XIV, ni le trône militaire de Napoléon,

ni l'omnipotence discrétionnaire des sultans ou des monarques chinois ne sauraient en donner une idée. Tous ces divers modes d'autorité ont un frein quelconque : un conseil, une charte, un livre sacré, une doctrine traditionnelle, quelque chose, enfin, qui protége le sujet contre l'arbitraire du maître. L'autocratie elle seule ne reconnaît point de frein : en sa présence, toute indépendance abdique, toute garantie s'évanouit, tout mouvement cesse.

Pouvoir violent et contre nature, l'autocratie est l'amalgame de tous les monstres de tyrannie qui ont opprimé le genre humain. Elle unit le génie despotiquement organisateur du conquérant Varègue à l'astuce déliée du Slavo-Russe et à la farouche barbarie du Mongol ; le tout couronné d'un *byzantinisme* argutieux et fertile en embûches, et de ce caporalisme brutal qui, durant tant d'années, changea en casernes les plus illustres cours d'Allemagne.

Du reste, pour bien se rendre compte de l'organisme si complexe de l'autocratie, il suffit de remonter à son origine et d'examiner de quelle manière elle s'est formée.

Si haut que l'on porte les regards dans l'histoire moscovite, on l'y voit poindre au sommet. Elle s'incarne d'abord dans Rurik. Poussé par l'esprit d'invasion, ou, comme le raconte Nestor, appelé par les Novgorodiens, ce chef scandinave arrive : soudain il se pose en maître, il distribue le pays à ses compagnons, il va même jusqu'à lui enlever son nom primitif et originel pour y substituer le nom de la région qui l'a vu naître [1]. Quant au peuple,

[1] Les Russes s'appelaient primitivement *Slovènes;* Rurik, venu de cette partie de la Suède que l'on appelait *Roslagen,* c'est-à-dire pays des *Russes,*

ni Rurik ni ses compagnons n'en prennent souci ; une fois le partage fait, chacun s'empare de son troupeau et le chasse devant lui. Il y a bien une sorte de lutte entre l'antique constitution slave et les usages normands importés par les vainqueurs ; mais en définitive ceux-ci restent maîtres, et le peuple courbe la tête. Chose étrange ! les Russes sont dès l'abord tellement subalternisés, tellement effacés par les Varègues, qu'il n'est pas même question d'eux dans les guerres où leur sang coule, dans les traités qu'ils concourent à imposer.

Tel est aussi le caractère de l'occupation varègue. Que cherchent les nouveaux chefs? Des soldats et non des sujets. Toujours armés, soit par l'ambition, soit par la jalousie, ils ne prennent pas le temps d'asseoir le gouvernement de leurs provinces sur des bases normales ; ils trouvent plus court d'en maintenir les habitants dans leur dépendance primitive, certains de se ménager ainsi en eux des instruments flexibles à toute entreprise et dont le néant politique ne déflorera en rien la personnalité de leurs triomphes.

Et c'est ainsi que la chaîne d'esclave se rive de plus en plus au cou du peuple russe ; que l'embryon de l'autocratie va se développant à outrance.

Nous entrons dans une seconde phase : l'astre de la domination varègue commence à pâlir. En même temps que l'abus des partages a mis le peuple à merci, il a décentralisé le pouvoir jusqu'à l'énerver. L'empire de Rurik n'offre plus qu'une immense proie morcelée, dont la première invasion va dévorer impunément les débris.

a donné ce nom à la région slave où il s'établit. Ainsi, indépendamment de tout ce que la Russie a emprunté au Nord ou à l'Occident, elle leur doit encore son nom.

D'autres que nous ont raconté cette époque lugubre des annales moscovites : les sauvages Mongols, débordant sur le sol de Russie comme un torrent ravageur, écrasant sous les pieds de leurs chevaux hommes et choses, et substituant, pendant plus de deux siècles, au glaive et au sceptre scandinaves leur pique forgée de fer ouralien. Cataclysme lamentable, où disparurent les derniers vestiges de la liberté populaire, et où l'autocratie, désormais à terme, trouva son berceau et ses éléments de croissance et de force.

Ivan III paraît. Serpent et lion, ce prince croit également à l'imposture et à la violence ; il se roulera au besoin dans la bassesse et la lâcheté. Nul reproche, nulle honte, ne l'affectent ; il suit sa voie sans sourciller ; chacun de ses actes, glorieux ou vil, magnanime ou cruel, lui sert de marchepied pour monter où il veut.

Il veut être autocrate !

Qu'a-t-il à faire ? Les Mongols ne l'inquiètent plus ; ils se sont dispersés au souffle de leurs propres dissensions ; le peuple, muselé, ne dit mot. Quelques petits princes seulement sont là debout sur leurs apanages, et deux ou trois cités républicaines qui tiennent encore à leurs franchises.

Ivan III tourne tous ses efforts de ce côté. La lutte fut plus sourde qu'éclatante ; le machiavélisme y domina le glaive. Enfin, Ivan l'emporta ; Moscou, qui avait déjà détrôné Kieff, absorba Twer et Wiatka, et il ne resta plus de Novgorod qu'une poussière morte où l'on chercherait en vain, aujourd'hui, les traces d'un glorieux passé.

Alors l'autocratie se dressa comme un géant ; chaque principe y avait déposé son élément : le varègue, le mongol, le slave. Voici le génie byzantin qui vient aussi se

fondre à son creuset. En effet, comme pour rendre Dieu complice de son infernale création, Ivan III, invoque l'Église, et le clergé orthodoxe le proclame l'*oint du Seigneur*, l'*élu de la sainte Trinité*. Consécration bien digne de ce schisme pétrificateur, qui prend la subtilité pour la science, la résignation et le mutisme pour l'apostolat, et qui, n'ayant d'attrait que pour baiser les pieds aux princes, n'a jamais su dire aux peuples un mot d'encouragement et de liberté.

Une fois placée sur le pavois, l'autocratie tend de jour en jour à se développer. Chaque règne imprime de nouveaux aspects à son type. Avec Ivan IV, elle se transforme en bête féroce : Les haches, les gibets, les bûchers, sillonnent la Russie d'un bout à l'autre. Plus de paix, plus de sécurité nulle part. La mort est sur toutes les têtes ; et, pour que rien ne manque à ces hideuses saturnales, Ivan convie au festin de cadavres préparé par ses satellites les loups et les ours des forêts. Boris-Godounoff, qui succède à ce monstre, se pose en ennemi de l'âme humaine ; il change le paysan en bête de somme et l'attache irrévocablement à la glèbe. Pierre Ier, Pierre le fort, veut relever l'autocratie en en faisant un instrument de civilisation. Vaine tentative ! l'autocratie peut raser des *moujiks* et les vêtir à l'européenne, mais elle ne peut provoquer en eux la floraison de l'intelligence. Pierre Ier va plus loin : il chasse le patriarche du sanctuaire et s'y installe à sa place. Coup d'État immense ; mais quel en est le résultat ? Pierre épuise la séve sacrée sans la renouveler ; il enfonce encore plus dans la tombe une Église déjà morte. Ainsi l'autocratie ne se repaît que de ruines. Vient Catherine II ; avec elle l'autocratie tombe au lupanar ; la débauche infecte tous les cœurs et déprime tous les fronts. Ajoutez à ces

hontes le massacre et le vol sur une échelle inouïe, le massacre et le vol de peuples qui veulent rester libres; et au milieu de la plus grande mise en scène d'humanité et de philosophie qui fut jamais, l'œuvre de Boris-Godounoff complétée, les paysans de la petite Russie liés à la même chaîne que leurs frères de la grande Russie. Paul Ier double Pierre III; il fait de l'autocratie une maison de fou. Parlerons-nous d'Alexandre? Galant et mystique, il trompa et rêva, voilà sa vie! Quant à Nicolas, il résume et complète ses prédécesseurs : cruel autant qu'Ivan IV et que Pierre Ier, mais plus à froid, et sans mettre lui-même la main à la hache, il abuse autant qu'eux de la vie des hommes. Combien de pages de son règne sont teintes de sang! Mais ce qui distingue surtout Nicolas, c'est d'avoir tellement soudé le caporalisme à l'autocratie, qu'il en a fait en quelque sorte sa forme essentielle et indélébile. Impossible aujourd'hui de se représenter un autocrate autrement qu'en capote militaire et le sabre au poing. Voilà l'idéal!

Un des caractères de l'autocratie est de s'identifier si exclusivement à la personne qui la représente, que celle-ci peut la considérer comme sa propriété individuelle et en disposer à son gré. De là vient qu'en Russie le droit d'hérédité, cette pierre angulaire de toute monarchie absolue, n'a rien de fixe ni de précis. Pierre le Grand lègue sa couronne à une maîtresse trouvée dans les bagages de l'ennemi, et avec laquelle on ne saurait dire qu'il ait jamais été légitimement marié[1]; des aventuriers étrangers ou des assassins indigènes précipitent la succession

[1] Un homme dont toute la vie s'est consumée dans les recherches historiques, le chancelier Roumianzoff, répétait souvent qu'il n'avait jamais pu trouver des preuves satisfaisantes du mariage de Pierre Ier avec Catherine.

suivant que l'ambition impatiente d'un prince ou d'une princesse aiguise leur poignard ou assaisonne leur poison ; Paul Ier exclut les femmes, un autre les rappellera ; quelque éloigné que soit du trône un rejeton impérial, une abdication mystérieuse, une abdication qu'il ignore, aussi bien que le peuple, peut soudain l'en rapprocher. Aussi les Russes vivent-ils dans un doute perpétuel de l'avenir ; ils n'osent se livrer au culte de l'héritier présomptif : qui sait si le fétiche ne sera pas mis à terre par le trépas même qui devait l'exalter?

II

Idée du pouvoir. — Il fléchit sous son propre excès. — Autorité divine et autorité humaine. — Absolutisme de l'autocratie. — Ses conséquences. — Sa faiblesse. — Catherine II mystifie les Russes et l'Europe. — Isolement de l'autocrate. — Il est forcé de n'agir que par lui-même. — Turpitude de son cortége. — L'homme de bien le fuit. — Exploiteurs. — L'autocratie n'est puissante que pour le mal. — L'autocrate désobéi ou trop obéi. — Irresponsabilité des fonctionnaires. — L'autocratie sanctionne les abus. — Le peuple russe fataliste.

Étudions maintenant l'autocratie comme principe d'autorité, comme levier de gouvernement.

L'excès du pouvoir tue le pouvoir ; l'homme qui peut trop étouffe d'impuissance : telle est la loi des sociétés. Dieu seul peut agir sur les êtres sans sortir de son absolu, parce que son action ne l'arrache point à lui-même, l'univers n'étant qu'un reflet, qu'une émanation de sa substance. Il n'en est point ainsi de l'homme : si haut qu'il se place, dès qu'il veut rayonner sur ses semblables, il éveille fatalement en eux deux choses insaisissables,

inaliénables : l'intelligence et la liberté. Bon gré, mal gré, il faut qu'il compte avec elles. S'il les fait participer de sa propre vertu, si, les laissant s'épanouir, il les associe à son action, alors il garde son caractère normal, et l'autorité en est le sceau ; dans le cas contraire, c'est-à-dire s'il cherche à les étouffer ou à les absorber, l'isolement se fait soudain autour de lui : comme il a rompu la logique naturelle des relations, il tombe dans le trouble, et ne rencontre plus sous ses pas que des muets, des esclaves ou des traîtres.

Ces derniers traits nous donnent une idée exacte de l'autocratie considérée comme principe d'autorité. Absolue comme Dieu, elle s'enveloppe comme Dieu dans l'exclusivisme de son essence ; elle se refuse à en épancher la moindre parcelle, car elle est à elle-même son but, sa fin dernière. Si elle a besoin d'instruments, il faut qu'ils lui soient tellement identifiés, que l'on perde jusqu'au soupçon de leur initiative. Que lui importent l'intelligence et la liberté ! Seule agissant, seule responsable, elle ne cherche partout que des automates.

La conséquence de ceci, conséquence outrageante pour l'humanité, c'est que, du moment où l'autocratie supprime le moral de ses sujets, elle n'agit plus sur eux que par cette portion la plus infime, la plus misérable du principe d'autorité, nous voulons dire la force matérielle. Elle ne convainc ni ne persuade, elle commande, elle impose.

De là, ténèbres et silence autour de son trône. Que deviendrait le prestige de son absolutisme s'il était permis d'en sonder les mystères ?

Sous un gouvernement de nature et de raison, l'homme éclairé a droit de conseil ou de remontrance ; l'opprimé

crie justice, le coupable miséricorde. Sous l'autocratie, la loi est autre; l'autocrate a parlé, cela suffit. Mais l'autocrate est homme, l'autocrate est sujet à la passion, à l'erreur. Blasphème!

Et voilà la brèche formidable qui s'ouvre aux flancs de l'autocratie. Faible, faillible comme tout ce qui est composé de chair et d'os, l'autocrate est forcé, quoi qu'il en ait, de se traîner dans sa triste ornière. Qui lui tendrait une main secourable? N'a-t-il pas tout nivelé, tout muselé, tout étouffé autour de lui? D'ailleurs, s'il recherchait, s'il acceptait un conseil, ne descendrait-il pas par là même des hauteurs de son indépendance? Il faut voir comme les Russes intelligents de Saint-Pétersbourg et de Moscou apprécient l'intervention de ce qu'on appelle les grands corps de l'État dans les affaires du gouvernement. « A quoi bon, demandent-ils, ces sortes de machines, puisqu'elles ne sont là que pour approuver, que pour sanctionner la volonté de l'autocrate? » L'impératrice Catherine II, qui poussa si loin la comédie du libéralisme, convoqua un jour dans sa capitale des députés de toutes les provinces et de toutes les peuplades de l'empire pour aviser, de concert avec elle, à doter le pays d'une constitution. Or, dans une séance solennelle, comme les commissaires de la tsarine expliquaient à ces députés le but de leur convocation, un Tatar demanda si, la constitution projetée étant en vigueur, il y aurait encore des ukases. Les commissaires ne purent répondre négativement. « Alors à quoi bon une constitution, s'il doit toujours y avoir des ukases? » dit avec naïveté le Tatar.

Ainsi donc, par la nécessité même de son principe, l'autocrate est réduit à ne se fier qu'à lui-même, à n'a-

gir que par lui-même[1]. A-t-il le temps, la science, les études voulues? N'importe, il faut qu'il décide, il faut, comme dit Michelet, qu'il croie à sa sagesse, ou plutôt à son instinct, à l'inspiration d'en haut, qu'il sente en lui le Saint-Esprit.

Qui ne voit qu'en pratique une telle nécessité mène à l'abîme? Il n'est qu'un seul cas où l'autocratie soit vraiment féconde : c'est lorsqu'il s'agit d'une œuvre matérielle. Donnez-lui des pierres à remuer, des canaux à creuser, des soldats à aligner, elle fera des prodiges. Il y a dans tout autocrate du maçon et du caporal.

Cet emploi exclusif de la force brutale n'aboutit pas seulement à isoler l'autocrate de toute lumière intelligente rayonnant hors de lui, de tout conseil libre et spontané, il le jette encore aux mains de courtisans cupides qui le trompent et le trahissent.

Quel est donc l'honnête homme qui consentirait à s'atteler à son char? Y a-t-il place pour lui là où les plus nobles facultés de l'âme sont vouées à un dédain systématique? « O modeste vertu! s'écrie hypocritement l'impératrice Catherine II dans un opuscule philosophique écrit de sa main[2], comment élèveras-tu ta voix jusqu'à la hauteur du trône? Le citoyen que tu animes sera enseveli dans la terre avant d'avoir été connu. »

Des fripons, des voleurs, des séides farouches et sans

[1] Tout récemment l'empereur Nicolas, se trouvant dans son cabinet avec le Grand-Duc Héritier, on lui apporta un dossier, dans lequel il était prouvé qu'un des plus hauts dignitaires de la cour se livrait aux déprédations les plus scandaleuses. « Quoi donc! s'écria l'autocrate indigné en regardant son fils, il n'y a donc que nous deux dans tout l'empire à qui nous puissions nous fier? » Quel destin! Et encore Nicolas ne dilatait-il pas trop sa confiance! Rappelons-nous Pierre III et Paul Ier.

[2] Cet opuscule a pour titre : *Qui peut être un bon citoyen et un sujet fidèle?*

conscience : voilà le cortége naturel d'un autocrate. Ils ont la mine belle, il est vrai, l'habit brodé et constellé ; mais fouillez leur cœur, quelle effrayante laideur ! quelles émanations léthifères ! Et ceci est logique : l'abîme appelle l'abîme. Vous n'invoquez que la force matérielle, vous ne rallierez à vous que des adorateurs de la matière. Grande route de l'égoïsme qu'encombrent à la fois tous les crimes et toutes les hontes !

Parfois, cependant, une voix s'élève du désert : qu'on lui laisse l'essor libre, et la lumière se fera. Mais soudain les valets officiels de courir sus à l'audacieux, et de l'amener, bâillonné, aux pieds du tzar. Pars alors pour la Sibérie ou pour le Caucase, triste prophète, ou bien résigne-toi à être fou !

Oui, fou ! telle est la peine que les juges de Saint-Pétersbourg et de Moscou se plaisent à infliger à l'homme qui ose penser haut. On le jette au cabanon, et on le met au régime des douches froides [1].

« Un sort terrible et sombre, dit un écrivain russe, est réservé chez nous à quiconque ose lever la tête au-dessus du niveau tracé par le sceptre impérial. Poëte, citoyen, penseur, une fatalité inexorable les pousse dans la tombe. L'histoire de notre littérature est un martyrologe ou un registre des bagnes. Ceux même que le gou-

[1] « M. Tschédaeff a été déclaré fou, de par Sa Majesté l'autocrate, pour s'être permis d'écrire, dans une revue de Moscou, qu'on ne pouvait pas passer raisonnablement vingt-quatre heures en Russie, que les Russes ne sont pas des Européens, parce qu'un tzar leur a ouvert une fenêtre glacée sur l'Europe et qu'un autre les y a promenés tambour battant ; et enfin pour avoir ajouté que la Russie, en préférant la religion grecque à la religion catholique, s'est retardée dans la civilisation. Le censeur Boldoref, qui avait laissé passer cet article, fut exilé au couvent de Vassilevsk, et M. Tschédaeff fut astreint à la visite journalière d'un médecin, qui devait lui verser de l'eau froide sur la tête. (*La Russie sous Nicolas Ier*, par Ivan Golovine, p. 198.)

vernement a épargnés périssent à peine éclos, se pressant de quitter la vie.

« Ryléieff, pendu par Nicolas.

« Pouschkine, tué dans un duel à trente-huit ans.

« Griboiédoff, assassiné à Téhéran.

« Lermontoff, tué dans un duel, à trente ans, au Caucase.

« Vénévitinoff, tué par la société à vingt-deux ans.

« Koltzoff, tué par sa famille à vingt-trois ans.

« Bélinsky, tué à trente-cinq ans par la faim et la misère.

« — Malheur, dit l'Écriture, aux peuples qui lapident leurs prophètes! Mais le peuple russe n'a rien à craindre, car il n'y a rien à ajouter à son malheureux sort. »

Que gagne l'autocrate à cet atroce bâillonnement de la langue, à ce stupide épaississement des ténèbres? En est-il plus puissant? En est-il mieux servi? Demandez-le à ceux qu'il emploie.

Le maître, que leur importe? Ils le traitent en butin de guerre, ils se gorgent de ses caprices, ils font curée de ses ukases. Ont-ils profit à la loi, ils l'exécutent, sinon, non. Qui donc les entraverait? *Dieu est trop haut, le tzar est trop loin :* proverbe russe qui explique à merveille les abus et l'impuissance de l'autocratie.

L'autocratie est un chaos où l'on chercherait en vain à s'orienter. Nous avons signalé son impuissance. Cette impuissance ne s'arrête qu'au bien et aux choses de l'esprit. Pour elle, une bonne action est un accident [1], un hommage au génie, presque une inadvertance. Mais les œuvres de la matière grossissent la bourse, le mal

[1] On sait qu'Alexandre répondait aux compliments de madame de Staël qu'il n'était *qu'un heureux accident.*

flatte la perversité; il importe donc à tous les gens qui vivent du trône d'y prêter les mains. Aussi le tzar, désobéi si souvent, est parfois au contraire beaucoup trop obéi.

« Si le tzar, dit Michelet avec tant de justesse, était toujours trompé, si sa volonté était toujours impuissante, il prendrait ses mesures et s'arrangerait là-dessus. Il n'en est pas ainsi. Le grand défaut de la machine, c'est qu'elle est incertaine, capricieuse dans ses actions. Parfois les volontés les plus absolues de l'autocrate n'aboutissent à rien; parfois un mot qui lui échappe par hasard a des effets immenses et les plus désastreux.

« Un exemple : Catherine, envoyant en Sibérie plusieurs Français pris en Pologne, avait très-fortement recommandé (pour ménager l'opinion) qu'ils fussent bien traités. Elle le dit et le répéta, ordonna, menaça. Jamais elle ne fut obéie.

« Autre exemple contraire : Nicolas dit un jour à des paysans du Wolga qu'il serait charmé que, dans l'avenir, tout paysan pût être libre. Ce mot tombe comme une étincelle; une révolte immense et le massacre des maîtres en résultent; il y faut une armée et des torrents de sang. »

Nous pourrions ajouter à ces exemples une foule d'autres faits que nous avons vus nous-même ou que nous tenons de témoins sûrs. En voici un que nous lisons dans les *Mémoires* de M. de Ségur, et qui, par son ridicule même, n'en devient que plus significatif. — Catherine II avait un chien qu'elle affectionnait singulièrement, et qu'elle appelait *Suderland*, en mémoire d'un Anglais qui le lui avait donné et qui portait ce nom. Ce chien étant mort, la tzarine ordonna qu'on l'empaillât. De bouche en bouche, l'ordre « de faire empailler Suderland » arrive sans

autre commentaire au chef de la police. Or il y avait à Saint-Pétersbourg un étranger fort riche, naturalisé Russe, porteur du même nom que le caniche défunt. Par la plus burlesque méprise, l'officier de police s'en prit à lui et voulut le faire empailler vivant. Heureusement l'étranger était banquier de l'impératrice; grâce à ce titre, il obtint, non sans beaucoup de supplications et de larmes, la faveur d'en appeler à la clémence de Catherine. Instruite de ce qui se passait, la tzarine ne fut pas peu effrayée des résultats que pouvait avoir un caprice impérial mal compris, et rendit la liberté à l'homonyme de son épagneul.

« Et voilà, dit à ce propos Michelet, comme tout flotte. L'empereur est parfois infiniment trop obéi, contre sa volonté ; parfois il ne l'est pas du tout. Souvent il est trompé, volé avec une audace incroyable. Par exemple, à sa barbe, à ses yeux, on vole, on vend en détail un vaisseau de ligne et jusqu'à des canons de bronze. Il le voit, il le sait, il menace, il frappe parfois. Et les choses n'en vont pas moins leur train. Chaque jour lui montre durement et comme avec dérision que cette autorité énorme est illusoire, cette puissance impuissante. Chaque jour plus indigné, il se débat, s'agite, fait quelque essai nouveau et encore impuissant. Contraste humiliant ! Un Dieu sur la terre, trompé, volé, moqué si outrageusement ! Rien de plus propre à rendre fou ! »

En même temps que de sa nature l'autocratie livre carrière aux abus d'autorité les plus monstrueux, elle les abrite instinctivement sous son aile, et sert à leur imprimer une sanction officielle. Il n'y aurait qu'une publicité large, qu'une discussion libre qui pussent l'aider à les extirper; de publicité, de discussion, elle ne

veut pas. Elle sème l'ombre autour d'elle, sans s'apercevoir qu'en se parquant ainsi, loin de se servir elle-même, elle ne fait que prêter les mains à ceux qui l'exploitent. Que de grâces ne rendent-ils pas à cette omnipotence qui absorbe tout et qui leur rend la responsabilité si légère! « Vous vous plaignez de nos violences; vous nous traitez de voleurs, de pillards, de bourreaux! Adressez-vous au tzar! Nous ne sommes que ses instruments; si vous souffrez, lui seul doit rendre raison de vos souffrances. » Les misérables! ne vont-ils pas jusqu'à prendre des airs de commisération à l'égard des victimes qu'ils égorgent! A les en croire, leur martyre eût été cent fois plus cruel, s'ils n'eussent pris sur eux d'atténuer ce que les arrêts du maître avaient de trop excessif. Fouché, comme on sait, n'hésitait pas à se vanter d'avoir en maintes occasions modéré dans l'exécution les ordres tyranniques qu'il prétendait lui avoir été donnés par Napoléon. Que de Fouchés dans l'empire des autocrates!

Et l'on s'étonne, après cela, que le peuple russe soit fataliste!

III

Définition de l'autocratie, d'après le *Swod*, ou Code des lois russes. — Théocratie superlative. — La loi en Russie. — Effet rétrospectif des ukases. — La hautissime volonté de l'autocrate. — Ses effets. — Communication du pouvoir autocratique aux fonctionnaires. — Les blancs-seings de l'empereur. — Effroyable arbitraire. — Le négociant dépouillé de ses droits. — Le négociant exilé. — Autocratie et démagogie. — Confusion des mots. — Rendez à César ce qui appartient à César.

L'autocratie étant le délire de l'absolu, elle tue la loi. « Il n'y a point de loi en Russie, dit Pouschkine; la loi

y est clouée à un poteau, et ce poteau est couronné. »

En effet, si l'on ouvre le *Swod*, ou Code russe, on y lit des phrases de ce genre : « L'empereur est un monarque autocrate dont la puissance est illimitée. — Dieu lui-même ordonne d'obéir à sa volonté suprême, non-seulement par crainte, mais par conviction. — Le pouvoir du gouvernement appartient dans toute son étendue à l'empereur [1]. » Le peuple, de son côté, répète ce proverbe : « Tout est à Dieu et au tzar ! »

Une telle conception du pouvoir n'a rien de commun, on en conviendra, avec l'idée qu'on y attache en Europe. C'est de la théocratie superlative. Quelles barrières à lui opposer? Mœurs, institutions, usages, droits des familles et des individus, priviléges du génie, instincts de la nature, voix du sentiment, entraînements du progrès, rien n'est sacré pour l'autocrate; il fait litière de tout. Au seul souffle de sa bouche, les siècles suspendent leur course, et l'on voit leur ciment se dissoudre. L'éternité elle-même se trouble dans ses profondeurs.

Chez les nations civilisées, aucune loi nouvelle n'a d'effet rétroactif. Chez les Russes, il en est autrement, un simple ukase de leur empereur suffit pour étouffer à sa source la loi la plus authentique et la plus universellement acceptée. Ainsi, nulle garantie; l'autocratie décapite la tradition et supprime l'héritage.

Et l'on a appelé cela un pouvoir conservateur ! Dites donc révolutionnaire, révolutionnaire au premier chef.

[1] Le catéchisme rédigé pour les provinces polonaises dit, en parlant du culte à rendre à l'empereur, qu'il faut se soumettre aux décrets de sa justice, à l'exemple du Christ, qui est mort sur la croix. M. de Lamennais s'écrie à ce sujet : « Il a été donné à cet homme de reculer les bornes du blasphème. »

L'aurez-vous encore assez énergiquement stigmatisé ?

Nous avons parlé d'ukases : c'est ainsi que l'on nomme les décrets et ordonnances de l'autocrate. Un ukase porte habituellement dans sa formule l'exposé des motifs qui l'ont provoqué ; mais il arrive souvent aussi qu'il énonce tout simplement que telle est la haute ou plutôt la *hautissime* volonté du maître. Ce dernier mode est sans réplique ; tout fléchit devant la *hautissime volonté*. « Les autorités, ou les corps constitués, dit M. Nicolas Tourgueneff, ont quelquefois été admis à adresser au trône d'humbles supplications pour faire révoquer certaines lois, certains décrets ; mais jamais il n'a été permis à qui que ce soit de protester contre la volonté déclarée du souverain. Dans les affaires d'État comme dans les affaires privées les plus importantes, toute discussion cesse, toute divergence d'opinion disparaît, toute interprétation de la loi devient inutile aussitôt que cette volonté suprême vient à se faire connaître. Alors tout est dit, et l'on n'a plus qu'à se taire. » Pauvres Russes !

Ce qui ajoute un nouveau degré d'horreur à un pareil arbitraire, c'est que non-seulement il est aux mains du souverain, mais il se multiplie encore dans tous les agents supérieurs que l'autocrate juge à propos de s'associer. Voici deux faits :

Un négociant étranger nommé M***, établi à M***, se trouvant en relation d'affaires avec S***, marchand russe de la même ville, reçut un jour de ce dernier, en payement d'une fourniture, un billet à ordre. Vint l'échéance, S*** refusa de s'exécuter. M*** attendit, mais en pure perte. Il intenta des poursuites. S***, furieux, porta plainte au gouverneur, qui envoya aussitôt à M*** l'ordre de comparaître devant lui.

Il faut observer que ce gouverneur porte une haine brutale à tout ce qui n'est pas Russe.

Dès que M*** fut introduit dans son cabinet :

— C'est toi, lui dit-il brusquement, qui te permets de poursuivre S*** ?

— Oui, Excellence.

— Et d'où te vient une pareille audace, à toi étranger?

— Il n'y a là aucune audace ; je suis dans mon droit ; S*** m'a fait un billet qu'il n'a pas payé, qu'il refuse de payer, et je le poursuis. Votre Excellence n'a rien, ce me semble, à redire à cela.

— Je n'ai rien à redire ! Eh bien ! tu vas me remettre ce billet, et sur-le-champ, entends-tu !

— J'en demande bien pardon à Votre Excellence, mais je suis forcé de lui désobéir. Le billet qu'elle réclame est ma propriété, et je ne connais pas de loi qui autorise à m'en dépouiller.

— Tu parles de loi ! Sais-tu bien ce que tu veux dire? Je vais te montrer, moi, ce que c'est que la loi.

En même temps le gouverneur ouvrit son secrétaire et en tira une feuille de papier revêtue du blanc-seing de l'empereur.

— Regarde, dit-il à M***, voilà la loi !

M*** comprit ; il se hâta, sinon de remettre au gouverneur le billet de S***, du moins de le retirer des mains de la justice. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que, pour ne pas s'exposer aux rigueurs de la loi, tous les marchands de la ville de M*** se gardèrent désormais d'accepter le papier de S***.

E***, autre négociant étranger résidant également à M***, expérimenta plus cruellement que le précédent les effets de ce que le gouverneur appelait la loi. Ce né-

gociant s'était fait souscrire une lettre de change par un seigneur russe, en retour d'une somme d'argent qu'il lui avait prêtée et d'une certaine quantité de marchandises qu'il lui avait fournies. Le seigneur russe, qui n'avait pas l'intention de payer, commença, quelques semaines avant l'échéance de sa lettre, à faire courir le bruit que E*** avait spéculé sur son inexpérience, et qu'il lui avait vendu ses marchandises à un prix exorbitant ; il s'arrangea en même temps de telle sorte, que ce bruit parvint aux oreilles du gouverneur.

Celui-ci fit aussitôt appeler E***.

— Tu as, lui dit-il, une lettre de change que t'a souscrite X*** ?

— Oui, Excellence.

— Eh bien, je te fais venir pour que tu me la remettes à l'instant.

— Mille pardons, Excellence, cette lettre de change n'est plus entre mes mains; et d'ailleurs....

— Tais-toi ! Je vais t'apprendre comment on traite tes pareils.

En vain E*** s'efforça d'expliquer au gouverneur que le marché conclu entre le seigneur russe et lui était conforme à la loi, et que son client n'avait engagé sa signature que de bon gré.

Le gouverneur ne voulut entendre à rien.

Au bout de deux heures E*** se retira. Mais, au moment où il allait franchir le seuil de l'hôtel, deux soldats le saisirent brutalement au collet, le garrottèrent et le hissèrent sur une *kibitka* (charrette de poste) qui attendait attelée à la porte.

— En Sibérie ! s'écrièrent les deux soldats, en montant à leur tour.

Et le cocher mit les bêtes au galop.

E*** n'eut le temps ni de dire adieu à sa famille, ni même de la prévenir de son enlèvement.

Il lui fallut attendre plusieurs semaines avant de pouvoir faire parvenir un mot à sa femme. Il lui écrivit de Wiatka, ville de l'Oural, située à plus de cinq cents lieues de Saint-Pétersbourg.

Celle-ci chercha aussitôt les moyens de faire mettre son mari en liberté. Elle avait des amis influents à Saint-Pétersbourg, elle se rendit auprès d'eux, et, par son entremise, réussit à intéresser la fille aînée de l'empereur, la duchesse de Leuchtenberg à son malheur. Le gouverneur de M*** reçut de la princesse une lettre pressante; il apprit en même temps que la femme de E*** était de retour.

— Qu'on fasse venir cette femme! ordonna-t-il.

— Ah! ah! tu as porté plainte contre moi; et tu crois ainsi gagner ton procès... Nous verrons, nous verrons...

La malheureuse se jeta à ses pieds et le supplia avec larmes.

— C'est mieux, maintenant, tu me pries; eh bien! on avisera... Retire-toi...

Le gouverneur avisa en effet, c'est-à-dire qu'au bout de six ou huit mois E*** rentra dans sa maison, mais son absence avait ruiné ses affaires; il tomba en faillite.

Voilà donc la loi en Russie! voilà l'autocratie! Et les coryphées de ce système viendront hurler contre le socialisme et la démagogie! Mais quel est donc le socialiste, quel est donc le démagogue que l'autocrate ne surpasse cent fois en mépris de l'humanité, en insulte à la raison? Et encore n'avons-nous parlé ici que de la propriété privée, des droits élémentaires des citoyens. Montons aux ré-

gions de la politique; évoquons ces souvenirs sanglants qui remuent la Pologne et la Lithuanie; ces violations brutales du sanctuaire de la conscience à l'égard des Grecs-Unis et des catholiques, ces vols de provinces, ces tortures infligées aux peuples, ces provocations à la révolte contre leurs maîtres légitimes, de sujets dont on convoite le corps et les biens; quelles lugubres annales! Ah! que l'on cesse de dénaturer le sens des choses, que l'on appelle de leur vrai nom ces autocrates septembriseurs, ces despotes sauvages bardés d'ukases et armés du knout; et que l'on comprenne, enfin, ce qu'il y a de séve féconde, de constante harmonie dans le labeur courageux des prophètes de l'intelligence et de la liberté! Le Christ n'a-t-il pas dit: « Rendez à Dieu ce qui appartient à Dieu, et à César ce qui appartient à César? »

IV

L'autocrate considéré comme pape. — Abaissement de l'Église russe. — Ses causes. — L'orthodoxie n'a d'influence que sur les ignorants. — Suppression du patriarcat par Pierre le Grand. — Exposé des motifs. — Création du saint synode. — Différence entre Pierre le Grand et ses successeurs. — Catherine II, Nicolas surtout, transforment l'orthodoxie en levier politique. — Caractère de leur système. — Les prêtres et les écrivains orthodoxes. — La police et l'orthodoxie. — Obscurantisme. — Nicolas et le sultan. — Intolérance du pouvoir orthodoxe. — Les misères d'un pape. — Résumé.

Jusqu'à présent nous n'avons envisagé l'autocratie que comme pouvoir temporel; il importe maintenant de l'étudier comme pouvoir spirituel; car l'autocrate n'est pas seulement roi, il est encore pape; sa couronne est doublée d'une tiare.

Aux époques les plus prospères de son histoire, l'Église russe, il faut le dire, n'a jamais été complétement libre du joug des princes. Ceci tenait à sa nature et à ses traditions originelles. L'Église russe, en effet, rameau flétri du catholicisme romain, n'a rien pris de ce dernier, rien de ce qui constitue sa vigueur morale, sa fière indépendance. Elle s'est traînée dans l'ornière de ce schisme mesquin, inauguré par Photius, où de vaines équivoques remplacent la doctrine, et où la haute harmonie de la morale et de la discipline se brise au choc d'une foule de formules arides : mécanisme des sens, et non explosion de l'esprit. Disciple de l'Évangile, elle ne s'en est appliqué que les côtés les moins brillants : l'humilité, la résignation, le silence. Aussi rien n'égale l'inanité de ses œuvres ; il n'en est résulté qu'une certaine unité plus apparente que réelle, plus brutale qu'intelligente. Une seule étincelle de la civilisation européenne suffirait pour la dissoudre. « L'orthodoxie grecque, dit un écrivain russe, n'a de force sur l'âme slave qu'autant qu'elle y trouve de l'ignorance. La foi y pâlit à mesure que la lumière y pénètre, et le fétichisme extérieur fait place à l'indifférence la plus complète. Le bon sens, l'esprit pratique du Russe repousse la coexistence de la pensée lucide avec le mysticisme. Pour lui, l'émancipation de l'intelligence coïncide avec l'émancipation de la religion[1]. »

Une Église atteinte de telles faiblesses a-t-elle jamais pu affecter la moindre indépendance ? Si des résistances énergiques au pouvoir s'y sont produites quelquefois, c'était le fait d'individualités exceptionnelles et non celui de l'institution. Cependant les autocrates ont pris

[1] Iscander, du *Développement des idées révolutionnaires en Russie*, pages 46, 47.

ombrage même de ces exceptions. Pour les prévenir, les prédécesseurs de Pierre Ier ont bridé, autant que possible, le patriarcat; Pierre Ier l'a supprimé et remplacé par un synode, c'est-à-dire par une sorte de chancellerie peuplée de gens nommés par lui et dirigée par un de ses soldats.

Il est curieux de lire l'exposé des motifs que l'autocrate réformateur mit en avant pour justifier son attentat à la constitution de l'Église nationale.

« Une autorité spirituelle représentée par un collége n'excitera jamais dans le pays autant d'agitation et d'effervescence qu'un chef personnel de l'ordre ecclésiastique. L'homme du peuple ne comprend pas la différence qui existe entre l'autorité spirituelle et celle du souverain séculier. En voyant les honneurs extraordinaires dont on entoure le pasteur suprême, il est entraîné par l'admiration, au point de croire que le chef de l'Église est un autre souverain dont l'autorité est égale ou même supérieure à celle du monarque; il croirait, en outre, que l'ordre ecclésiastique forme une espèce de monarchie préférable à l'autre. Or, puisqu'il est incontestable que l'homme du peuple fait ces raisonnements, que pourrait-il en advenir, si la polémique injuste d'un clergé ambitieux s'y joignait pour allumer l'incendie? »

Il est bon de se rappeler qu'au moment où Pierre Ier écrivait ces choses, la Russie était déjà depuis vingt ans veuve de son dernier patriarche, et certes, si jamais la tiare d'un pontife a pu rivaliser aux yeux du peuple avec la couronne d'un souverain, ce n'est point dans l'histoire de Pierre qu'il faut en chercher des exemples. Aussi, est-ce moins à un fait qu'à une éventualité que s'applique la mesure du tzar. Il procède radicalement, il

dissout par la force l'autonomie orthodoxe, ou plutôt il l'incarne dans sa personne. Lui qui dit déjà avec tant de vérité ! « L'État, c'est moi ! » dira aussi : « L'Église, c'est moi ! » Voilà l'autocratie au complet.

Tel est encore aujourd'hui l'état des choses : l'Église russe est éperonnée par un général de cavalerie, le général Protassoff.

Une grande différence, toutefois, existe à ce point de vue, entre Pierre Ier et ses successeurs. Le patriarcat tué, Pierre s'assoit sur sa tombe et n'y pense plus. On n'entend point résonner à tout propos, dans sa bouche, ces mots fastueux de *sainte Russie*, de *foi orthodoxe*, qui, depuis un demi-siècle, fatiguent si opiniâtrément les oreilles de l'Occident. Il ne se fût point fait fabriquer, comme Paul Ier, un vêtement moitié chasuble, moitié manteau impérial ; il n'eût point, comme lui, porté la main à l'encensoir et demandé à dire la messe. C'est un rude mais franc politique. Il coupe la tête à ses strelitz et la barbe à ses boyards, il brutalise son peuple, se rit de ses traditions et de ses préjugés. Jaloux d'influence européenne, il y marche résolûment, ouvertement ; il enfoncera la porte s'il le faut ; mais on ne le verra pas prendre, comme levier d'une ambition cauteleuse, un fanatisme ignorant que, plus que tout autre cependant, il serait le maître d'exploiter. C'est que Pierre Ier est un homme de génie, un homme fort. Il veut la grandeur et le bien de son pays. Or il sent que ce byzantinisme sénile que lui ont inoculé Wladimir et Ivan IV ne peut que le rapetisser et l'énerver. Donc il fait la guerre à l'Église orthodoxe ; et, quand enfin il l'a décapitée, quand il a irrévocablement neutralisé son action, alors il ne songe plus ni à elle ni à la religion, il ne s'en rap-

porte qu'aux moyens humains. Si Pierre Ier eût vécut un siècle, la Russie eût été glorieusement révolutionnée, l'autocratie eût été transformée. Ses successeurs, tristes pygmées, n'ont pas su compléter l'œuvre du géant; ils ont joué aux conquêtes, ils ont reculé outre mesure les frontières de leurs États; mais leur souffle fatal a desséché la séve intérieure qui les vivifiait. La Russie d'aujourd'hui, c'est le Bas-Empire.

En décrétant l'institution synodale, Pierre Ier se garda bien d'en pousser l'application à l'extrême. Ce qu'il poursuivait dans l'Église, ce n'était point son autonomie naturelle, son rayonnement légitime, c'était sa tendance à sortir de sa sphère pour empiéter sur les choses de ce monde. Ici, il ne souffrait ni rivalité ni antagonisme, il voulait être maître absolu. Aussi, même sous la main de fer du grand tzar, l'Église russe eut-elle pu couler de beaux jours. Libre carrière était ouverte à sa mission sainte, la politique seule lui était fermée. Remarquons qu'en parlant de la mission sainte de l'Église russe notre dessein n'est nullement d'en préjuger l'efficacité; nous ne l'envisageons que dans l'ordre du système inauguré par Pierre Ier.

Ce qui ravale une Église, ce n'est point d'écarter son concours pour le développement des ambitions temporelles, c'est, au contraire, de la forcer à y jouer un rôle. Car, de telles ambitions n'étant point de son royaume, il est évident qu'elles ne sauraient provoquer, de son côté, aucune initiative directe. Si donc elle y prend part, ce n'est que par suite d'une impulsion étrangère à son essence; et dès lors elle n'est plus agent, elle est instrument; sa glorieuse liberté s'efface pour faire place à une honteuse servilité. Or voilà ce que Catherine II, ce que

Nicolas surtout, ont fait de l'Église russe. Au lieu d'appliquer son action aux choses de l'âme, ils l'ont rivée à leur politique. Ce n'est point pour se perfectionner moralement ni pour gagner le ciel que le Moscovite a une religion, c'est pour aider ses princes à voler des provinces et à piller des peuples. Quelle triste comédie! Les tréteaux se dressent au milieu du sanctuaire, les prêtres sont transformés en histrions : Dieu et la Panaggia, voilà les comparses! Et à travers quelles péripéties de turpitudes, de mensonges, de mystifications de toute espèce se déroule le grand drame orthodoxe!

Rappelons les paroles que le métropolitain de Moscou adressait naguère au sixième corps de l'armée au moment de son départ pour le Danube :

« Enfants du père tzar et de la mère Russie, nos frères de l'armée, le tzar, la patrie, la chrétienté, vous appellent. Les prières de l'Église et de la patrie vous accompagnent. La Russie est de nouveau *provoquée* par l'ennemi vaincu sous Catherine II, sous Alexandre Ier et sous Nicolas Ier. Déjà vos frères ont fait revivre la vieille habitude de le battre sur terre et sur mer.

« S'il est dans les décrets de la Providence que vous voyiez l'ennemi en face, rappelez-vous alors que vous combattez pour le plus pieux des tzars, pour votre chère patrie, pour la sainte Église, contre les persécuteurs de la chrétienté, contre les oppresseurs de peuples de même race et de même religion que nous, contre les profanateurs des lieux saints et vénérés, qui ont vu la naissance, la passion et la résurrection du Christ. Si jamais, c'est aujourd'hui que la victoire, la gloire, la bénédiction et le salut éternel sont dus à ceux qui donnent leur vie pour la foi en Dieu, pour leur dévouement au tzar et à la patrie.

« Il est écrit d'anciens défenseurs de la patrie : « Par « la foi, vous remporterez la victoire. » Vous aussi, vous vaincrez par la foi. Nous vous disons adieu avec nos prières et le symbole de la foi. Autrefois, notre vieux et vénérable père et prédécesseur Sergius, qui vit toujours pour la Russie, bénit la lutte victorieuse de vos ancêtres contre les oppresseurs de la patrie.

« La sainte image a été portée dans nos régiments sous les tzars Alexis, Pierre Ier et Alexandre Ier, dans les grandes luttes contre vingt peuples. Que l'image du vénérable Sergius vous accompagne aussi, comme gage des instantes et efficaces prières que pour vous il adresse à Dieu. Emportez et conservez la parole guerrière et victorieuse du tzar prophète David : « En Dieu est le salut « et la gloire. »

Un autre orthodoxe, l'écrivain le plus accrédité de la presse autocratique, renchérit encore sur le discours du prélat.

« Que voulez-vous, rois et peuples de la terre? Pourquoi levez-vous contre la Russie le glaive et le bouclier? Pourquoi ébranlez-vous la paix de la terre? Pourquoi rassemblez-vous vos vaisseaux sur l'Océan? Pourquoi, de tous les points de l'univers, les peuples courent-ils au combat? Ces menaces s'adressent-elles à la Russie? Sachez que le roc battu par la tempête redresse plus fièrement la tête à l'approche des vagues. N'était-ce pas vous, peuples et souverains, qui nous chantiez des hymnes de reconnaissance, quand, mettant fin aux luttes sanglantes de l'Europe, nous jetions sur le roc solitaire de l'Océan la couronne du géant Napoléon? Et maintenant, vous vous tournez contre nous, quand tous vous devriez combattre pour la chrétienté! Vous ne voyez donc pas, aveu-

glés que vous êtes par votre avarice et votre cupidité de marchands, la honte et l'opprobre qui pèsent sur les lieux saints! Nous voulions, la croix à la main, porter la paix aux fils de Jérusalem, et voilà que vous assistez Mahomet contre nous, les défenseurs de la croix! Eh bien, nous verrons à qui Dieu donnera la victoire; qui de vous ou de nous aura sa force confondue. Vous assistez le turban dans une cause inique. Nous nous tenons fermes sur les marches de la croix et jetons un regard plein d'espoir sur le Christ crucifié. »

Ces amplifications d'énergumènes constituent le catéchisme obligé du peuple orthodoxe, toutes les fois que la convoitise fait monter sa fumée au cerveau de ses maîtres. Le Russe est doux, résigné, insouciant; il n'a ni ambition ni génie guerrier; mais l'instinct religieux est chez lui vivement développé; on fait de cet instinct un brandon de combat. Qu'importent au Russe Constantinople et le Croissant? Il n'en parle jamais, il n'y pense jamais; il vit en bonne harmonie avec les Musulmans qui l'entourent. Que lui importent la France et l'Angleterre? Il ne les connaît, depuis longues années, que par le luxe dont elles dorent ses seigneurs, que par les bienfaits de l'industrie et du commerce qu'elles versent sur lui et sur eux. Un simple motif politique ne saurait donc suffire pour le soulever contre ces pays. Mais, si on vient lui dire que le Turc en veut à sa foi, qu'il aspire à piller ses sanctuaires et à détrôner son Dieu; si l'on ajoute que, dans cette entreprise sacrilége, le Turc a pour auxiliaires dévoués le Français et l'Anglais, oh! alors son âme s'émeut, et il est prêt, autant, du moins, que le comporte sa nature, à répondre à la voix de ses tzars. C'est dans ce but que ceux-ci s'efforcent de tenir sa sus-

ceptibilité religieuse continuellement en éveil. Vainement s'oublie-t-il parfois dans cet esprit de paix et de tolérance qui fait le fond de sa nature; un coup d'éperon l'aiguillonne soudain et le remet sur pied. Il faut alors qu'il marche, et, s'il est incapable de ressentir en lui-même un fanatisme réel, on le galvanise de telle sorte, qu'il en prend les allures et qu'il imprègne ses actes de son sauvage caractère. Cependant on représente aux yeux de l'Occident comme un élan populaire ce qui n'est en réalité qu'un enthousiasme par ordre, que l'effet artificieusement préparé d'une politique machiavélique.

On conçoit par là dans quel abîme d'ignorance l'autocratie doit fatalement laisser le peuple croupir. Car, ainsi que nous l'avons dit, le zèle orthodoxe ne supporte pas la lumière; la moindre discussion démasquerait et confondrait ceux qui se font ses apôtres. Cette civilisation européenne, dont Pierre le Grand avait arboré si franchement le drapeau, ses successeurs, et entre eux Nicolas principalement, l'ont refoulée à outrance. Qu'a-t-elle de commun avec le fétichisme autocratique? A l'égard de leurs complices, de leurs instruments immédiats, les tzars sont, il est vrai, moins mystérieux; ils savent bien que ces gens-là ne résisteront pas à l'appât des honneurs, au partage du butin. Mais le peuple! il faut, lui, qu'il les adore les yeux fermés, que sans hésiter, sans réfléchir, il se lève comme un seul homme à leur appel. Oui, que le tzar soit un imbécile comme Pierre III, une prostituée comme Catherine II, un fou et un maniaque comme Paul Ier, un visionnaire comme Alexandre, un politique matérialiste comme Nicolas, serfs de la glèbe, courbez la tête, soldats fils du bâton, criez hurrah! C'est votre pontife saint, c'est votre pape

orthodoxe! Autrement, comment le peuple russe pourrait-il applaudir aux égorgements de la Pologne, aux armements, aux déclamations sauvages contre le sultan et contre ses alliés? L'autocratie va plus loin encore : libre à elle de renier sa foi, de marier ses princes ou ses princesses à des protestants ou à des catholiques, d'interdire violemment le baptême aux prisonniers ou aux otages musulmans qui le réclament : ce sont là des combinaisons politiques où le peuple n'a rien à voir; jouet de ses maîtres, il faut qu'il respecte en eux la tiare, même en dépit des hontes dont l'obscurcit la couronne.

Malheur du reste, malheur à l'audacieux qui oserait raisonner et tiédir! l'autocratie ne ménage rien. Gare à la police!

La police! ses ordonnances, en effet, remplacent en Russie les commandements de l'Église, l'argousin y est l'auxiliaire du prêtre, le code y complète l'Évangile, le cachot et la Sibérie y suppléent l'enfer.

Écoutez plutôt : voici ce qu'on lit dans le *Swod* (Code des lois russes), chapitre XIV :

« Art. 3. Tous doivent être respectueux dans l'Église, y entrer avec piété et non par force.

« Art. 7. Il faut se tenir devant les images saintes suivant les règles de la décence, et comme il convient à la majesté du lieu.

« Art. 8. Il est défendu de causer pendant l'office, de changer de place, de distraire l'attention des fidèles par aucune parole, action ou geste; mais on doit se tenir dans la crainte, le silence et le respect.

« Art. 13. Seront renvoyés devant les tribunaux ceux qui n'entreront dans l'Église que par force, quel que soit leur rang.

« Art. 24. Tout orthodoxe doit, au moins une fois par an, se confesser et communier, à partir de l'âge de sept ans.

« Art. 33 et 34. Chacun doit employer son zèle à détruire les restes de l'idolâtrie et des traditions païennes.

« Art. 35. Sont défendues la nécromancie et les fausses prédictions.

« Art. 46. Il est défendu aux personnes nées dans le sein de la religion orthodoxe, et à celles qui s'y sont converties, de prendre une autre religion, même chrétienne. Ceux qui commettront ce crime seront livrés entre les mains de la justice; leurs serfs orthodoxes seront mis sous tutelle, et ils ne pourront habiter leurs propriétés. »

Nous n'insisterons pas sur l'outrecuidance de ces règlements bizarres. Ne se croirait-on pas ici en plein moyen âge? Considérons en outre comme tout y est conçu au point de vue exclusif de l'orthodoxie. C'est qu'en dehors de ce système l'autocratie perd tout ressort; elle n'est à l'aise qu'avec une foi qui crétinise. Quel autre croyant que le croyant orthodoxe consentirait à plier le genou devant un pape vêtu en soldat? Règne fatal de l'éteignoir, du sabre et du bâton. Et, maintenant, que l'autocrate vienne se plaindre de l'intolérance des sultans! Qu'a-t-il fait, lui, des catholiques qui ont mieux aimé suivre la voix de leur conscience que celle de ses ukases? O échos de la Sibérie, répondez! Selon nous, les sultans n'ont eu qu'un tort, c'est de n'avoir point imité les tzars dans leur exclusivisme brutal; si les sultans eussent fait pour le mahométisme ce que les tzars ont fait, ce qu'ils font tous les jours pour l'orthodoxie; si, au lieu de laisser les Grecs chanter paisiblement dans leurs temples, ils les eussent poussés vers la Mecque, et, courbés

sans merci sous leur loi religieuse, le monde serait tranquille aujourd'hui; ou si l'autocrate, *craignant Dieu*, cédait à la fièvre de ses convoitises, on ne le verrait pas du moins insulter à l'opinion en arborant le prétexte menteur d'un protectorat que rien ne justifie et qui ne porte dans ses flancs que l'asservissement et la mort.

Dans un précédent ouvrage (la *Russie contemporaine*) nous avons traité d'une manière étendue de la condition de l'Église russe. Condition lamentable sur laquelle on ne saurait trop appeler la commisération de l'Europe. Mais qu'attendre autre chose de l'autocratie? N'est-elle pas l'égoïsme incarné? Il faut qu'elle tue ou qu'elle absorbe. Nouveau Judas, elle ne baise le Christ que pour le trahir; et de son trône elle fait un Golgotha. Prenez le bâton de voyageur, pénétrez jusqu'au fond de ces steppes qu'on appelle la Russie; suivez chaque village, chaque clocher; interrogez chaque pope : partout la complainte de douleur, le cri du désespoir. Où le gémissement cesse, le caractère est dégradé, l'âme morte. J'extrairai ici d'un livre curieux et effrayant de vérité, publié naguère [1], la mise en scène d'un prêtre orthodoxe tel que nous en avons tant de fois rencontré nous-même, et que l'on pourrait considérer comme type des malheureux de son espèce. L'auteur de ce livre est allé en Russie pour y prêcher la liberté; il est entré comme précepteur chez le prince ***; il habite Pétrofsky, lieu de plaisance près de Moscou. Voici son récit :

« Hier, la princesse me dit : « Je suis obligée d'aller « faire une visite en ville avec mon mari; quand le prê-

[1] *Un missionnaire républicain en Russie*, tome I, page 75 et suivantes.

« tre viendra donner sa leçon, je vous prie de lui re-
« mettre le prix des dix cachets. Gardez-vous de l'oublier !
« car le saint père est de tous nos professeurs celui qui
« aime le moins à faire crédit. » Je fus enchanté de la proposition. Depuis longtemps j'avais envie de faire la connaissance du personnage ; mais il s'était toujours montré très-hautain, évitant ma rencontre et ne me répondant que par monosyllabes. Il me faisait même une guerre sourde auprès de mon élève, car dans ses leçons, il profitait de toute occasion pour lancer des épigrammes contre les Français, les disciples de *Vooltre* (Voltaire).

« Je le vis arriver avant l'heure ordinaire. Quoique le prince l'indemnise largement de ses frais de voiture, il avait un vieil *izwôchtchik* (cocher de louage) tout déguenillé, auquel il ordonna de s'arrêter dehors avec son droschky délabré. Puis il s'avança avec l'air pimpant et radieux qu'il a ordinairement le jour du dixième cachet ; sa taille robuste semblait plus droite ; sa grande barbe était peignée ainsi que ses longs cheveux, qui descendaient par mèches sur ses épaules et jusqu'au milieu du dos ; il avait par-dessus sa robe noire une sorte de robe persane de couleur foncée, qu'il affectionne particulièrement. Il était coiffé d'un chapeau en feutre usé, à larges bords et mouvait avec une certaine majesté sa longue canne pastorale.

« J'étais assis sur le balcon, il me salua en fronçant le sourcil. Arrivé dans l'antichambre, il donna gaiement sa bénédiction aux domestiques, qui paraissaient avoir plus de respect pour la bénédiction que pour le prêtre ; puis il entra gaillardement dans la salle d'études.

« Pour me venger un peu de ses grands airs, je descendis au jardin et je l'attendis. L'heure à peine pas-

sée, je vois mon homme arriver d'un air inquiet et affable.

« — Monsieur, me dit-il en russe et d'un ton doucereux, la princesse n'est-elle pas ici ?

« — Non, monsieur.

« — Et... le prince non plus?

« — Le prince et la princesse sont allés en ville.

« Le pope changea de figure. On aurait dit que tous les muscles de sa face s'étaient subitement paralysés.

« Il garda un instant le silence, puis il demanda d'une voix affaissée :

« — Pensez-vous, monsieur, qu'ils tarderont longtemps ?

« — Je ne sais ; ils n'en ont rien dit.

« Le pope paraissait vivement contrarié.

« Après une nouvelle pause, il dit en grommelant :

« — C'est que j'ai reçu aujourd'hui le dixième cachet, et... et vous savez que ce jour-là, d'habitude, nous recevons notre argent...

« — Oui, monsieur; la princesse m'a remis vos appointements; les voici...

« La figure du prêtre s'illumina subitement, et ses yeux rayonnaient pendant que je disposais les assignats rouges et bleus dans sa main épaisse. Il les compta avec soin, s'assura que le compte était juste, et empocha avec précaution le précieux papier; puis, comme la satisfaction avait dilaté son cœur, il s'établit avec moi sur le balcon, et engagea de lui-même la conversation. Son langage, mêlé d'expressions slavonnes et de langage populaire, avait une vivacité et une énergie remarquables. Je le laissai questionner et bavarder pendant quelque temps ; puis je l'amenai peu à peu au point où je voulais l'avoir.

« Nous en vînmes à parler de sa condition. Il éclata en lamentations et en plaintes amères.

« — Chien de métier ! (*Sabâtchie rémeslô !*) s'écria-t-il, on n'y gagne plus de quoi manger son *chtchi* [1] ou son *kâscha* [2]. C'est une misère, monsieur, une véritable misère ! Les églises étouffent de concurrence dans notre sainte ville de Moscou. Quatre cents églises, monsieur ! Ma paroisse se compose de deux maisons de seigneur, et de quinze maisons de pauvres diables. Savez-vous combien j'ai eu d'enterrements l'année dernière ? Deux enterrements, monsieur, et voilà tout ! Cette année-ci avait bien commencé ; nous avons eu l'enterrement du fils d'un de mes deux seigneurs ; c'était un bel enterrement !... Mais cela n'arrive pas tous les jours. Qui est-ce qui meurt habituellement ? Qui est-ce qui se marie et se baptise ? Les gens de rien, sur lesquels vous gagnez à peine votre petit verre d'*hiérafeitche* [3]. Quelquefois même, oui, monsieur, quelquefois il nous arrive de travailler gratis. Fi donc ! (*tfou, prôpaste !*) Quel métier !

« — Mais, lui dis-je, tous vos confrères sont-ils dans la même situation ?

« — Non pas, non ; ils n'y sont pas tous, nos métropolitains, nos archevêques, nos évêques, vivent comme des princes [4]. Il y a aussi des prêtres de mon degré auxquels la volonté de Dieu (*vôli bojie*) a daigné procurer une paroisse productive dans les quartiers les plus riches de la ville ; ils ont, dans leur église, beaucoup de sei-

[1] Soupe aux choux aigres.

[2] Gruau au beurre ou à l'huile.

[3] Liqueur spiritueuse.

[4] Relativement au pope qui parle ici, car la condition matérielle du haut clergé, en Russie, est loin d'être florissante ; cela contrarierait les vues du gouvernement.

gneurs ou de riches marchands ; pendant le carême, ils lisent les prières du soir dans les maisons de la noblesse; ils desservent des chapelles particulières, ils font des aspersions d'eau bénite dans les appartements de leurs riches paroissiens[1]. Tout cela, avec les communions, les confessions, les baptêmes, les noces, les enterrements, et avec les grasses offrandes déposées dans l'église après le service du dimanche, fait de fort jolis revenus à quelques-uns de mes confrères, surtout quand ils ont le talent de *tambouriner* rondement le service, ou bien quand ils ont des chanteurs agréables, ou bien s'ils peuvent gagner la bienveillance des dames par quelque agrément de leur personne. J'ai, par exemple, un confrère qui fait chaque dimanche de très-belles collectes parce qu'il a reçu de la Providence le don de bien lever les yeux au ciel pendant la messe, de rejeter d'une manière remarquable sa belle chevelure. Un autre fait de bonnes affaires parce qu'il a quelquefois notre ténor du théâtre B*** pour chanter à sa messe... Mais, nous autres, nous ne sommes que de pauvres diables, comme je vous le disais tout à l'heure.

« — Comment faites-vous donc pour vous tirer d'affaire avec votre femme et vos enfants?

« —Voilà, monsieur, voilà la misère (*vôt soudre, biedâ*), on ne peut pas voler sur les grands chemins, car on serait conduit en Sibérie... Que faire? Il faut (en disant cela le prêtre souriait d'un air rusé), il faut savoir trouver des *allonges*. Ainsi, par exemple, j'ai acheté une maison que je donne à louer; cela me fait un petit revenu, quoique ces coquins de locataires ne soient pas

[1] Voir ce que nous disons des *Te Deum* dans notre *Russie contemporaine*, page 219.

toujours exacts à payer... Je donne aussi des leçons au séminaire...

« Je lui demandai des renseignements sur l'état des études dans ces établissements. A mesure qu'il m'en parlait, je me sentais, pour ainsi dire, enfoncé dans le moyen âge ; je voyais reparaître devant moi l'époque des *trivium* et des *quadrivium*. Une sorte de scolastique et la pratique du culte, voilà la partie principale de ces études : point de vie, ni de la pensée ni du cœur ; la science moderne n'a pas encore touché là. Je sentais comme une odeur de moisi me monter à la gorge. Je détournai la conversation.

« — Vous donnez aussi, lui dis-je, des leçons en ville : cela doit vous rapporter de jolies sommes...

« — Quelles sommes, bon Dieu !... Vous savez que chez nous les leçons de religion ne se payent que moitié prix des leçons de danse et de français... Et puis vous savez que le seigneur russe n'est pas exact à payer... D'ailleurs, mes leçons ne sont pas toutes au même prix : le Russe aime à marchander ; j'ai dû en quelques endroits consentir à des rabais : il y a des maisons où on ne me paye que trois ou quatre roubles le cachet.

« Il ajouta en clignant de l'œil :

« — Aussi ai-je partagé mon enseignement en classes.

« — En classes ! Comment cela ? D'après l'âge ou d'après les matières ?

« — C'est d'après la *matière*, dit le prêtre en riant.

« Puis il répéta en me regardant avec malice et en faisant avec les doigts le geste de compter de l'argent :

« — C'est d'après la *matière*, c'est-à-dire, d'après l'argent qu'on me donne. Je suis parti de mon grand principe : *Rien pour rien !* et je me suis dit : Voilà un

monsieur qui me paye trois roubles pour l'instruction de ses enfants; eh bien! je lui donnerai de l'instruction pour trois roubles. Un autre me paye cinq roubles; voici, monsieur, pour cinq roubles d'instruction. Un troisième me paye sept roubles; très-bien, monsieur, voici de l'instruction pour sept roubles, de l'instruction de première classe. Chacun en a pour son argent. Voilà ce que j'appelle partager mon enseignement en classes!

« Je ne pus m'empêcher de rire des classifications du prêtre; il fut enchanté de ma bonne humeur et se mit à rire avec moi.

« — Mais vous ne me parlez pas, lui dis-je, des appointements que vous donne le gouvernement.

« Le pope haussa les épaules.

« — Ils sont jolis les appointements! dit-il. Avez-vous donc oublié ce que je viens de vous dire? Savez-vous, monsieur, que dans nos campagnes, lorsque le seigneur ne daigne pas contribuer de sa bourse, le prêtre est obligé de labourer lui-même son champ comme un simple moujik?

« — Cependant, dis-je pour sonder le pope, l'Église russe a de grandes propriétés; il y a là de quoi tailler de beaux appointements pour les fonctionnaires.

« Il répondit à voix basse :

« — Vous ne savez donc pas que la couronne s'est emparée des biens ecclésiastiques, et qu'elle les fait administrer comme bon lui semble?

« — C'est donc une double injustice! m'écriai-je pour le mettre en train. Comment! il ne suffit pas à l'État d'avoir asservi l'Église grecque, de lui avoir arraché son chef légitime, de la gouverner par un comité de valets appelé le saint-synode, de disposer de ses biens et de sa

volonté comme si elle était un enfant mineur! n'est-ce pas, mon père?

« — C'est cela (*tak-ss*), répondit le prêtre avec un calme qui m'étonna.

« — Il ne leur suffisait pas, continuai-je, d'avoir humilié et enchaîné l'Église; ils ne daignent pas même la dédommager de son esclavage; ils ne s'occupent d'elle que pour l'exploiter et l'opprimer! Après lui avoir coupé les membres, ils lui disent : « Marche et travaille! » Ils disposent de ses richesses, et ils la laissent mourir de faim! n'est-ce pas, mon père?

« — Oui (*da-ss*), répondit le prêtre avec le même sang-froid.

— Eh bien, n'est-ce pas une infamie? l'Église a-t-elle été fondée pour être l'esclave de la couronne? Est-elle riche, pour vivre d'aumônes? N'a-t-elle pas le droit de dire à l'État, qui l'écrase : « Rends-moi la liberté ou « donne-moi du pain! »

« — C'est vrai... c'est juste... dit le prêtre d'un ton distrait.

« — Il serait du devoir des chefs de votre Église de se prononcer avec dignité et énergie. Ne sont-ils pas les représentants et les défenseurs naturels de l'Église? Ce serait à eux à maintenir son indépendance et ses intérêts contre les usurpateurs. Ils devraient repousser avec indignation leurs magnifiques appointements, tant que la partie la plus nombreuse et la plus laborieuse du clergé manquerait du nécessaire. Qu'en pensez-vous?

« Le prêtre n'écoutait plus, il semblait faire un calcul mental. En voyant que je l'interrogeais, il me fit répéter la question et répondit en riant :

« — Oh! pour cela, non! En premier lieu (dit-il en

se grattant malicieusement l'oreille), je suis d'avis que de bons appointements sont toujours bons à garder. En second lieu, l'empereur est homme à prendre nos prélats au mot et à les laisser nus comme nous autres. En troisième lieu, la défense des droits de l'Église pourrait avoir d'autres inconvénients plus graves; notre métropolitain en a fait l'expérience il y a quelque temps. L'empereur ayant introduit un orgue dans sa chapelle, le peuple grogna vivement contre cette hérésie, et le métropolitain s'éleva avec force contre cette détestable innovation; mais Sa Majesté a tellement roulé le métropolitain, qu'il a jugé bon de se taire, et il a bien fait. L'Église grecque n'a jamais oublié qu'il est écrit dans la Bible : « Respectez les puissances, car toute puissance « vient de Dieu. » C'est ainsi que notre Église a évité les abominations du papisme.

« — Permettez, mon père : avec ce texte-là, pris à part et dans ce sens, on pourrait justifier et le papisme et toutes les tyrannies. Je vous rappellerai d'autres textes qui peuvent limiter et éclairer celui-là. Les apôtres ont répondu à ceux qui voulaient forcer leur conscience : « Il « vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. » Le Christ a dit qu'il faut rendre à César ce qui est à César, mais *aussi à Dieu ce qui est à Dieu.*

« Je m'interrompis, car mon prêtre, revenu à son calcul mental, venait de tirer précipitamment de sa poche les assignats que je lui avais donnés, et se mit à les compter.

« — C'est pourtant juste, dit-il avec satisfaction; je croyais avoir mal compté.

« Tout à coup il se leva en disant :

« — Eh! mais... il est temps que je parte; mon fripon de

cocher se croira en droit de me demander des sommes impossibles; j'avais tout fait oublié le drôle.

« Il prit rapidement son chapeau et sa longue canne. Comme la soirée était agréable, je sortis avec le pope. Il se décida à retourner à pied en ville, et débattit avec le cocher le prix de la course. La discussion dura longtemps; les deux compères paraissaient également madrés et opiniâtres; le pope marchandait sur un ton tantôt amical, tantôt menaçant, et lâchait quelquefois les gros mots; le cocher, d'une voix dolente et douce, épuisait tous les titres d'honneur ecclésiastiques et maintenait son prix. Enfin le pope se fâcha, lui jeta une pièce d'argent et le menaça de la police. Le cocher ramassa la pièce, fit un salut respectueux, fouetta son cheval et partit en chantant. »

Telle est donc l'autocratie russe : mystification immense, où le mot jure avec l'idée, où l'idée se pervertit sous le fait. A voir les splendeurs dont elle se couronne, on est tenté de s'incliner devant elle et de l'adorer; puis, si on suit ses évolutions, si on dissèque ses actes, on se sent pris pour elle d'un mépris profond. C'est que le bien n'est là que par accident; l'apanage essentiel, c'est le mal. Point de contre-poids à la passion et à l'erreur. L'autocrate, qui ne voit rien, qui ne peut rien voir par lui-même, est en proie à un vertige perpétuel; bon gré, mal gré, il faut qu'il rampe dans le sillon que lui frayent ses séides; or ce sillon, de même que la route de Crimée, décorée par Potemkin, est semé de lueurs fausses, d'oripeaux menteurs, qui conduisent fatalement à l'abîme. Obligé pour régner de duper ou d'asservir, l'autocrate provoque par là même contre lui la duperie ou l'asservissement On lui rend ténèbres pour ténèbres, chaînes

pour chaînes. L'autocrate est le premier aveugle et le premier serf de son empire. De là, ces coups de tonnerre d'autorité qui de temps en temps jettent l'épouvante parmi les peuples. Car, enfin, il faut, pour la punition de l'orgueilleux monarque, que ce voile qui lui cache les monstruosités enfantées par son système se lève quelquefois devant ses yeux; et alors le dépit, la fureur, s'emparent de lui; il éclate. Mais à quoi bon? La foudre qu'il lance de sa main terrible n'ajoute qu'une nouvelle horreur à la nuit qui l'environne; il est impuissant à dissiper les nuages et à en faire tomber la douce pluie qui vivifie et qui féconde.

Qu'a donc de commun une institution ainsi caractérisée avec la civilisation européenne? La civilisation européenne vit d'intelligence et de liberté; elle ne supporte point ces pouvoirs qui traitent le peuple en bête de somme et ne rêvent que l'apothéose de leur égoïsme; les fétiches ne lui vont plus, le progrès est sa loi. Est-ce là le fait de l'autocratie? Ah! si les Russes en sont si fiers, eh bien, qu'ils la gardent pour eux; nul ne leur disputera leur trésor. Mais alors qu'ils fuient bien loin, bien loin, au fond de leurs steppes solitaires, et que de là ils ne s'avisent plus d'élever leurs regards vers le soleil de l'Occident!

LE GÉNIE RUSSE

I

Dégradation progressive du génie russe. — Liberté dans les villes et dans les campagnes. — Novgorod la grande. — Caractère du peuple russe. — Faiblesse de la liberté dont il jouissait aux jours de son indépendance. — Son individualisme absorbé par la commune. — Influence délétère de ce dernier régime. — Le peuple russe énervé et prédisposé à tous les jougs. — Son impuissance à se gouverner. — Le trône russe livré aux étrangers. — Imposture de Nicolas. — Sa nationalité apocryphe. — Ridicule de sa morgue dynastique. — Le nom de Romanoffsky substitué à celui de Leuchtenberg. — Le peuple russe ne s'est croisé avec aucune race vigoureuse. — Conséquences.

Si, dans le cours des siècles, l'autocratie est toujours allée se fortifiant, se complétant au fur et à mesure qu'un nouvel élément venait se fondre à son creuset, il n'en a pas été de même du peuple. Le peuple russe a croulé de dégradation en dégradation ; ce qui reste aujourd'hui de son génie primitif ne saurait en donner qu'une très-imparfaite idée.

Le peuple russe a débuté dans l'histoire par la liberté. Liberté dans ses champs, liberté dans ses villes. Qui n'a présentes à l'esprit les splendeurs merveilleuses de Novgorod la grande? Toutefois, excepté dans ces rares localités où l'organisation sociale s'était fortifiée au contact

des étrangers, on peut dire que la liberté dont jouissait le peuple russe n'était à tout prendre qu'une plante stérile, chancelante, et qui, tôt ou tard, devait finir par s'atrophier.

En effet, ce qui frappe dans l'indépendance primitive de ce peuple, c'est un manque absolu d'individualisme. Chez lui, tout s'absorbe dans la commune ; il ne possède rien en propre, il subit en tout la loi du partage. Sans responsabilité personnelle, il n'affecte aucune initiative, il vit au jour le jour, confiant dans la providence de ses anciens.

Un tel système est ou trop élémentaire ou trop parfait; il convient, ou à un peuple enfant, ou à un peuple d'une civilisation consommée. Celui-ci y trouvera le repos après le combat, celui-là un doux berceau pour sa faiblesse. Mais à un peuple qui cherche sa voie, à un peuple qui a soif d'action et qui aspire à l'avenir, il faut autre chose.

Aussi la commune a-t-elle exercé sur le peuple russe une influence délétère. En sapant en lui l'individualisme, elle y a desséché les facultés vives, et développé une fatale prédisposition à tous les jougs. Vienne n'importe quel maître, le Russe lui tendra les mains.

Si du moins, après avoir énervé ses membres sous sa tutelle, la commune pouvait les défendre ! Mais non, la commune est impuissante ; elle s'est frappée elle-même en les frappant. Ce qui faisait la force de résistance du faisceau romain, c'était le fer ; substituez-y le roseau, il ne résistera plus, il fléchira. Voilà la commune, voilà le peuple russe !

Pauvre peuple ! il perd jusqu'au sentiment de ses malheurs. Le Varègue en fait son butin, le Mongol sa victime. Songe-t-il à pleurer sa liberté, à effacer de sa joue

la trace des soufflets? Hélas! il se courbe humblement sous le fouet; et, quand l'aurore de l'affranchissement luira sur son pays, il ne se relèvera même pas pour la saluer. En effet, que lui importe?

Tel est l'affaissement du peuple russe, qu'il abdique instinctivement jusqu'au gouvernement de lui-même; il le cède au premier venu. Comptez tous ceux qui l'ont dominé, depuis Rurik jusqu'à Nicolas, vous y trouverez des Normands, des Tatars, des Polonais, des Allemands, pas un Russe.

Parfois, cependant, le sentiment de la nationalité se réveille en lui; il crie: « Mort aux étrangers! » Que fait alors l'intrus qui le tient sous ses pieds? Il lui donne le change, il se pose en homme de son sang; et lui, faible et naïf, cède aussitôt.

Rappelons ici l'imposture permanente de l'empereur Nicolas.

Quel est cet homme qui se montre si scrupuleux à l'endroit des dynasties? Est-il de vieille souche? On sait que non. Il s'intitule Romanoff; de quel droit? Pierre III n'a-t-il pas emporté avec lui dans la tombe les derniers vestiges de cette race? Depuis quand la mère transmet-elle à ses enfants le nom de ses pères? Nicolas est-il même bien sûr d'être un Holstein-Gottorp? Il circule, à cet égard, en Russie, des bruits étranges.

Ivan Golovine les rapporte.

« A l'aspect de Paul Ier (père de l'empereur Nicolas), le Russe reste pétrifié. Ses traits ne parlent pas à son cœur; ils ne reproduisent ni ceux de Catherine ni ceux de Pierre III; encore moins rappellent-ils les Romanoff. On connaît l'infirmité du chef de la branche des Holstein-Gottorp, et l'ordre donné par le sénat à Catherine d'ad-

mettre Soltikoff dans la couche impériale, ordre vraiment cruel si ce magnat ressemblait à son fils! Comment le sénat aurait-il commis la maladresse de faire une offre pareille à une femme qui se connaissait aussi bien en hommes que Catherine? Étrange jeu de la nature! Paul ressemblait comme deux gouttes d'eau à un Finnois de Strelna; et ses cheveux roux, son nez retroussé, son entêtement proverbial, font supposer quelque mystérieuse substitution. Le sénat a ordonné qu'il naquît un fils à Catherine; mais s'il ne lui est venu qu'une fille, et une fille morte? Le besoin qu'avait le pays d'un héritier du trône, l'ambition que nourrissait Catherine de conserver le pouvoir, la proximité de la maison des orphelins où se trouvent tant d'enfants de Finlande, prêtent à des suppositions qui peuvent être des réalités, et on est tenté d'admettre qu'à une fille mort-née on aura substitué l'enfant de quelque honnête Finnois. Car, encore une fois, pourquoi ce nez retroussé, ces cheveux roux, et, plus encore, cette haine de Catherine pour son fils Paul? »

Ceux des Russes que ces doutes ne préoccupent pas et qui reconnaissent, les yeux fermés, à Nicolas une origine normale, ne se font pas scrupule, néanmoins, de discuter sa nationalité.

Pouschkine, entre autres, s'y prenait pour l'analyser d'une plaisante manière. « Il versait, dit l'auteur que nous venons de citer, dans un grand vase un verre de vin rouge pur en l'honneur de Pierre Ier, dont l'origine russe ne peut être contestée; il y ajoutait ensuite un verre d'eau pour le père de Pierre III. Il aurait pu s'en tenir là et renverser la coupe; mais, fidèle au principe du gouvernement russe, qui fait passer les Holstein-

Gottorp pour des Romanoff, il versait un second verre d'eau en l'honneur de Catherine II, princesse d'Anhalt. Cette fois, il aurait dû peut-être ajouter un verre de vin; mais, de peur de manquer à l'histoire, il passait outre et versait un troisième verre d'eau pour Maria Féodorovna, la mère de Nicolas Ier, puis un quatrième pour l'impératrice actuelle, et il obtenait enfin une liqueur si faiblement rougie, qu'il excitait un rire général lorsqu'il priait son auditoire de décider si c'était là du vin ou de l'eau, et si, par comparaison, les tzars actuels de la Russie étaient des Russes ou des Allemands. »

Et voilà le monarque puritain qui s'est scandalisé si fort de l'avénement de Louis-Philippe, qui a refusé si longtemps de reconnaître Léopold, qui repousse encore aujourd'hui la reine d'Espagne, et qui n'a consenti à traiter le neveu de Napoléon parvenu au trône que de *bon ami*. Du reste, l'empereur Nicolas met la servile crédulité du peuple russe à de bien autres épreuves. N'a-t-il pas dernièrement, pour des causes mystérieuses que l'on n'ose dire, débaptisé les fils de son propre gendre, substituant à leur nom de Leuchtenberg celui de Romanoffsky?

Donc, répétons-le, le peuple russe est essentiellement la chose de l'étranger. Peu soucieux de lui-même, son destin est de s'abdiquer sans cesse; mais ce qui, plus encore que tout cela, ce semble, marque la déchéance et le néant de son avenir, c'est que, de toutes les races qui l'ont successivement visité ou envahi, il n'en est aucune avec laquelle il ait réussi à se croiser. Il a subi leur joug, il n'a point fraternisé avec elles; elles lui ont donné des maîtres, non des concitoyens; tout au plus ont-elles effleuré ses sommités. C'est que l'abnégation

du peuple russe dans la commune répugne à tout ce qui arbore la force. Si, dans quelques parties du territoire où il s'est établi, il a trouvé des éléments de croisement, ce n'est que parmi des tribus faibles, dispersées et en pleine décadence : témoin l'Ingrie, ce pays conquis sur la Suède, où Pierre le Grand s'est efforcé de greffer le Russe sur le Finnois ! Quel fruit monstrueux est résulté de ce triste accouplement!

II

Destinée étrange du peuple russe. — Il marche continuellement au rebours de la civilisation européenne. — La liberté européenne et le servage. — Les ukases de Boris Godounoff. — Préludes de l'asservissement. — Sa consommation. — Pierre le Grand sanctionne le servage. — Catherine II l'étend et le complète. — État actuel. — L'empereur Nicolas et l'émancipation.

Si, par son organisation absorbante, la commune a été si fatale à la liberté individuelle du peuple russe, l'institution du servage lui a porté le dernier coup. Destinée étrange que celle de ce peuple ! Il a toujours marché au rebours de la civilisation européenne. Quand, au douzième et au treizième siècle, l'Occident tout entier s'élançait aux croisades, et que la chevalerie florissante donnait l'essor aux plus nobles facultés du génie humain, il se laissait broyer, lui, sous les pieds du Mongol, et se traînait misérablement à la horde, pour y faire hommage à la barbarie. Plus tard, au moment où partout ailleurs commence la grande œuvre de l'émancipation des cités, il voit les siennes démantelées, et leurs franchises tom-

ber à la merci des tyrans. Enfin, voici la féodalité qui succombe, les vilains respirent; la philosophie secoue le vieux monde et le renouvelle. Que fait le peuple russe? il rebrousse chemin, il abdique sa condition d'homme, et se laisse enchaîner à la glèbe.

On s'attriste à suivre ces lamentables péripéties; mais, quand on prend à part l'institution du servage, on se sent révolté jusqu'au fond de l'âme. Dérision amère! les tzars qui provoquent ou qui confirment le servage sont précisément ceux-là qui se montrent le plus soucieux de civilisation et qui travaillent avec le plus d'énergie à conquérir un droit de cité en Europe : c'est Boris Godounoff, c'est Pierre le Grand, c'est Catherine II.

Boris Godounoff, ce ministre de sang tatar, qui avait usurpé le trône, fit deux ukases. Le premier, en date du 21 novembre 1610, avait pour but de mettre fin à ces émigrations incessantes qui enlevaient les paysans agriculteurs aux petits domaines, pour les porter de préférence sur les champs des riches seigneurs. Boris décréta que toute migration serait défendue à l'avenir, et que les paysans resteraient attachés irrévocablement à la terre sur laquelle ils se trouvaient au dernier jour de Jourieff (la Saint-Georges). Cette mesure, qui ne manquait pas d'utilité au point de vue agricole, gagna à l'habile Boris les sympathies des petits propriétaires, ce qui fit un instant contre-poids à la haine déclarée dont le poursuivaient les grands boyards. Le malheur qui en résulta tourna tout entier contre le peuple. Il fut obligé de renoncer à cette passion de mouvement, à cette fluidité impatiente qui constituent le fond de sa nature. Aussi, lui que la perte de sa liberté morale touche si peu, il s'affecta vivement des entraves mises à l'exercice de son droit de pérégrina-

tion ; le jour de Jourieff prit rang dans ses chants traditionnels parmi les jours fatals.

Cependant le premier ukase de Boris Godounoff était loin de conclure au servage ; il limitait aux paysans leur droit de migration, il ne le niait pas ; encore moins brisait-il leur liberté personnelle. Mais bientôt un second ukase vint précipiter l'œuvre. Jusqu'alors le nombre des serfs avait été très-restreint en Russie. On n'y comptait parmi eux que des prisonniers de guerre, des esclaves achetés en pays étrangers, *kholopi*, ou des hommes qui s'étaient vendus eux-mêmes avec toute leur lignée, *kabalny ludi*. Ces gens-là n'avaient rien de commun avec les paysans libres, cultivant la terre du boyard, ou servant chez lui en qualité de domestiques. Le sort de ces derniers était précaire ; il arrivait souvent que, n'ayant plus besoin d'eux, leurs maîtres les congédiaient, et alors, à moins qu'ils ne trouvassent immédiatement de nouvelles ressources, ils se répandaient sur les grandes routes, faisant le métier de mendiants ou de voleurs, ou allaient se joindre aux brigands du Wolga et aux Cosaques du Don, recéleurs naturels de tous les mécontents. Boris, toujours inquiet, malgré une prétendue élection nationale qu'il avait habilement provoquée pour couvrir ses usurpations, Boris ne songeait pas à ces vagabonds, sans effroi. Pour prévenir une attaque de leur part et leur ôter désormais tout prétexte de se disperser, il ordonna que chaque individu qui aurait servi chez un propriétaire, comme domestique, un temps donné, serait réputé son serf, et ne pourrait le quitter ni être renvoyé. Par suite de cette mesure, des milliers d'hommes, dit Iscander, auquel nous empruntons ces détails, tombèrent inopinément dans l'esclavage. Ainsi, l'élan

était donné pour l'asservissement du peuple russe; les seigneurs y trouvaient trop d'appât à leur égoïsme pour ne pas le seconder avec énergie.

Les choses en étaient là quand Pierre le Grand, étant monté sur le trône, fit faire un recensement général de toute la population de l'empire. Cet acte donna un terrain légal au servage; non, il est vrai, qu'il en proclamât le principe, mais il en constata et en sanctionna le fait. Spectacle étrange de voir l'homme de la Russie qui a le plus travaillé à la rapprocher de la civilisation européenne prêter les mains à une mesure qui l'en écartait radicalement. Était-il donc dans les décrets de la Providence que le peuple Russe fût un peuple d'esclaves?

La conduite de Catherine II est encore plus surprenante que celle de Pierre Ier. Cette femme qui correspondait avec Voltaire, qui recevait Diderot à sa cour, qui se posait en héroïne de philosophie et d'humanité; cette femme sacrifia ce qui restait encore de liberté dans son empire à ses débauches! Elle jeta en proie à ses amants les paysans de la petite Russie, comme si la joie de fouler aux pieds des esclaves devait être le complément de ses faveurs.

Et c'est ainsi que le servage est passé de fait, nous ne dirons pas dans la loi, mais dans les mœurs. La loi n'en dit rien; elle semble même vouloir en éluder l'opprobre, et ne désigne les serfs que sous le nom béni de chrétiens, *chrestianié*. Hideux blasphème! Mais les seigneurs ont trouvé commode d'usurper la propriété des âmes, et les âmes se sont laissé faire. N'avions-nous pas raison d'accuser le peuple russe d'énervement et d'impuissance? Pourquoi s'est-il si lâchement effacé? La liberté n'est-elle donc qu'un butin vulgaire, et faut-il l'abandonner sans résistance au premier aventurier qui

la convoite? Nicolas, dit-on, déplore le sort des serfs; il a rêvé longtemps, il rêve encore leur émancipation. Eh bien, qu'il agisse! La civilisation lui en saura gré, non comme d'une faveur qu'il aura faite, mais comme d'une injustice qu'il aura réparée, comme d'un crime qu'il aura flétri. Le problème est difficile sans doute, mais est-il insoluble? Qu'on remonte au point de départ: de quel côté est le droit? Est-ce que la créature de Dieu se prescrit à la façon d'un meuble ou d'un champ? Au lieu de s'apitoyer sur les malheurs imaginaires des chrétiens de Turquie, au lieu de signer des protocoles pour l'abolition de la traite des noirs, Nicolas ne ferait-il pas mieux de songer à ces chrétiens déchus, à ces esclaves blancs, plaie honteuse de son empire? L'autocratie, encore une fois, n'aurait-elle donc de bonne volonté, de puissance efficace, que pour le mal?

III

Comment le serf russe entend la liberté. — Différence, à cet égard, entre le serf domestique et le serf cultivateur. — Deux tableaux curieux.

Nous avons dit que le paysan russe n'avait ni l'intelligence ni le sentiment de la liberté; son dogme, à lui, c'est qu'il est créé pour servir, son maître créé pour commander; l'égalité évangélique n'entre point dans sa tête.

Voici à ce sujet un trait caractéristique que nous empruntons à un auteur que nous avons déjà eu occasion de signaler :

« Mon valet de chambre, Timaféï, dit-il, est un singulier personnage : c'est un long gaillard, nonchalant, au

nez rouge, à l'œil endormi et malin. Il est originaire d'un des villages du prince ***, et a commencé par être cordonnier ; puis le prince l'a retiré du village pour le faire menuisier et rembourreur de meubles. A la fin de son apprentissage, il a été appelé dans la maison où il sert habituellement comme laquais et comme valet de chambre; parfois comme menuisier et comme rembourreur, quand le besoin l'exige.

« Timaféï, quoique très-paresseux, est fort adroit, et il devient actif quand il y va de son intérêt. L'argent l'électrise et le transforme : lorsqu'il peut espérer me soutirer quelques roubles, il devient un courtisan et un Hercule ; mais, hors de là, c'est une huître ; il passe une partie de la journée étendu sur son lit ou dans l'antichambre. Point d'attentions, point d'énergie ; il faut tout lui commander ; il compte sur les trente domestiques de la maison, lesquels à leur tour comptent sur lui.

« Timaféï n'a point l'habitude de respecter la propriété d'autrui ; il dispose souvent en maître de mes cigares, de mes objets de toilette, et quelquefois même de ma bourse. Il fait habituellement ses profits sur les emplettes dont je le charge. Lorsque je le prends sur le fait, il nie avec aplomb, et cherche à m'éblouir par d'interminables argumentations.

« Il adore l'eau-de-vie ; la plus grande partie de son argent passe dans les mauvais cabarets où l'on vend en détail ce poison détestable. Parfois il revient ivre ; le lendemain, on l'envoie à la police pour le faire rosser, et Timaféï trouve cela aussi naturel que de boire de l'eau-de-vie. Il est très-dévot et se pique d'un profond dédain pour les hérétiques ; il remplit ses devoirs de chrétien orthodoxe avec une scrupuleuse et fervente exactitude. Il se ferait

exterminer plutôt que de faire gras pendant les longs carêmes de l'Église grecque. Il est vrai qu'en revanche il se bourre d'aliments maigres jusqu'à étouffer. Il se confesse et communie très-régulièrement, et, ces jours-là, il fait quelquefois de graves réflexions sur la faiblesse de l'homme ; mais dès le lendemain il recommence à pécher comme auparavant. Chaque jour de fête consacré à quelque saint considérable, Timaféï allume sa petite lampe devant l'image de son patron, et la laisse brûler toute la journée : cette pieuse pratique se fait ordinairement à mes dépens ; car c'est surtout la veille ou le lendemain de ces jours-là que Timaféï cherche, comme on dit, à me *tirer des carottes*.

« Timaféï sait lire : comme on ne peut pas toujours dormir dans l'antichambre, il s'est fait montrer l'alphabet par un de nos jeunes laquais que le prince *** a placé dans une école de pauvres pour en faire le teneur de livres de sa filature. Quand Timaféï ne dort pas, il aime assez à lire ; il tâche d'attraper de mauvais contes de fées et de héros russes, les *Aventures merveilleuses de Bôva*, *d'Ivan Douratchok*, etc., et il s'en repaît avec délices ; il lit aussi avec intérêt la *Gazette de Moscou* (*Mâskôfskie Vêdamasti*), qui est un pot-pourri d'ukases, d'actes juridiques, d'annonces, de réclames et de quelques nouvelles politiques. Il aime à discuter ses lectures avec moi, et je l'y encourage, car je fais souvent d'intéressantes découvertes dans cette âme encore enveloppée et confuse.

« Aujourd'hui il monte chez moi en dandinant la tête :

« — Oh ! les imbéciles ! les imbéciles ! (*Ekh ! vuï ! dourakî ! dourakî !*) répétait-il d'un ton dans lequel perçait une certaine satisfaction de lui-même.

« — Qu'est-ce qui t'arrive, Timaféï?

« — Voilà que je viens de lire la *Gazette*... Il était question de l'Europe, et de Paris, et de Londres..., en un mot de votre pays là-bas... Et on dit que, chez vous, c'est toujours révolution. (La nouvelle de la Révolution de février venait d'arriver en Russie.) Le bon Dieu sait ce qu'ils veulent... (*Bôg ikh znâït.*) Des révolutions, et puis encore des révolutions... Ne peuvent-ils donc pas se tenir en repos?... Oh! les imbéciles! les imbéciles!

« — Mais, mon cher, si on reste en repos, rien ne se fait. Tu vois cela dans notre maison.

« — Bah! alors le maître se met à gronder, distribue quelques horions, et le tout marche de nouveau.

« — Précisément, Timaféï, c'est pour cela qu'on fait les révolutions.

« — Comment?... demanda-t-il de l'air d'un homme dont les idées se brouillent.

« — Mais, oui; supposons un instant que tu sois le maître de cette maison et que le prince soit ton domestique; supposons maintenant que lui, ton domestique, se jette sur toi, attache des fers à tes pieds et t'oblige à le servir en esclave; suppose qu'un beau jour tu deviennes assez fort pour briser tes fers; que ferais-tu alors?

« — Je me jetterais sur le brigand.

« — Eh bien! mon garçon, voilà ce que c'est que les révolutions.

« Timaféï ne comprenait plus; ses idées se brouillaient de nouveau.

« — Voyons, lui dis-je, tu sais qu'Adam a été le premier homme créé par Dieu?

« — Je le sais,

« — Tu sais que tous les hommes ont Adam pour premier père?

« — Certainement ; c'est dans le livre de Dieu.

« — Tu sais que le Christ et les apôtres nous ont appelés tous enfants de Dieu, et que par conséquent nous sommes tous frères devant Dieu ?

« — Je le sais.

« — Tu sais que, d'après les paroles de Jésus, tous les hommes doivent s'aimer entre eux ?

« — C'est vrai, cela se trouve dans les Évangiles.

« — Par conséquent, un homme n'a pas le droit de dire à un autre homme : Tu es mon esclave, tu as été fait pour me servir, et moi j'ai été fait pour te commander, pour te tourmenter et pour t'écraser si je le veux.

« — C'est bien vrai.

« — Et un homme n'a pas le droit de dire à cent hommes, à mille, à des millions : Vous avez été faits pour me servir ; j'ai tous les droits et vous n'en avez point ; vous êtes mes esclaves.

« — Celui qui dira cela est un brigand qu'il faut exterminer.

« — N'allons pas si vite, Timaféï ; ils ne doivent pas oublier qu'il est aussi leur frère ; mais ils devront se lever et lui rappeler qu'il leur doit affection et respect, que leurs droits sont aussi sacrés que les siens, n'est-ce pas ?

« — Sans doute.

« — Mais, si cet homme ne veut pas les écouter, s'il appelle d'autres hommes avec des sabres et des canons pour écraser ceux qui lui ont dit qu'ils sont ses frères, s'il veut continuer à s'engraisser de leur sang et de leur travail ?...

« — Alors il faut broyer le coquin! s'écria Timaféï, les yeux étincelants.

« — Et voilà comment, ajoutai-je, le peuple a fait chez nous des révolutions !

« Timaféï était vivement frappé; il se tut pendant quelques instants. Je repris :

« — Et voilà pourquoi le temps viendra où la révolution entrera aussi chez vous.

« — Que dites-vous là? s'écria Timaféï stupéfait; Dieu nous en préserve! ajouta-t-il en faisant un signe de croix.

« Je fus étonné à mon tour.

« — Il faut dire *tant mieux*, lui répliquai-je, ce sera le bon temps pour toi.

« — Quel bon temps?

« — Certainement, d'abord tu auras ta liberté.

« — Bon, mais après?

« — Après? N'est-ce pas déjà beaucoup?

« — Hein! j'aime autant mon *chtchi* (soupe aux choux) et mon *kâscha* (gruau au beurre).

« — Tu en auras davantage. Les *dwarôviis* (serfs domestiques) et les *moujiks* ne seront plus liés à la maison du seigneur ni à des mottes de terre; ils pourront à leur aise apprendre des métiers, exercer leurs talents, acquérir des richesses, des honneurs. Toi qui es un homme d'esprit, tu pourrais devenir un monsieur, ton fils pourrait devenir général, ministre, que sais-je? s'il le mérite.

« A ces mots, Timaféï, fut saisi d'un accès de rire qui dura quelques minutes.

« — Eh bien, qu'as-tu à rire?

« — Attendez un instant que j'aie fini... Voilà!...

C'est que c'est bien drôle ce que vous m'avez dit. Quand je pense que je pourrais devenir un monsieur et mon fils général, que nos moujiks pourraient se promener en carrosse, porter des uniformes à plaques ou des habits à la française et s'appeler *Votre Excellence !*

« Ici Timaféï s'interrompit d'un nouvel éclat de rire.

« — Et pourquoi non, s'ils le méritent ? Ne voit-on pas une foule de nobles imbéciles et de paysans intelligents ? Quel mal y aurait-il à mettre ceux-là plus haut que les autres, quand ils auront reçu l'instruction nécessaire ?

« — Non, cela n'irait pas, dit Timaféï d'un ton décidé : un noble est un noble, et un moujik est un moujik.

« — Tu radotes, Timaféï, n'es-tu pas bâti comme un noble et même plus fort que lui ? N'as-tu pas l'esprit plus éveillé que bien des nobles que tu connais ?

« — C'est égal, ils sont toujours nobles, et je ne suis qu'un dvarovii... Voyez-vous, c'est comme cela... Il y a quelque chose...

« — Tu oublies, Timaféï, ce que tu avais dit tout à l'heure. Tu as reconnu que tous les hommes sont égaux devant Dieu.

« — C'est vrai, je l'ai dit; mais je n'ai pas dit que les moujiks ne sont pas des moujiks, et que les nobles ne sont pas des nobles ; non, je n'ai pas dit cela... Dieu m'en préserve ! Que deviendrait le monde ? Qui servirait la noblesse ?

« Timaféï souriait comme un homme qui veut vous faire sentir poliment que vous avez dit une absurdité.

« Puis il continua :

« — Non, monsieur, ce ne serait pas bien. Si, par

exemple, notre jeune seigneur et notre demoiselle étaient obligés de travailler avec leurs petites mains délicates... comment cela se pourrait-il? Monsieur, le bon Dieu en pleurerait. Et, si je voyais mon camarade Ivan avec un plumet et Feôdr avec des crachats, et Pannkrati en *palti* (paletot), et Alcochka en frac et avec des sous-pieds!...

« Il s'interrompit par un nouvel accès de rire; puis il s'écria :

« — Voilà une bonne farce!

« Et il sortit en courant. Bientôt j'entendis tous les laquais rire dans l'antichambre de ma plaisanterie. La gaieté de Timaféï était tellement sincère, que je ne pus m'empêcher d'abord de rire avec lui; mais ensuite j'ai senti mon cœur se serrer[1]. »

Cette scène est frappante de vérité; Timaféï est bien le type, sinon par l'instruction qui en fait dans son genre une sorte d'aristocrate, du moins par le sentiment, de ces serfs domestiques qui encombrent les maisons des seigneurs russes. Pour eux la liberté n'est qu'un vain mot, l'égalité qu'une chimère. Les serfs cultivateurs ne sont pas plus avancés; seulement, le contact de la terre sur laquelle ils travaillent et dont ils vivent leur a inspiré certaines idées de propriété; en sorte que, dans leur esprit, être libre, c'est absolument la même chose qu'être propriétaire. Ceci soit dit en passant, forme aux yeux du gouvernement autocratique le plus grand obstacle à l'émancipation des serfs.

L'auteur cité tout à l'heure nous offre, à ce point de vue, le tableau d'un serf cultivateur qu'on nous saura gré de reproduire.

1 *Un Missionnaire républicain en Russie*, t. V, p. 217 et suivantes.

« Il y a une huitaine de jours, il nous est arrivé d'une des campagnes du prince *** une sorte de caravane (*aboss*) : c'était une file de chevaux tirant chacun un traîneau sur lequel étaient chargées des provisions de toute espèce, volaille gelée, gibier gelé, poissons gelés, légumes confits, etc. Un paysan du prince avait amené tout cela de l'intérieur de la Russie.

« Je vis aujourd'hui cet homme arrangeant un des traîneaux dans la cour : la curiosité me prit de savoir ce qu'il pensait. Je descendis auprès de lui ; je commençai par lui parler de son aboss, du chemin qu'il avait fait, de sa famille, de son village; et, lorsque, malgré ses airs nonchalants, il fut bien en train de causer, je lui dis :

« — Voyons, parle-moi franchement, que dirais-tu si on te donnait la liberté?

« Le paysan passa nonchalamment la main derrière la nuque et se tut quelques instants; puis il demanda du bout des lèvres :

« — La liberté?

« — Oui, la liberté.

« Il sourit et me dit :

« — A quoi bon, la liberté?

« — Comment ! tu demandes à quoi bon?

« Cette question m'embarrassait à mon tour ; je voyais que ce n'était point bêtise; sa belle figure intelligente avec une pointe de malice au coin de l'œil me répondait de son esprit; mais que voulait-il dire? Il avait repris son travail d'un air insouciant.

« — Eh bien, lui dis-je, il paraît que la liberté t'est bien indifférente?

« Il continua de travailler en laissant tomber ces mots.

« — Et pourquoi ne me serait-elle pas indifférente?

« J'étais stupéfait.

« — Comment! lui dis-je; il est indifférent pour toi de vivre comme un homme, de cultiver ton champ librement avec ta famille sans être l'esclave de personne?

« Son grand œil limpide s'anima.

« — Avec mon champ?... dit il; avec mon champ ce serait bien!

« — Et sans terre, la liberté te serait indifférente?

« — Oui.

« — C'est donc le champ que tu auras, et non la liberté?... Tu ne sais donc pas ce que c'est que la liberté? Voyons: tu dépends maintenant de ton seigneur, n'est-ce pas?

« — Oui, mon père.

« — Tu ne peux pas aller où bon te semble, lors même que tu es mécontent?

« — Je ne le peux pas.

« — Pour les moindres fautes, on te rosse avec des verges!

« — On me rosse, c'est vrai.

« — Tu es obligé de payer et l'*obrock* et la *padoûchnia* [1], et de travailler à la corvée, au moins trois jours de la semaine!

« — C'est vrai.

« — Tu ne possèdes jamais tranquillement ce que tu gagnes pour toi et tes enfants?

« — C'est vrai.

« — Eh bien! et tout cela te plaît?

« — Que faire?... C'est la volonté de Dieu.

[1] Impôts prélevés sur le paysan.

« — Mais ne penses-tu pas qu'il serait heureux de sortir de cette position ?

« — Certainement, ce serait heureux.

« — Tu vois donc que la liberté est une bonne chose... la liberté te donnerait tout cela...

« — Et après ?

« — Comment après ?

« — Est-ce que mon champ m'appartiendrait ?

« — Tout ce que tu gagnerais par ton travail t'appartiendrait, la terre comme le reste.

« — Mais je ne l'aurais pas tout de suite?

« Le paysan m'embarrassait en me ramenant toujours dans son petit cercle, qui était l'ambition d'être propriétaire.

« — Mais, enfin, lui dis-je, ne comprends-tu pas le bonheur qu'il y aurait pour toi à dire : « Je suis libre ! je « suis un homme comme un autre, j'ai mon droit comme « les autres. Aucun n'a le droit de me traiter comme sa « propriété. »

« Le paysan continuait son travail.

« — Tu n'aimerais donc pas mieux être libre sans terre qu'esclave avec une terre?

« — Certainement non.

« — Tu n'aimerais pas mieux mourir de faim avec la liberté que vivre sous les verges d'un maître?

« — Comment aimerais-je mieux mourir de faim? dit en souriant le moujik ; il faut vivre, mon père.

« Cet aplomb me démontait.

« — Il faut que tu comprennes, lui dis-je, que la liberté est à elle seule un avantage, et qu'elle te procurera le reste.

« Le paysan ne répondit pas ; je voyais que ces mots

n'avaient aucun sens pour lui. Il dit ensuite, en balançant la tête avec le sourire d'un enfant qui demande une faveur :

« — Si Feôdr Iwanitch (le seigneur du paysan) voulait me donner la liberté, eh bien, soit, je prendrais aussi la liberté.

« Je ne savais plus que dire. Le paysan reprit après quelques instants de silence :

« — Il y a quelques années (1842), on disait comme cela que l'empereur allait nous donner notre terre... Nous étions bien contents... nous sommes allés chez l'intendant... Il avait un air maussade qui nous remplit de joie... Mais, quelques jours après, on nous a lu un ukase dans lequel il était dit que la terre appartient au seigneur. Alors l'intendant s'est moqué de nous, et nous sommes revenus tristement à la maison... Cependant, nous espérons en Dieu et en notre père l'empereur, nous savons qu'il pense à nous.

« — Allons, lui dis-je, je souhaite que votre espoir ne soit pas trompé. Adieu !

« — Adieu, mon père, dit tranquillement le paysan.

« Je l'entendis presque aussitôt nasiller une chanson de son village. »

Et sur soixante millions d'habitants, la Russie en a plus de quarante millions qui sentent et qui parlent comme les deux serfs que nous venons de mettre en scène. Qu'a donc de commun une telle nation avec l'Europe civilisée ?

IV

Principes pour apprécier le génie russe. — La commune et le servage. — Impuissance du Russe à créer. — Esprit d'imitation. — Routine. — Ses abus. — Le propriétaire et les paysans agriculteurs. — Le Russe est fataliste. — Ses chants et ses légendes nationales. — Le fils époux de sa mère. — Influence délétère de l'Église orthodoxe. — Abrutissement par ordre. — Insouciance et paresse du peuple russe. — Opinion des Finlandais sur son aptitude au travail. — Débilité physique du Russe. — Anecdote. — Le Russe est menteur. — Facilité avec laquelle il prête un faux serment. — Le billet du Lombard. — Le Russe est voleur. — Psychologie du vol. — Lugubre alternative.

La commune, le servage, deux jalons nécessaires pour arriver à l'intelligence du génie russe. Nous les avons posés; poursuivons la route.

Ce qui frappe d'abord dans le peuple russe, c'est son impuissance à créer. Rien d'original ne jaillit de son cerveau; il copie, il imite.

Toute création, en effet, suppose la liberté : c'est l'essor de l'âme vers l'infini; le but est trop haut pour qu'elle puisse l'atteindre si ses ailes sont captives. Le doute même de pouvoir marcher en avant suffit pour l'arrêter au seuil; il faut qu'elle se sente maîtresse de l'espace; alors sa spontanéité s'éveille et devient féconde. L'esprit qui crée a une telle confiance en sa force, qu'il répugne à toute tutelle; il n'est responsable qu'à lui-même et à Dieu.

Or est-ce là la condition du peuple russe? Hélas! enfant dans les langes de la commune ou serf courbé sous la verge du seigneur, où puiserait-il un principe vivace d'inspiration? D'ailleurs, à quoi bon? La commune lui délimite

son champ, le seigneur lui marque sa tâche. On n'a que faire de son initiative. Malheur à lui seulement s'il dévie de la ligne tracée[1] !

Ainsi donc une seule chose reste au peuple russe où il puisse exercer ses facultés : l'imitation. Il est vrai que sous ce rapport il excelle. Le Russe est le roi des mimes. Donnez-lui n'importe quel modèle, il le reproduira jusqu'aux plus extrêmes délinéaments. C'est ainsi que, du premier venu d'entre ses serfs un seigneur peut faire à son gré un cocher, un cuisinier, un valet de chambre, un peintre, un acteur. Nous avons pris nous-mêmes un jour pour domestique un jeune paysan qui n'avait jamais quitté son village; au bout de trois mois c'était un prodige : il suppléait tous les corps d'état dont nous pouvions avoir besoin. Que de riches boyards, sans sortir de leurs domaines, ont réussi à former des artistes que le Conservatoire n'eût pas désavoués, et avec lesquels ils faisaient représenter des opéras d'une façon vraiment satisfaisante! Sans doute, le bâton a toujours une très-grande part à l'éducation du serf; mais, enfin, quel que soit le mobile employé, l'effet est produit.

Ce n'est pas seulement chez le peuple des campagnes et des villes que se manifeste ce génie de l'imitation ; les princes et les nobles s'y distinguent également. Ne sont-ils pas serfs eux aussi, serfs du trône? Ce que leur autorité seigneuriale, ce que la commune produisent sur leurs paysans, la cour et la police autocratique le produisent sur eux. Pas plus que les premiers, ils n'ont le droit d'aventurer leurs pensées et de se mettre en relief;

[1] Lorsqu'un paysan s'avise de planter une haie ou de construire une cloison autour du champ qui lui est tombé en partage, la commune le traduit aussitôt à sa barre, et la haie ou la cloison sont détruites sans merci.

leurs facultés créatrices, si Dieu leur en a donné, s'éteignent fatalement. A dire vrai, ils vont chercher leurs types dans des régions plus élevées que leurs serfs, mais ils n'en calquent pas moins.

Remarquons le côté triste de cet état de choses. Comme tout y reflète l'emprunt, que l'originalité y fait défaut, la vie, le feu sacré y manquent absolument. Il y a dans les manifestations du génie russe quelque chose qui glace; rien ne semble s'y produire que par ordre. Les couleurs ont beau être vives, les voix fraîches et retentissantes, les pompes splendides, vous n'en êtes point ému. Cadavre que la liberté seule pourrait animer. La liberté! oublions-nous que nous sommes ici en Russie?

L'imitation est mère de la routine. Aussi rencontrons-nous celle-ci chez le Russe à un degré étonnant. Une fois lancé dans une ornière, il n'en sort plus. Son intelligence, qui peut se répandre à la fois sur une foule de métiers, n'adopte pour chacun qu'une seule méthode; invitez-le à en changer, il se déconcerte; il sera même frappé d'impuissance si vous lui ôtez de devant les yeux son modèle primitif; jamais il ne le reconstruira par la pensée. Le Russe, c'est la machine qui se brise en déraillant, c'est le miroir muet du photographe.

Mais, ce qui fait de cette manie de la routine qui possède le Russe un véritable malheur, c'est qu'il s'y joint une obstination dont rien ne peut triompher. En vain tenterez-vous de le pousser en avant, il vous opposera une force d'inertie qui vous lassera infailliblement. Nous avons connu un propriétaire qui, ayant rapporté de l'étranger quelques procédés d'agriculture tout à fait nouveaux, voulut en faire l'application dans ses domaines. Ses serfs s'y refusèrent. Il insista, mais en pure perte,

Ses serfs se jetaient à ses pieds, lui baisaient les mains, et le suppliaient avec larmes de ne point les contraindre à faire ce que n'avaient point fait leurs pères. Enfin, impatienté, le propriétaire mit lui-même la main à l'œuvre; son succès fut complet; la portion du champ qu'il avait cultivée donna une magnifique récolte. Croit-on que les serfs se rendirent? « Attendons, dirent-ils, l'année prochaine, la réussite d'aujourd'hui n'est peut-être qu'un hasard. » Et chaque année, depuis le premier essai, ils répètent le même refrain. Vienne une sécheresse ou tout autre sinistre, qui compromette une fois sur vingt la nouvelle méthode, et ils s'applaudiront de l'avoir si prudemment condamnée dès le début. Encore une fois, nous le demandons, qu'a de commun un pareil peuple avec le génie progressif de la civilisation européenne?

Le Russe, a-t-on dit souvent, et nous l'avons dit nous-même dans le précédent chapitre, le Russe est fataliste. Ceci, non moins que l'esprit d'imitation et de routine, a sa cause nécessaire dans le régime communal et dans le servage. Quand on ne possède rien en propre, que l'on n'est maître ni de son corps ni de son âme, que l'on n'a rien à décider, rien à prévoir, quel autre parti prendre, sinon de vivre au jour le jour et de se vouer à la fatalité? C'est ce que fait le Russe. Il est d'une insouciance que rien n'égale. Que la pluie féconde son champ ou que la tempête le désole, il reste calme. Nous l'avons vu recevoir l'incendie comme un hôte, et s'asseoir, sans mot dire, sur les ruines fumantes de sa demeure; nous l'avons vu enterrer de ses propres mains son enfant mort. Si la faim brûle ses entrailles, il se serre le ventre avec sa courroie de cuir et se met à chanter; si son maître lui demande sa femme ou sa fille, il les conduit lui-

même au satyre, et lui baise humblement les mains. Quelquefois, il est vrai, il se révolte, et alors c'est la bête sauvage échappée qui se repaît de sang; mais cette violence est contre sa nature; il retombe bientôt dans le marasme, et celui qui tout à l'heure embrochait sans pitié son seigneur, violait sa femme et ses filles, écorchait vifs son intendant et ses secrétaires, l'audacieux qui défiait le ciel et la terre, se laisse garrotter comme un enfant par un stupide argousin, et tend docilement ses épaules au knout.

Le sentiment de la fatalité est tellement dans le génie du peuple russe, qu'il se reproduit à chaque instant dans ses mélodies nationales. « Ce qui distingue ces mélodies, dit un écrivain russe, de celles des autres Slaves, c'est une tristesse profonde. Les paroles qui les composent ne sont qu'une complainte, qui se perd dans les vallées sans limites, les sombres bois de sapins, les steppes infinies, sans rencontrer d'écho ami. Cette tristesse n'est pas une aspiration passionnée vers quelque chose d'idéal, comme dans les chants allemands, c'est la douleur de l'individu écrasé par la fatalité, c'est un reproche à la destinée, la destinée, *cruelle marâtre;* c'est un désir étouffé qui n'ose se manifester autrement, c'est le chant d'une femme opprimée par son mari, d'un fils opprimé par son père ou par l'ancien du village; enfin c'est le chant de tous les Russes opprimés par les seigneurs et par le tzar. »

Si des chants populaires on passe aux légendes, on y trouve un caractère et une impression identiques. Partout la fatalité. Nous citerons une de ces légendes, que nous avons entendu raconter, un soir, sur les bords du Wolga, par un paysan.

« La nuit où l'âme du bienheureux Alexis se sépara de

son corps pour monter au ciel, les moines de son couvent virent s'élever d'un marais voisin une colonne de lumière. Ce marais, Alexis s'y tenait habituellement pendant sa vie, exposé tout nu aux piqûres des insectes. C'était là sa dernière pénitence, lui qui en avait tant fait. Du reste, il avait un étrange péché à expier. Dès l'enfance, il avait été placé dans un cloître, mais il l'avait quitté pour courir le monde et chercher le bonheur. Et ce bonheur, il l'avait trouvé. Un jour qu'il naviguait sur le Don, côtoyant doucement les rives, une femme l'aperçut, une femme riche et belle; elle en devint amoureuse et l'épousa. Or, une nuit, elle sauta tout à coup à bas du lit, et, réveillant Alexis: « Explique-moi, lui dit-elle avec émotion, ce que signifie cette couture que je vois sur ton ventre. » Alexis répondit : « Quand j'étais un tout petit enfant, un moine, m'ayant entendu crier du fond du bois qui entoure le cloître, accourut à moi; j'avais le ventre ouvert; il le ferma, y fit une couture, et me sauva ainsi la vie. » — O Dieu! s'écria la femme, l'œil hagard, les cheveux dressés sur sa tête, je suis donc l'épouse de mon fils! C'est moi qui, de ma propre main, lui avais ouvert le ventre pour cacher ma faute et pour me soustraire à la prédiction qui m'avait été faite pendant ma grossesse... Hélas! je le vois bien maintenant, il est impossible d'échapper au jugement de Dieu. » Et les deux époux se séparèrent : la femme se fit religieuse, Alexis se fit moine, et entra dans le couvent de ***, où l'on trouve encore ses restes intacts. »

Deux choses, à défaut de la liberté proprement dite, pourraient atténuer chez le Russe les pernicieux effets du fatalisme : une religion lumineusement enseignée et

sainement pratiquée, et un gouvernement rationnel. Mais, pour le Russe, la religion est-elle autre chose qu'une vaine gymnastique des sens, où l'âme n'entre pour rien, qu'un instrument flexible à toutes les monstruosités, à tous les scandales? Quant au clergé, non-seulement il ne sait rien lui enseigner qui puisse relever en lui la dignité humaine; mais encore, se faisant le complice de toutes les oppressions qui l'accablent[1], il s'applique à les lui faire envisager comme une loi inflexible de l'économie providentielle, c'est-à-dire qu'au lieu de l'arracher au fatalisme, il l'y plonge plus profondément. Que dire du gouvernement? Il fait sonner bien fort aux échos de l'Europe son caractère patriarcal, et il faut dire que le peuple russe, encroûté dans ses traditions, s'y laisse prendre jusqu'à un certain point; il regarde le tzar comme une émanation du Père du monde, et il l'appelle père aussi, *batouschka*. Mais qu'y a-t-il donc, en réalité, de paternel dans ce militaire, vêtu à l'allemande, ce militaire dont l'occupation la plus chère est de river des fers et de signer des arrêts de proscription? Les seigneurs valent-ils mieux? Sans doute, à les voir dans nos salons d'Occident, on les dirait pleins d'humanité, de philosophie, de libéralisme même. Mais suivez-les dans leur pays, vous les y retrouverez propriétaires de chair humaine, et prenant leur titre au sérieux : oseraient-ils donc se montrer plus généreux que le chef suprême? Et la police!

Ainsi donc, fatalité! fatalité! tel est le dernier mot de

[1] On sait que l'Église russe a confirmé, dans un concile, les attentats de Boris Godounoff à la liberté des paysans, et qu'elle n'a hésité, dans aucune circonstance, à donner son assentiment aux mesures les plus rigoureuses dont ils aient été l'objet, notamment à celles d'Alexis Michaïlowitch.

la vie pour le peuple russe. Qui s'avisera de lui jeter la pierre?

Il résulte de là, nous l'avons vu, chez ce malheureux peuple, une naïveté d'insouciance qui tient du prodige. Cette insouciance le précipite à son tour dans une paresse sans limites. Il faut avoir vécu en Russie pour s'en faire une juste idée. Entre deux genres de travaux, le Russe choisit toujours instinctivement les moins fatigants et les plus faciles. On voit des paysans faire, en flânant, deux ou trois cents lieues pour arriver à vendre, dans une ville, quelques méchants paniers; plusieurs restent des années accroupis sur des débris de vieille ferraille, dont ils se défont lentement et pièce à pièce; pourvu qu'ils gagnent par jour trente ou quarante kopecks (trente-cinq ou quarante-cinq centimes), ils sont content; cela leur suffit pour acheter un peu de thé, un petit morceau de sucre, quelques bribes de pain; que leur faut-il de plus? Ils trouveront même encore le moyen d'économiser pour se procurer de l'eau-de-vie et s'enivrer aux jours de fêtes. Les peuples de l'empire qui vivent en contact avec eux ont des proverbes particuliers pour stigmatiser cette nouvelle face de leur caractere. En Finlande, par exemple, quand on veut désigner un mauvais ouvrage, on l'appelle un ouvrage russe, *Ryska arbeten*; de même, si, pour une construction quelconque, on ne trouve que des ouvriers russes, rarement on les accepte. « Il n'y a pas de travailleurs, dit-on, il n'y a que des Russes : *fins inte arbetare, bara Ryssar*. » Le travail et le Russe sont deux termes qui s'excluent.

Un jour que nous étions en visite chez le gouverneur d'une province finlandaise limitrophe de la Russie, deux domestiques vinrent se plaindre de ce que des soldats

russes se permettaient chaque nuit de commettre des dégâts dans l'enclos de l'hôtel. « Eh bien, dit le gouverneur, prenez ce qu'il vous faut d'hommes, et rossez-les d'importance. » — Oh! répondirent les domestiques, il ne s'agit que de dix Russes, deux Finnois comme nous les mettront facilement à la raison. » En effet, ils traitèrent les maraudeurs de telle sorte, qu'ils ne reparurent plus.

Cette dernière scène nous révèle un nouveau trait de caractère. A l'énervement moral le Russe joint encore une excessive débilité physique. Un rien le fatigue et l'épuise. Ceci tient évidemment, comme tout le reste, à la double influence de la commune et du servage. Quand l'âme est malade à mourir, le corps souffre nécessairement. Mais il faut y voir aussi l'effet d'un climat délétère, de l'abus des bains de vapeur, d'une alimentation qui se réduit presque tout entière à des liquides. Ainsi donc il est dit qu'aucun genre de malheur ne manquera au peuple russe!

Cependant ce peuple était digne d'un destin meilleur. En pénétrant sous l'écorce qui déforme sa nature primitive, on y trouve des qualités qui charment. Il est doux, bon, généreux, hospitalier. Pourquoi l'homme est-il venu troubler l'œuvre de Dieu? L'Allemand Stahl a, en effet, raison d'appeler le gouvernement russe un gouvernement conservateur, et de nous traiter, nous, hommes de la civilisation occidentale et de la liberté, de perturbateurs du genre humain et d'apôtres de la révolution!...

Jusqu'à présent, le génie russe ne nous est apparu que sous ses côtés tristes. Allons plus avant, et levons le voile lugubre qui nous cache ses côtés honteux et vraiment barbares.

Ici encore la commune et le servage, le servage surtout, se dressent devant nous.

Pourquoi cette astuce infernale qui perce dans l'œil vitreux du Russe, et qui, de lui, simple colombe, a fait un perfide et redoutable serpent? C'est l'arme de l'esclave : ne pouvant lutter par la force, il ruse; il se venge de ses tyrans en les dupant. Si du moins il s'en tenait là, ce ne serait que la peine du talion, et, à tout prendre, on ne saurait trop lui en vouloir; mais le Russe trompe tout le monde. Terrible effet de l'oppression! Le Russe a perdu le sens moral; l'honneur, pour lui, n'est qu'un mot. Quand on pressait Pierre le Grand de chasser les juifs de son empire : « Non, répondait-il, c'est inutile : les juifs trouveront dans mes Russes à qui parler; un seul Russe en remontrera à trois juifs. »

Comment le Russe ne tromperait-il pas? Le mensonge n'est-il pas l'atmosphère dans laquelle il vit, le poison qu'il respire par tous les pores?

« Du plus haut au plus bas, dit Michelet, la Russie trompe et ment. C'est une fantasmagorie, un mirage; c'est l'empire de l'illusion.

« Partons du bas, de l'élément qui semble encore le plus solide, du trait original et populaire de la Russie.

« La famille n'est pas la famille. La femme est-elle à l'homme? Non, au maître d'abord. De qui est l'enfant? Qui le sait?

« La commune n'est pas la commune. Petite république patriarcale au premier coup d'œil, qui donne l'idée de liberté. Regardez mieux, ce sont de misérables serfs qui seulement répartissent entre eux le fardeau du servage. Par simple vente et par achat, on la brise à volonté,

cette république. Nulle garantie pour la commune, pas plus que pour l'individu.

« Montons plus haut, jusqu'au seigneur. Là le contraste de l'idéal et du réel devient plus dur encore, et le mensonge est plus frappant. Ce seigneur est un père dans l'idée primitive ; il rend paternellement la justice, assisté du staroste ou ancien du village. Ce père, dans la réalité, est un maître terrible, plus tzar dans son village que l'empereur dans Saint-Pétersbourg. Il bat à volonté; à volonté il prend votre fille ou vous-même, vous fait soldat, vous fait mineur de Sibérie, vous jette pour mourir loin des vôtres, aux nouvelles fabriques, vrais bagnes qui sans cesse achètent des serfs et les dévorent.

« L'état des libres est pire, et personne n'a intérêt d'être libre. Un Russe de mes amis a fait de vains efforts pour y amener ses serfs. Ils aiment mieux le hasard du servage; c'est comme une loterie; parfois on tombe à un bon maître. Mais les soi-disant libres sous l'administration n'ont point de ces hasards. Elle est le pire des maîtres. »

Et le tzar? « Dans le tzar, ajoute Michelet, est le faux du faux, le mensonge suprême qui couronne tous les mensonges. » Nous avons déjà dit ce qu'il faut penser de sa puissance.

« Ainsi donc, le Russe est mensonge. Il l'est dans la commune, fausse commune. Il l'est dans le seigneur, dans le prêtre et le tzar. *Crescendo* de mensonges, de faux semblants, d'illusions!

« Qu'est-ce donc que ce peuple? Humanité? nature, élément qui commence, et non organisé? Est-ce du sable et de la poussière, comme celle qui, trois mois durant, volatilise et soulève à la fois tout le sol russe? Est-ce de

l'eau, comme celle qui, le reste du temps, glace ou boue, fait un vaste marécage de la triste contrée?

« Non. Le sable, en comparaison, est solide, et l'eau n'est pas trompeuse[1]. »

Le Russe ment avec un aplomb imperturbable, avec une naïveté qui déconcerte. On voit que sa conscience n'en est point troublée. Si vous le prenez en flagrant délit, il sourit légèrement, finement; et c'est tout. Libre à vous de l'envoyer à la police pour y être battu; il en reviendra l'œil sec, l'air insouciant, et il vous trompera de plus belle.

Le mensonge est certainement fort odieux, surtout quand il devient chez celui qui ment une sorte de pli naturel. Mais, enfin, on le pardonne quand il ne dépasse pas certaines limites. Le Russe ne distingue pas. Le faux serment est à ses yeux sur la même ligne que la simple dissimulation; il passe de l'un à l'autre avec une égale facilité.

Et ici nous n'entendons pas seulement parler du peuple, nous comprenons toutes les classes de l'empire, les fonctionnaires en particulier.

Le fonctionnaire russe est par excellence l'homme du faux serment. Jetez-lui de l'or, il déposera comme vous voudrez; la police du tzar, dont il s'honore de faire partie, ne l'a-t-elle pas plié à tout? Voici un fait dont je garantis l'authenticité :

Un Français, nommé D***, exerçant la profession de teinturier à Moscou, avait, parmi ses ouvriers, un jeune homme auquel, à diverses reprises, il avait fait d'assez fortes avances d'argent. Ce jeune homme insista un jour

[1] *Légendes du Nord*, p. 43.

pour en obtenir de nouvelles, et comme D*** lui refusait, il lui promit de lui remettre prochainement en remboursement un billet du Lombard[1] qu'il avait laissé chez ses parents, billet dont la valeur était, disait-il, bien supérieure à la somme qu'il lui devait.

D*** consentit : l'ouvrier partit au bout de quelques jours pour son village, et en rapporta, à son retour, le billet annoncé. En le remettant à D***, il lui proposa de l'accompagner jusqu'au Lombard et de l'attendre dans un restaurant voisin pendant qu'il irait toucher l'argent.

Ils se mirent donc en route tous les deux. Arrivé à l'établissement, D*** présenta son billet au caissier. Celui-ci le prit, l'examina, et pria D*** d'attendre. Une heure s'écoula; D*** voyait expédier sous ses yeux une foule de gens qui n'étaient venus qu'après lui. Enfin, un employé vint le prier de le suivre dans son cabinet.

— Qui vous a donné ce billet? lui demanda-t-on.

— Mon ouvrier, Ivan ***.

— Impossible!

— Comment, impossible?

— Oui, ce billet a été volé...

[1] Le Lombard est une sorte de mont-de-piété. Il prête sur gages pour trois, six et neuf mois, au taux de 5 pour 100 par an. Il donne sur l'or et l'argent les trois quarts de leur valeur intrinsèque et la moitié sur les autres métaux, ainsi que sur les bijoux, pelisses, hardes et autres objets qu'on y apporte.

Le Lombard a des caisses de dépôt; il reçoit des sommes illimitées et en paye les intérêts à raison de 4 pour 100 l'an; il fait aussi de grands prêts sur hypothèque, et alors accepte en garantie des terres, des mines, des fabriques, etc.

Quand l'affluence des capitaux est trop grande dans les caisses du Lombard, le gouvernement lui fait des emprunts, soit pour des constructions publiques, soit pour d'autres entreprises. Les préparatifs de la guerre actuelle ont déjà complétement épuisé ses réserves.

D*** insista, et, pour justifier sa déposition, il invita le directeur qui l'interrogeait à faire appeler le jeune homme qui l'attendait dans le restaurant voisin.

Le jeune homme avait disparu.

D*** fut alors arrêté et mis en prison. Une instruction commença; les preuves contre D*** étaient nulles; mais, au bout de quelques jours, le voleur, saisi par la police, ayant affirmé par serment qu'il n'était pas coupable et obtenu ainsi son élargissement, la cause de D*** s'envenima d'une façon alarmante. Il ne s'agissait de rien moins pour lui que de la Sibérie.

Dans ces conjonctures, les étrangers établis à Moscou se décidèrent à intervenir en faveur de leur collègue et présentèrent à cet effet une supplique collective au gouverneur. C'était alors le prince G***, un des plus honnêtes et des plus intelligents administrateurs de la Russie. Il examina l'affaire par lui-même et ordonna immédiatement la suspension du procès et la mise en liberté de D***.

Jusqu'ici le fait que nous racontons n'offre rien que de très-naturel; mais voici le point curieux, le point véritablement russe. Pendant que D*** était en prison, il était assiégé chaque jour par des employés du Lombard, oui du Lombard, qui venaient lui proposer, s'il voulait les bien payer, de briser ses fers. Ils s'engageaient pour cela à déposer sous serment devant la justice que l'individu dont D*** tenait le billet le lui avait remis effectivement en leur présence.

D***, homme loyal et honorable, repoussa ces infâmes propositions. Quelle confiance, d'ailleurs, pouvait-il avoir dans les hommes qui les lui faisaient? Plus tard, il apprit que les employés du Lombard étaient fort coutumiers de ce genre de service et que leurs collègues des

autres départements marchaient à l'envi sur leurs traces.

Si nous disons maintenant que le Russe est voleur, personne, sans doute, ne s'en étonnera. L'homme qui ment et se parjure avec tant d'audace ne doit pas éprouver, à l'endroit de la propriété d'autrui, de bien grands scrupules. Il faut dire toutefois que le Russe se livre peu volontiers à l'effraction. Même en matière de vol, il aime le travail facile. La police l'aide de son mieux et partage avec lui. Il n'est guère que l'empereur qui s'abstienne, et encore... quel nom donner aux spoliations qu'il a commises sur les Polonais[1] ? En tout cas, si l'empereur respecte la bourse des particuliers, il s'en dédommage sur les souverains ; il leur vole leurs provinces; seulement il se montre ici moins scrupuleux que ses sujets, car il ne recule pas, lui, devant l'effraction.

L'instinct du vol, tel qu'il vient de nous apparaître chez le peuple russe, semble contredire cette tendance au fatalisme, cette insouciance de la vie auxquelles nous l'avons vu d'ailleurs en proie. Il y a là du moins un phénomène étrange. Du reste, tout n'est-il pas chaos dans ce malheureux peuple? La vertu y coudoie le vice, le bien y flotte à côté du mal. Tout y est mêlé, tourmenté. Nature estropiée dès le berceau, contre-sens de l'humanité, le peuple russe a grandi en dehors de toute règle normale ; son gouvernement, qui devait lui tenir le flambeau et lui montrer la route, lui a bandé les yeux et l'a poussé dans l'abîme.

[1] Un jour, un Polonais jouant aux cartes avec le prince Paskiewitsch, la conversation vint à tomber sur la Californie. « Voilà, s'écria le maréchal, voilà un pays qui conviendrait merveilleusement à la Russie ! — A quoi bon? répliqua le Polonais, est-ce que la Russie n'a pas dans nos propriétés une Californie toute trouvée? »

Aussi, chose lamentable et qui ressemble à un paradoxe, ce n'est pas tant dans ce que le peuple russe peut avoir de régulier et d'harmonieux qu'il faut chercher à saisir les traces du sens humain, c'est dans ses excentricités et dans ses désordres. Nous avons signalé ses révoltes contre ses oppresseurs. N'est-ce pas là un éclair de sa dignité d'homme? éclair sanglant, sauvage, qui ravage et qui brûle. Mais que l'éclair disparaisse et qu'à la place surgisse une douce et majestueuse lumière, les ruines se relèveront, le désert sera fécondé.

L'observation du vol nous conduit à des conséquences identiques : que marque-t-il chez le peuple russe? Évidemment le désir instinctif qui pousse l'homme à rechercher dans la possession d'un bien la consécration de sa supériorité morale et de sa liberté. Ce désir, dans la condition qui a été faite au peuple russe, est sans cesse comprimé, étouffé; il n'a rien, il ne peut rien avoir légitimement. Eh bien! l'homme nargue l'esclave, et il volé!

Dès lors, ce qui, sous un régime rationnel, n'eût été qu'un pur accident devient ici un état de seconde nature. Le Russe qui a volé une fois reste voleur. En vain obtient-il de son maître l'autorisation de s'enrichir en faisant le commerce; il fraude là comme ailleurs. Les grandes spéculations à découvert ne lui vont pas, il leur préfère le petit trafic, il devient millionnaire à huis clos. D'ailleurs n'a-t-il pas à craindre d'être volé à son tour? car, en Russie, le vol est à tous les degrés de l'échelle. Comme tout le monde y tremble et n'est assuré de rien, chacun y cherche dans le vol une assurance contre les risques qui le menacent.

C'est ainsi que, dans cet empire de la police et du

knout, le peuple se voit frappé sans merci dans ses facultés les plus nobles. Il marche à tâtons dans une route ténébreuse, incapable de distinguer le vrai du faux, le beau du laid, le juste de l'injuste ; réduit à oublier, à abdiquer sa dignité d'homme en se vouant à un fatalisme abrutissant ; ou, s'il y tient trop étroitement, à ne la signaler que par le désordre et par le crime. Lugubre alternative ! Et c'est là le glorieux pays que l'Europe a eu pendant si longtemps l'ambition d'associer à ses destinées !

L'IZBA

I

Les Russes dans l'intérieur de leurs terres. — Serfs des seigneurs et serfs de la couronne. — Différence qui existe entre eux. — Condition plus heureuse des premiers. — Paysans libres en Russie. — A qui les serfs. — Mœurs du cadastre. — Terres volées. — Les boyards conquérants. — Usurpations brutales. — Sentiments du serf envers la patrie et son pays natal. — Mort de la famille. — Les cent métiers du serf. — Triste salaire.

L'izba, c'est, en Russie, la demeure du paysan, la chaumière villageoise. Nous étudierons donc, sous ce titre, la vie des Russes dans l'intérieur des terres, et nous verrons si là, comme partout ailleurs en Europe, le peuple est à couvert des brutalités officielles du pouvoir, et s'il lui est permis de donner à ses instincts naturels un libre épanouissement. Une telle étude est nécessaire pour compléter ce que nous avons dit, dans le chapitre qui précède, sur le génie russe ; elle nous servira, en outre, de pierre de touche pour apprécier quelle est la civilisation réelle de la Russie vis-à-vis de la civilisation européenne. Car, qu'on le remarque bien, ce que nous allons dire s'applique à la portion mère des États

de l'autocrate, à une population de plus de quarante millions d'âmes.

En dehors des villes, il n'y a, en Russie, que deux sortes d'individus : des maîtres et des serfs. Ceci est rigoureux, qu'il s'agisse des domaines de la couronne ou des domaines des particuliers. S'il existe une différence, elle est à l'avantage de ces derniers ; car, là du moins, les serfs n'ont affaire qu'à un seul maître, un maître héréditaire, et qui par là même peut être un maître humain ; la couronne, au contraire, obligée de se faire représenter auprès de ses serfs par une nuée d'employés, véritables oiseaux de proie, devient fatalement oppressive. Chaque agent qu'elle envoie sur ses terres n'est qu'un nouvel anneau ajouté à la chaîne des malheureux qui y sont rivés. Le gouvernement russe, il est vrai, cherche à donner à l'Europe une idée toute différente de la situation de ses domaines ; il va même, par une sorte d'amère plaisanterie, jusqu'à appeler leurs habitants *paysans libres*. Mais qu'est-ce que cela prouve ?

Nous savons déjà que les serfs russes ne possèdent rien et ne peuvent rien posséder en propre. S'ils veulent acheter quelque chose, il faut qu'ils l'achètent au nom de leur seigneur, qui les en dépouille quand bon lui semble : c'est la loi [1]. Mais ce que nous ne savons pas encore, c'est la manière dont ces infortunés tombent aux mains de leurs maîtres, et jusqu'à quel point ils sont à la merci de leurs querelles et de leurs usurpations réciproques.

En principe, aucun Russe ne peut être propriétaire de serfs qu'à la condition d'appartenir à la neuvième classe,

[1] Voir ce que nous avons dit du servage en Russie dans notre *Russie contemporaine*, 2e édition, page 294 et suiv.

s'il est au service militaire, et à la cinquième s'il est au service civil[1]. Une fois à cette hauteur, libre à lui d'entreprendre le commerce de chair humaine et de trafiquer de sa marchandise comme il lui plaît. Ordinairement, le serf ne s'acquiert point sans la terre sur laquelle il réside; tels sont du moins les termes de la loi. Mais, quoi de plus facile à éluder! Les ventes de serfs isolés sont journalières en Russie; seulement, le contrat de vente prend le nom de contrat de louage: on loue un serf pour soixante ans, pour cent ans!

Une autre manière d'acquérir des serfs, c'est de corrompre le cadastre. Tâche aisée dans un pays de vénalité comme la Russie! Chaque fois donc que les agents de cette institution se répandent sur les propriétes privées pour en fixer les limites, il se fait autour d'eux un incroyable mouvement d'intrigues. Des prétentions inouïes surgissent; des titres, jusqu'alors inconnus, sont exhumés; on se dispute, on s'invective. Cependant les arpenteurs restent calmes; ils attendent. Bientôt, au bruit confus des voix succède le doux murmure du papier-monnaie s'échappant des portefeuilles, et l'on voit la chaîne d'arpentage se roidir et se dilater, suivant que ce bienheureux papier glisse, rare ou serré, dans la main discrètement tendue de ceux qui la font mouvoir.

[1] On sait que tous les employés du gouvernement russe, civils ou militaires, sont partagés en quatorze classes ou *tschinns*. C'est la nouvelle noblesse établie par Pierre le Grand. La quatorzième classe et les suivantes, jusqu'à la neuvième dans l'ordre militaire et jusqu'à la cinquième dans l'ordre civil, confèrent la noblesse personnelle, les classes supérieures la noblesse héréditaire. Il n'existe aucune proportion entre les *tschinns* et les places auxquelles ils donnent droit, ce qui produit dans la hiérarchie administrative de l'empire une incroyable confusion. Tantôt on court après la place pour avoir le *tschinn*, tantôt après le *tschinn* pour avoir la place. Les Russes sensés réclament à grands cris l'abolition de cette odieuse institution.

Il est des seigneurs qui jouent un jeu plus franc. Forts, ils s'attaquent au faible et le dépouillent. On en compte bon nombre aujourd'hui qui ne doivent certaines portions de leurs domaines qu'à leurs usurpations personnelles, ou tout au moins à celles de leurs pères ou de leur aïeul. Conquérants au petit pied, ils marchent sur les traces du tzar; il leur faut, comme à lui, des *gages et des dépôts*.

Dans un ouvrage qui porte en russe le titre de *Journal d'un chasseur* (*Zapitski Okhotnika*), et que M. Charrière a eu l'heureuse idée de traduire et de publier en français sous celui de *Mémoires d'un seigneur russe*, M. Ivan Tourghénieff introduit deux interlocuteurs, un grand et un petit propriétaire. Voici ce que ce dernier raconte à l'autre :

« C'était un rude voisin que votre grand-père, un petit potentat. Vous connaissez, je suppose... comment ne connaîtriez-vous pas vos terres? vous connaissez le grand cône de terrain qui s'étend du champ de Tchapline à celui de Maline? Vous venez d'y faire vos avoines... Eh bien, il m'appartient; tel qu'il est, il est à moi. C'est votre grand-père qui nous l'a pris. Il est allé chevaucher de ce côté, s'est arrêté au delà de sa limite, a étendu la main, et a dit : « Ce terrain est à moi! » Et, de ce moment, sans accord ni ensaisinement, il a emporté le morceau. Feu mon père, homme droit, probe, mais vif en ces occasions (on ne veut pas être mangé), ne pouvant dompter sa colère, porta plainte en justice. Il n'avait pas été seul dépouillé; les autres, effrayés, se tinrent tranquilles. On annonça à votre grand-père que Pierre Ovcianikoff venait de réclamer son champ devant les magistrats. Votre grand-père envoya sur l'heure chez

nous son veneur Bauch, avec sa bande, prendre mon père, qui fut entraîné chez le redoutable seigneur. J'étais alors un tout petit garçon ; je suivis les pieds nus. On le mena devant votre perron, sous vos fenêtres, et il fut passé par les verges. Votre grand-père était là, appuyé sur la balustrade du balcon, et votre grand'mère à une fenêtre : tous les deux regardaient. Mon père cria à la dame : « Maria Vacilievna, intercédez, je vous prie; « vous, du moins, ayez pitié ! » Elle fit un mouvement vague et regarda d'un autre côté. Ils ont finalement tiré de mon père sa parole qu'il renonçait à son champ, et l'ont obligé à remercier toute l'assistance de ce qu'on le relâchait labouré de coups, mais vivant. Tel est votre seul titre de propriété sur ce champ d'avoine. Demandez, pour voir, à vos vieux paysans, le nom de ce champ-là ; tous vous répondront : *le champ de la bastonnade*, nom emprunté au prix même qu'il a coûté ! »

S'il existe entre les seigneurs tant de moyens de se transmettre des uns aux autres la propriété de leurs serfs respectifs, et s'il n'est aucune loi, aucun règlement, assez efficaces pour les empêcher d'en user suivant leur caprice, on peut juger par là à quelles incertitudes, à quelles fluctuations les serfs sont exposés de leur côté. Du jour au lendemain, ils peuvent recevoir l'ordre de quitter leurs femmes, leurs enfants, la maison qui les a vus naître, le champ qu'ils ont arrosé de leurs sueurs, en un mot, tout ce qui tient tant au cœur du paysan européen, pour entreprendre un lointain voyage et passer sur les terres d'un autre maître. Aussi le serf russe n'a-t-il d'attachement précis que pour la patrie en général ; du pays natal, du foyer domestique, de la famille, il se soucie peu ; il les quitte sans larmes, il y

revient sans plaisir. Sans doute, pour arriver à cette étrange insensibilité, il a fallu que le serf russe passât par bien des broiements; car enfin, comme toute créature de Dieu, il naît avec une âme ; mais, tôt ou tard, il y arrive ; et, si sa nature résiste par trop, le bâton est là qui la met à la raison... Remarquons que ceci se passe sous un gouvernement que les naïfs d'Europe proclament le conservateur de la famille et de la propriété!

Ce n'est pas assez que le serf russe soit exposé à voir son corps flotter perpétuellement d'un maître à un autre maître, il faut encore qu'il soit tourmenté à outrance dans toutes les facultés de son âme. Le malheureux n'est aux yeux de son seigneur qu'une machine, qu'un orgue que l'on peut monter sur tous les tons. Tant pis s'il est discord! Nous avons déjà touché quelque chose de cette manie qu'ont les seigneurs russes de mettre leurs serfs, comme on dit vulgairement, à *toute sauce*, et de la facilité naturelle qu'ont ceux-ci à se plier à leurs caprices. Mais cette manie est poussée à un tel degré d'exagération, qu'elle dégénère en véritable barbarie.

Le chasseur des *Mémoires d'un seigneur russe* nous offre ici une scène d'une vérité frappante, et qui, par la forme piquante du drame, prêterait certainement à rire si le fait n'en était pas si triste.

Il rencontre sur les bords d'une rivière un serf appartenant à une certaine dame nommée Aléona Timoféevna.

« — Qui es-tu? lui demande-t-il, ton métier?

« — Je suis le pêcheur de notre dame.

« — Beau pêcheur, qui ne tient pas un bateau en rivière!

« — A quoi bon si dans la rivière il n'y a pas de poisson?

« — Y a-t-il longtemps que tu es pêcheur ?

« — Sept ans, bârine (monsieur).

« — Seulement ! Et avant cela, que faisais-tu ?

« — J'étais cocher.

« — Pourquoi ne t'a-t-on pas laissé cocher ?

« — La nouvelle dame m'a renvoyé des écuries.

« — Quelle dame ?

« — Celle qui nous a achetés, Aléona Timoféevna ; une grosse, grosse, qui n'est plus jeune... vous ne la connaissez pas ?

« — Non. Quelle idée a-t-elle eu de faire de toi son pêcheur ?

« — Dieu sait. Elle est arrivée de sa terre de Tambof ; elle a fait assembler tous les gens de service ; elle s'est montrée ; nous nous sommes tous précipités pour lui baiser la main ; elle ne s'est pas fâchée ; quand ça fut fini, elle se mit à demander successivement à chacun de quoi il était occupé, quel était son emploi. Quand mon tour fut venu, et qu'elle eut su que j'étais cocher, elle dit : « Cocher, cocher, toi ! quel cocher peux-tu être, fait comme tu es ? voilà en vérité un beau cocher ! Tu cesses d'appartenir aux écuries ; va te faire raser la barbe et accourcir les cheveux, tu es le pêcheur de ma maison ; toutes les fois que je serai ici, tu fourniras ma table de poisson, tu m'entends, et si mon étang n'est pas tenu en ordre, c'est à toi que je m'en prendrai... » Voyez un peu, du poisson ! Dame, je ne peux pas en faire, moi, et je vous prie de me dire comment on peut s'y prendre pour tenir en ordre un étang comme le nôtre.

« — A qui apparteniez-vous auparavant ?

« — A Serge Serghéitch Pehtiref, qui nous avait eus en héritage ; nous ne l'avons eu pour maître que six ans.

C'est moi qui le menais quand il était ici ; à la ville il avait un autre cocher.

« — Tu avais été cocher dès ta jeunesse ?

« — Eh non, eh non ; c'est du temps de Serge Serghéitch que j'ai été fait cocher ; auparavant j'étais cuisinier ; seulement pas pour la ville, mais ici à la campagne.

« — Cuisinier, bon ; mais cuisinier de qui ?

« — Eh ! de l'ancien maître, d'Athanase Nefédytch, qui était oncle de Serge Serghéitch. Le vieux avait acheté Lgof, et voilà comment Serge Serghéitch en est devenu maître ; c'est lui qui a hérité.

« — Le vieux Athanase avait acheté à qui ?

« — Eh ! à Tatiana Vacilievna.

« — Quelle Tatiana Vacilievna ?

« — Eh ! celle qui est morte fille à Bolkhof près de Karatchof ; fille, voyez-vous ? elle n'a jamais été mariée. Est-ce que vous ne l'avez pas connue ? Elle nous tenait de son père Vacili Séménitch. Celle-là a été longtemps notre maîtresse... oh ! bien vingt ans.

« — N'étais-tu pas son cuisinier ?

« — Oui, d'abord ; mais elle n'a pas tardé à me faire son kofichénok.

« — Son quoi ?

« — Son ko-fi-ché-nok.

« — Quelle fonction est-ce là ?

« — Eh ! je ne sais pas, moi, bârine. Seulement j'étais attaché à l'office, et l'on devait me nommer Anntonn, et non plus Kouzma. Madame l'avait ordonné ainsi.

« — Ton vrai nom était Kouzma ?

« — Eh oui, Kouzma.

« — Et tu as été dix-sept ou dix-huit ans kofichénok ?

« — Eh non ; j'ai été akhter (*acteur*).

« — Bah ! comment donc, akhter ?

« — Je jouais sur le kéatre (*théâtre*). Notre dame avait fait faire un grand kéatre dans une grande chambre.

« — Quel y était ton emploi ?

« — Plaît-il ?

« — Qu'est-ce que tu faisais là sur le théâtre ?

« — Eh, vous ne savez donc pas ! on me prenait et on m'habillait ; moi, je marchais comme ça avec ces habits, je m'arrêtais, je m'asseyais. On me disait : « Parle, dis ça et ça. » Moi, qu'est-ce que ça me faisait ? je parlais tout de suite et je disais. Un jour j'ai représenté un aveugle... Comment donc ! Oui, monsieur, un aveugle.

« — Ensuite, qu'as-tu été ?

« — Ensuite ? ah ! ensuite, j'ai encore été cuisinier.

« — Pourquoi donc encore cuisinier ?

« — Eh ! un frère à moi s'était enfui.

« — Bien. Et chez le père de ta première maîtresse, qu'étais-tu ?

« — Chez le père ? chez le père, j'ai été, voyez-vous, toutes sortes de choses : d'abord j'ai été petit kazac, je me tenais debout contre une porte ; puis postillon ; nous n'allions qu'à quatre chevaux, je montais sur une haute selle le cheval de gauche de la paire de devant ; mais on m'a fait veneur, et...

« — Veneur ? à cheval ? avec des chiens ?

« — Oui, aussi à cheval et avec des chiens ; mais je suis tombé de cheval, je me suis estropié, et la bête aussi a été estropiée. Le vieux bârine était très-sévère ; il m'a fait rosser, et j'ai été envoyé à Moscou en apprentissage chez un bottier.

« — En apprentissage ! Qu'est-ce que tu dis ? tu n'é-

tais plus un enfant lorsqu'on t'a fait veneur ou valet de meute.

« — Eh ! j'avais bien comme vingt ans.

« — En apprentissage à vingt ans !

« — Eh ! ça ne fait rien, ça se pouvait, puisque le maître l'avait ordonné ; mais comme il est mort peu après, on me fit revenir au village.

« — Et quand est-ce donc que tu as fait ton apprentissage comme cuisinier ?

« — Tiens ! est-ce qu'on a besoin d'apprendre ça ? on fait cuisiner les femmes donc, et on goûte, c'est tout, dit Soutchok en relevant son visage maigre et jaunâtre, où le rire voulut en vain se faire jour.

« — Allons, allons, repris-je, tu as bien fait des figures en ta vie ; mais à présent que tu es pêcheur, que fais-tu donc, puisqu'il n'y a pas de poisson ?

« — Eh ! je ne me plains pas, je rends grâces à Dieu de ce qu'on m'a fait pêcheur, comme ils disent eux.

« — Tu as une famille ? tu as été marié ?

« — Non, monsieur, impossible. Tatiana Vacilievna, Dieu lui ouvre le ciel, je le veux bien, la feue maîtresse, ne permettait à personne ici de se marier. Il lui arrivait de dire, même devant le prêtre : « Dieu me préserve de « souffrir cela ! moi je suis demoiselle, et je vis ; je reste « fille... Et qu'est-ce que c'est donc ? et sont-ils gâtés ? « et qu'est-ce qu'ils veulent encore ? »

« — De quoi vis-tu ? reçois-tu des gages, un salaire fixe ?

« — Un salaire ! Eh ! bârine, on nous donne des denrées pour le manger ; c'est bien tout ce qu'il nous faut, Seigneur Dieu ! et le ciel accorde de longs jours à notre dame ! »

II

La vieille fille propriétaire et le mariage des serfs. — Fornication provoquée. — Les bâtards sont les bienvenus. — Comment les seigneurs mènent leurs serfs. — Exploitation. — Le serf peut-il être amoureux? — Ce qui lui en coûte. — Histoire curieuse. — La maîtresse esclave. — Étrange adultère.

Il est assez naturel qu'une vieille fille voie de mauvais œil ceux qui l'entourent convoler au mariage. Toutefois, quand cette vieille fille est une châtelaine russe, il ne faudrait pas qu'elle se laissât trop impérieusement dominer par son antipathie; sa propriété en souffrirait; la multiplication des végétaux humains lui est nécessaire. Il est vrai que, tout en entravant le mariage de ses serfs, la *boyarde* célibataire est loin de témoigner une trop vive horreur des procréations illicites que son opposition provoque; elle doit à sa pruderie de gronder, de châtier ceux ou celles qu'a séduits l'attrait du fruit défendu; mais enfin les petits bâtards qui en résultent sont les bienvenus dans ses terres: ne faut-il pas que tout le monde vive?

N'insistons pas toutefois sur une anomalie qui ne peut donner lieu à aucune conclusion générale. Nulle part, au contraire, plus qu'en Russie, le mariage n'est en honneur : c'est l'affaire capitale des seigneurs; la meilleure journée est celle où ils ont marié le plus de serfs. Seulement il ne faut pas que ceux-ci les préviennent. Les seigneurs les marient avec qui il leur plaît et quand il leur plaît. Un mariage de serfs est pour eux ce qu'est pour le laboureur l'ensemencement d'un champ, pour l'industriel la confection d'une machine, pour l'éleveur le

croisement des sujets. N'a-t-on pas vu jadis et ne voit-on pas encore aujourd'hui, dans certaines localités de la Russie, de ces mariages singuliers où une jeune fille de dix-huit ans, par exemple, est unie à un garçon de douze ans? Le père du garçon ou tout autre membre de sa fa-famille le supplée auprès de sa femme jusqu'à ce qu'il soit en état de la féconder lui-même. C'est immoral, c'est monstrueux; qu'importe? Le seigneur a besoin d'âmes; le sein de la femme n'a pas le droit de chômer.

Nous avons dit que le serf russe ne peut se marier que dans les conditions et aux époques voulues par son maître. Ceci est rigoureux, la loi est formelle. Que deviennent alors les sympathies du cœur, les aspirations de l'amour? Est-ce que le serf est fait pour ces délicatesses? Le serf ne doit qu'obéir. Malheur à lui si, écoutant la voix de la nature, il choisit lui-même sa compagne! Le seigneur ne le lui pardonnera pas. Écoutons ici un récit fort curieux de l'auteur déjà cité :

« Du temps que j'étais à Pétersbourg, un hasard fit que j'eus quelques relations avec M. Zverkof. Il occupait un emploi assez considérable, passait pour un homme habile et rompu aux affaires. Il avait une femme bouffie, sentimentale, pleurnicheuse et méchante; une créature très-ordinaire, très-lourde. Ce couple avait un fils, un vrai petit seigneur capricieux et infatué de sa personne. Les dehors de M. Zverkof disposaient peu en sa faveur. Une figure large, presque carrée, percée de deux petits yeux de souris fort clairs, un nez long, effilé, terminé par deux larges narines; une chevelure grise à la Titus et faisant brosse sur un front plissé; des lèvres minces et mobiles, et un sourire composé : tel est l'aspect sous lequel s'offrait tout d'abord M. Zverkof. Il se tenait ordi-

nairement les jambes très-ouvertes, et ses grosses mains dans ses poches. Un jour il m'arriva d'aller avec lui en voiture à la maison de campagne d'une connaissance qui nous était commune, et, chemin faisant, nous liâmes conversation. En sa qualité d'homme expert et sagace, il se mit à parler sans nul à-propos, comme s'il eût cru nécessaire de m'enseigner la bonne voie.

« — Permettez-moi, disait-il, de vous faire observer que vous autres de la jeune génération, vous dissertez sur toutes choses à tort et à travers. Il faudrait étudier d'abord votre patrie ; la Russie, mes beaux messieurs, est encore pour vous lettre close, et vous ne cessez de lire des livres étrangers. Je prends pour exemple les gens de service dont nous sommes entourés : vous disiez... bon... je ne conteste pas ; mais vous ne les connaissez pas, les gens ; je veux dire, vous ne savez pas quelle race... quelle race... (Ici il se moucha à grand bruit, et prit en quatre temps mesurés une solennelle prise de tabac.) Par exemple, oui, permettez-moi, mon cher monsieur, de vous conter une petite anecdote qui pourra vous intéresser. Vous connaissez ma femme, vous conviendrez qu'on trouverait bien difficilement une petite femme qui eût plus de douceur et de sensibilité. Ses femmes de chambre ont près d'elle non pas une bonne vie, mais un vrai paradis. Ma femme, monsieur, a pour principe de ne point souffrir près d'elle de servantes mariées. C'est qu'en effet, dès qu'une fille est mariée, elle ne vaut plus rien ; les enfants viennent, et c'est ci, et c'est ça... Comment voulez-vous qu'une telle femme se tienne à la disposition de sa maîtresse, qu'elle respecte ses habitudes, ses volontés? elle n'a plus la tête à son service, elle pense à toute autre chose. Il faut donc juger humainement.

Un jour, il y a bien de cela... attendez... oui, il y a quinze ans, j'aime à dire juste... nous traversons notre village, nous nous arrêtons devant la maison de l'ancien, il approche; devant la maison se tenait sa fille, une fille très-belle, ma foi : et elle avait en vérité des manières. Ma femme me dit : « Coco... » Vous comprenez, dans la familiarité, on a un petit nom... Eh bien, elle me dit : « Prenons avec nous cette fille, emmenons-la à Péters-« bourg, Coco; elle me convient. » Je réponds naturellement : « Avec plaisir; bien, prenons-la. » Notre ancien, bien entendu, tomba à nos pieds; vous comprenez qu'il n'avait jamais rêvé un pareil bonheur. La jeune fille, sans doute, pleura, sanglota; c'est si bête, la jeunesse, au village! Et puis, écoutez donc, quitter tout à coup le toit paternel... non, c'est en quelque sorte naturel. Vous m'accorderez que je dis les choses comme il faut les dire. Passons : la jeune fille ne tarda pas à se faire à nous; on lui donna son coin dans le quartier des filles, où on travailla à la former, à la mettre au fait de ceci, de cela; croirez-vous qu'elle fit des progrès si rapides, si surprenants, que ma femme en fut tout affolée, et qu'elle finit par faire un passe-droit à plusieurs autres en la nommant femme de chambre attachée..... à sa propre personne? Notez bien ceci. Et, ma foi, il faut bien lui rendre cette justice de dire que jamais ma femme n'avait eu une si adorable femme de chambre : serviable, modeste, obéissante... bref, une petite perfection. Aussi faut-il dire que ma femme la combla de toutes les manières, garde-robe en règle, desserte de la table des maîtres, thé, sucre... tout.

« Voilà, monsieur, dans quelle situation elle a servi ma femme dix bonnes années. Tout à coup, un beau

matin, Arina, c'était son nom, Arina entre, sans aucune permission, droit dans mon cabinet, et, bloumm ! elle tombe à mes pieds. Ce sont des manières que je ne puis souffrir; l'homme, n'est-ce pas, ne doit jamais ravaler ainsi sa dignité.

« — Seigneur père, dit-elle, Alexandre Silitch, une grâce !

« — Quelle grâce?

« — Permettez que je me marie.

« Je vous avouerai que je fus bien étonné.

« — Tu sais, imbécile, que madame n'a pas d'autre femme de chambre que toi.

« — Eh bien, je servirai madame comme je l'ai fait jusqu'ici.

« — Bêtise ! bêtise ! Madame ne tient pas de femmes de chambre mariées.

« — Malanie peut me remplacer.

« — Tu oses raisonner !

« — Il en sera ce que vous voudrez, mais...

« A ces mots, je l'avoue, je craignis un coup de sang. Oh ! moi, je suis ainsi fait... rien ne me soulève le cœur comme l'ingratitude. Je n'ai pas besoin de vous dire que ma femme est un ange de sensibilité, de bonté; je crois que le plus noir scélérat serait désarmé devant elle. Je chassai Arina de ma présence, pensant : Ah ! elle s'en souviendra ! Moi, je ne veux pas croire au mal, à une noire ingratitude dans l'homme. Cinq mois s'écoulent, je suis rassuré; un sixième mois, et la voilà qui revient avec les mêmes supplications... Alors, je l'ai poussée devant moi avec colère, et l'ai menacée de tout dire à ma femme. M'a-t-elle fait mal !... Figurez-vous que peu de

temps après cette nouvelle scène, ma femme vient à moi, mais si agitée, si bouleversée, que je me suis effrayé pour elle :

« — Qu'est-ce qu'il y a?

« — Arina est...

« Vous comprenez, je serais honteux, moi, homme, de vous dire le mot.

« — Impossible!... Le coupable?

« — C'est Pétrouchka, le laquais.

« Je reçus un coup. Ah! voilà mon caractère. Eh bien, voyez-vous, je n'aime pas les demi-mesures, moi. Pétrouchka n'avait pas un si grand tort... On pouvait punir le drôle; mais, au fond, à mon sens, il n'était pas bien coupable. Arina... ah! elle, il y a trop à dire. Vous concevez que je lui ai fait tout de suite raser la tête, je l'ai fait habiller de toile brune et l'ai reléguée au village. Ma femme y a perdu une excellente femme de chambre; mais on ne peut pourtant pas souffrir le désordre dans sa maison. Un membre est gangrené, vite qu'on l'ampute! Jugez à présent. Vous connaissez ma femme? Un ange, n'est-ce pas?... Elle s'était attachée à cette créature, à cette Arina, qui le savait bien... Et cette fille n'a pas rougi... Oh! elle m'a aigri avec son ingratitude, elle m'a blessé... Dites tout ce que vous voudrez : dans cette race, dans cette classe de gens, ne cherchez pas de délicatesse de sentiments; ne leur demandez rien, rien, rien... Vous avez beau nourrir le loup, toujours il cherche où est le bois... Cela m'apprendra... Mais enfin je voulais vous prouver... que...

« Et M. Zverkof, sans achever son discours, se tourna vers son coin, ramassa les plis de son manteau, et fit un mâle effort pour dompter son agitation. »

Quoi de plus triste et en même temps de plus irritant que de pareils détails? Et c'est la vérité : nous avons pu le constater vingt fois par nous-même. Ce qui est à remarquer, c'est qu'à la place de ce Zverkof, de cet employé enrichi, notre auteur aurait pu tout aussi bien mettre le premier grand seigneur venu; car tous, oui, tous, ont les mêmes mœurs. Tel gentilhomme russe qui fera un mariage d'inclination repoussera brutalement du pied celui de ses serfs qui voudrait suivre son exemple. L'amour, en Russie, est un privilége; l'amour ne suppose-t-il pas la liberté!

Et si les cœurs que la violence sépare réussissent parfois à se réunir subrepticement, oh! alors, il n'y a pas de châtiment assez rigoureux. « Frappez, bourreaux, frappez! il faut que le sang de ce serf amoureux coule et qu'il éteigne en lui le feu de la volupté! »

Malheur, surtout, malheur à la jeune fille si elle est jolie, et si le maître a fixé sur elle des regards de convoitise! on la traitera en adultère. Quelle infamie de s'être laissée aimer par un serf, elle qui était réservée au harem seigneurial!

III

Sort misérable du peuple russe. — Nécessité pour lui de s'assimiler à la brute. — Le serf doit produire toujours. — Cruauté et avarice des intendants. — Les seigneurs russes dans les villes et dans leurs châteaux. — Bâton et fouet. — Histoire d'Arcadi Pavlytch Péenotchkine. — Type de ce qu'on appelle un seigneur civilisé. — Ses occupations. — Sa manière particulière de bâtonner les serfs. — Ses sentiments libéraux. — Visite à un village. — L'intendant flatteur. — Questions rurales. — Fourberies et injustices. — Les paysans opprimés. — Leurs plaintes. — Colère du seigneur. — Machiavélisme des intendants. — Misère irrémédiable du peuple.

Ainsi donc les sentiments les plus respectables, les spontanéités les plus instinctives de la nature, nous voyons les Russes les fouler dédaigneusement aux pieds toutes les fois qu'ils les rencontrent dans le peuple. Nulle autre vie n'est permise à ce peuple que la vie végétative de la plante; et encore est-elle libre, la plante, de s'épanouir au soleil, de se balancer dans le grand air, de boire la douce fraîcheur de la rosée, tandis que le peuple russe, baigné de sa sueur, abreuvé de ses larmes, n'a le droit que de s'étioler sous le toit enfumé de son izba. Ceux-là seulement se soustraient à l'impression de ces misères qui ont éteint en eux tout sens humain, et qui sont arrivés à la pétrification de la brute.

Le tableau n'est pas moins triste, si de la région du sentiment nous passons aux phénomènes de la vie positive. Une fois l'âme arrachée à son serf, le seigneur le traite littéralement comme une terre à défricher, comme une mine à exploiter. Il ne lui laisse ni repos ni trêve; il faut qu'il produise sans cesse. Mais l'engrais perd sa

force, le filon se fait rare : n'importe. « De l'argent, misérable, de l'argent ! »

C'est que le seigneur vit à la cour, c'est qu'il se ruine au jeu, c'est qu'il fait la roue à l'étranger. Comment suffire à tant de charges? O vous qui dans nos salons d'Europe baisez les mains parfumées de ces belles reines que nous envoie la Newa ! savez-vous, pendant ces moments de charmante ivresse, ce qui se passe dans leurs terres? Là, sous le fouet d'un brutal intendant, une population livide et déguenillée use sa chair et ses os à un travail sans fin. Chaque lettre qui arrive du châtelain ou de la châtelaine est le signal d'un labeur plus rude, d'une fatigue plus écrasante; car, il faut combler le vide d'un trésor gaspillé à outrance; il faut surtout assouvir l'avarice de ce voleur patenté qui ne se décide enfin à servir ses patrons que lorsque sa bourse à lui regorge déjà.

Mais les châteaux ne sont pas toujours vides : il est des princes et des princesses qui, fatigués de la vie des cités, s'y établissent résolûment. La civilisation dont ils se paraient naguère et dont ils vantaient si fièrement les dogmes, les a-t-elle suivis? Hélas ! nous avons vu des boyards petits-maîtres présider, l'œil sauvage, l'anathème à la bouche, à la bastonnade de leurs serfs; nous avons vu des femmes frêles et délicates envoyer, comme en se jouant, leurs servantes oublieuses au fouet meurtrier du moujik. N'allons pas plus loin; on ne nous croirait pas peut-être.

Du reste, notre chasseur vient encore ici nous prêter son appui. Lisez ces pages navrantes :

« A quelque vingt verstes de ma terre réside un ex-officier aux gardes, qui est un beau jeune gentilhomme

de ma connaissance; son nom est Arcadi Pavlytch Péenotchkine. Son domaine a entre autres cet avantage sur le mien, qu'il est fort giboyeux. La maison qu'habite mon ami Péenotchkine a été construite sur les plans d'un architecte français; ses gens sont, du premier au dernier, en livrées à l'anglaise; il donne des dîners excellents. Il reçoit de la manière la plus aimable... et avec tout cela, on ne va pas volontiers chez lui. C'est un homme sage et positif; il a été parfaitement bien élevé, il a servi, il s'est poli au contact du plus grand monde, et aujourd'hui il s'occupe d'économie rurale avec un succès signalé. Arcadi Pavlytch, selon ses propres dires, est sévère, mais juste; il veille de près au bien-être de ses vassaux, et, s'il les châtie, c'est la meilleure preuve qu'il les aime. « Ce sont des « êtres avec qui il faut agir comme avec les enfants, « dit-il en pareille occasion; car ce sont en vérité de « grands enfants, mon cher, et il faut prendre cela en « considération. » Quant à lui, quand il se trouve dans ce qu'il appelle cette triste nécessité des rigueurs, il évite de faire aucun mouvement vif ou colère, et même d'élever la voix; il étend simplement l'index, et dit froidement au coupable : « Je t'avais prié, mon cher... » Ou bien : « Qu'est-ce que tu as donc, mon ami? reviens à toi... » Ses dents se serrent un peu, sa bouche se contracte imperceptiblement, et c'est tout.

« Il est d'une taille au-dessous de la moyenne, bien tourné, et joli garçon; il prend le plus grand soin de ses mains et de ses ongles; ses joues et ses lèvres reluisent de santé; il rit franchement et de tout cœur; sa politesse est accompagnée d'un léger clignement d'yeux qui lui sied. Il s'habille avec infiniment de goût; il

fait venir une grande quantité de livres, de publications françaises en tout genre, sans être pour cela un grand liseur, et c'est tout au plus s'il a feuilleté jusqu'au bout le *Juif errant*. Aux cartes, il est excellent partenaire. Bref, Arcadi Pavlytch passe pour un des gentilshommes les plus civilisés, et, auprès des mères qui ont des filles à marier, pour un des partis les plus enviables de tout notre gouvernement. Les dames sont folles de lui, et louent par-dessus tout ses manières. Il est admirablement réservé, il a la prudence du serpent; jamais il n'a été mêlé dans aucune histoire, et pourtant, dans l'occasion, il aime assez à mater, à assommer un adversaire timide; alors il se fait voir; mais, l'exécution faite, il fait très-bon marché de ses avantages. Il dédaigne toute société de mauvais genre, soigneux de ne se point compromettre, ce qui n'empêche pas qu'en un moment de gaieté il ne se déclare sectateur d'Épicure, malgré ses grands dédains pour la philosophie en général, science qu'il appelle le vaporeux aliment des esprits d'Allemagne ou une quintessence de germanique sottise. Il aime la musique; en jouant aux cartes, il chante avec quelque sentiment, quoique du bout des dents; il a gardé mémoire de quelques passages de *Lucia* et de la *Sonnanbula*, mais presque toujours il prend trop haut la note. Il va passer ses hivers à Saint-Pétersbourg. Sa maison est merveilleusement bien tenue; les cochers mêmes ont tellement subi son influence, que non-seulement ils nettoient les harnais de leurs attelages et époussettent leurs armiaks, mais qu'ils poussent le raffinement jusqu'à se laver chaque jour le visage, y compris le tour des oreilles et la nuque. Les gens d'Arcadi Pavlytch ont bien un peu le regard en dessous; mais dans notre bonne Russie

on ne distingue pas très-aisément le morose de l'endormi.

« Arcadi Pavlytch a un parler doux et onctueux; il scinde sa phrase de pauses assez fréquentes, et il écoule voluptueusement chaque mot en le perlant entre ses belles moustaches soufflées. Il assaisonne volontiers son dialogue de quelques expressions françaises, telles que: « Mais c'est impayable! Mais comment donc! Voilà qui est merveilleux! enchanté, charmé, ravi..... » et autres. Malgré tout cela, je ne me sens pas, moi du moins, attiré vers lui, et n'étaient les coqs de ses bois et de ses bruyères et les perdrix de ses champs, il y a grande vraisemblance que nous nous oublierions l'un l'autre. Une vague inquiétude s'empare de vous dans sa maison; le comfort même dont on y est entouré semble importun, et chaque soir, quand un valet de chambre, frisé et pommadé, vient, avec sa livrée bleue à boutons blasonnés, vous tirer gentiment vos bottes, vous vous sentez gêné devant cette figure pâle et mignarde. Vous seriez plus à l'aise si vos yeux venaient à rencontrer les larges et vermeilles pommettes, le nez incroyablement épaté d'un vigoureux jeune gars, à peine tiré de sa charrue et déjà parvenu... à faire craquer les coutures du cafetan de nankin étrenné la surveille, fallût-il pour cela courir le risque de sentir sous la rude main du drôle votre botte éclater et votre jambe s'endolorir jusqu'aux hanches.

« Malgré mon peu de sympathie pour Arcadi Pavlytch, il m'arriva une fois de passer la nuit chez lui. Le lendemain de bonne heure, je fis mettre les chevaux à ma calèche, mais il ne voulut pas que je partisse sans avoir déjeuné avec lui à l'anglaise, et il m'entraîna pour cela dans son cabinet. Avec le thé on nous servit des côtelet-

tes, des œufs mollets, du beurre, du miel, du fromage de Suisse, etc. Deux valets, gantés de blanc, prévenaient en silence et très-prestement nos moindres désirs. Nous étions assis sur un divan de Perse. Arcadi Pavlytch avait sur lui un très-large charovar[1] de soie, une veste de velours noir, un élégant fez[2] à gland bleu et des pantoufles jaunes à la chinoise, sans quartier. Il prit le thé, grignota quelque chose, rit, regarda ses ongles, fuma, ramassa un coussin sous son aisselle, et en général se montra dans une excellente disposition d'humeur. Bientôt il attaqua sérieusement les côtelettes et le fromage, et, après avoir vaqué en homme à cette opération, il se versa un verre de vin rouge, le porta à ses lèvres et fronça les sourcils.

« — Comment le vin n'a-t-il pas été réchauffé? dit-il d'une voix sèche à l'un des valets.

« Celui-ci se troubla, pâlit, et demeura pétrifié.

« — Çà, je t'ai interrogé, mon cher, reprit avec un calme étudié le jeune seigneur, les yeux braqués grands ouverts sur le pauvre homme, qui, pour tout mouvement, tordit légèrement la serviette qu'il tenait en main, et, sous le poids de la fascination, resta hors d'état d'articuler un monosyllabe.

« Arcadi Pavlytch abaissa le front et continua pensivement à regarder le malheureux, mais en dessous.

« — Pardon, mon cher, me dit-il avec un aimable sourire, en me posant tout amicalement la main sur le genou.

« Et il regarda de nouveau en silence le valet.

« — Eh bien, va, dit-il enfin en relevant les sourcils et en touchant la bascule d'un timbre à ressort, qui fit

[1] Pantalon ample qui parfois chausse le pied et se perd dans la pantoufle.
[2] Coiffure légère à l'orientale.

entrer un gros homme brun au front bas et aux yeux striés.

« — Fais tes dispositions pour Fédor, lui dit, en moins de mots encore, Arcadi Pavlytch, parfaitement libre de lui-même.

« L'homme trapu s'inclina et sortit.

« — Voilà, mon cher, les désagréments de la campagne, me dit rieusement Arcadi. Mais où allez-vous donc? Restez, restez, mettez-vous ici.

« — Non pas ; il faut que je vous quitte, il est temps.

« — D'aller à la chasse? toujours à la chasse! voilà une passion! De quel côté comptez-vous aller?

« — A quarante verstes d'ici, à Reabovo.

« — A Reabovo! Eh mais alors, j'irai avec vous. Reabovo est à cinq verstes de ma terre de Chipilovka, et il n'y a que trop longtemps que je diffère de m'y rendre; je n'ai pu jusqu'à ce moment trouver un jour libre. Cela tombe à merveille. Vous chasserez à cœur joie à Reabovo, puisque tel est votre projet, et, le soir, vous êtes chez moi. C'est charmant! nous souperons bien; je prends avec moi le cuisinier, et vous trouverez un lit tout prêt pour vous recevoir. Bravo! bravo! ajouta-t-il sans attendre ma réponse. C'est enlevé, c'est arrangé! Hé, quelqu'un! vite, qu'on attelle la calèche verte! Vous n'êtes pas encore allé à Chipilovka... Au fait, je devrais me faire un cas de conscience de vous proposer une nuit à passer dans le logement de mon bourmistre [1]; mais je sais que vous êtes très-accommodant, et qu'à Reabovo vous auriez couché certainement dans un hangar à foin : aussi, je me rassure, et nous allons partir.

[1] Bourmistre est le mot allemand *burgmeister* altéré.

« Sur quoi, il fredonna je ne sais quelle romance française.

« — Çà, vous ne savez peut-être pas, reprit-il en se balançant d'une jambe sur l'autre, que, dans l'endroit, mes moujiks sont tous redevanciers... O constitution ! comment arranges-tu tout cela ? J'avoue que je les aurais, de bon cœur, mis de préférence au travail de la terre trois journées par semaine comme chez vous, mais là il n'y a presque pas de terre arable... Ils me payent exactement la redevance; vrai, il est incroyable qu'ils parviennent à mettre les deux bouts ensemble... Au reste, ma foi, c'est leur affaire. J'ai là, il faut le dire, un bourmistre forte tête, un petit *homme d'Etat*, parole d'honneur ! Vous verrez, vrai, j'ai eu de la chance.

« Il n'y eut pas à s'en défendre; il en résulta qu'au lieu de partir à neuf heures, ce fut à deux de l'après-midi que nous sortîmes. Arcadi Pavlych aimait, disait-il, à se dorloter; il prit avec lui un tel ramas de linge, de vivres, d'habits, de coussins, de parfums et de divers *nécessaires*, que, pour un Allemand économe, maître de lui-même, il y aurait eu de quoi s'en faire honneur et plaisir une année entière. A chaque descente, Arcadi Pavlytch tenait à son cocher un langage aussi bref qu'énergique, d'où je conclus involontairement que mon compagnon d'excursion était tant soit peu poltron. Au reste, le voyage s'accomplit d'une manière fort heureuse; seulement, sur un petit pont réparé depuis peu, le chariot qui portait le cuisinier fut renversé, et l'une des grandes roues lui foula l'estomac. Arcadi Pavlytch, voyant cette cruelle chute du Vatel né, nourri et formé sous son toit, s'effraya grandement, et fit à l'instant demander si les bras et les mains étaient intacts; ce ne fut qu'après avoir

reçu à cet égard une réponse affirmative, qu'il reprit complétement le calme et la sérénité dont il n'aimait pas à se départir. Les chevaux étaient bons, et pourtant nous cheminions lentement. J'étais assis dans la calèche d'Arcadi Pavlytch, qui se plaît à ne montrer de hâte en aucune occasion; à la fin du trajet, j'avoue que j'étais en proie à l'ennui, d'autant plus que, depuis quelques heures, mon interlocuteur était en veine de confidences dont je n'avais que faire, et qu'il commençait à se poser en ami des libertés publiques. Enfin, nous arrivâmes, non pourtant à Reabovo, où je voulais aller, mais en plein Chipilovka.

« Le cuisinier nous avait précédés de quelques minutes; je crus remarquer qu'il avait déjà fait des dispositions, et surtout averti celui qui avait le plus d'intérêt à être prévenu. A la barrière même du village, nous vîmes venir à nous le *staroste* (l'*ancien* ou sénieur), fils du bourmistre ou bailli, paysan vigoureux et roux, haut de six pieds, à cheval et sans chapeau, vêtu de son meilleur armiak dégrafé et ballant.

« — Et où est Sophron? » demanda Arcadi Pavlytch.

« L'ancien, avant tout, s'élança à bas de sa monture, s'inclina très-bas et marmotta :

« — Salut, père, seigneur Arcadi Pavlytch. »

« Puis il releva la tête en agitant ses cheveux pour les remettre à fil droit, et dit que Sophron était à Pérof, mais qu'on était déjà parti pour le ramener promptement.

« — Eh bien! passe derrière la calèche et suis-nous. »

« L'ancien mena, par convenance, son cheval à dix pas de nous sur le bord du chemin, remonta et se mit à trottiner derrière nous, le bonnet à la main. Nous fîmes

notre entrée dans le village. Nous rencontrâmes quelques moujiks revenant de la grange, accroupis dans leurs chariots vides, les jambes en l'air, le nez de même, et chantant, quoique secoués de tout leur corps; mais la vue de notre calèche et du staroste leur coupa la musette. Ils ôtèrent leurs bonnets d'hiver (qu'il est triste de leur voir sur la tête en été, mais dont ils se font alors un oreiller), retinrent l'élan de leurs bêtes, s'alignèrent à peu près, se tenant bien roides sur leur séant et semblant attendre des ordres. Arcadi Pavlytch daigna leur sourire et les saluer de la main. Tout le village s'anima comme s'animent nos villages; les femmes, en tabliers à carreaux, lançaient leurs bonnets aux chiens, dévoués sans doute, mais peu sagaces en cette occasion; un vieux boiteux, orné d'une barbe qui lui descendait depuis les yeux jusque dans la poitrine, arracha un cheval de l'abreuvoir voisin du puits, lui porta sans raison appréciable un fort coup de pied dans le flanc, et, après cet exploit, s'inclina devant notre portière; les enfants, en longue chemise, s'enfuyaient en braillant vers leur chaumière, se jetaient à plat ventre sur le seuil, et rampant, la tête basse et les pieds en l'air, franchissaient de la sorte l'obstacle de la porte; et, retirés ainsi dans l'obscure entrée comme dans un fort, ils ne se montraient plus. Il n'y avait pas jusqu'aux poules qui ne se livrassent à un furieux train de galop pour gagner le dessous des portes cochères. Un brave coq, qui avait une poitrine d'un noir lustré à faire honte à nos gilets de satin, et une queue rouge dont les fiers anneaux semblaient s'élancer de sa crête même, tant sa pose était mâle, parut vouloir tenir le milieu de la route et nous faire une bonne querelle sur l'insolence des invasions... mais

tout à coup il se troubla lui-même et lâcha pied comme une poule.

« La chaumière du bourmistre était située à l'écart des autres, au milieu d'une grasse et verte chènevière. Nous nous arrêtâmes à l'entrée de la cour. M. Péenotchkine se leva, rejeta pittoresquement son manteau, et sortit de la calèche en regardant sereinement autour de lui. La femme du bourmistre vint au-devant de nous, très-inclinée en avant, droit à la main du maître. Celui-ci se laissa baiser la main tant qu'il plut à la bonne femme, et monta les trois marches du perron. Dans un coin obscur de la pièce d'entrée était restée la femme de l'ancien; elle aussi se tenait fort inclinée, mais sans oser, celle-là, aspirer un seul instant aux honneurs de la main. Dans ce qu'on appelle la chambre froide, à droite de la pièce d'entrée, étaient deux autres femmes très-occupées; elles emportaient de là toute sorte d'objets, des brocs vides, de vieux touloups, des pots à beurre, une barcelonnette où, dans un fouillis de chiffons, reposait un marmot, à ce qu'il me sembla; puis elles tassaient les balayures au moyen de fines branches de bouleau pourvues de leurs feuilles. Leur travail fini, Arcadi Pavlytch les chassa bien vite pour aller se placer sur le banc, juste au-dessous des saintes images que l'homme du peuple ne manque jamais de saluer en se signant lorsqu'il entre dans une chambre quelconque. Les cochers apportèrent alors les coffres, les caisses et les cassettes, et il va sans dire qu'ils s'efforçaient, avec des précautions infinies, d'amortir le bruit de leurs pas.

« Pendant cette opération, Arcadi Pavlytch questionnait l'ancien sur la moisson, sur les semailles et autres objets d'économie locale. L'ancien faisait des réponses calculées

pour satisfaire son seigneur; mais il parlait lentement, lourdement, et boutonnait son caftan comme s'il eût eu les doigts gelés. Il se tenait contre la porte, tâchait de paraître le moins embarrassé possible; mais il devait bien sans doute regarder derrière lui, afin de livrer passage aux allées et venues de M. le valet de chambre. Dans un des moments où il se rangeait de côté, il m'arriva de voir la bourmistresse pincer et frapper sans bruit je ne sais quelle autre femme, qui n'eut pas la hardiesse de crier. Tout à coup on entendit le roulement rapide, soudainement interrompu, d'une télègue qui s'était arrêtée devant le perron, et nous vîmes entrer le bourmistre.

« L'homme d'État dont m'avait parlé Arcadi Pavlytch était petit, trapu, large d'épaules et grisonnant, nez rouge, petits yeux bleus et barbe en éventail renversé. Notons en passant que, depuis que la Russie existe, on n'y a pas encore vu un seul exemple d'hommes devenus riches sans qu'il leur ait poussé en même temps une large barbe. Il est tel d'entre eux qui a porté toute sa vie une barbe juive pointue comme un coin; un jour vous le regardez... sa barbe s'est élargie, elle s'écarte, elle brille en rayons; ce luxe de crins, pour apparaître, avait donc dû attendre ce jour-là, et ce changement d'extérieur devient ainsi l'indice d'un changement de fortune.

« Il est à croire que le bourmistre avait largement arrosé son dîner à Pérof; il avait un visage ruisselant de transpiration, et sentait le vin à dix pas.

« — Ah! vous, nos pères, vous, nos bienfaiteurs[1]! dit

[1] Le bourmistre ne parle qu'à son maître seul, mais en Russie trois hommes sur mille, qui tutoient tout le monde et toujours, poussent au contraire la politesse du *vous* bien au delà de ce qu'exigent la bienséance et l'usage; ils diront : « M. le commandant sont venus. »

l'aigrefin avec une bizarre cantilène, et un tel air d'attendrissement que je m'attendais à chaque seconde à le voir fondre en larmes, vous vous êtes à la fin décidé à venir ! Votre main, père, votre main, ajoutait-il en allongeant d'avance ses grosses lèvres.

« Arcadi-Pavlytch se fit baiser la main et lui dit d'une voix toute caressante :

« — Eh bien, frère Sophron, comment les affaires vont-elles chez toi ?

« — Ah ! vous, nos pères, repartit Sophron, et comment iraient-elles mal, les affaires? Comment *mal?* Je dis bien, quand vous, nos bienfaiteurs, nos pères, vous daignez par votre venue éclairer notre pauvre petit village.... Oh ! me voilà heureux pour jusqu'à la tombe... grâce à Dieu, Arcadi Pavlytch, grâce à Dieu tout va bien, bien, bien, tout vient bien à Votre Grâce.

« Après une minute de silence consacrée à la muette contemplation, l'homme d'État soupira d'enthousiame, et, comme emporté par un élan irrésistible (et ou une dose un peu forte d'esprits fermentés était peut-être pour quelque chose), il sollicita encore une petite fois la main seigneuriale, et chanta avec plus d'entrain qu'auparavant :

« — Ah ! vous, nos pères et bienfaiteurs... et i oh... quoi donc ! Dieu du ciel, vrai la joie me rend fou... je regarde, je vois, je ne puis croire mes yeux... c'est que vous êtes là, nos pères, nos...

C'était bien joué. Arcadi Pavlytch me regarda, fit un petit rire, et me dit en français : « *N'est-ce pas que c'est touchant ?* »

« — Ah ! Arcadi Pavlycth, reprit le bourmistre, qu'allez-vous devenir ici? A présent, je pense, vous m'affligez tout à fait, vous ne m'aviez pas fait savoir que vous vien-

driez... Comment passerez-vous cette nuit, Dieu du ciel? ici, c'est poudreux, c'est malpropre...

« — Ce n'est rien, Sophron, ce n'est rien, répondit en souriant Arcadi Pavlytch; ici c'est bien.

« — Bien! nos pères chéris, bien, oui, mais pour qui? Pour nous autres manants, c'est bien... Mais pour vous!... Ah! nos pères, ah! nos bienfaiteurs, pardonnez à un pauvre imbécile, oui, quoi, j'ai l'esprit tourné à l'envers, Dieu du ciel, à l'envers; je suis fou de tant de bonheur.

« On servit le souper; Arcadi Pavlytch se mit à souper. Le vieillard fit vite sortir son fils, qui exhalait une odeur champêtre trop forte, à ce que disait le père même, qui se tenait comme un automate à quelques pas de la table.

« — Eh bien, vieux, en as-tu fini avec les voisins, pour la limite? dit M. Péenotchkine.

« — Fini, bârine, fini, grâce à toi, à ton nom. Avant-hier nous avons signé l'accord. Les Khlynovski y ont d'abord fait bien des façons. Ils demandaient et ci et ça, et encore, et Dieu sait quoi. Des braques, les pauvres gens, des sots! Mais, nous, père, grâce à ta générosité, nous avons... satisfait Nicolas Nicolaévitch. Nous avons agi selon tes instructions, bârine; comme tu as dit, nous avons fait; oui, nous avons tout arrangé et terminé selon ce que nous a rapporté de ta volonté Égor Dmitritch.

« — Égor m'a fait son rapport, dit majestueusement Arcadi Pavlytch.

« — Et comment donc autrement, bârine? Égor Dmitritch sait ce qu'on doit faire.

« — Çà, maintenant, vous êtes content?

« Sophron n'attendait qu'un mot pareil pour entonner de nouveau ses :

« — Ah ! vous, nos pères, nos sauveurs et bienfaiteurs, ah ! vous nous comblez, gardez-nous vos bonnes grâces ; car nous prions le Seigneur Dieu, la nuit et le jour, pour vous, qui êtes nos pères... Sans doute, nous avons bien peu de terre ici...

« — Bien, bien, Sophron, dit Péenotchkine ; je sais que tu es un serviteur dévoué. Et... que rend le battage?

« — Le battage ?... il n'est pas tout à fait satisfaisant. Mais permettez-moi, nos bons pères Arcadi Pavlytch, de vous annoncer une petite affaire qui nous est tombée sur les bras.

« Ici il s'approche de M. Péenotchkine, se penche obliquement en clignant d'un œil, et dit :

« — Un corps mort a été trouvé sur notre terrain.

« — Comment cela ?

« — Ah ! nos pères, je me le demande aussi ; il faut que cela nous vienne d'un ennemi. C'est encore un bonheur que ce soit à la lisière de notre terrain, près d'un champ qui est à d'autres. J'ai lestement fait transporter le cadavre, pendant qu'on le pouvait, sur la terre du voisin, j'ai aposté à distance une sentinelle, et j'ai recommandé le silence le plus absolu. Puis je me suis rendu chez le préposé de police et l'ai informé à ma manière, et je lui ai laissé un petit gage de reconnaissance pour le mal qu'il ne nous fait pas. Dame, bârine, bien m'en a pris, le corps mort est resté sur le cou du voisin. Vous savez qu'en pareille occasion deux cents roubles ne font pas plus d'effet qu'un petit pain de fleur de farine sur un affamé.

« M. Péenotchkine rit de l'exploit de son bourmistre, et me dit en français, à plusieurs reprises, en me le montrant par un mouvement de tête :

« — Quel gaillard! hein!

« Cependant, la nuit était survenue. Arcadi Pavlytch fit enlever la table et apporter du foin. Le valet de chambre distribua les deux couches, étendit des draps de lit et plaça les oreillers; nous nous mîmes à la légère. Arcadi Pavlytch se coucha et congédia Sophron, en lui faisant ses recommandations pour le lendemain matin, et, avant de s'endormir, il me fit l'éloge des qualités admirables du paysan russe, ajoutant que, depuis que Sophron était son régisseur, il n'avait jamais perdu un sou du revenu de cette terre.

« Un garde de nuit frappait sur une planche suspendue à deux bretelles de corde[1]; un jeune enfant, ignorant encore le saint devoir de la résignation, piaillait dans quelque recoin de la chaumière... Nous nous endormîmes.

« Le lendemain, nous nous levâmes d'assez bonne heure. Je m'étais bien proposé d'aller à Reabovo; mais Arcadi Pavlytch témoignait un grand désir de me montrer sa propriété, et il me décida à rester. J'avouerai que j'étais curieux de voir de mes yeux les preuves de toutes les grandes qualités de l'homme d'État qui avait nom Sophron le bourmistre. Celui-ci parut. Il était encore en armiak bleu et en ceinture rouge. Il parlait moins que la veille, il regardait son maître avec une attention pénétrante, il répondait habilement et en bons termes. Nous nous rendîmes ensemble à la grange. Le fils de Sophron, l'ancien, le géant, en qui tout révélait un nigaud fieffé, était aussi de la partie, et la marche était fermée par l'édilité, personnifiée dans le vieux Fé-

[1] Signal en usage dans les campagnes et qui remplace le cri des watchmen.

docéitch, ancien soldat qui, à des moustaches d'un développement prodigieux, joignait une expression de visage des plus étranges. On eût dit qu'ayant rencontré un jour un sujet d'effarement extraordinaire, cet homme n'avait jamais pu en revenir tout à fait. Nous inspectâmes les granges, la bergerie, les hangars et les magasins, le moulin à vent, les étables, les jardins potagers, les chènevières; tout cela était réellement très-bien tenu. Les figures hâves des paysans étaient en vérité la seule chose qui m'eût choqué jusque-là. Sophron savait même joindre l'agréable à l'utile. Tous les fossés étaient bordés de jeunes aubiers; sur l'aire, entre les monceaux réguliers de gerbes, étaient tracés de petits sentiers sablés; au-dessus du moulin à vent pivotait une girouette représentant un ours qui de son affreuse gueule laissait pendre une longue langue écarlate; au milieu de la façade extérieure des étables, Sophron avait fait exécuter une espèce de fronton plus ou moins grec, sous lequel était une inscription en grosses lettres blanches, d'une orthographe ébouriffante, mais rappelant au fond que ce clos des étables et des écuries avait été construit en 1840.

« Arcadi Pavlytch était heureux; il m'exposa en français les avantages du système de l'*obrok* (des redevances), et il se mit à donner des conseils au bourmistre sur la manière de planter la pomme de terre, sur la préparation du breuvage des bestiaux, etc. Sophron écoutait avec attention et parfois se permettait des objections, car il n'employait plus les louanges adoratives de la veille, et en revenait toujours à dire que le terrain faisait faute et qu'il en faudrait acheter.

« — Eh bien, répondait à cela Arcadi Pavlytch, réu-

nissez vos moyens et achetez des champs... sous mon nom, je ne m'y oppose pas.

« C'étaient là des paroles auxquelles Sophron ne répondait qu'en fermant silencieusement les yeux et en se caressant la barbe.

« — Çà! me dit M. Péenotchkine, il faudrait aller au bois.

« On nous amena des chevaux de selle, et nous fûmes bientôt plongés dans les profondeurs d'épais fourrés remplis de gibier, ce qui fit qu'Arcadi Pavlytch remercia Sophron et lui frappa de petits coups affectueux sur l'épaule. M. Péenotchkine, à l'égard de la sylviculture, s'en tenait aux idées russes; il me raconta même un trait, qui lui semblait fort plaisant, d'un gentilhomme campagnard et facétieux, qui, pour bien faire comprendre à son garde forestier qu'il n'est point vrai que plus on ôte plus il repousse, lui avait arraché d'un coup presque la moitié de sa barbe.

« Au reste, je dois dire qu'en d'autres choses Arcadi Pavlytch et Sophron n'avaient ni l'un ni l'autre de parti pris contre les innovations. A notre retour au village, le bourmistre nous mena voir un moulin à vanner récemment importé de Moscou. Ce van fonctionna facilement sous nos yeux; cependant, si Sophron eût pu prévoir le désagrément qui l'attendait en cet endroit, lui et son maître, il nous eût certainement privés de ce dernier spectacle.

« Voici ce qui arriva à notre sortie du hangar où était la machine. A quelques pas de la porte, près d'une mare où naviguaient et s'ébattaient quelques canards, se tenaient deux paysans, l'un vieillard septuagénaire, l'autre garçon de vingt ans, tous deux en chemises faites de

pièces et de morceaux, tous deux ayant une corde pour ceinture et les pieds nus. L'édile local Fédocéitch se donnait un grand mouvement autour d'eux, et il est probable qu'il les aurait décidés à s'éloigner, si nous étions restés plus longtemps dans le hangar : mais en nous voyant sortir, il se mit aussitôt au port d'armes et fut changé en une froide statue, de grand gesticulateur qu'il était. En ce même endroit s'étirait aussi l'*ancien*, la bouche béante et les poings convulsivement indécis. Arcadi Pavlytch fronça les sourcils, se mordit la lèvre et marcha droit au groupe. Les deux paysans se jetèrent à ses pieds.

« — Que voulez-vous? parlez, » dit-il d'une voix sévère et tant soit peu nasillarde.

« Les pauvres gens échangèrent entre eux un coup d'œil et ne purent proférer un mot ; ils clignotaient comme par l'effet d'un éblouissement, et leur respiration était précipitée.

« — Eh bien, qu'est-ce donc? reprit Arcadi Pavlytch ; et aussitôt, se tournant vers Sophron : De quelle famille sont-ils?

« — De la famille Toboléïef, répondit lentement le bourmistre.

« — Çà, qu'est-ce que vous voulez donc? êtes-vous sans langue, quoi? Parle, toi, vieux, qu'est-ce qu'il te faut? ajouta-t-il en s'adressant au vieillard. N'aie pas peur, imbécile.

« Le vieillard tendit en avant son cou de bronze tout ridé, souleva gracieusement une grosse lèvre bleue et dit d'une voix chevrotante :

« — Viens-nous en aide, mon seigneur !...

« Et de nouveau il tomba le front contre terre ; le

jeune homme en fit à peu près autant. Arcadi Pavlytch regarda gravement leurs nuques inclinées, puis changeant la pose de ses jambes et de sa tête, il dit :

« — Qu'est-ce que c'est donc? contre qui as-tu à porter plainte ? voyons.

« — Grâce, mon seigneur ; un moment pour respirer. Nous sommes torturés... nous...

« — Qui donc ici te martyrise ?

« — Sophron Jakovlitch, le bourmistre.

« — Ton nom? dit mon compagnon après un bon moment de silence.

« — Anthippe, mon seigneur.

« — Et celui-ci ?

« — C'est mon fils, mon seigneur.

« Arcadi Pavlytch garda de nouveau le silence et se tordit la moustache ; puis il ajouta :

« — Eh bien, en quoi t'a-t-il donc si fort tourmenté?

« Et il regardait le malheureux de très-haut, d'entre les crocs de sa moustache.

« — Mon seigneur, il nous a tout à fait dépouillés et ruinés ; il a donné, contre toutes règles, deux de mes fils au recrutement, et voilà qu'à présent il m'enlève le troisième. Pas plus tard qu'hier il m'a enlevé ma dernière vache, et Sa Grâce, l'*ancien*, qui est bien son fils, a battu ma ménagère. Ah! bon seigneur! ne permets pas qu'il nous achève.

« M. Péenotchkine était fort embarrassé ; il toussa plusieurs fois ; puis, d'un air assez mécontent, il demanda à voix basse au bourmistre ce qu'il devait penser d'une pareille allégation.

« — C'est un ivrogne, monsieur, répondit le bour-

mistre avec une certaine assurance, un ivrogne et un paresseux; il ne fait rien; il ne peut pas, depuis cinq ans, payer son arriéré, monsieur.

« — Sophron Jakovlitch a payé pour moi, mon seigneur, répondit le vieillard; voici la cinquième année qu'il paye à ma place, et, comme il paye pour moi, il a fait de moi son gage, son esclave à lui, mon bon seigneur, et...

« — Mais tout cela ne me dit pas d'où provient le déficit, dit avec animation M. Péenotchkine...

« Le vieillard baissa la tête...

« — C'est que tu bois, n'est-ce pas, tu cours les cabarets?...

« Le vieillard ouvrait la bouche pour s'expliquer...

« — Je vous connais, poursuivit Arcadi Pavlytch; votre vie est de boire et de vous coucher sur le poêle; et c'est le paysan laborieux qui répond pour vous, pour...

« — Et de plus il est grossier, ajouta le bourmistre, sans crainte d'être grossier lui-même en interrompant son maître.

« — Et grossier! cela va sans dire, c'est toujours ainsi, et que de fois je l'ai observé! Le paresseux se livre toute l'année à la débauche, aux mauvais propos, et puis, un jour, il se jette aux pieds de son seigneur.

« — Mon bon seigneur, dit le vieillard avec l'accent d'un affreux désespoir, au nom de Dieu, viens-nous en aide. Et il me dit grossier encore! Ah! je vous le dis devant Dieu; je n'ai plus moyen de vivre... Sophron Jakovlitch m'a pris en haine; pourquoi? Dieu seul le sait; mais il m'a ruiné, accablé, perdu..... Voilà mon dernier enfant.... eh bien.... (sur les joues jaunes et ri-

dées du vieillard roula une larme)..... Au nom de Dieu, mon bon seigneur, viens à notre aide...

« — Et ce n'est pas nous seul qu'il persécute, dit le jeune paysan.

« Arcadi Pavlytch prit feu à ce mot du pauvre garçon, qui s'était tenu jusque-là si morne.

« — Et toi, qui t'a interrogé? dis. Si on ne te questionne pas, comment oses-tu parler? Qu'est-ce que c'est donc? Tais-toi!... tais-toi... Ah! mon Dieu! mais c'est une révolte cela! Ah! avec moi il ne fait pas bon se révolter; je...

« Arcadi Pavlytch allait faire quelque mouvement trop vif et dont il se serait repenti après, mais probablement il se ressouvint de ma présence, car il se contint et fourra ses mains dans ses poches; puis il me dit en français: « Je vous demande pardon, mon cher, » avec un sourire forcé en baissant le ton: « c'est l'envers du tissu, le mauvais côté de la médaille. » Et il reprit en russe, s'adressant aux paysans, mais sans les regarder:

« — C'est bon, c'est bon; je prendrai mes mesures... c'est bon, allez... (les paysans ne bougeaient pas). Eh bien, mais je vous ai dit que c'est bien... partez donc... Je donnerai des ordres, on vous dit; allez.

« Arcadi leur tourna le dos et murmura: « Toujours des désagréments! » puis il regagna à grands pas la maison de son bourmistre; celui-ci le suivait. Comme je n'étais pas disposé à marcher au pas redoublé, je regardai ce qui restait du groupe. L'ex-soldat, édile à monstrueuses moustaches, remuait le menton et avait les yeux hors de la tête, comme il arrive à certains hommes d'action au moment d'une expédition lointaine et pressée. L'ancien, le sénieur, n'ayant rien de mieux à faire en ces conjonc-

tures, se mit à effrayer les canards, à les obliger de gagner l'autre rive de la mare. Les suppliants, après une stupeur de deux minutes, se regardèrent l'un l'autre et prirent leur course vers leur endroit sans regarder derrière eux.

« Deux heures après cette scène, j'étais à Reabof, et là, prenant pour compagnon un nommé Anpadiste, paysan que je connaissais, je me promis d'être enfin tout au plaisir de la chasse. Jusqu'au moment de mon départ, M. Péenotchkine avait paru bouder Sophron; je ne pouvais m'empêcher de penser que le matin j'avais cédé fort mal à propos à l'invitation de rester et de voir. J'étais si fort occupé de cela, malgré moi, qu'en cheminant avec Anpadiste je lui dis quelques mots au sujet de M. Péenotchkine et des paysans de Chipilovka, et lui demandai s'il connaissait le bourmistre de l'endroit.

« — Sophron Jacovlitch, quoi!

« — Oui; et quel homme est-ce?

« — Ce n'est pas un homme, c'est un chien, et un chien si mauvais que d'ici à Koursk on ne trouverait pas son pareil.

« — Quoi, vraiment!

« — Eh! monsieur, Chipilovka n'a que l'air d'appartenir à... à ce... bah! n'importe ses patrons[1]... à M. Péenotchkine; ce n'est pas ce monsieur-là qui possède : le vrai possesseur, c'est le seul Sophron.

« — Tu crois?

« — Il a fait de Chipilovka, pour sa vie entière, un domaine à lui; songez qu'il n'y a pas là un paysan qui

[1] Le nom de baptême et celui du père sont employés ensemble toutes les fois qu'on veut honorer la personne à qui l'on s'adresse ou de qui l'on parle : leur suppression dans le discours équivaut à une injure.

ne soit endetté jusqu'au cou à son égard, de sorte qu'il les tient tous dans sa main; il les emploie comme il veut, les envoie où il veut, fait d'eux ce qu'il lui plaît... Ils sont ses souffre-douleurs.

« — J'ai ouï dire qu'ils sont à l'étroit, que le terrain leur manque.

« — Est-ce que le terrain manque jamais dans nos districts? Sophron loue aux Khlynof quatre-vingts arpents et à ceux de notre endroit cent vingt autres : voilà deux cents arpents tout trouvés. Et il ne trafique pas seulement de terrains; il fait commerce de chevaux, de bétail, de goudron et de résine, de beurre et de chanvre, et de cent autres articles; il est habile, très-habile, et comme il est riche, l'animal! Mais il a la rage de battre, voyez-vous; c'est un chien, un chien enragé, ce n'est pas un homme; je vous le répète, c'est une bête féroce.

« — Pourquoi les paysans ne portent-ils pas plainte contre lui à leur vrai seigneur?

« — Eh, monsieur! le seigneur touche son revenu; on est exact, il est satisfait. En cas de plainte, qu'est-ce qu'il fera? Il dira au plaignant : « Va-t'en, va-t'en, va, sinon il te..... Eh bien, va donc, sauve-toi, ou tu seras arrangé, tu sais, comme il a arrangé celui-ci et celui-là.

« Ce propos me rappela Anthippe et son fils, et je dis très-brièvement ce qu'en effet j'avais vu le matin.

« — Eh bien, à présent, dit Anpadiste, Sophron mangera le vieillard, il lui sucera jusqu'à la moelle des os. Le staroste, de son côté, ne lui parlera plus qu'à grands coups de poing. Ah! le pauvre homme! Et par quoi a commencé sa vie de tourments? Il y a cinq ou six ans, il a résisté à Sophron pour une bagatelle, devant d'autres, et il s'est dit entre eux quelques mots qui sont restés sur

le cœur du bourmistre. Il n'en fallait pas davantage; il a commencé tout d'abord par le gêner, puis il l'a serré toujours de plus près, et à présent il le ronge, il sait sur qui il peut faire litière : il n'ira pas s'attaquer aux vieillards riches d'ongles, de dents, d'argent, de fils et de neveux; mais là il avait beau jeu. Vous savez qu'il a fait recrues, sans égard au tour de rôle, deux des fils d'Anthippe, l'exécrable coquin qu'il est! »

Telle est donc la misère du peuple russe, misère immense, misère sans remède! Il sera exploité, broyé jusqu'au dernier jour de sa vie; la mort seule l'arrachera à l'oppression. Lugubre dérision du sort! La civilisation elle-même, cette lumière qui vivifie et qui réjouit tous les autres peuples d'Europe, la civilisation se tourne contre lui. Il subit le contre-coup terrible de ces besoins irritants, de cette corruption raffinée que ses maîtres y ont puisés. C'est triste à dire, mais le peuple russe serait infiniment moins malheureux s'il n'avait affaire qu'à des seigneurs franchement barbares. La Russie y gagnerait aussi de son côté, car l'Europe n'aurait plus du moins à maudire en elle ce contraste déshonorant de quelques centaines de familles investies de tous les droits de propriété, de tous les priviléges du luxe, et de plus de quarante millions d'âmes déshéritées de tout droit et traitées en bêtes de somme.

Nous avons, dans ce chapitre, multiplié nos emprunts aux *Mémoires d'un seigneur russe;* c'est qu'il nous a semblé que la matière que nous avions à traiter ne pouvait s'abriter sous une autorité meilleure. Il était à craindre qu'en nous bornant à produire les résultats de

notre expérience personnelle, on ne nous accusât d'exagération. L'appui d'un témoin russe et d'un témoin aussi modéré, aussi impartial que M. Ivan Tourghenieff sauve notre responsabilité. Ce qui surprendra peut-être, c'est qu'il ait pu écrire de pareilles choses en Russie. La censure impériale est donc aveugle? dira-t-on. Non, certes, elle ne l'est pas; et, si M. Tourghenieff eût hasardé la moidre allusion aux abus du pouvoir autocratique, elle n'eût pas manqué de faire jouer ses ciseaux. Mais de quoi s'agit-il dans son livre? Des misères du peuple, des ridicules et des cruautés des seigneurs, des droits de l'humanité méconnus, des sentiments de la nature tournés en ridicule, en un mot de toute cette barbarie cupide et tracassière qui caractérise le régime normal des provinces de l'empire. Sur ce point, la censure devait rester muette. Les Russes ont une manière de sentir et d'apprécier qui ne ressemble en rien à la nôtre ; ils rient où nous frémirions : qu'on se rappelle les applaudissements dont on couvrit à Saint-Pétersbourg le *Reviseur* de Gogol, cette pièce monstrueuse pour laquelle le public de Paris n'a eu que des sifflets. Laissons donc les Russes à leur destinée ; et, si leur triste naïveté les pousse parfois à lever le voile qui nous dérobe les mystères de leur vie, rendons-leur-en grâce : nous saurons du moins à quoi nous en tenir, et nous n'en voudrons plus aux esprits délicats qui refusent de fraterniser avec eux.

LA MISSION DE LA RUSSIE

I

Ce que pense le peuple russe de sa mission. — Quelle est cette mission. — Formule de M. de Haxthausen. — Manière dont il la justifie. — Contradictions. — Les Russes deviennent fripons en touchant à la civilisation européenne. — Ils n'en prennent que le poison. — Barbares léchés. — Conséquence de ceci relativement à leur prétendue mission. — La civilisation n'est point une simple affaire de colportage. — Conditions pour sa transmission. — Discussion avec M. de Haxthausen. — Jugement général sur l'ouvrage de cet écrivain. — Rome et la Russie. — En quoi elles se ressemblent.

Où va la Russie? Quelle est cette mission dont les tzars la disent investie et qu'ils proclament avec tant d'éclat toutes les fois qu'il leur plaît de troubler le monde? Problème dont le dernier mot est encore dans les nuages.

Prenons d'abord le peuple. Que pense-t-il de son avenir? Hélas! c'est à peine s'il a la conscience de son présent. Abruti dans son âme, déshérité de tous les biens de la vie, il a fait, ce semble, un pacte éternel avec la misère; son ambition la plus haute ne va pas au delà du morceau de pain qui le tient suspendu au-dessus de la tombe. On dirait d'une de ces bêtes des bois rudement matées qui vont et viennent dans leur cage, n'osant lever leurs paupières et retenant au fond de leur gorge le hurlement superbe qui naguère était le signe de leur force.

Jusqu'à nouvel ordre, le peuple russe ne saurait avoir d'autre mission que de se conquérir lui-même et de s'enfanter à l'humanité et à la liberté.

Mais, s'il en est ainsi du peuple russe, qui donc a inventé cette mission privilégiée qu'on s'obstine à lui attribuer? Ses maîtres, sans doute : cela fait si bien dans leurs fastueux manifestes.

Encore une fois, quelle est cette mission?

Un écrivain allemand, M. de Haxthausen, prétend en donner la formule mathématique : « *La mission dévolue aux Russes*, dit-il, *est de servir de médiateurs entre l'Europe et l'Asie, et de transmettre à l'Orient la civilisation occidentale* [1]. »

Cette formule ne laisse rien à désirer, ni pour la précision, ni pour la clarté. Comment M. de Haxthausen s'y prend-il pour la justifier? La manière est curieuse; nous citons textuellement :

« Nulle part, les dangers qu'entraîne la culture moderne de l'Occident ne se manifestent d'une manière aussi évidente qu'en Russie. Il y a beaucoup de Russes qui, grâce à une éducation parfaite, se sont approprié tous les avantages de la civilisation européenne, et dont l'esprit, le cœur et le caractère sont parfaitement d'accord. On peut leur appliquer la maxime : *La philosophie imparfaite éloigne les esprits de Dieu, tandis que la sagesse parfaite les lui ramène*. Mais le contact d'une demi-civilisation exerce sur les Russes une influence éminemment corruptrice. On dit que le Russe, en coupant sa barbe et en quittant son caftan pour endosser le frac ou la redingote européenne, devient un fripon. On a souvent appelé

[1] *Études sur la situation intérieure, la vie nationale et les institutions rurales de la Russie*, t. III, p. 188.

les Russes formés sur l'exemple des mœurs occidentales *des barbares léchés*. Cette expression est absolument fausse. Les Russes ne sont pas des barbares, mais une race noble, fraîche, pleine de force et d'esprit, dévouée aux sentiments religieux, aux bonnes mœurs; mais dès que leur sang est infecté du poison de la civilisation moderne, leurs vertus nationales disparaissent, et il ne reste que l'animal qui est au fond de chaque homme. Alors le Russe apparaît encore plus dégradé que les membres des nations occidentales, qui supportent mieux le poison de la civilisation parce qu'il s'est assimilé depuis longtemps à leurs mœurs [1]. »

Nous laisserons au lecteur le soin de relever les contradictions de détail que renferme ce passage; nous ne le considérerons que par rapport à la formule donnée plus haut.

Comment supposer au peuple russe, et cela en termes si dogmatiques, la mission de transmettre à l'Orient la civilisation occidentale, lorsque l'on affirme en même temps que le seul contact de cette civilisation n'aboutit qu'à le transformer lui-même en fripon et qu'à éveiller en lui les instincts dépravés de l'animal? La transmission d'une civilisation n'est pas cependant une simple affaire de colportage; pour y réussir, il faut en sentir bouillonner en soi la séve, en être imprégné jusqu'au fond de l'âme. « *Nemo dat quod non habet,* » disaient les Latins.

Il est vrai que M. de Haxthausen semble vouloir ne parler ici que d'une demi-civilisation, et sans doute qu'il entend par là la civilisation française, car cet écrivain allemand ne manque jamais l'occasion de donner un coup de griffe à la France. Mais, admise cette hypo-

[1] Ouvrage cité plus haut, p. 217.

thèse, la logique du noble écrivain n'en bronche pas moins. Si le Russe n'est apte qu'à se civiliser à moitié, si son génie, si ses mœurs sont tels, que, ne pouvant dominer le poison de la civilisation, il s'en laisse nécessairement infecter, comment pourra-t-il la transmettre à d'autres dans son essence pure? Celui que dévore la peste ne porte-t-il pas partout avec lui sa contagion?

Du reste, l'ouvrage de M. de Haxthausen est plein de ces anomalies, le troisième volume, surtout. Dans les deux premiers, l'auteur est beaucoup plus conséquent. Économiste distingué, il y sort rarement de sa spécialité, et en tous cas c'est presque toujours pour faire quelque découverte utile. C'est lui qui le premier, dans la presse européenne, a tenté d'expliquer la commune russe; et, bien que notre opinion sur cette institution diffère essentiellement de la sienne, nous ne pouvons nous empêcher de rendre hommage à son travail. Quand plus tard M. de Haxthausen a voulu aborder le terrain de la politique, il a été infiniment moins heureux; il s'y fourvoie à chaque pas. Ce n'est plus l'appréciateur judicieux et impartial, c'est l'homme du système, du parti pris. Toutefois, comme il ne peut abdiquer son génie pratique, son rôle d'observateur, les faits continuent de se presser sous sa plume, et c'est là ce qui le perd; car neuf fois sur dix les faits démentent ses doctrines. Les extraits cités plus haut nous en donnent un frappant exemple. Mais, ce qui perd l'auteur sauve le lecteur. Pour retirer un fruit sérieux de l'ouvrage de M. de Haxthausen, on prendra les faits bruts et on laissera de côté les jugements et les théories qui leur servent de cadre.

Revenons à la mission de la Russie. M. de Haxthausen s'étend sur ce sujet avec complaisance, il en fait le point

de départ d'une vaste et nuageuse dissertation historique, où il remonte presque jusqu'au déluge. Nous ne le suivrons pas dans cette marche rétrospective ; nous demanderons seulement pourquoi, à propos de la mission de la Russie, l'idée lui vient de placer le nom de Rome. Qu'y a-t-il de commun entre Saint-Pétersbourg ou Moscou et la ville aux sept collines?

Quand les Romains débordaient sur le monde, ils laissaient partout sur leurs pas les bienfaits de leur civilisation supérieure ; ils ne recherchaient pas seulement la conquête brutale des territoires, il aspiraient surtout à la conquête des esprits. Telles étaient la force et la séduction de leur génie, qu'ils s'assimilaient leurs vaincus avec une facilité extrême. Ceux-ci étaient fiers de vivre sous leur sceptre et de se dire Romains. Aussi, Rome ne se contentait-elle pas de ranger les peuples conquis parmi ses sujets, elle en faisait encore des citoyens ; loin d'éteindre en eux toute vitalité propre, elle y saisissait ce qu'elle y trouvait de fort et de splendide, et en l'associant à son élément national, elle lui communiquait une fécondité plus puissante. Rome n'absorbait pas, elle fusionnait. Tous les dieux du monde ont eu leur place au Capitole. De là vient le prestige qui a suivi Rome à travers les siècles et qui aujourd'hui encore fait de son génie la pierre angulaire de toute grande civilisation.

En est-il ainsi de la Russie? Examinons brièvement les diverses phases de son développement historique.

II

Marche de la Russie dans l'histoire. — Ses trois routes. — Conquêtes ruineuses et continues. — Leur rapport avec la mission de la Russie. — Le fait matériel et l'usage moral. — Pas un peuple conquis par la Russie qui soit fier de se dire russe. — Le citoyen romain. — Ce que la Russie fait de ses conquêtes. — Leur division en deux classes. — Barbarie maintenue, civilisation étouffée. — Asiatiques et Européens. — Pologne et Finlande. — Provinces baltiques. — Système délétère. — Partout la Russie marche au rebours de sa prétendue mission.

Jusqu'au milieu du neuvième siècle, la Russie est morte pour l'histoire : isolée au fond de ses steppes, elle se débat avec des hordes inconnues qui tour à tour l'asservissent ou l'abandonnent. En 862, Rurik, appelé par elle, commence à la mettre en relief; le monde apprend qu'il y a par delà les brumes du Nord une race nombreuse dont un chef étranger se prépare à exploiter la force. En effet, bientôt les Russes entrent en campagne : Kieff, ville polonaise, tombe en leur pouvoir; Constantinople les voit poindre au Bosphore : deux grandes routes désormais ouvertes et que les Russes ne quitteront plus. Pierre le Grand leur en ouvrira plus tard une troisième.

Ainsi, le signal des conquêtes est donné : les Russes étendent leurs mains à l'horizon, et partout ils saisissent une nouvelle proie. La Livonie, l'Esthonie et la Courlande; l'Ingrie, la Carélie, la Finlande, la Lithuanie et la Pologne; les pays des Cosaques, la Crimée, la Géorgie et la Bessarabie, l'Oural et la Sibérie, viennent successivement s'ajouter à leurs domaines. Par eux le monde est mis en coupe réglée, et s'ils veulent être fidèles à la voix du plus grand de leurs monarques, ils

ne se reposeront que lorsqu'ils l'auront complétement asservi, et qu'ils se seront placés eux-mêmes au sommet de l'humanité [1].

Assurément il y a dans tout ceci un immense spectacle, et, sous ce rapport, la Russie n'est pas sans analogie avec Rome. Mais, pour établir la mission qu'on lui attribue, il faut considérer autre chose que le fait matériel de ses conquêtes, il faut voir l'usage moral qu'elle en a fait.

De tous les peuples que la Russie a ralliés sous son sceptre, en est-il un seul qui s'en applaudisse, un seul qui soit fier de pouvoir dire : « Je suis sujet du tzar? » Non, pas un seul. Plus que jamais, le Polonais, le Lithuanien, le Finlandais, l'Allemand des provinces baltiques, le Cosaque, le Tatar, le Turc, le Samoyède même, tiennent à leur nom originel. Leur dire : « Vous êtes Russes, » c'est leur jeter l'injure à la face.

Ceci est significatif. Quand on demandait au tributaire de Rome qui il était, il redressait la tête et répondait avec majesté : « *Sum civis romanus!* »

Pourquoi cette répugnance des peuples conquis par la Russie à s'avouer Russes? On conçoit qu'à des vaincus toute qualification rappelant la perte de leur indépendance soit odieuse; mais enfin, quand ils ont affaire à un vainqueur noble et généreux, à un vainqueur qui les associe fraternellement à sa force et les rend solidaires de sa gloire, il arrive toujours un moment où ils oublient leur malheur et où ils se félicitent de leur destinée. L'Alsace et la Lorraine déchireraient-elles aujourd'hui les traités qui les ont inféodées à la France?

Qu'est-ce que la Russie fait donc de ses conquêtes?

[1] Voir notes 1.

Ici les échos de l'histoire rendent un son lugubre.

Deux sortes de peuples ont été conquis par la Russie : des Asiatiques et des Européens; les premiers païens ou musulmans, les seconds chrétiens.

Disons-le tout d'abord, entre les Russes et les Asiatiques l'analogie est flagrante : même caractère, mêmes penchants, à la liberté près. Ils se rapprochent également par le génie religieux ; leurs fétiches seuls diffèrent. Le paganisme des Sibériens a son pendant dans le culte matérialiste que les Russes rendent à leurs empereurs et à leurs saints ; le fanatisme musulman, dans le fanatisme orthodoxe. Un écrivain de la *Revue des Deux-Mondes* appelait dernièrement la religion russe un *mahométisme chrétien*. Ce mot est juste. S'il existe une différence entre les Asiatiques et les Russes, elle n'est pas même à l'avantage de ces derniers. Nous préférons les schamanes de Sibérie dansant devant leurs idoles aux popes de Russie courbés aux pieds de leur tzar ou de leur saint Nicolas. L'ignorance étonne et provoque le zèle, l'abrutissement indigne et soulève la colère. Comparons aussi le fatalisme du Tatar au fatalisme du moujik, l'un s'inspirant du dogme religieux, l'autre d'une résignation servile. Qui ne votera pour le Tatar?

Ceci posé, on se demande en quoi la domination russe a pu profiter aux peuples d'Asie [1].

Trois instruments servent ici à son action : le soldat, l'agent de police et le pope.

Le soldat maintient le vaincu dans l'effroi ; il l'empêche de déserter ou de se révolter.

[1] Rappelons encore qu'il ne saurait être question ici d'influence de peuple à peuple, et par conséquent de mission nationale : c'est le gouvernement seul qui est et qui peut être en scène.

L'agent de police le rallie au centre gouvernemental et l'organise : en même temps, pour rester fidèle à ses mœurs natives, il le pille et le vole.

Le pope le convertit; à quoi? On ne saurait trop le dire.

Le pope, envoyé en mission, bourre sa besace de tabac et de flacons d'eau-de-vie : voilà son Évangile! Il parcourt avec lui les déserts de l'Oural et de la Sibérie; au besoin, des soldats à la moustache redoutable, des argousins armés du knout, le protégent et lui servent d'auxiliaires.

« Qui veut se faire baptiser? »

Les idolâtres accourent. A chaque immersion un paquet de tabac et un verre d'alcool.

La grâce opère, les néophytes y cèdent à l'envi; d'un pope ils vont à un autre pope et reçoivent ainsi une foule de baptêmes.

Ceci paraît burlesque, rien n'est plus vrai pourtant; nous tenons le fait de personnes sûres; nombre de voyageurs, et de voyageurs consciencieux, l'ont d'ailleurs raconté.

Et, pendant ce temps-là, le gouvernement russe publie avec fracas dans ses journaux les miracles de son action civilisatrice. A l'entendre, les idoles tombent en poussière à la voix de ses missionnaires, les eaux du baptême coulent à flots, et de tous les coins de l'Oural et de l'Altaï, les païens convertis se pressent dans le giron de l'Église orthodoxe. Est-il sincère? nous l'ignorons. Toujours est-il qu'il soustrait ses envoyés religieux à toute rivalité, à tout contrôle. Malheur au prêtre catholique ou au pasteur protestant qui briguerait l'honneur de partager leur tâche! Chacun de leurs succès tournerait à leur défaite, et ils resteraient comme proscrits dans

ces mêmes lieux qui les avaient vus arriver comme apôtres. Hors des lois du saint synode point de salut.

Ce qui prouve cependant que le zèle de la foi orthodoxe et la passion d'y convertir les infidèles tiennent beaucoup moins au cœur du gouvernement russe qu'il ne voudrait le faire croire, c'est que toutes les fois que sa politique y trouve quelque intérêt, il n'hésite pas à se déclarer le champion des cultes ennemis. Voici un fait :

Il existe dans les écoles de cadets de l'empire un certain nombre d'enfants amenés du Caucase, soit comme prisonniers, soit comme otages. Nicolas les fait élever dans le but de les renvoyer un jour, après qu'ils auront été initiés aux mœurs russes, parmi leurs sauvages concitoyens; il espère qu'ils réussiront à affaiblir par leur influence cette haine nationale contre laquelle ses armes échouent constamment. On s'imagine sans doute qu'un des premiers soins de Nicolas, à l'égard des jeunes Caucasiens, est de les faire instruire dans la foi orthodoxe. On se trompe. Nicolas, qui tient avant tout à ce qu'ils soient bien accueillis de leurs parents, ordonne qu'ils soient élevés dans la religion de ces derniers, c'est-à-dire dans la religion musulmane. Cet ordre est tellement rigoureux, que si quelqu'un de ces enfants demande de lui-même à recevoir le baptême, on le lui refuse impitoyablement.

Nous citerons encore un autre fait qui intéresse également la question qui nous occupe. Dans un document publié naguère, le gouvernement russe, voulant justifier l'évacuation et la démolition de ses forts du littoral de la mer Noire, nécessitées par le besoin où il était de concentrer ses moyens de défense, allégue que, ces forts n'ayant été construits que dans le but d'empêcher le commerce

des femmes, pratiqué de temps mémorial entre les Circassiens et les Turcs, ils devenaient superflus du moment où l'intervention de la flotte anglo-française pouvait y suppléer efficacement. Or, rien n'est plus faux. Sans doute, à l'origine de sa conquête, le gouvernement russe mit des entraves au trafic des Circassiennes. C'était un moyen de capter les applaudissements de l'Europe; c'était aussi enlever aux chefs du pays leur plus grande source de richesse. Mais ceux-ci ayant réclamé plus tard contre une telle mesure, il ne se fit aucun scrupule de la retirer. Ce fut même là un des premiers actes par lesquels le prince Woronzoff signala sa prise de possession de la vice-royauté du Caucase. On espérait ainsi disposer les Tscherkesses en faveur de la Russie. Remarquons en passant que cette même puissance, qu'effarouche si peu la traite des blancs, témoigne le plus vif empressement à mettre son nom au bas des traités qui ont pour but l'abolition de la traite des noirs. Cela fait compensation.

Ainsi donc, disons-le hautement, les peuples de l'Asie n'ont rien gagné en civilisation à la domination russe. On nous objectera peut-être l'ordre, l'industrie, le commerce. Nous ne reconnaissons point l'ordre là où la police agit exclusivement. Quant à l'industrie et au commerce, il est douteux que les peuples dont nous parlons n'eussent pu les élever, sans le concours de la Russie, au point où ils sont aujourd'hui. D'ailleurs, qui en a recueilli les fruits?

Nous arrivons aux conquêtes européennes, aux peuples chrétiens. Si la Russie s'est montrée si impuissante pour le bien en Asie, en revanche, elle a déployé en Europe une habileté triomphante pour le mal. Et ici, nous ne voulons pas parler des violences sans nom, des ivresses

de barbarie qui accompagnent toujours les premiers moments de son occupation; c'est la fatalité inévitable de la guerre. Nous prenons cette occupation en pleine paix et aux époques où rien n'en vient troubler la jouissance normale.

Comment la Russie a-t-elle traité les provinces baltiques? comment a-t-elle traité la Finlande et la Pologne?

C'est en vertu de la capitulation de Riga, en 1710, et de la paix de Nystad, en 1721, que la Livonie et l'Esthonie ont passé sous le sceptre des tzars. Plus tard, en 1795, la Courlande vint partager leur sort. Il fut stipulé formellement pour les deux premiers pays que la foi luthérienne et les institutions germaniques y seraient maintenues. Catherine accorda spontanément au troisième les mêmes conditions. Serments éphémères! Aujourd'hui, les provinces baltiques sont livrées sans pudeur à toutes les tortures du régime russe. Des employés russes, des prêtres russes y pullulent de toutes parts. S'il s'y révèle quelque talent, défense à lui de se produire, sinon au bénéfice des chancelleries russes. Le code russe lui-même, le *Swod*, prévaut presque universellement dans les trois provinces. Leurs colléges sont fermés à tout enfant qui ne sait pas le russe; il en est de même de l'université de Dorpat, spécialement fondée cependant pour le maintien et la propagation de la science allemande. Les droits des facultés y sont mis à néant; le ministre des cultes nomme directement leurs professeurs. Quant à la religion, d'odieuses attaques ont été dirigées contre elle dans ces dernières années. Elles ont échoué; mais le gouvernement russe n'est pas à bout; il reprendra quand il le voudra son œuvre infernale, et alors, dit un écrivain allemand, ces beaux domaines de

la Baltique, antique et glorieux théâtre du civisme allemand, absorbés dans la barbarie moscovite, seront perdus à tout jamais pour le renom germanique.

Que dirons-nous de la Finlande? Alexandre s'était engagé vis-à-vis d'elle, comme ses prédécesseurs l'avaient fait vis-à-vis des provinces baltiques, à respecter sa religion et sa constitution nationales [1]. A son avénement au trône, Nicolas publia un manifeste où il contracta le même engagement.

Il s'exprimait ainsi :

« Puisque par la mission de la Providence nous recevons en héritage le gouvernement du grand-duché de Finlande, nous déclarons confirmer la religion du pays, ses lois fondamentales, ainsi que tous les droits et priviléges dont jouissent tous les habitants dudit duché depuis le premier jusqu'au dernier, et nous promettons de con-

[1] Alexandre notifia cet engagement aux peuples de la Finlande dans un manifeste daté du 27 mars 1809, manifeste qu'il confirma ensuite, le 21 février 1816, par un ukase dont il importe de rappeler les termes : « Convaincu que la constitution et les lois, qui, par leur accord parfait avec le caractère, les mœurs et la civilisation du peuple finlandais, ont été depuis longues années le fondement de la paix et de la tranquillité du pays, ne peuvent être supprimées ou altérées sans danger pour cette paix et cette tranquillité, nous avons, dès les premiers moments de notre domination sur la Finlande, approuvé et maintenu solennellement, non-seulement les mêmes constitutions et lois, ainsi que tous les priviléges qui en découlent pour chaque citoyen, mais encore, après en avoir conféré préalablement avec les états rassemblés, établi une administration spéciale, qui, sous le nom de notre conseil d'État, conseil formé de Finlandais, administrera en notre nom les affaires civiles du pays, et, dans les choses criminelles, jugera en dernière instance, indépendamment de toute autre puissance que de celle des lois suivant lesquelles nous mêmes, en qualité de souverain, réglons aussi notre administration. Et, par cette notification, nous voulons faire connaître quel a toujours été et quel sera toujours notre principe de conduite à l'égard de nos sujets de Finlande, et qu'à perpétuité nous confirmons la parole qu'ils ont reçue de nous, touchant le maintien de leur constitution particulière, sous notre règne et celui de nos successeurs. »

server ces droits et lois sans atteinte dans toute la plénitude de leur force. »

Nicolas, il faut le dire, affecta pendant un certain temps une fidélité consciencieuse à son serment. Telle est la marche habituelle du gouvernement russe : il ne rompt jamais brusquement en visière, il prépare d'abord son terrain; mais il ne perd rien pour attendre.

Convaincu qu'il n'arracherait jamais du cœur des Finnois leur antique affection pour la Suède, et qu'il tenterait vainement de les identifier à la Russie, Nicolas tourna la difficulté en s'efforçant de réveiller en eux l'instinct purement national : système habile qui, en effet, devait avec le temps unir la conquête à la métropole, et, par suite, créer entre elles une mystérieuse solidarité. Comment les Finnois eussent-ils pu refuser leurs sympathies à ceux qui les relevaient de la tombe et qui leur rendaient l'usage de leur vie propre?

Mais le système inauguré par Nicolas ne devait pas tarder à subir des modifications profondes. Dans tout acte du gouvernement russe, il y a toujours un principe d'égoïsme brutal. Or l'égoïsme est fécond en injustices et en violences. D'ailleurs, en usant de ménagements à l'égard des peuples de la Finlande, en favorisant l'essor de leur nationalité, le gouvernement russe jouait un jeu essentiellement faux. Il faisait rayonner aux yeux de ces peuples, comme un but suprême, ce qui dans son intention n'était qu'un simple moyen. Que lui importait la nationalité de la Finlande? Il la redoutait plutôt. Ce qu'il lui fallait, c'était une assimilation.

La Finlande devina cette tendance dès le début; elle en fut vivement impressionnée. Quoi donc ! s'assimiler à la Russie ! un pays où le premier des seigneurs est moins

civilisé cent fois, au fond de l'âme, que le dernier des paysans finlandais! La Finlande résista sourdement, ou plutôt elle s'enveloppa dans son stoïcisme impassible, et ramassant du champ de la patrie toutes les gerbes de bon grain, elle n'y laissa à glaner aux agents de l'autocrate que des plantes parasites et des épis déjà pourris.

Irrité de son insuccès, le gouvernement russe changea de plan : de l'assimilation il visa à l'absorption.

Le travail qu'il entreprit dans ce but s'est poursuivi et se poursuit encore, avec une ténacité effrayante. Chaque jour arrache une ligne de plus au texte de ce serment, qui avait garanti à la Finlande son antique constitution. Les ukases débordent; tout plie sous leur flot. Plus de représentation nationale; un sénat, comme à Saint-Pétersbourg ; plus de liberté de la presse, une censure stupide et abrutissante[1] ; plus de respect pour la langue

[1] La censure finlandaise est taillée sur le même modèle que la censure russe. Cependant, si elle était complétement abandonnée à elle-même, elle serait loin de se signaler par les mêmes absurdités, les mêmes sottises. Le censeur finlandais n'est pas encore abruti à ce point; aussi le gouvernement russe le tient-il dans une perpétuelle dépendance. Dès que la chose qui lui est soumise offre quelque importance, il ne peut en décider sans prendre préalablement l'avis d'un comité établi *ad hoc* à Saint-Pétersbourg, dans les bureaux mêmes du prince Menschikoff, qui est, comme on sait, gouverneur général de la Finlande. Il résulte de là que le censeur finlandais est d'une réserve, d'une timidité dont on ne saurait se faire une idée; tout l'effarouche. C'est assez dire que les esprits distingués désertent de plus en plus cette institution; depuis quelques années surtout, le gouvernement russe lui a imprimé un caractère si odieux, que ceux-là mêmes qui tiennent le plus aux appointements qui y sont attachés, n'osent avouer qu'ils en font partie. En 1850, un censeur ayant donné sa démission, on ne trouva pour le remplacer qu'une espèce de scribe subalterne bon, tout au plus pour faire un manœuvre.

Il serait curieux, du reste, de produire ici quelques-uns des exploits de la censure russe. « On ferait des volumes, dit un auteur, avec les facéties grotesques auxquelles elle se livre si souvent. Dans une fable intitulée le *Coq*, elle biffe le mot *tyran* qui se trouve là sans malice. Le mot polonais *wolnosc*, qui

indigène ; toutes les faveurs à ceux qui parlent russe ; plus de légalité ; de l'arbitraire. Naguère encore le peuple pouvait appeler à la cour suprême du sénat des abus

signifie liberté, la pénètre d'horreur ; elle le poursuit jusque dans des phrases proverbiales comme celle-ci : *Cet homme a beaucoup de liberté dans ses allures ;* à la place de *liberté* elle fera mettre *agilité.* »

La proscription du mot *liberté* entraîne jusqu'à celle des adjectifs et adverbes qui en découlent. Un professeur de mathématiques ayant présenté dernièrement à la censure de Saint-Pétersbourg le manuscrit d'un ouvrage de mécanique, il se trouva qu'en définissant une machine, il disait d'elle que ses rouages devaient tourner librement. La censure biffa le mot *librement.* On lisait dans le même manuscrit que la ligne droite s'étend dans un espace infini et *sans bornes ;* la censure effaça les mots *sans bornes.* Qui donc en Russie, autre que l'autocrate, a le droit de ne pas être borné ?

Assurément de telles niaiseries sont bien misérables ; le tort en retombe tout entier sur le gouvernement russe. Au milieu des obsessions et des tracasseries dont il poursuit sans cesse ses malheureux agents, leur esprit perd tout aplomb. Un des censeurs de Moscou, homme de sens, qui avait parfaitement compris sa position, et qui voulait s'en épargner les ennuis, s'était arrêté à un parti décisif, au parti le plus sage, celui de ne rien laisser passer du tout. Comme on lui demandait si l'oraison dominicale ne trouverait pas au moins grâce devant son tribunal : « Ah ! ah ! répondit-il, cela dépend ; il y a là certains mots passablement suspects. *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien* frise singulièrement le socialisme, et ce verset : *que votre règne arrive !* ne dirait-on pas que l'on est peu satisfait de celui dont on jouit ? » (Voir encore notre *Question russe*, 2e édit., p. 23 et suiv.)

Pendant notre dernier séjour en Finlande, charmé d'une magnifique solennité académique qui avait eu lieu à Helsingfors, nous entreprîmes de la décrire et de faire imprimer notre travail dans le pays. La censure finlandaise, à laquelle il devait être soumis, l'accueillit d'abord avec plaisir, et déjà elle allait donner son *imprimatur*, quand tout à coup le souvenir du comité Menschikoff se réveilla dans son esprit. Elle eut peur et envoya notre manuscrit à Pétersbourg. Obligé nous-même de partir aussi pour la même ville, nous y arrivâmes presque en même temps que lui. La chose nous paraissait si peu importante, que nous croyions n'avoir qu'à nous présenter à la chancellerie du comité pour la terminer immédiatement. Nous nous trompions : des pourparlers furent engagés, des objections mises en avant ; bref, cette simple relation d'une fête académique, que nous nous étions amusé à écrire, avait pris les proportions d'une affaire d'État. Pour en finir, nous retirâmes notre manuscrit des mains de la censure, jurant bien de ne jamais plus briguer l'honneur de faire gémir les presses russes.

d'autorité des gouverneurs provinciaux; maintenant ce droit lui est retiré; les gouverneurs ne relèvent plus que du pouvoir central; c'est assez dire qu'ils sont inviolables. Conformément à la constitution qui lui a été garantie, ce même peuple devrait être au courant de l'emploi des deniers de l'État et des motifs pour lesquels sa dette nationale s'allége ou s'aggrave. Il n'en sait rien. La seule opération au sujet de laquelle des explications lui ont été données, est l'emprunt des deux millions de roubles destiné à fonder la banque de Finlande. Ce n'est que par accident qu'il apprend, par exemple, que la forteresse russe des îles d'Aland a été construite à ses frais, qu'il en est de même des hôpitaux militaires et des casernes russes qui s'élèvent dans ses villes, et qu'enfin il entre pour une large part dans les pensions et gratifications que le gouvernement russe distribue journellement aux employés qui l'oppriment et à la police qui le trahit. Malheureux pays où tout marche contre la logique et où les principes les plus sacrés sont confondus! Quand la Finlande appartenait à la Suède, les hautes facultés de l'intelligence, la dignité du caractère, la moralité de la vie, y étaient en honneur. Il n'en est plus ainsi aujourd'hui. Les faveurs du gouvernement russe recherchent surtout les esprits serviles et les cœurs félons. La Finlande ne manque pas d'hommes de talent, de génie même; on les laisse croupir dans l'oubli; le poëte Runeberg, un poëte dont tout le Nord chante les vers et célèbre le nom, vit humblement dans la petite ville de Borgo, attaché, comme lecteur, à un gymnase; l'Étoile polaire de Suède brille sur sa poitrine : mais il attend encore une croix russe. S'en soucierait-il, du reste?

Non loin de la ville qu'habite cet homme remarquable,

à Wiborg, vivait, il y a quelques années, un garçon de boutique, nommé Gustave Ladau. Ce garçon se fit l'œil dévoué du gouvernement russe, qui l'en récompensa dignement. Après avoir traversé toutes les boues de la police, Gustave Ladau fut élevé au rang de gouverneur de province, puis de membre du sénat, de directeur général des postes, enfin de conseiller d'État, et décoré, en outre, de la plupart des ordres de l'empire. De riches domaines, des pensions, des donations, vinrent s'ajouter à toutes ces marques d'honneur. Mais ce qui révolte le plus, dans cette odieuse comédie, c'est que l'argent que le gouvernement russe faisait tomber aux mains de son espion émérite était tiré des caisses même du trésor de Finlande. On comprend que des actes de cette nature soulèvent le cœur des patriotes, même les moins exaltés, et qu'il s'en trouve parmi eux qui s'exilent volontairement d'une patrie où le pouvoir qui gouverne ne sait se signaler que par son mépris ou son oubli du mérite et de la vertu et son insultante partialité pour l'intrigue et pour le vice.

Les mauvais jours de la Finlande ont commencé avec le règne de l'empereur Nicolas. Presque toutes les mesures dirigées contre elle datent de 1826, 1827, 1828, 1829, 1841, etc.; mais c'est surtout depuis la guerre de Hongrie que le gouvernement russe fait peser sur ce malheureux pays sa lourde main de fer.

Frères des Hongrois, par la langue et peut-être aussi par le sang, les Finnois n'avaient pu maîtriser leur émotion à la nouvelle du soulèvement de la Hongrie contre l'Autriche. Ils enregistraient avec complaisance dans leurs journaux les succès de leurs armes. Tant que Georgey n'eut pas trahi, on les laissa faire; mais une fois la campagne terminée, la réaction commença.

Au lieu de respecter ces sentiments fraternels qui, en définitive, n'avaient abouti qu'à des manifestations inoffensives, le gouvernement russe ne voulut y voir que des symptômes révolutionnaires. Il se fit un monstre de cette nationalité finnoise, dont il avait jusqu'alors favorisé l'essor. Il écrasa sous son pied brutal tout ce qui la rappelait même vaguement. La société de littérature finnoise établie à Helsingfors fut traitée en société secrète ; ses imprimeries furent fermées ; elle n'eut plus le droit de publier, dans la langue nationale, que le catéchisme de Luther et les préceptes de l'économie domestique[1]. N'avait-on pas persuadé au cabinet autocratique que, s'il laissait échapper du sanctuaire académique de la Finlande la moindre petite ballade, c'en serait fait de la Russie? Telle qu'un brandon enflammé, cette ballade se serait abattue au milieu des Ostiaks, des Wotiaks, des Tschéremisses, des Wogoules, en un mot, de ces deux ou trois millions de Finnois dispersés à l'est et à l'ouest de l'empire, et on les eût vus, se levant comme un seul homme, étouffer dans leur étreinte les trente millions de Slaves, leurs co-sujets et leurs maîtres. Voilà ce qu'on avait persuadé au cabinet autocratique, ou plutôt, parlons sérieusement : voilà le prétexte qu'il mit en avant pour justifier les nouvelles rigueurs dont il avait résolu

[1] Cette défense de rien imprimer en langue finnoise, excepté des choses religieuses ou économiques, est poussée à un degré d'exagération vraiment stupide. Pendant l'hiver de 1851, le grand-duc Héritier, chancelier de l'Académie de Finlande, étant venu passer un jour à Helsingfors, les étudiants se réunirent pour le fêter. Des vers furent chantés en son honneur, entre autres une ballade finnoise arrangée sur une vieille mélodie nationale. Eh bien! croirait-on que l'impression de cette ballade fut défendue? Les censeurs prétendirent qu'étant écrite en finnois elle tombait sous le coup de la proscription générale. Tout ce qu'on put obtenir, ce fut d'en publier une traduction suédoise, et encore sans indiquer que c'était une traduction.

d'accabler la Finlande. Politique de dépit, qui levait enfin le masque, et qui donnait au monde le spectacle odieux d'une barbarie en délire et du plus impudent des parjures.

Passons à la Pologne.

Ici la Russie se surpasse; c'est la tête de Machiavel, le cœur et les griffes du tigre. Nous laisserons parler Michelet; son résumé vaut tous les livres:

« Voici le plus grand des crimes qu'on ait tenté sur la terre. Qu'on se garde de chercher aucun terme de comparaison.

« On a entrepris, *non-seulement de tuer la Pologne*, ses lois, sa religion, sa langue, sa littérature, sa civilisation nationale, — mais de *tuer les Polonais*, de les anéantir comme race, de briser le nerf de la population, en sorte que, si elle subsiste comme troupeau de créatures humaines, elle ait disparu comme population polonaise, comme vitalité et comme énergie.

« Moi-même, jusqu'ici, je n'avais pas voulu le croire. Je m'étais toujours obstiné à prendre ce mot, *tuer la Pologne*, pour une pure hyperbole, une exagération de rhétorique. Cependant il faut se rendre. J'ai sous les yeux la série (incomplète encore) des ukases impériaux qui, d'année en année, suivent imperturbablement le plan d'une destruction systématique.

« Comment se fait-il que les Polonais n'aient pas entrepris ce simple travail de réunir, d'imprimer le texte trop significatif de ces effroyables lois, d'élever à leur ennemi ce grand monument funèbre, qui l'aurait mieux caractérisé que toute déclamation? Un conquérant tatar se plut à élever à sa gloire une pyramide de cent mille têtes de morts dans la plaine de Bagdad. Combien plus

magnifique le monument que nous proposons, construit de milliers de lois meurtrières! Quel superbe trophée de la mort!

« Ne comparez rien à ceci.

« L'ancienne Rome crut avoir détruit le nom juif, et elle ne fit que le disperser par toute la terre. L'expulsion des juifs d'Espagne n'a pas amené leur destruction.

« La Convention, dans un moment de péril et de fureur, poussée par toute l'Europe, attaquée par derrière par l'insurrection vendéenne, jure l'extermination de la Vendée. La Vendée a subsisté, et c'est un des pays les mieux peuplés de la France.

« L'entreprise de Louis XIV pour convertir ou détruire les protestants présente plus d'analogie avec la destruction polonaise. Nous y trouvons, comme en Russie, un code immense de lois combinées pour la proscription. Pourtant la différence est grande. Il n'y a pas là les razzias tatares qu'on a faites sur la Pologne, les transplantations meurtrières de races et de familles. Aussi, non-seulement les protestants émigrés ont subsisté en Europe, mais ils ont duré et fleuri en France dans tous les métiers d'argent : ils en prêtent aujourd'hui aux fils de leurs persécuteurs.

« Non, rien ne ressemble à ceci, rien. Ni les lois ni l'épée n'auraient pu accomplir l'opération gigantesque d'une destruction si terrible. Deux exemples seulement pouvaient mettre sur la voie des moyens plus efficaces pour arriver à ce but.

« En Irlande, on a vu un peuple qui, par l'excès des misères, sans perdre sensiblement sa population, dégénérait, se fondait, s'effaçait entièrement. Les hommes restaient encore, les races n'existaient plus.

« En France, aux dernières années de Napoléon, toute la population active étant enlevée régulièrement par la guerre, on a vu la taille baisser. Encore quelques années d'un tel système et la race aurait changé. Un peuple qui n'est plus renouvelé que par les infirmes, les rachitiques, les malades, doit peu à peu s'affaisser. Comme nombre, il peut rester le même ; comme force, comme efficacité, il a bientôt disparu.

« Voilà des exemples, voilà des leçons. En réunissant ces moyens, nous pouvons faire quelque chose dans ce grand art de la mort. Mettons ensemble la misère de l'Irlande, le recrutement de Napoléon, le fameux code des suspects pris aux lois de la terreur ou à celles de Louis XIV, joignons à tous ces moyens occidentaux le grand moyen oriental, les brusques transplantations des hommes sous des climats ennemis : il y aura bien du malheur si le *polonisme* résiste à ces moyens combinés.

« Le *polonisme*, mot nouveau qui désigne moins une race qu'un esprit. La Pologne n'est plus un peuple dans la pensée des destructeurs ; c'est une idée, c'est une âme mauvaise, c'est une perversion de l'intelligence, quelque chose comme une hérésie.

« Reportons-nous au moment de la première fureur de l'empereur quand il tint la Pologne vaincue dans sa main. Une Pologne réduite à trois millions d'hommes avait osé lever l'épée sur une Russie de cinquante... Maintenant il la tenait dans sa main, et la regardait de l'œil dont regarde l'ours mangeur de miel dans les forêts du Nord, quand il tient empoignée une abeille au creux de sa patte velue : lui tirera-t-il une aile ou bien

l'autre, ou un des membres? Il ne veut pas l'étouffer, mais qu'elle expire lentement.[1] »

L'ours a pris son parti : les prisonniers polonais qui ne veulent pas se faire Russes meurent sous les verges ; et cela à Cronstadt, en face de l'Europe. Ceux qui se laissent faire Russes sont envoyés au Caucase ; c'est de la chair à mitraille. Les plus favorisés vont croupir dans la boue des forteresses ; nous en avons rencontré nous-même un grand nombre à Sveaborg. La France, l'Angleterre protestent ; Nicolas passe outre.

Nous sommes en février 1832. La Pologne tombe toute entière dans l'empire russe. Plus d'autonomie, plus de vie politique. On va plus loin ; on transplante les familles, on enlève les enfants. Si la volonté du tzar s'accomplit, avant qu'il soit longtemps, les géographes ne trouveront plus là où se dressait la grande Pologne qu'une terre déserte, les historiens qu'une ombre.

Les corps, les biens, tout ce qui fait le trésor de la vie est perdu ; les âmes pleurent. Ce n'est point assez ; le pape orthodoxe déclare la guerre aux croyances : il ordonne que tous les Grecs uniates, sujets de l'Église latine, soient convertis à son Église. Les missionnaires russes entrent en campagne ; ils marchent de triomphe en triomphe.

Voici quel était le procédé :

« On entourait le village *infidèle*, on knoutait le prêtre et on l'enlevait. Le pope, le fouet à la main, passant en revue sur la place son troupeau tremblant, menaçait, battait. On enfermait les obstinés dans des citernes pleines de la fumée de bois vert. La grâce opérait sur-le-

[1] *Légendes du Nord*, pages 243 et suiv.

champ au moyen de l'asphyxie. Tous alors se trouvant d'accord, on les consignait dans l'église, et, le bâton haut, on leur fourrait l'eucharistie dans la bouche.

« La plus terrible de ces dragonnades se passa hors de la Pologne, dans les colonies militaires, dans les solitudes de la Russie où elles sont établies. Les récalcitrants y furent mis, et sous le prétexte de discipline militaire, écrasés de coups, n'ayant pas même la consolation du martyre religieux, tués non comme catholiques, mais comme soldats rebelles.

« Cependant, en grand triomphe, on proclama la conversion, miracle visible. Le clergé, pleurant de joie, demande sa réunion à l'Église de Moscou. L'empereur daigne l'accorder. Son journal officiel, dans un article édifiant, chante un hosanna pieux : « Heureuse réu-« nion ! s'écrie-t-il, et qui n'a point coûté de larmes ! On « n'y a employé que la douceur, la persuasion[1]. »

Les Russes, on le voit, ont une manière de convertir qui n'appartient qu'à eux. Nous avons vu plus haut comment ils s'y prennent avec les païens de Sibérie ; ailleurs, nous les avons montrés évangélisant les sectaires indigènes[2].

Tant d'horreurs, dit-on, se passent à l'insu de l'empereur ; quand il les apprend, il s'en irrite, et il en décline officiellement la responsabilité.

Un auteur, qui est loin, cependant, de détester l'absolutisme, s'écrie à ce sujet :

« Qui donc accuserons-nous de cette marche funeste où la Russie s'est engagée si facilement, sous le présent

[1] *Légendes du Nord*, page 259. — Voir aussi, à la fin du volume, note 2.
[2] *La Russie contemporaine*, pages 254 et suiv.

règne, à la suite de Pierre et de Catherine? Leurs actes officiels nous les dénoncent eux-mêmes. Ce sont ces hommes sans intelligence des choses de leur temps, ces aveugles qui semblent ne pas voir qu'entre Pierre, entre Catherine même et Nicolas, il y a des siècles entiers écoulés, des siècles faisant époque dans le monde. Ceux que nous accuserons ou plutôt qui s'accusent d'eux-mêmes, ce sont ces imposteurs, pris en flagrant délit de mensonge, ces hommes qui, trop impuissants pour accomplir par leur propre force les projets impies de leur iniquité, se couvrent du nom de l'empereur pour commettre leurs attentats. Ce sont ces hommes qui trompent leur maître, leur pays et l'Europe sur les trames de leur perfidie; ces hommes qui, tant de fois, nous ont fait reporter jusque sur la Majesté Impériale le blâme de leurs actes. C'est contre ces hommes que le sang de tant de victimes, les tourments de tant de malheureux, la spoliation de tant d'autres, la profanation des choses saintes, l'asservissement et l'ignominie de l'Église, l'apostasie des Judas de l'empire; c'est contre eux, en un mot, que tant de persécutions, d'attentats et d'outrages, font monter depuis si longtemps déjà, vers le trône de Dieu, les larmes et les gémissements des opprimés et des martyrs. Vrais descendants des hordes de Tatars, qui les ont poussés sur la Russie, c'est d'eux, peut-être, comme de leurs sauvages ancêtres, qu'on peut faire ce portrait si bien appliqué aux aînés de leur race : *Le khan de la horde a la patience du chien, la prudence de la grue, la perspicacité du corbeau, la rapacité du loup, le calme du chat et l'impétuosité du sanglier des montagnes.*

« Oui voilà entre les mains de quels hommes le mal-

heureux Nicolas a remis les intérêts si précieux à la conservation et à la paix de son empire. Ces mains ont porté partout les fruits de leur instinct; partout la perfidie jointe à la violence; partout la rapacité unie à la sauvage impétuosité qui arrache par lambeaux, et à l'astuce qui dépouille dans le silence. »

Mais si le *malheureux* Nicolas peut commettre la destinée de son empire à des misérables du genre de ceux qu'on vient de décrire; s'il peut leur abandonner la vie, les biens, la foi de ses sujets, sans qu'il y ait moyen pour lui de connaître, sinon accidentellement, les infamies et les atrocités dont ils souillent son nom, et de leur en faire porter la responsabilité, quelle est donc la force de l'autocratie dont il est revêtu? Certes, nous avions bien raison de dire que cette autocratie n'était puissante que pour le mal. Malheureux Nicolas sans doute; mais plus malheureux mille fois les peuples qu'il gouverne en les livrant à des séides, qu'il protége en en faisant des victimes, qu'il sauve du mal et comble de bienfaits en les jetant en proie à toutes les angoisses de la misère et à l'enfer du désespoir!

Et c'est là la puissance que M. de Haxthausen nous représente comme investie de la mission providentielle de *transmettre à l'Orient la civilisation occidentale!* Avouons-le, il faut avoir un nuage singulièrement épais devant les yeux pour soutenir une pareille thèse. Du reste, M. de Haxthausen ne la prouve pas. Tout Allemand qu'il soit, tout dédaigneux qu'il se montre de ce qu'il appelle la légèreté française, il ne nous donne ici que des mots parfaitement creux. Que signifient, en effet, les longues tirades élogieuses de cet écrivain sur l'unité nationale et l'unité religieuse des Russes, sur leur langue, leurs

mœurs patriarcales, leur esprit de famille? Tout cela serait-il vrai, il en résulterait simplement que les Russes sont parfaitement bien chez eux et que leur sort est fort enviable. Mais est-ce là un argument en faveur de cette prétendue mission qu'on leur prête? D'ailleurs, M. de Haxthausen, avec sa logique habituelle, ne manque pas de détruire ici par les faits ce que sa partialité pour le gouvernement russe l'a porté à édifier en théorie.

« Parmi les Russes, dit-il, tout pouvoir social fait respecter son autorité par des coups, qui, du reste, n'altèrent en rien l'affection ni l'amitié. Tout le monde donne des coups : le père bat son fils, le mari sa femme, le seigneur territorial ou son intendant les paysans, sans qu'il en résulte de l'aigreur ou de la rancune. Le dos même des Russes est habitué aux coups, et pourtant le bâton est encore plus sensible aux nerfs de leur dos qu'à leur âme. »

Merveilleux régime patriarcal en vérité!

Et plus loin :

« Les ecclésiastiques de mérite sont rares à la campagne. La plupart des vieux popes sont ignorants, grossiers, sans aucune instruction, et exclusivement occupés de leurs intérêts personnels. En pratiquant les cérémonies religieuses et en dispensant les sacrements, ils n'ont souvent d'autre objet en vue que de se procurer des cadeaux ou des profits. Ils n'ont aucun souci de la charge d'âmes, et ne répandent ni consolation ni instruction.

« Une instruction très-insuffisante maintient les Russes à l'état d'enfants naïfs et innocents.

« *Le peuple russe aurait besoin d'être éclairé sur les notions du bien et du mal, du juste et de l'injuste, en un mot sur les questions morales ; mais le clergé*

ne fait pas assez pour répondre à ce besoin urgent. »

Quelle heureuse influence que celle de l'orthodoxie!

Non, si vous voulez nous faire croire à une mission extérieure de la nation russe, ne vous bornez pas à faire briller à nos yeux les phénomènes de sa vie intérieure. Un tel argument ne nous convaincra pas. A la bonne heure si cette nation ne s'était point encore signalée par des actes! Mais ses actes sont là, vivant, parlant; voilà par où il faut la juger; ce qu'elle a fait nous répond de ce qu'elle fera. Nous récusons les destinées fixées *à priori*.

Eh bien, quand nous considérons les actes de la nation russe en Europe et en Asie, quel enseignement en ressort-il?

En Asie, rien, rien pour la civilisation: un soldat brutal, un pope ignorant, un agent de police pillard et voleur: les preuves abondent; nous en avons donné quelques-unes; le lecteur en trouvera d'autres quand il voudra; et certes, nous l'affirmons d'avance, s'il va aux sources vraies, il ne nous contredira pas.

En Europe, la scène est sous nos yeux, les faits nous touchent. Tout le monde a connu ou peut connaître des Esthoniens, des Livoniens, des Courlandais, des Polonais, des Finlandais, tous sujets conquis par la Russie : on sait donc, ou on peut savoir, ce qui s'est passé, ce qui se passe dans leur pays. Il y a là une séve puissante de civilisation occidentale. Qu'en fait la Russie? Nous l'avons dit, elle travaille de toutes ses forces à la dessécher. Ne devrait-elle pas, au contraire, chercher à s'en pénétrer elle-même? Car, enfin, s'il est vrai qu'elle ait mission de transmettre à l'Asie la civilisation occidentale, cette civilisation doit lui être chère, et du moment qu'elle la rencontre sous sa main, à son foyer, elle doit s'ouvrir à elle avec amour.

On ne se prépare pas à l'état de missionnaire en tuant ou en déshonorant les dogmes que l'on doit prêcher.

On objectera peut-être l'impérieuse nécessité pour le conquérant de s'assurer la possession de ses conquêtes, et par conséquent de se les assimiler. Ceci est une autre thèse. Nous n'ignorons pas l'égoïsme qui dévore les maîtres des empires, la rage qui les pousse à s'incarner leur proie. Aussi, si l'on voulait nous dire que telle est la mission de la Russie, nous n'en éprouverions aucun étonnement. Reculez de quelques siècles Attila et Tschengis-Khan; ils en auraient fait tout autant.

Hâtons-nous de dire qu'à une pareille hypothèse la base fait complétement défaut. Car, enfin, mettant de côté pour un instant la civilisation, il nous reste encore l'humanité. Or, pour en violer les lois avec autant d'audace que le fait la Russie, il faut des motifs sérieux; il faut que la Russie ait à trembler pour elle-même, que sa sécurité personnelle soit redoutablement menacée. Est-ce là le cas, avec les pays dont nous parlons? Qu'est-ce que la Russie, cette nation de trente millions de Slaves, peut avoir à craindre d'une poignée d'Allemands ou de Finlandais et de six à sept millions de Polonais? Si elle sévit contre eux, ce n'est donc point pour répondre aux besoins de sa défense ou de sa sécurité, c'est pour satisfaire à son instinct envieux et à l'entraînante perversité de son génie.

Disons-le sans détour : non, la Russie n'est point une puissance civilisatrice. Elle tend à unifier, mais c'est dans la barbarie. Partout où elle rencontre la civilisation, elle la combat. Ce qu'elle semble en accepter n'est que pour mieux duper l'Europe, et non pour s'en nourrir sincèrement elle-même. D'ailleurs, elle n'en

prend que les côtés les plus frivoles; l'apparence lui suffit, le fond lui répugne. Elle organise à ses frontières la douane des idées; toute importation de l'intelligence étrangère qui pourrait agir sur l'âme de ses peuples, la rasséréner, la féconder, elle la repousse; elle n'ouvre libéralement ses portes qu'à ce qui corrompt et énerve. On a dit de la Russie, que c'était un fruit pourri avant que d'être mûr [1]; ce mot est d'une vérité profonde;

[1] Voici comment un publiciste allemand raconte la manière dont la civilisation européenne a été introduite en Russie:

« Le Russe gisait engourdi dans l'enfance et dans la barbarie. Pierre voulut d'un seul coup en faire un homme instruit, un homme mûr. Pour atteindre ce but, il étendit sur la couche orthopédique l'enfant débile et lui fit tirer les membres; des échasses furent soudées à ses pieds; sa tête fut munie d'une machine à croyances et à paroles, fonctionnant au gré du tzar, qui réunissait dans sa personne la puissance d'un *Cubo* à la sainteté d'un *Dairi*. Quant au cœur, avec tous ses vieux et rudes sentiments russes, il dut palpiter sous l'impression des ukases impériaux. Enfin, lorsque cet être nouveau fut affublé de toutes les livrées, de tous les uniformes imaginables; lorsqu'il fut bien et dûment instruit, à l'aide du bâton, dans la science de la guerre pour parades et pour campagnes, alors le grand empereur se réjouit, et l'univers se réjouit avec lui. On se félicita de voir se lever un nouvel astre de la civilisation; un astre qui, comme l'étoile polaire, ne devait plus jamais se coucher.

« Et pourtant la création de Pierre fut dès son origine et est maintenant encore une création malheureuse, une création fatale pour la Russie, pour l'Europe, pour le monde.

« Si les Russes, suivant l'expression souvent répétée de Pierre lui-même, n'étaient que des *ours barbus*, on ne peut guère lui accorder d'autre mérite que celui d'avoir rasé ces ours, et de les avoir cruellement forcés de danser au son du fifre européen. Mais ce n'est pas là ce qui ennoblit un ours, c'est là seulement ce qui le rend ridicule et digne de pitié. Le jugement le plus indulgent que l'on puisse porter, c'est que Pierre a implanté dans ses domaines une culture absolument étrangère, à laquelle les Russes ne prennent part que comme des manœuvres ou tout au plus comme d'ignorants imitateurs. Et c'est ainsi que le germe d'une civilisation nationale, si toutefois il se trouvait chez les Russes, a été corrompu et presque entièrement étouffé. Il n'en est sorti que ce mélange et ce plâtrage de civilisation étrangère et de barbarie indigène qui se trahit à chaque pas aux yeux de l'observateur, et qui tout à la fois attriste et fait rire. »

il rappelle cet autre de Napoléon : « Grattez le Russe, vous trouverez le Tatar. »

Nous disons que partout où la Russie rencontre la civilisation, elle la combat. Ceci est vrai, non-seulement à l'égard de ce qu'elle fait chez elle, mais encore de son action à l'étranger. Écoutons les tristes paroles du proscrit Bakounin déplorant le rôle que les autocrates forcent le peuple russe à jouer dans le monde :

« Exécuteurs passifs d'une pensée qui nous est étrangère, d'une volonté qui est aussi contraire à nos intérêts qu'à notre honneur, nous sommes craints, haïs, j'allais même dire presque méprisés, car on nous regarde partout comme les ennemis de la civilisation et de l'humanité. Nos maîtres se servent de nos bras pour enchaîner le monde, pour asservir les peuples, et chacun de nos succès est une nouvelle honte à ajouter à notre histoire.

« Sans parler de la Pologne où depuis 1772 et surtout depuis 1831, nous nous déshonorons chaque jour par des violences atroces, des infamies sans nom, quel misérable rôle ne nous a-t-on pas fait jouer en Allemagne, en Italie, en Espagne, en France même, partout où notre mauvaise influence a pu seulement pénétrer ! Depuis 1815, y a-t-il une seule cause noble que nous n'ayons combattue, une seule cause mauvaise que nous n'ayons appuyée, une seule grande iniquité politique dont nous n'ayons été les instigateurs et les complices ? Par une fatalité vraiment déplorable, et dont elle est elle-même la première victime, la Russie, depuis son avénement au rang d'une puissance de premier ordre, est devenue un encouragement pour le crime et une menace pour tous les intérêts saints de l'humanité ? »

III

La mission de la Russie n'est que la frénésie de l'envahissement. — Mal de la horde. — Rapprochements et différences entre les Russes et les anciens barbares. — L'Europe tout entière a fait la Russie ce qu'elle est. — Réaction. — Est-il temps encore? — Tactique de la Russie vis-à-vis des des divers gouvernements. — Dupes ou complices. — Agents russes. — Leurs succès. — Intervention en Hongrie. — Conséquences. — Dernier mot à M. de Haxthausen.

Nous l'avons prouvé, la mission de la Russie n'est point une mission de civilisation; c'est, tranchons le mot, c'est la frénésie de l'envahissement. La Russie est tourmentée du mal de la horde; il faut qu'elle sorte de chez elle, qu'elle s'épanche au dehors. A peine a-t-elle achevé une conquête, qu'elle en rêve une autre et qu'elle s'y prépare. On dirait qu'elle n'ose se replier sur elle-même; qu'elle se fait peur. En effet, le fantôme est sinistre!

Cette fatalité, qui pousse la Russie hors de ses frontières, a un caractère étrange. C'est l'horreur violente du moyen âge, doublée du machiavélisme moderne. Les anciens barbares se ruaient sur le monde, sans plan conçu d'avance et diplomatiquement préparé. Ils allaient, comme l'orage, où les poussait le vent; tout s'abîmait à leur passage; mais, une fois passés, tout se relevait. Les Russes obéissent aux mêmes traditions, aux mêmes instincts; seulement, au lieu de se laisser emporter, comme leurs devanciers, à une inspiration soudaine, ils savent mesurer leur élan et attendre leur jour; ce qui

était chez les premiers spontanéité sauvage, est devenu chez eux calcul et système.

De là vient qu'une fois établis quelque part, les Russes ne s'en vont plus. Voyez-les dans les principautés danubiennes ! Sera-ce assez de trois armées pour les en chasser ?

De là vient encore le peu de grandeur de leur action conquérante. Ce n'est point la foudre qui éclate et allume d'un seul coup les vastes incendies ; ce n'est pas même la peste qui tue les hommes par milliers ; c'est le ver infect qui ronge sa proie dans les ténèbres, se multipliant perfidement et peu à peu dans la pourriture qu'il crée autour de lui.

Que la Russie soit possédée du démon des conquêtes, il n'y a rien là qui surprenne. En Russie, nous l'avons dit souvent, le gouvernement est tout. Or, ce gouvernement à base étrangère, ne comprenant rien ou plutôt ne voulant rien comprendre à la nation, n'éprouvant aucun attrait à la développer, à la féconder suivant son génie propre, ne le pouvant point d'ailleurs par suite de la perversité des instruments qu'il est réduit à employer, ce gouvernement porte nécessairement son activité au dehors. On dirait que l'absolutisme sans frein dont il est revêtu se trouve trop à l'étroit dans ses frontières ; il lui faut pour théâtre le monde. N'est-ce pas là, d'ailleurs, un moyen de faire illusion au malheureux peuple ? On le nourrit ainsi de bruit et de gloire : comment se plaindrait-il de mourir d'oubli et de misère ?

En même temps que le gouvernement russe s'appuie sur un peuple ahuri, il trouve dans les puissances des complaisances inouïes. Telle a été, du moins, la situation pendant plus d'un siècle ? Quel est le cabinet qui

n'ait souri à l'ambition des tzars, qui n'ait prêté les mains à leurs plus monstrueux excès? C'est l'Europe tout entière qui a fait la Russie ce qu'elle est aujourd'hui. Loin de regarder l'essor de sa puissance comme une calamité menaçante, on y applaudissait, on la vantait comme une heureuse et utile victoire de la civilisation. La Hollande et l'Angleterre se sont efforcées à l'envi de lui créer une marine, l'Allemagne et la France de lui former des soldats et des hommes experts dans les sciences. Chacun lui a apporté son tribut.

Et quand enfin, le minotaure étant repu, on s'attendait de sa part à une explosion de reconnaissance, ô surprise! il ne s'est échappé de sa sauvage poitrine que des mugissements de colère; et, au lieu de rendre grâce à l'Europe de ses leçons et de ses bienfaits, elle les a tournés contre elle et l'a menacée de l'écraser.

Une réaction s'est faite alors : on a crié à la trahison, à la barbarie; un bruit d'armes a retenti. N'est-il pas trop tard? Non, sans doute; mais que de sang sera versé, que de ruines seront amoncelées, que de douleurs et de misères s'accumuleront sur la civilisation et l'humanité!

Courage! toutefois, ô champions de l'Europe! la carrière qui s'ouvre devant vous est longue et rude, mais la gloire est au bout; vous réparerez des fautes séculaires, et vous prouverez à votre ennemi que les temps, enfin, ne sont plus où il pouvait rallier à lui des dupes ou des complices!

Dupes ou complices! ces deux mots méritent quelques réflexions. Tel est, en effet, le système du gouvernement russe vis-à-vis des cabinets étrangers; il cherche à en faire ses dupes ou ses complices. Aux uns des paroles

qui les trompent, aux autres des spoliations qui les séduisent. Rien n'égale son machiavélisme. Prenant les hommes du pouvoir par leur faible, il réussit presque toujours à les ranger de son côté et à les entraîner où il veut. Il se gardera bien de prendre la Pologne à lui tout seul, il la partagera généreusement avec la Prusse et l'Autriche; car le gouvernement russe a besoin de l'alliance de ces deux puissances: or, à ses yeux, nulle alliance n'est plus forte que celle qui a pour base la complicité du crime. Il a tort, au point de vue de la morale; mais qu'importe la morale au gouvernement russe? Nous avons pu, du reste, constater par nous-mêmes jusqu'à quel point ses prévisions étaient vraies. Croit-on que le partage de la Pologne n'ait influé en rien sur les difficultés que la France et l'Angleterre ont rencontrées dans leurs dernières négociations avec les puissances allemandes?

Vis-à-vis de l'Angleterre et de la France, le gouvernement russe suit une autre tactique. Il fait miroiter aux yeux de la première les trésors de sa production indigène, les besoins sans cesse croissant de ses peuples. Quel avenir pour le commerce britannique, si le cabinet de Saint-James veut bien ne pas trop contrecarrer les vues du cabinet de Saint-Pétersbourg! La France! il connaît son enthousiasme pour les idées d'honneur, pour les sentiments chevaleresques; il lui parle honneur et chevalerie. Quelquefois, il est vrai, il lui touche la fibre délicate de ses antiques frontières du Rhin; mais, là, il ne se hasarde jamais qu'avec réserve; en même temps qu'il induit en tentation, il craint qu'on y succombe. Que dirait la Prusse? Or, à tout prendre, la Russie aime encore mieux la Prusse que la France.

Le gouvernement russe se pose habituellement en gouvernement conservateur ; et, à ce titre, il est le bienvenu auprès des rois ; mais que son intérêt l'y pousse, il n'hésitera pas à tourner le dos aux rois et à faire appel aux peuples. Jamais club démagogique ne s'est signalé par autant de proclamations incendiaires que la chancellerie de Saint-Pétersbourg. Catherine II n'avait-elle pas pour principe *de pêcher en eau trouble?* Nicolas est, à cet égard, le digne petit-fils de son aïeule. C'est là, d'ailleurs, le point qui domine tout le testament attribué à Pierre le Grand[1].

[1] Ces lignes, extraites d'un ouvrage allemand, sont curieuses :

« Il est démontré qu'un grand nombre de mesures rétrogrades prises en Allemagne doivent être attribuées à l'influence russe. La Russie souffle sans cesse à l'oreille des gouvernements allemands des avis contre les progrès de la civilisation. Elle atteint par là un double but : premièrement, elle porte un coup au principe libéral ; secondement, elle excite le mécontentement des peuples allemands, et rend ainsi leurs gouvernements moins sûrs et plus faibles, par conséquent de plus en plus accessibles à son influence : en outre, elle travaille sans relâche à rendre de jour en jour plus difficile et presque impossible une union intime et confiante entre les deux grandes puissances allemandes. Elle fait sans cesse remarquer à la Prusse sa position défavorable ; elle lui suggère qu'en raison de la jalousie de l'Autriche et de l'antipathie des petits États allemands, elle n'a aucune base solide en Allemagne, et doit, par conséquent et nécessairement, s'appuyer sur la Russie. En même temps elle dénonce à l'Autriche l'esprit d'envahissement de la Prusse et ses tendances forcément libérales. Et, tandis qu'elle cherche à maintenir ainsi les deux porte-glaives de l'Allemagne en continuelle dissension, elle s'efforce en même temps d'inspirer de la défiance aux petits États allemands contre l'Autriche et la Prusse et de les remplir d'inquiétude pour leur indépendance.

« Elle ne sait pas moins habilement travailler les peuples que les gouvernements. Par des prodigalités sans mesure, elle s'achète partout des voix louangeuses, et le reproche que l'Angleterre nous faisait un jour, que le comte de Nesselrode avait une grande bourse toujours ouverte et penchée du côté de l'Allemagne, n'est malheureusement que trop fondé. A l'intérieur et à l'extérieur, ce sont des Allemands surtout qui travaillent pour la Russie. Des Allemands, à l'intérieur, tâchent de meubler la tête du colosse russe, et des Allemands, au dehors, se font les apôtres de sa grandeur et de sa gloire. »

Ce qui fait la force du système russe, c'est le zèle et l'habileté avec lesquels il est servi. De ses armées, nous ne dirons rien, la Russie les fait sonner assez haut; nous ne parlerons que de sa diplomatie. Si l'on se rappelle ce que nous avons dit du génie russe, on s'en fera facilement une juste idée. Quoi de plus éminemment diplomate que ce composé d'astuce et de mensonge! La mise en œuvre varie suivant les lieux. Avec le sultan, monarque *toléré*, vassal obligé du tzar, la diplomatie russe sera brutale, insolente; elle prendra le paletot et le chapeau rond de Menschikoff; avec les autres souverains, elle se fera *gentleman* et grand seigneur, elle prendra la plume de miel de Nesselrode.

Et quelle effroyable nuée d'agents elle sème à travers le monde! Agents officiels, semi-officiels, ou non officiels. Pas une idée, pas une invention, écloses en Europe, qui n'aient aussitôt leur écho à Saint-Pétersbourg. Non, il est vrai que le gouvernement russe s'en empare pour les appliquer suivant leur destination naturelle. Il les dégage préalablement de ce qu'elles peuvent renfermer d'essence purement civilisatrice, pour n'en prendre que ce qui peut convenir à son système. Ainsi tout ce qui, sans éclairer, sans moraliser le peuple, promet de grossir le revenu impérial, ou de corroborer la force ou le prestige de ses bataillons, il l'accueille à bras ouverts. Le reste lui importe peu. Ce n'est que par contrebande, et dans tous les cas en dehors du concours officiel, que ceux des produits étrangers qui ont pour but exclusif l'éducation du cœur et de l'intelligence parviennent aux mains des classes privilégiées.

Les agents russes ont un cercle d'action discrétionnaire : libre à chacun d'envoyer à son gouvernement les

renseignements qu'il lui plaît; pourvu que ces renseignements soient utiles, ils seront les bienvenus. Car, c'est le propre du gouvernement russe d'encourager hautement quiconque se dévoue à l'éclairer sur ce qui se passe au dehors. Aussi peut-il se vanter d'être, sous ce rapport, le plus avancé des gouvernements européens.

Nous nous étonnons aujourd'hui des mouvements qui se produisent chez les Grecs et chez les Monténégrins, des temporisations de la Prusse et de l'Autriche, des hésitations de la Perse, de tant de bruits en un mot, qui embrouillent l'opinion et tendent à saper la politique des puissances occidentales. Rien pourtant de plus naturel. Quand la Russie se décide à un éclat, elle s'y est préparée de longue main. Partout ses agents ont dressé leurs piéges; des influences de toute sorte ont été mises en jeu. Hommes d'État, prêtres, journalistes, tout ce qui lui a paru propre à servir ses desseins, la Russie s'est efforcée de s'en emparer.

Catherine II poussait l'audace jusqu'à forcer la porte des chancelleries et à s'attaquer aux commis. Elle allait plus loin encore, elle battait en brèche l'intégrité même des ambassadeurs. M. de Staël, ministre de Suède à Paris en 1784-1792, raconte à ce sujet, dans sa correspondance avec le roi Gustave III, des choses surprenantes. On sait qu'à cette époque la tzarine avait entamé avec la Turquie cette guerre injuste et violente qui lui valut la possession de la Crimée; on sait aussi qu'un tel résultat eut pour cause principale la politique faible et incertaine du ministre de Louis XVI, M. de Vergennes, jointe à la crédulité, sinon à la duplicité de M. de Saint-Priest, son agent à Constantinople. Voici une lettre de M. de Staël, datée du 26 décembre 1784:

« Je profitai de l'audience de M. de Vergennes pour

parler de M. de Saint-Priest, dont la prochaine arrivée dans ce pays fait beaucoup de bruit; M. de Vergennes m'a répondu que M. de Saint-Priest était trop connu pour qu'il jouât un rôle bien important : « Pour vous en con-« vaincre, me dit le ministre, je vous mettrai au fait de « ce qui s'est passé au commencement des dernières pré-« tentions que l'impératrice a formées contre les Turcs. « M. de Saint-Priest avait alors un congé pour revenir en « France; je lui écrivis une lettre d'ami, par laquelle je « lui conseillais de ne point quitter dans un moment où « sa présence était si nécessaire pour le service du roi. « Je fus extrêmement surpris, quand, en réponse à ma let-« tre, M. de Saint-Priest m'en écrivit une qui était de « la dernière extravagance. Il y dit, entre autres choses, « qu'il ne pouvait décemment contrarier les projets de « se majesté impériale, puisque c'était elle qui lui avait « donné du pain; que, cependant, si on voulait le mettre « absolument en état d'agir, il fallait lui envoyer l'ordre « du Saint-Esprit, afin qu'il pût renvoyer à l'impératrice « la décoration qu'il tenait d'elle. » M. de Vergennes finit par m'assurer que cette lettre n'aurait jamais été montrée, si, quelques jours après son arrivée, M. de Saint-Priest n'avait pas, en forme, demandé son rappel, ce qui l'avait obligé de montrer la lettre au conseil du roi, où on la conserve. Je ne crois pas, sire, que M. de Vergennes ait voulu me tromper. Il y avait dans son maintien et dans son expression trop de vérité pour que je puisse le soupçonner [1]. »

[1] Avec un ministre qui ne savait que faire et un ambassadeur qui se montrait de si bonne composition, le moyen que Catherine II ne réussît pas à duper la cour de Versailles? Écoutons encore M. de Staël : « Il y a déjà longtemps que M. de Vergennes est brouillé avec M. de Saint-Priest. Tous deux s'accu-

Alexandre marcha fidèlement sur les traces de son aïeule : il sema l'Europe de ses espions, et acheta à prix d'or les secrets des cabinets et des états-majors. On se souvient encore de la trahison de l'employé Michel, qui vendit à M. de Tschernicheff les cadres de la garde impériale et tous les plans de la campagne de 1812.

Quant à Nicolas, il renchérit encore sur ses prédécesseurs; nous ne parlerons pas de ses conversations insidieuses avec sir Hamilton Seymour, ni de ce chantage de haute école, si impudemment pratiqué dans ses manifestes, dans le but d'effrayer l'Europe; tous ces faits sont trop connus, et ils ont été flétris comme il convient par l'opinion européenne. Nous nous bornerons à signaler la conduite qu'a tenue l'autocrate avant et après la guerre de Hongrie.

Tout le monde sait aujourd'hui que, lorsque la Hongrie se souleva contre l'Autriche, la Russie non-seulement ne cherchait pas à enrayer le mouvement, mais qu'au-contraire elle le favorisait de tous ses vœux et de ses excitations secrètes. Qu'importe l'Autriche à la Russie? Ne

sent mutuellement d'avoir été, le premier, moteur des sacrifices que la France a obligé le Grand Seigneur à faire à l'impératrice de Russie. M. de Saint-Priest soutient, à ce qu'on prétend, que les ordres du ministre ont été positifs de tout donner pour conserver la tranquillité. M. de Vergennes dit pour sa défense que M. de Saint-Priest avait peint la détresse des Turcs d'une manière si alarmante, qu'il était impossible de prendre un parti différent de celui qu'il a pris. Je crois qu'on pourrait assurer, sans faire tort à aucun de ces messieurs, que cette belle besogne est également l ouvrage de l'un et de l'autre. En attendant, tous les amis du duc de Choiseul et les ennemis de M. de Vergennes se sont réunis pour porter M. de Saint-Priest avec vigueur et pour établir sa fortune sur la ruine de l'ancien ministre. Je ne sais point quelles seraient les suites si ce projet avait son entière exécution, et à quoi on pourrait s'attendre d'un homme qui aime infiniment l'argent et qui se serait laissé assez éblouir par la vanité pour accepter une décoration d'une puissance ennemie de celle auprès de laquelle il résidait. »

la mine-t-elle pas de toutes parts, et par les entraves qu'elle met à sa navigation du Danube, et par sa propagande panslaviste [1]? Or la Hongrie, qui renferme dans son sein un grand nombre de Slaves, est à ce point de vue un excellent levier à faire mouvoir. Son insurrection devait donc sourire au gouvernement du tzar. Aussi quand ce gouvernement prit enfin le parti d'intervenir, y fut-il poussé, non par le désir de servir directement les intérêts de l'Autriche en l'aidant à écraser les Hongrois, mais par la crainte que lui inspiraient les Polonais, mêlés dès lors en masses considérables à l'armée magyare. Voici comment il s'explique, à ce sujet, dans un de ses journaux officiels, du 23 janvier 1850:

« Depuis plus d'un an, la Russie restait spectatrice impassible de cette lutte entre l'ordre et le désordre qui déchirait tous les États de l'Europe occidentale. Toutefois, prévoyant qu'il pourrait venir un moment où il serait obligé d'agir, le gouvernement impérial se tenait prêt; ce moment arriva. L'insurrection de Hongrie avait pris

[1] Nous empruntons ces lignes à un ouvrage allemand, que le gouvernement autrichien devrait prendre pour son évangile : « La Russie dirige son action hostile contre l'Autriche, parce que c'est particulièrement l'Autriche qui lui fait obstacle. Pour ébranler à l'intérieur cet empire autrichien, pour lequel on a généralement plus de respect qu'on n'en avoue, la Russie cherche à exciter toutes les antipathies nationales et religieuses. Seize millions de Slaves vivent en Autriche, et plus de quatre millions font entrer le nom du tzar dans leurs prières publiques, en qualité de leur chef spirituel. La Russie envoie en Autriche de l'argent et des livres; et, dans toutes les provinces de l'empire allemand, rôdent des émissaires russes, dont la principale mission est de rendre le gouvernement allemand odieux aux Slaves autrichiens. Si leurs efforts n'ont abouti, jusqu'à présent, à rien de remarquable, ils ont du moins semé çà et là des germes très-funestes, et le gouvernement autrichien aurait bien des raisons de porter un regard plus attentif et plus sévère sur les intrigues moscovites. Il n'est pas jusqu'en Bohême où la Russie n'ait fait quelques conquêtes. De la Bohême partent très-souvent pour la Russie, non-seulement des dédicaces, mais encore des dénonciations. »

depuis quelques mois un si grand développement, et marquait si bien par son caractère propre qu'elle n'était que la réunion de toutes les forces du parti républicain, qu'il était du devoir pour tout gouvernement de ne plus supporter autour de lui cette propagande armée. Mais ce devoir était encore plus rigoureux pour l'empereur de Russie.

« Cette bande de *flibustiers* polonais, dans le sein de laquelle toute révolution européenne trouve des instruments toujours prêts, avait transporté son foyer d'activité en Hongrie. Plus de vingt mille Polonais formaient le noyau de l'armée hongroise ; les principaux officiers de cette armée étaient des Polonais. Depuis longtemps, la révolution était pour ceux-ci un but capital, sans égard au pays ou au peuple où ils en porteraient les désastres : ce qui rendait évident que si les Magyars venaient à l'emporter, les Polonais leur imposeraient comme dette d'honneur de les aider à étendre l'insurrection jusque dans l'intérieur de la Russie. Ainsi donc, si toute la société européenne était menacée par un parti qui, malgré ses défaites réitérées, relève toujours audacieusement la tête, la Russie l'était le plus immédiatement. C'est dans ces circonstances que sa majesté impériale a résolu de tendre une main secourable à son auguste allié l'empereur d'Autriche. »

L'armée russe entra en Hongrie, et fidèles à leurs mœurs traditionnelles, ses généraux, au lieu d'en finir avec les Hongrois par une bataille glorieuse et décisive, provoquèrent la trahison de Georgey. Un tel dénoûment, du reste, convenait mieux aux vues du tzar ; en amenant à ses pieds le chef magyar, il rentrait dans sa politique ; car alors ce n'était point à l'Autriche, c'était à la Russie

que la Hongrie faisait sa soumission ; et ainsi, la Russie primait l'Autriche aux yeux des Hongrois. De là, entre les vaincus et l'autocrate, une sorte de lien sympathique que celui-ci pouvait se réserver d'exploiter, en temps opportun, à son profit.

Ceci explique les conseils hypocrites que le maréchal Paskéwitch se permit de donner au gouvernement autrichien pour le porter à la clémence, de même que la bienveillance affectée que les officiers russes témoignèrent aux Hongrois soumis pendant les derniers jours de l'occupation.

« Immédiatement après la soumission de Georgey, dit un écrivain, les officiers russes avaient reçu l'ordre de ne pas heurter les vaincus, et même de les traiter avec égard, afin que leur conduite, mise en opposition avec les violences des Autrichiens, ménageât parmi les Magyars des sympathies aux Russes. Ces ordres avaient été suivis avec d'autant plus d'exactitude que les Magyars s'étaient acquis l'estime de leurs ennemis sur les champs de bataille. Un officier d'état-major, par exemple, ayant rencontré un honved appuyé sur des béquilles, lui avait adressé la parole en hongrois, en lui mettant trois roubles dans la main ; puis lui avait dit adieu à la manière des Russes en le baisant au front. Enfin, longtemps encore après la guerre, il était de bon genre à la cour de Saint-Pétersbourg de plaindre les victimes de Haynau [1],

[1] La sympathie pour les victimes de Haynau n'allait pas toutefois jusqu'à faire détester leur bourreau. L'empereur Nicolas entra en fureur quand il apprit le traitement ignominieux qu'avaient infligé au feld-maréchal les ouvriers de la brasserie Barclay, à Londres. Quelle atteinte au principe d'autorité ! Une princesse de la cour ayant demandé, à cette époque, au tzar la permission d'aller passer quelques mois à l'étranger, et notamment à Londres, il la lui refusa, « ne voulant pas, dit-il, que ses sujets se commissent avec un

et de remarquer que la fureur du général autrichien s'appesantissait surtout sur ceux qui s'étaient rendus aux lieutenants du tzar [1]. »

En même temps que le gouvernement russe flattait les Hongrois dans leur pays, il sévissait en Finlande contre ceux qui avaient exalté leur courage. Nous avons déjà signalé ce fait. Pauvres Finlandais, ils s'abandonnaient à l'inspiration d'un sentiment fraternel, oubliant, dans leur naïveté, que chez les tzars l'humanité n'est jamais qu'une fastueuse grimace, et que, pour s'y associer sans soulever leur colère, il faut avant tout la mesurer sur la rouerie de leur politique.

Des Hongrois, qu'il s'efforce de duper en flattant leurs sentiments de nationalité et en spéculant sur leur haine pour l'Autriche, le gouvernement russe passe à l'Autriche elle-même. Celle-là, il faut qu'elle plie sous le poids de la reconnaissance; comme le tzar l'a sauvée une fois, il a la manie de la sauver toujours, et il la cloue pour l'éternité à son orgueilleuse tutelle.

Il fallait voir comme à Pétersbourg, en 1850 et plus tard, on faisait étalage de la paternelle sollicitude de l'empereur de Russie pour le jeune empereur d'Autriche, et de la déférence de ce dernier pour le grand patriarche orthodoxe. Les vieux moscovites du cabinet en tressaillaient d'aise. Ceci explique le sans-façon avec lequel Nicolas s'exprimait dernièrement dans ses confidences à sir Hamilton Seymour, au sujet de l'Autriche. Quand on prend son rôle de tuteur à la lettre, s'inquiète-t-on des intentions et des désirs du pupille?

peuple qui s'était montré si insolent à l'égard d'un militaire qui avait eu l'honneur de combattre à côté de ses généraux. »

[1] Félix Martin, *Guerre de Hongrie en* 1848 *et* 1849, page 300.

Cependant, dans cette splendide manière de se poser en protecteur des Habsbourg, il y a, de la part de l'autocrate Holstein-Gottorp, plus d'affectation, au fond, que de conviction véritable. Malgré lui, il doit sentir que le rôle qu'il joue n'est qu'un rôle, et qu'à chaque instant il risque d'être pris en flagrant délit de mystification.

Il est vrai qu'il n'a rien omis pour que ce rôle fût réputé sérieux, et pour en recueillir les bénéfices. C'est d'abord le maréchal Paskéwitch qui, après la trahison de Georgey, envoie au tzar un bulletin commençant par ces mots : « Sire, la Hongrie est aux pieds de Votre Majesté ! » C'est ensuite le tzar lui-même célébrant, dans un ordre du jour, puis dans un pompeux manifeste, la valeur de ses troupes et leur habileté à la victoire. Rappelons ces deux derniers documents :

« Mes enfants,

« Dieu a béni votre zèle, votre bravoure, votre persévérance au milieu des fatigues et des combats. Vous avez rempli votre devoir, mes enfants, et la révolte est étouffée ! Là où l'ennemi a osé vous attendre, vous l'avez vaincu, et, en le poursuivant pas à pas, vous avez été témoins d'un événement bien rare. Toutes les forces ennemies ont mis bas les armes devant vous, se soumettant à discrétion. Deux mois ont suffi pour prendre cent cinquante drapeaux et étendards, près de quatre cents pièces de canons, pour faire déposer les armes à quatre-vingt mille insurgés. Honneur et gloire à vous ! honneur et gloire à votre chef victorieux ! Vous vous êtes montrés, comme toujours, dignes du nom de l'armée russe.

Je vous en remercie tous, et chacun en particulier. Je suis content de vous, je suis fier de vous!

Varsovie, 2 septembre 1849.

« NICOLAS. »

MANIFESTE

« Par la grâce de Dieu, nous, Nicolas Ier, empereur et autocrate de toutes les Russies, etc., etc., savoir faisons :

« La Russie remplira sa sainte vocation ! Telles étaient les paroles que nous adressions à nos sujets bien-aimés, en leur annonçant que, conformément au désir de notre allié l'empereur d'Autriche, nous avions ordonné à nos armées d'aller étouffer la révolte en Hongrie et d'y rétablir l'autorité légitime de son souverain. Avec la protection de Dieu, ce but a été atteint. En moins de deux mois, nos braves troupes, à la suite de nombreuses et brillantes victoires en Transylvanie et sous Debreczin, ont marché de succès en succès, de la Gallicie à Pesth, de Pesth à Arad, de la Bukowine et de la Moldavie au Banat. Enfin, les bandes d'insurgés refoulées de toutes parts, du nord et de l'est par nous, de l'ouest et du sud par l'armée autrichienne, ont déposé les armes devant l'armée russe, recourant à notre médiation pour solliciter un pardon magnanime de leur légitime souverain. Après avoir saintement accompli notre promesse, nous avons ordonné à nos troupes victorieuses de rentrer dans les limites de l'empire. Le cœur pénétré de gratitude pour le dispensateur de tous biens, nous nous écrions du fond de l'âme : *Nobiscum Deus! Audite, populi, et vincimini quia nobiscum Deus!*

Donné à Varsovie le 17/29e jour du mois d'août de l'an de grâce 1849 et de notre règne le vingt-quatrième.

« NICOLAS. »

Nous retrouvons ici ce style apocalyptique, ce luxe de citations latines [1] auquel le tzar nous a habitués depuis quelque temps. Les manifestes orthodoxes sont tous fondus dans le même moule. Mais n'est-il pas surprenant de voir une armée auxiliaire s'attribuer exclusivement l'honneur du succès, et reléguer l'armée principale sur un plan à peu près imperceptible? Comme ce procédé est délicat à l'égard de l'Autriche! Mais tel n'est point le souci de la Russie. N'osant espérer de pouvoir inspirer la reconnaissance, elle prend le parti de l'imposer. Pour cela, il lui est nécessaire de frapper tout d'abord un grand coup; il faut que l'Europe, fascinée, étourdie, soit de son côté, avant que l'Autriche, prise elle-même au dépourvu et déconcertée par tant d'audace, ait songé à préciser les faits et à donner à chacun la part qui lui convient. La Russie sait tout ce qu'il y a de force dans une opinion préconçue, et combien il est difficile de se relever de ses arrêts.

Pour arriver plus efficacement à son but, elle ajoute à ses ordres du jour et à ses manifestes un autre levier: elle sème de ses agents toutes les cités de l'Allemagne; elle va jusqu'à y envoyer un de ses fonctionnaires les plus habiles, avec la mission spéciale d'influencer et de diriger au besoin la presse germanique. Ce fonctionnaire consacre plus d'un an à cette œuvre machiavélique; nous nous sommes rencontré avec lui à Stockholm, au commencement de 1852; il revenait couvert de lauriers; son succès avait été complet.

Voilà donc la Russie! voilà comme elle dupe les peuples, comme elle *enguirlande* les gouvernements! Et

[1] Cet abus du latin paraît assez singulier de la part du chef d'une Église qui se dit grecque-orientale et qui parle slavon.

quelle effrayante ténacité dans sa marche! Nous avons vu que rien ne se fait en Europe qui lui reste étranger; ses nombreux agents la tiennent au courant de tout. Aussi quels encouragements ne donne-t-elle pas à leur zèle et à leurs efforts! Si infime que soit le sujet qui lui transmet un fait nouveau, un document utile, il trouve toujours auprès du gouvernement autocratique un accueil empressé. Faites à ce gouvernement n'importe quelle proposition, du moment qu'elle convergera vers son intérêt, il l'acceptera, et ne reculera, pour y donner suite, devant aucun sacrifice.

Chaque Russe qui passe la frontière est transformé par là même en agent politique; la moindre lumière qu'il jettera sur les pays qu'il visite, le moindre succès qu'il y obtiendra en faveur du nom russe, on lui en saura gré. Les rapports, les simples notes qu'il adressera à la chancellerie impériale, seront décachetés aussitôt, lus avec soin, et classés judicieusement pour être utilisés en temps opportun. Heureux, surtout, celui qui aura été investi d'une mission officielle, avouée ou secrète! Outre la munificence qui l'accompagnera pendant toute la durée de son voyage, il trouvera, à son retour, la juste récompense de ses travaux, et il ne se verra point, comme en tant d'autres pays d'Europe, la victime forcée des ignorants ou des roués.

Ceci est le beau côté du gouvernement russe. Malheureusement, cette masse de lumières qu'il accumule autour de lui, il ne s'en sert que comme d'un instrument de ténèbres. S'il pénètre au sein des États étrangers, s'il en étudie les ressources, les éléments vitaux, s'il réussit à s'y créer des influences, c'est partout et toujours dans l'intérêt de sa politique envahissante, de son génie délétère.

Chaque progrès qu'il voit surgir en dehors de lui lui inspire l'idée d'une mesure rétrograde correspondante; chaque révélation du bien le sollicite au mal; chaque mouvement de la civilisation le pousse à la barbarie. Tel est le destin de ce gouvernement, qu'il faut qu'il épuise toute séve, qu'il éteigne toute flamme! Contradiction de la nature, dérision de l'humanité!

Que M. de Haxthausen vienne donc encore nous dire maintenant que c'est là le gouvernement auquel la Providence a dévolu la *mission de transmettre à l'Orient la civilisation occidentale!* Pauvre Providence, elle aurait choisi là un singulier missionnaire!

LES PRESTIGES

I

La Russie est un théâtre. — Le tzar chef d'orchestre. — Les diplomates et le parterre. — La coulisse. — Rôle de Pierre Ier et de Catherine II. — Leçons de Potemkin. — Nicolas et sa troupe. — Comédie changée en onglerie. — Preuve du fait. — Bombardement d'Odessa. — Rescrit de Nicolas à Osten-Saken. — Incroyable pasquinade. — Les Russes et les Européens victimes de la même mystification. — La lumière se lève. — C'en est fait des prestidigitations.

Qu'est-ce donc que l'empire de Russie en face de l'Europe, sinon un vaste théâtre où le tzar est à la fois maître peintre et chef d'orchestre, les sujets figurants ou acteurs, les lois, les institutions, les ukases, autant de coups d'archet et de décors? La toile est toujours levée. le spectacle permanent. Aux premières loges les diplomates applaudissent et se pâment d'aise; les naïfs du parterre font écho; mais on rit et on se moque dans la coulisse.

Cette comédie date surtout de Catherine II. Pierre le Grand, qui en avait préparé les matériaux et dressé la charpente, avait dans le caractère trop de brutale rudesse, trop de sauvage impatience, pour prendre la peine de polir les rôles et d'organiser les détails de la mise en scène.

Catherine II, la mystificatrice éhontée, la Messaline à talons rouges et à perruque poudrée, était merveilleusement propre à compléter une telle œuvre. Potemkin, d'ailleurs, n'était-il pas là pour lui enseigner comment on drape le vide, comment on badigeonne le désert. Mais de tous les tzars et tzarines, celui qui s'est montré le plus expert est sans contredit Nicolas. Sous son règne, tous les courtisans et les flatteurs, c'est-à-dire tous les masques vraiment russes, n'ont plus formé qu'une immense troupe, passant sa vie moitié à répéter, moitié à jouer. Seulement, comme l'esprit du dramaturge est vulgaire, la scène est descendue du théâtre sur les tréteaux ; la comédie s'est changée en parade. Triste Nicolas, passé à l'état de jongleur politique, et n'excitant plus autour de lui, au lieu de bravos approbateurs, que des rires de moquerie ou de pitié !

Nous choquons ici plus d'un lecteur : on nous traite de phraseur, de mauvais plaisant. Quoi donc ! le pape orthodoxe ! le tzar suprême ! le Dieu couronné !... Nicolas n'appelle-t-il pas lui-même dédaigneusement le sultan *Ce monsieur ?* mais lisez plutôt :

« A notre aide de camp général, le général de *cavalerie*, commandant le 3e corps d'*infanterie*, baron Osten-Sacken Ier.

« Le jour où les habitants d'Odessa, réunis dans les temples orthodoxes, célébraient la mort du fils de Dieu crucifié pour la rédemption de l'humanité, les alliés des ennemis de son saint nom ont commis un attentat contre cette ville de paix et de commerce, cette ville où l'Europe entière, dans les années de disette, trouvait toujours des greniers ouverts.

« Les flottes françaises et anglaises ont bombardé nos batteries pendant douze heures, les habitations des citoyens paisibles et les navires marchands qui se trouvaient dans la rade. Mais nos valeureuses troupes, conduites par vous en personne, et pénétrées d'une foi profonde dans la protection du Très-Haut et la justice, ont glorieusement repoussé l'attaque de l'ennemi contre le sol qui avait reçu, aux temps de l'apostolat, le saint précurseur de la religion chrétienne dans notre sainte patrie.

« La fermeté héroïque et le dévouement des troupes, inspirés par votre exemple, ont été couronnés d'un succès complet; la ville a été sauvée de la destruction, et les flottes ennemies ont disparu.

« Pour récompenser dignement une action aussi éclatante, nous vous accordons l'ordre de Saint-André.

« Saint-Pétersbourg, 21 avril (3 mai) 1854.

« NICOLAS. »

Nous le demandons : est-il pasquinade qui vaille un pareil rescrit ?

Il ressort de là un enseignement curieux : c'est que le gouvernement russe ne joue pas seulement la comédie vis-à-vis de l'Europe, il la joue encore vis-à-vis de ses peuples. Que ne se borne-t-il à ces derniers spectateurs? Avec ceux-là, du moins, il n'aurait pas à craindre de mécomptes; il sait d'ailleurs comment provoquer leurs bravos. Il est vrai que, sous ce rapport, l'Europe s'est montrée, pendant bien longtemps, d'une complaisance un peu russe; mais enfin il y a terme à tout : en face d'elle, aujourd'hui, la prestidigitation n'est plus de mise.

II

Qu'est-ce que l'empire de toutes les Russies? — Mensonge que ce nom. — Les diverses Russies. — Invention de Pierre le Grand. — Complaisance des cabinets. — Haine des sujets russes contre la Russie. — Le géant fantôme. — Napoléon à Moscou. — Côtés vulnérables de la Russie. — Ses conditions de force. — Holstein-Gottorp et Romanoff. — Prestige usurpé.

On se sent pris de vertige quand on veut secouer tous les oripaux menteurs dont s'affuble la Russie pour jouer ses grands rôles.

Et d'abord qu'est-ce que ce nom de Russie, ou plutôt d'*empire de toutes les Russies*, qu'elle met si fastueusement en avant? Qu'indique-t-il? un peuple? un État? Nous trouvons, il est vrai, sur la carte, une foule de Russies; mais elles n'ont entre elles aucune cohésion. C'est la *Russie rouge* ou *Gallicie*, qui, depuis 1809, appartient à l'Autriche; la *Russie blanche* et la *Russie noire*, ou Polésie antique, enlevées de la Pologne, qui, jusque aujourd'hui, sont tout aussi polonaises que Varsovie et Vilna; c'est l'ancien royaume Ruthène ou de *toute la Russie*, fondé en 1246, et reconnu par le pape, embrassant la Volhynie et la Podolie polonaises; c'est la *petite Russie*, séparant cette dernière du pays des Cosaques; c'est enfin la *grande Russie*, ou duché de Moscou, qui n'a pris cette dénomination qu'au seizième siècle. Où est donc l'*empire de toutes les Russies*? Eh! mon Dieu! dans les actes diplomatiques de Saint-Pétersbourg. C'est un nom de fantaisie qui ne date que de la fin du dix-huitième siècle, et dont l'invention appartient à Pierre le

Grand. Naturellement les cabinets l'ont pris au sérieux.

Un écrivain polonais fait à ce sujet des réflexions fort justes : « La Russie, dit-il, n'a pas même intérêt à exister. Chacun des membres qui la composent ne demanderait pas mieux que de s'en détacher et de renoncer à sa qualité de sujet moscovite. Ici ce sont les vieilles républiques de Pskow et Novgorod, jadis florissantes par l'alliance de la Pologne, plus tard étouffées dans le sang par un tzar de Moskou, lui-même esclave des Tartares, et réduites aujourd'hui à l'état de misérables bourgades ; là, ce sont les belles tribus caucasiennes qui seules depuis quinze ans luttent avec désespoir contre les forces réunies de la Russie, et qui, en succombant, lui ouvriront la route des Indes ; ce sont les Cosaques du Don et du Dniester, cette ancienne milice républicaine, aujourd'hui dégénérée sous le bâton du recrutement ; c'est la Perse, la Turquie enfin, qui n'acceptera jamais le catéchisme moscovite des mains du tzar-dieu, ni du prince Menschikoff, son prophète, mais qui recevra bien plutôt le christianisme grec-uni des mains d'un pontife slavo-romain, comme ont fait les Tartares de Lithuanie ou les maronites du Liban. Je ne parle pas de la Pologne. Quel bonheur pour tous, si ce quelque chose sans nom, rêve insensé d'un Allemand ivre, venait à s'évanouir, la Russie !

« C'est quelque chose d'immense, et ce n'est rien. Cet empire, auquel il faut la septième partie du globe habité pour pouvoir s'étendre, tiendrait tout entier sur la dixième partie du sol qu'il occupe : c'est une apparence, un mirage, une fantasmagorie qui s'élargit sans cesse en se dissipant : c'est un géant fantôme sans cœur et sans entrailles, qui ne subsiste qu'à la faveur de l'effroi qu'il inspire aux esprits crédules et lâches, avec une grandeur

théâtrale, toute de perspective et de lointain ; qui sent qu'il n'est rien malgré sa taille goliathique, et qui veut grandir encore pour devenir quelque chose.

« Napoléon a voulu le frapper au cœur, et son épée s'est brisée dans le vide, parce que, subissant l'illusion, il s'était imaginé que le fantôme était vivant.

« Pour l'abattre, il suffisait de le frapper dans ses alliances, ou plutôt dans les lâches complaisances des cabinets allemands, qui, depuis 1815, se sont reconnus ses ributaires et ses complices. C'est à Vienne, à Berlin, à Varsovie et Vilna qu'il fallait le combattre. Moins M. de Metternich et la Sainte-Alliance, la Russie était moins que rien. Que l'Europe dise à ce fantôme de s'en retourner en Asie, d'où il est venu, et il s'en ira. Défendons-lui surtout de s'emparer de Constantinople ; car il ne prendrait corps et chair que du jour où il viendrait à s'assimiler la Turquie. Alors seulement la Russie deviendrait une terrible puissance organisée pour le mal : elle serait en effet le *Fléau des nations*. Tout après, rien avant. L'empêcher de prendre pied en Orient, c'est l'empêcher d'être. Lui donner Constantinople, ce serait lui donner le monde[1]. »

Si du nom de l'empire nous passons au nom de l'empereur, l'imposture nous y frappe également. Ce point a déjà été touché ; le lecteur sait avec quelle constance l'empereur Nicolas repousse le nom allemand de Holstein-Gottorp pour s'attribuer exclusivement celui de Romanoff ; le lecteur sait aussi que l'empereur Nicolas n'a aucun droit à porter ce dernier nom. Toutefois nous insisterons encore sur une vérité que tous les his-

[1] *Lettres slaves*, par Christian Ostrowski, pages 197 et 198.

toriens officiels de la Russie se sont plu à laisser dans l'ombre ou plutôt à dénaturer. Il importe de voir jusqu'à quel point l'autocrate actuel pousse la passion du prestige.

Voici des renseignements puisés aux archives mêmes de Saint-Pétersbourg, et que nous empruntons à l'ouvrage déjà cité de M. Christian Ostrowski :

« La maison des Romanoff n'est ni ancienne ni illustre dans l'histoire de la Russie. La première fois qu'il en est question, c'est au seizième siècle, à propos d'un des nombreux mariages du tzar Yvan le Cruel (le Henri VIII de la Russie), et dont la fille d'un Romanoff devient la quatrième ou la cinquième épouse. Les autres avaient été assassinées. Dans le siècle suivant, le patriarche Philarète Romanoff ayant acquis une certaine popularité pendant les guerres civiles de la Russie, qui voulait se rallier à l'unité romaine en se donnant un prince polonais, parvint à faire élire son petit-fils Michel duc ou tzar de Moscou. Michel Romanoff était un homme fort ordinaire, son fils Alexis était presque idiot, et sous le règne de ces deux *vrais* Romanoff la Russie tomba dans un état de dégradation morale et d'abrutissement dont les mémoires récemment retrouvés de Kochykine sont un éclatant témoignage. Alexis laissa une fille et deux fils, Sophie, Yvan et Pierre, qui régna plus tard sous le nom de Pierre Ier. Les mémoires secrets du temps rapportent que bien des fois le tzar Pierre s'est vanté auprès de ses intimes de n'être pas le fils d'Alexis. Quoi qu'il en soit, voici comment cette famille était composée à la mort de Pierre :

« 1° *Branche aînée :* les deux filles d'Yvan Romanoff, Anne, duchesse de Courlande, et sa sœur, duchesse de Mecklenbourg;

« 2° *Branche cadette :* Pierre II, fils d'Alexis et petit-fils de Pierre Ier.

« A côté de ces deux branches légitimes, il y avait encore deux princesses bâtardes, nées des amours de Pierre Ier et de Catherine la vivandière, avant que le mariage formel eût légitimé leur union, et dont l'une avait été mariée à un duc de Holstein-Gottorp, et la seconde, la princesse Élisabeth, reconnue plus tard impératrice.

« A la mort de Pierre II, le trône revenait, par droit de succession, à la duchesse Anne de Courlande, fille d'Yvan et nièce de Pierre Ier, et ce droit passait après elle sur la tête du jeune Yvan, son petit-neveu, fils d'une duchesse de Brunswick. Mais, cette famille n'ayant pas su se faire un parti en Russie, et n'étant appuyée que par les étrangers qu'elle y avait amenés, une conspiration se servit du nom de la princesse Élisabeth, fille naturelle de Pierre Ier, pour renverser du trône le jeune Yvan et le faire enfermer dans la forteresse de Schlusselbourg. Élisabeth, devenue impératrice, s'empressa de faire venir en Russie le fils de la duchesse de Holstein-Gottorp, sa sœur, marié à une princesse d'Anhalt-Zerbst, et qui monta sur le trône à la mort de sa tante, sous le nom de Pierre III. On sait comment il fut assassiné en 1762, par sa femme, qui se fit proclamer impératrice sous le nom de Catherine II. Aussitôt après, elle fit mourir le jeune Yvan au fond de sa prison, et dans sa personne elle anéantit la descendance légitime de la maison Romanoff, pour laisser le trône à son fils Paul Ier, dont on ignore jusqu'à présent la véritable famille. Paul Ier, marié à une princesse de Wurtemberg, fut le père du souverain actuel de la Russie, Nicolas, marié lui-même à une prin-

cesse de Prusse. On voit, par ce rapide exposé, que les Holstein-Gottorp, après une alliance avec une fille naturelle du tzar Pierre, et après avoir passé par les Anhalt-Zerbst et les Wurtemberg, n'ont plus rien de commun avec la famille russe des Romanoff. »

III

Pourquoi Pierre le Grand prend le titre d'empereur de toutes les Russies; Nicolas le nom de Romanoff. — Prestige de ce nom en Russie. — Politique antinationale de Nicolas. — Le génie russe laissé en friche. — Civilisations française et allemande effleurées. — Bureaucratisme excessif. — La plume et le bâton. — Double masque. — Génie cosmopolite et envahisseur de l'Allemand. — Le Holstein-Gottorp tue le Romanoff. — Nicolas n'a pas fondé de nation, il n'a rassemblé qu'une horde. — Son vertige actuel. — Terrible alternative. — Nicolas joue au Tschengis-Khan. — Tartufe et matamore.

En prenant le titre d'empereur de toutes les Russies, Pierre le Grand se donnait aux yeux de l'Europe un éclatant prestige. C'est aussi dans ce but que Nicolas prend le nom de Romanoff; mais il se propose, en outre, de faire par ce moyen illusion à ses sujets. En effet, si le nom de Holstein-Gottorp sonne mal aux oreilles du peuple russe, celui de Romanoff, au contraire, ne lui rappelle que des souvenirs dont il est fier. C'est à ce nom que se rattachent la fin de ses dissensions intestines et l'avénement d'une dynastie qui, bien que d'origine étrangère, avait mérité, par son long séjour dans le pays et par les services qu'elle lui avait rendus, le baptême de la nationalité. Plutôt que de briser une tradition si favorable au pouvoir qu'il ambitionne, Nicolas aime mieux hasarder un mensonge.

Il a raison, du reste, de se parer d'un nom national; c'est comme un manteau jeté sur son règne, dont le caractère est, de tout point, anti-russe. Deux partis se présentaient à Nicolas lors de son avénement au trône : ou enrayer d'un seul coup le courant européen dans lequel Pierre le Grand et Catherine II avaient précipité l'empire, et le ramener à un développement purement national; ou élargir ce courant et lui permettre de pénétrer, avec toute sa puissance de fécondité, des sommités aux masses. Nicolas ne s'est arrêté franchement ni à l'un ni à l'autre de ces deux partis. Il a essayé de les amalgamer ensemble, mais en les prenant seulement par la superficie; en sorte qu'au lieu de s'aider et de se fortifier l'un l'autre, ils se sont paralysés réciproquement. C'est là la comédie.

Tandis que Nicolas parlait à son peuple de nationalité et cherchait à remettre la langue russe en honneur à sa cour, il empruntait à l'Allemagne et à la France ce qu'elles ont de plus délétère, de plus dangereux dans leur civilisation, ce qu'elles ont de plus antipathique au génie russe. Ainsi, nos romans les plus osés, nos gravures les plus décolletées, nos pièces de théâtre les plus perfides, nos vins, nos modes, en un mot toutes nos frivolités, tout notre luxe, passaient sans obstacle aux douanes de l'empire; nos livres sérieux, au contraire, et tous les grands monuments de notre intelligence, y étaient stupidement consignés. Nicolas ne permettait de la culture française que ce qui pouvait corrompre l'âme ou tout au moins l'énerver.

Vis-à-vis de l'Allemagne, il n'a pas montré plus de grandeur : ce qu'il lui a pris, ce n'est point sa science curieuse ni son libéralisme philosophique; c'est sa mor-

gue pédante et surtout son bureaucratisme abrutissant.

Où sont maintenant, en Russie, ces institutions patriarcales que l'on nous vante comme l'apanage glorieux et inaliénable du génie russe? Elles ont disparu sous les coups de l'employé allemand ou du *tschinovnik* russe façonné à l'allemande, que le gouvernement a postés jusque dans les coins les plus reculés de l'empire. Partout, la plume soutenue du bâton y a remplacé la voix du père et les conseils de l'ancien.

Aussi, à l'observateur attentif, la Russie offre-t-elle un double type, ou plutôt un double masque, car le faux les caractérise également l'un et l'autre : d'un côté, un semblant de culture nationale; de l'autre, un semblant de civilisation étrangère. Rien de naturel, rien de complet.

Et c'est à l'aide de ce double masque que Nicolas a réussi jusqu'à présent à jouer et son peuple et l'Europe. N'est-il pas temps, enfin, qu'on le lui arrache de la face?

Même dans la politique étrangère, c'est le Holstein-Gottorp, et non le Romanoff, qui se manifeste. Est-ce que le peuple russe aspire à la domination? Pauvre peuple! nous savons assez quel est son destin. Si donc il est entraîné sans cesse hors de ses frontières, ce n'est point par l'impulsion spontanée de son génie propre; il obéit au génie allemand qui le domine.

L'Allemand, et c'est là son plus triste côté, l'Allemand ne connaît point de patrie; il se sépare de son sol natal sans que ses yeux pleurent, sans que son cœur saigne. Prenant au sérieux son nom générique *Alle-man* ou *Her-man*, qui veut dire maître des hommes, volontiers envahirait-il l'univers. Il est cosmopolite à l'excès. Quel autre pays que l'Allemagne a plus sacrifié à la fièvre de l'émigration?

Quand une couronne se pose sur une tête allemande, et qu'avec elle elle apporte un pouvoir sans frein et des ressources gigantesques, on peut s'attendre à des scènes d'incroyable délire. Au lieu de s'appliquer à diriger son peuple dans sa voie providentielle, le souverain en fera sa chose à lui et le rivera à toutes ses ambitions, à toutes ses convoitises, car une voix fatale lui dit : Marche! Or, comme il ne peut marcher seul, il entraînera avec lui tout ce qui se trouve sous sa main. La civilisation et l'humanité lui imposaient de fonder une nation; il se moque de la civilisation et de l'humanité; il ne rassemble qu'une horde.

Voilà l'empereur Nicolas! Il sait bien que le peuple russe ne partage ni ne comprend le vertige qui l'emporte aujourd'hui. Il lui donne le change. Pour le forcer à s'associer à ses rêves d'Allemand, il lui parle de son honneur national compromis, de sa foi religieuse menacée. Manœuvre odieuse, et qui tournera, quelle qu'en soit l'issue, à la honte éternelle de son auteur. Car, enfin, s'il échoue, il sera donc prouvé que l'autocrate est isolé dans son empire, et que le génie du peuple qu'il gouverne n'a rien de commun avec le sien ; s'il réussit, la Providence lui demandera compte de ses succès, elle lui demandera si elle lui avait confié un peuple pour l'abrutir de telle sorte qu'il pût le soulever à son gré par l'imposture et le mensonge. Nicolas est en arrière de six siècles; il se croit de la taille d'Attila ou de Tschengis-Khan; il se trompe. D'ailleurs, Attila et Tschengis-Khan étaient sincères; ils ne mêlaient pas le rôle de matamore au rôle de tartufe.

IV

La loyauté de l'empereur Nicolas. — Sa conduite en 1848. — Fausse idée de sa modération. — Il est modéré quand il a peur. — Il ménage les révolutionnaires. — Conspiration. — Commission d'enquête. — Jugement. — Réaction implacable. — Intervention de la Russie en Moldo-Valachie et en Hongrie. — Conséquences. — Illusions des hommes d'État. — Ce qu'ils devraient faire.

Pendant trop longtemps, les organes les plus accrédités de la presse en Autriche et en Prusse se sont obstinés à défendre l'honneur et la loyauté de l'empereur Nicolas. Nous pensons que les faits qui se sont produits et qui se produisent encore tous les jours les auront suffisamment édifiés sur ce point, et qu'ils ne s'aventureront plus à se faire les avocats d'une cause jugée désormais. Les gouvernements prussien et autrichien prouvent d'ailleurs, par leur attitude de plus en plus hostile, que cet honneur et cette loyauté, tant célébrés, ont perdu sur eux toute séduction.

Mais il est encore un autre préjugé sur lequel beaucoup de gens ont une peine extrême à revenir. Ils s'étaient extasiés, à l'époque de la révolution de Février, sur la modération de l'empereur Nicolas. Cette modération est si contraire à la conduite qu'il tient aujourd'hui, que l'idée qu'ils s'étaient faite alors du caractère de l'autocrate en est tout ébranlée.

Ces gens-là sont encore, comme tant d'autres, victimes de l'éternelle comédie que joue le gouvernement russe; quelques faits, que nous recommandons à leurs médita-

tions, suffiront à leur montrer que l'empereur Nicolas est beaucoup plus logique qu'ils ne sauraient le croire.

C'est en effet un phénomène assez curieux que la conduite de ce souverain à l'époque de la révolution de Février.

Cet homme, dont l'ambition était de remplir le monde entier de son immensité personnelle et du bruit de son nom, cet homme s'arrête soudain dans sa marche ambitieuse; il se fait petit et silencieux; c'est à peine si l'Europe se doute qu'il existe encore une Russie. A quoi attribuer un aussi prodigieux changement? A la haute sagesse, à la modération généreuse de l'empereur Nicolas? C'est là, comme nous venons de le dire, ce que l'on a cherché, ce que l'on cherche encore à persuader. On a proclamé représentant de l'ordre, conservateur prédestiné des grands principes sociaux, celui qui, au moment où tous les autres monarques ses frères ou ses cousins fuyaient ou capitulaient éperdus, n'a pas donné signe de vie!

Mais que pouvait donc faire l'empereur Nicolas en 1848? Ah! s'écrie-t-on, il pouvait envahir l'Europe, il pouvait prendre Constantinople, et c'est parce qu'il ne l'a pas fait que nous l'admirons; c'est parce qu'il ne l'a pas fait que sa conduite d'aujourd'hui nous étonne.

Admiration, étonnement basés, comme on voit, sur une hypothèse. On pourrait y répliquer par une hypothèse aussi. Qui sait ce dont les peuples révolutionnés, qui sait ce dont les Turcs eux-mêmes eussent été capables s'il eût fallu résister à une attaque ouverte de l'autocrate? A l'époque dont nous parlons, les armées étaient-elles animées d'un zèle si ardent pour la cause des despotes? L'empereur Nicolas s'était demandé tout cela, sans doute.

Mais raisonnons sur des faits. Si, en 1848, l'empereur

Nicolas n'a point envahi l'Europe, si, en 1848, l'empereur Nicolas n'a point marché sur Constantinople, *c'est qu'il ne le pouvait pas*. Le féliciter de cette abstention est puéril : autant vaudrait féliciter l'incendiaire qui, occupé à prévenir l'embrasement de sa propre maison, s'abstient de porter la flamme chez ses voisins.

Oui, nous pouvons l'affirmer, car nous avons visité la Russie à une époque assez rapprochée de la révolution de Février pour avoir été à même d'apprécier l'effet qu'elle y avait produit ; oui, en 1848, l'empereur Nicolas avait peur. Tout bien assis qu'il paraisse sur son trône, il y tremblait au moins autant que tous ces rois qui désertaient le leur et abdiquaient. Ce mot : « Messieurs, préparez-vous à monter à cheval ! » qu'il adressa, dit-on, aux officiers de sa garde, à la nouvelle du mouvement de Paris ; ce mot, s'il est sorti de sa bouche, ne pouvait être qu'une vaine fanfaronnade destinée à masquer son dépit. L'empereur Nicolas fut charmé, il est vrai, de la chute de Louis-Philippe ; il l'avait toujours cordialement détesté ; mais il fut encore plus effrayé du mouvement qui l'avait emporté.

On eût dit, à voir son air soucieux, son irritabilité étrange, ses tempêtes de mauvaise humeur, qu'il croyait déjà la révolution à ses portes. C'est en vain que, pour le rassurer, les agents qu'il entretenait en France et en Allemagne le trompaient dans leurs récits, en exagérant les tristes excès, ou en travestissant les nobles scènes dont ils étaient témoins ; l'empereur livrait ces récits à ses journaux ; mais, dans son appréciation personnelle, il ne se dissimulait aucunement ce qu'avaient de sérieux et de redoutable les faits qui s'accomplissaient à l'occident de ses frontières. Oh ! qu'il était loin de songer à

intervenir! Il savait trop ce que lui avait valu, en 1825, l'intervention d'Alexandre et le séjour de ses armées au milieu des cités européennes.

Non, assurément, que l'empereur Nicolas ait jamais rien eu à craindre d'un mouvement populaire; le peuple russe, cette bête sauvage qui se gorge si facilement du sang de ses boyards, le peuple russe a toujours respecté la tête de ses tzars. Mais ne suffisait-il pas, pour jeter l'effroi dans l'âme de Nicolas, de l'appréhension d'une crise dynastique, d'un coup d'État de palais? — On aurait une tout autre idée de ce prétendu empire de l'ordre et de la stabilité, si l'on savait les perplexités lugubres qui agitent presque constamment l'homme qui y domine. Pourquoi voit-on le grand maître de police troubler si souvent de ses visites nocturnes le sommeil de son auguste souverain? Ah! c'est que, dans cet effroyable système, dans ce système éminemment *révolutionnaire* qu'on appelle le gouvernement russe, il existe une corrélation fatale entre la situation du maître et celle des sujets. Le despotisme effréné de l'un appelle nécessairement le doute sur la fidélité des autres. C'est un qui-vive réciproque, un échange fiévreux de suspicions et de terreurs. L'empereur Nicolas, il faut le dire, a réussi, pendant plus d'un quart de siècle, à dominer le péril de sa position; mais, malgré la force dont il a entouré son pouvoir, peut-il oublier, lui, qu'il est fils et petit-fils d'autocrates assassinés?

Aussi, bien loin d'irriter par une opposition trop brutale l'élément qu'avait fait surgir en Europe la révolution de Février, l'empereur Nicolas s'étudia-t-il à le ménager systématiquement. La physionomie de l'empire russe, à cette époque, est curieuse. Ce n'est pas précisément la

liberté qui y avait pris l'essor; mais l'oppression y avait détendu son cercle de fer. On jouait moins aux cartes dans les salons de Saint-Pétersbourg, on y causait politique, on y discutait les grands problèmes sociaux; il y avait des réunions privées, des réunions publiques, nous dirions presque des clubs. La presse, de son côté, secouait ses entraves, et l'on sentait, à ses allures, que la censure avait reçu l'ordre d'user plus modérément de ses ciseaux. Ceci était remarquable, surtout en Finlande et dans les autres parties de la Russie où l'intelligence étouffe moins sous la matière.

Cependant, un tel état de choses ne pouvait être de longue durée; l'autocrate était impatient de ressaisir ses droits. Déjà les chefs de la démocratie européenne avaient accumulé fautes sur fautes; la réaction gagnait du terrain. L'empereur Nicolas comprit à merveille ce mouvement de retour; il agit en conséquence. Un jour on vint lui dire que, dans une des réunions politiques jusqu'alors autorisées, un jeune orateur, exposant ses idées de réforme sociale, s'était écrié avec feu : « Messieurs, assez de mots, des faits : *quand on veut balayer complétement une maison, on commence par le haut!* » Cette allusion devint le signal du rappel aux rigueurs. La censure se remit à l'œuvre, deux commissions furent nommées, l'une pour instruire la cause des prévenus, l'autre pour juger les coupables. La première de ces commissions prolongea ses travaux durant cinq mois, cinq mois d'angoisses pour tout l'empire. Il est vrai que l'issue du jugement fut moins terrible qu'on ne le craignait : les potences de 1825 ne se relevèrent pas; mais, indépendamment des individus nombreux que le *hasard et la légèreté d'esprit avaient entraînés dans le complot*, aux-

quels le tzar fit grâce, vingt et un, tous pris dans l'ordre militaire, dans les classes nobles ou lettrées, furent condamnés soit aux travaux des mines, soit à d'autres peines infamantes[1]. Ainsi, l'empereur Nicolas se don-

[1] Le *Journal de Saint-Pétersbourg* a publié sur ce sujet un article *communiqué*, qu'il importe, tout rédigé qu'il est à la manière russe, de mettre sous les yeux du lecteur : « Les doctrines pernicieuses qui avaient amené des troubles et des révoltes dans toute l'Europe occidentale, et qui menaçaient d'y anéantir complétement l'ordre et la prospérité des nations, ont malheureusement trouvé un écho, quoique faible, dans notre pays. Mais en Russie, où une foi sainte, l'amour du monarque et le dévouement au trône, basés sur le caractère national, se sont conservés inébranlables dans tous les cœurs, l'action malintentionnée d'une poignée d'hommes complétement nuls, jeunes pour la plupart et dépourvus de toute moralité, qui avaient rêvé la possibilité de fouler aux pieds les droits les plus sacrés de la religion, de la loi et de la propriété, n'aurait pu prendre de dangereux développements que dans le cas où la vigilance du gouvernement n'eût pas découvert le mal à son origine.

« Il résulte de l'enquête qu'un certain nombre de jeunes gens, les uns réellement pervertis de cœur et d'esprit, d'autres victimes imprudentes de perfides insinuations, avaient formé une société secrète dont le but était de renverser violemment notre organisation politique pour y en substituer une autre de leur façon, et qui n'eût été que l'anarchie. Des blasphèmes, des propos audacieux contre la personne sacrée de l'empereur, les actes du gouvernement présentés sous le jour le plus faux, tel était le programme de ces réunions, telles étaient les questions qu'on agitait en attendant le moment de mettre à exécution de sinistres projets.

« Par ordre de Sa Majesté l'empereur, une commission d'enquête fut instituée. Cette commission ayant fait son rapport après cinq mois des plus attentives investigations, Sa Majesté Impériale daigna accorder une amnistie pleine et entière à tous les individus qui avaient été entraînés dans ce complot, soit par hasard, soit par légèreté d'esprit.

« Quant aux vrais criminels, ils furent jugés par une commission militaire, dont la décision, examinée par l'auditoriat général, déclarait les accusés coupables du crime de complot tendant à renverser les lois existantes et l'ordre politique de l'empire, et les condamnait à être fusillés; ils sont au nombre de vingt et un. (*Suivent les noms.*)

« Sa Majesté l'empereur, après avoir pris connaissance du rapport de l'auditoriat général, a daigné porter son attention sur les circonstances qui pouvaient autoriser, jusqu'à un certain point, l'adoucissement de la sentence, et a, en conséquence, ordonné ce qui suit : Le jugement sera lu aux vingt et un

nait le bénéfice d'une clémence à laquelle, du reste, il ne perdait rien.

Comprend-on maintenant pourquoi l'autocrate laissa la révolution de Février accomplir tranquillement son œuvre en Europe, pourquoi il s'abstint d'engager avec elle une guerre de principe?

Ce qui prouve, d'ailleurs, le caractère sérieux du danger auquel l'empereur Nicolas s'était cru exposé, c'est l'éclat terrible qu'il donna à sa revanche. Dès ce moment, la Russie se vit en proie à des violences inouïes. Tout ce qui était intelligence y fut l'objet d'une persécution sans merci; on y traqua les hommes de talent, comme ailleurs les flibustiers et les corsaires. Les académies furent réputées sociétés secrètes; les universités, foyers d'insurrection et de désordre; on soumit l'instruction publique au régime du sabre; on renversa ou on mutila les chaires; on décima les écoles: l'ignorance et l'abrutissement, seuls, trouvèrent grâce devant l'autocrate. La presse n'eut pas un meilleur sort; le mot *liberté* et tous les adjectifs et adverbes qui s'y rattachent devinrent l'effroi des censeurs; ils ne souffrirent plus que l'on parlât de *classes libérales*, *d'arts libéraux;* en un mot, tout ce qui rappelait, de près ou de loin, la culture de l'Occident, fut impitoyablement proscrit.

Voilà donc l'autocratie dans la plénitude de son ac-

condamnés en présence des troupes assemblées; et, après que tous les préliminaires de l'exécution de la peine de mort auront été accomplis, il leur sera annoncé que l'empereur leur fait grâce de la vie, et qu'au lieu de subir la peine de mort prononcée contre eux, ils seront déclarés déchus de tous leurs droits civils et condamnés, en proportion de leurs divers degrés de culpabilité, les uns aux travaux forcés dans les mines, les autres aux travaux forcés dans les forteresses, ou bien à être incorporés dans différents corps d'armée, après avoir subi une détention plus ou moins longue. »

tion; on voit à quels excès elle aboutit. Fatalité logique de son principe; qui pourrait s'en étonner? Mais, ce qui paraîtra, sans doute, moins naturel, c'est que, dans un pays qui prétend s'imposer si orgueilleusement à l'Europe, l'empereur Nicolas ait réussi à trouver des instruments assez serviles pour appliquer un système aussi barbare. O Russes! qu'êtes-vous donc?

Mais, dira-t-on, l'empereur Nicolas n'est-il pas intervenu en 1848 dans les provinces danubiennes, en 1849 dans la guerre de Hongrie? N'était-ce pas là de sa part une preuve de force et de sécurité intérieures, une preuve de sublime dévouement envers les grands principes menacés?

Quant aux provinces danubiennes, nous n'examinerons pas jusqu'à quel point l'intervention de l'empereur Nicolas y était nécessaire, ni si l'élan de liberté qui s'y était manifesté eût été fécond en résultats bien désastreux dans le cas où les baïonnettes russes ne fussent pas venues l'étouffer; nous demanderons seulement si la politique que l'empereur Nicolas suivit à l'égard des Moldo-Valaques ne lui était pas dictée par les intérêts les plus exclusifs de son ambition et de son égoïsme. N'était-ce pas là pour lui un excellent moyen de grandir son prestige? Il se posait ainsi, aux yeux des naïfs d'Europe, comme le fléau des révolutions, comme le protecteur de l'ordre, comme le défenseur des monarques alarmés.

Car, remarquez-le bien, cet homme, le terroriste par excellence, le spoliateur de tous les droits, le contempteur des traités les plus sacrés, cet homme n'hésite pas à notifier au monde occidental, dans un manifeste daté du 31 juillet 1848, « *qu'il n'intervient dans les provinces soulevées qu'afin qu'aucune atteinte ne soit portée*

à l'intégrité de l'empire ottoman, plus que jamais essentielle au maintien de la paix générale. » Cette intégrité de l'empire ottoman, on sait le cas qu'en fait l'autocrate. Mais, enfin, en 1848, ce jeu était facile; la peur traînait alors après elle la crédulité. On serait moins dupe aujourd'hui peut-être; on comprendrait que c'est pour la Russie un titre minime à la reconnaissance des conservateurs européens, que d'avoir détaché de ses armées quelques milliers de soldats pour les envoyer au milieu de provinces aux frais desquelles ils seraient logés, habillés, nourris, et où, en même temps qu'ils établiraient des obligations que l'on n'oublieraient jamais, ils créeraient des influences dont on saurait profiter en temps opportun. Le traité de Balta-Liman n'a-t-il donc aucun sens?

Nous ne dirons rien de l'intervention en Hongrie, nous en avons déjà expliqué les motifs. On sait que si l'empereur Nicolas s'est associé à l'empereur d'Autriche, c'était moins pour l'aider à triompher des Magyars que pour repousser les Polonais, dont il craignait l'invasion armée sur son propre territoire. Bien que le champ de bataille fut commun, chaque souverain y combattait pour sa propre cause, et, s'il y a eu service rendu à l'Autriche, ce service a tellement profité à la Russie, que le dévouement dont elle cherche à faire parade aujourd'hui s'efface tout entier devant la nécessité qui la poussait à intervenir.

Ainsi donc, nous le répétons, c'est à tort que l'on cherche à exalter la sagesse et la modération de l'empereur Nicolas en 1848. A cette époque, comme toujours, il a été fidèle à sa politique. Tant qu'il a eu peur, il s'est abstenu ; quand il s'est cru en sûreté, il a agi ; mais

il a agi dans son intérêt propre, dans un but unique d'ambition personnelle. On souffre vraiment de voir de combien d'illusions on se berce à l'endroit de la Russie. A quoi donc les hommes d'État passent-ils leur temps? Certes, s'ils réfléchissaient plus sérieusement, s'ils se faisaient mieux renseigner, ils n'en viendraient pas à ces aveux puérils qui déconcertent le public et attristent ceux qui savent. Ils apprécieraient les chefs des nations à leur valeur réelle, ils mesureraient le but final des actes, non d'après leurs craintes ou leurs espérances personnelles, mais d'après le génie de ceux qui les accomplissent; ils substitueraient à la phraséologie sonore les faits imposants, à la temporisation énervante la décision énergique; ils n'attendraient pas, enfin, que les conséquences se chargent, par leur explosion violente, de les édifier sur le caractère et sur la portée des principes.

V

Prestige militaire. — L'armée et la marine russes. — Exagérations calculées. — Les deux millions de la mobilisation. — Réserves russes. — Condition du soldat licencié. — Ce que produit un recrutement. — Le Russe n'est point soldat. — Ressources factices pour la guerre. — Suspension des travaux publics. — Dons volontaires. — Les fonctionnaires, les quatre-vingt millions du clergé orthodoxe. — Contributions prélevées sur les nobles, les négociants et les propriétaires. — Appréciation du résultat. — Chantage impérial. — La bourse ou la Sibérie.

Nous avons suivi l'empereur Nicolas à travers les prestiges de sa souveraineté, les prestiges de son nom usurpé, de son génie allemand et de sa politique antinationale. Suivons-le maintenant à travers les champs de bataille :

c'est là, surtout, que son talent de mise en scène se déploie.

On sait que le chiffre réel de l'armée et de la marine russes est considérable [1]. Eh bien, ce chiffre ne suffit point à l'autocrate, il faut qu'il lui prête des proportions tout à fait imaginaires. Comme il a séduit l'Europe en la trompant, c'est aussi en la trompant qu'il prétend la terrifier.

[1] Les appréciations sur l'armée russe varient. Nous en choisissons deux qui nous paraissent se rapprocher le plus de la vérité.

Dans une statistique imprimée en Finlande en 1838, l'armée russe est estimée, en totalité, à 612,332 hommes, dont 41,200 hommes de garde impériale, 331,200 d'infanterie de ligne, 104,632 de troupes de garnison, 84,000 de troupes régulières, 40,800 d'artillerie, 10,500 de troupes du génie. A ce nombre il faut ajouter, suivant la même statistique, 19,000 hommes de cavalerie irrégulière qui, en temps de guerre, peut être augmenté à volonté.

Suivant un autre document, l'armée régulière, en Russie, consiste en 30 divisions, soit 120 régiments d'infanterie; 15 divisions, soit 60 régiments de cavalerie, et compte au maximum, avec les réserves et les dépôts, 628,000 hommes et 1,540 canons, à quoi il faut ajouter de 30 à 50,000 Cosaques de différentes dénominations, avec leur artillerie légère, ainsi que la garde intérieure et la gendarmerie.

Quant à la marine, 7 vaisseaux de ligne de 100 canons et au-dessus, 10 de 84 canons, 30 de 74 canons, 30 frégates, 5 corvettes, 20 bricks.

Ces équipages montés par environ 50,000 hommes.

Voilà pour l'ensemble de la flotte.

Elle forme deux divisions : celle de la Baltique et celle de la mer Noire.

La première comprend 4 vaisseaux de ligne de 100 canons et au-dessus, 6 de 84 canons, 18 de 74 canons, 18 frégates, 3 corvettes, 12 bricks, montés par environ 30,000 hommes.

La seconde, 3 vaisseaux de ligne de 100 canons et au-dessus, 4 de 84 canons, 12 de 72 canons, 12 frégates, 2 corvettes, 8 bricks, montés par environ 20,000 hommes.

A ce grand effectif il faut ajouter encore de nombreux bateaux à vapeur et des flottilles à rames ou galères, dont il nous est impossible de déterminer le nombre, mais que l'on peut évaluer, pour les deux mers, à plus de 500. Suivant la statistique finlandaise déjà citée, le personnel complet de la marine russe, tous bâtiments compris, s'élèverait à 79,269 hommes. (Voir, pour plus de détails, la *Russie contemporaine*, 2e édit., pages 349, 395.)

Quel bruit ne faisait-il pas naguère du rappel de ses réserves, de ses nouvelles levées, d'une mobilisation, en un mot, qui n'irait rien moins qu'à porter l'effectif de son armée à plus de deux millions d'hommes? Que ne racontait-il pas du dévouement de ses peuples et des dons magnifiques qu'ils apportaient de toutes parts à son trésor, pour subvenir aux frais de la guerre orthodoxe?

Assurément, nous ne sommes point de ceux qui éprouvent le moindre penchant à dénigrer la puissance de la Russie. Cette puissance est formidable [1], nous le reconnaissons; et nous sommes les premiers à exhorter les États qui sont en guerre avec elle à ne point se borner à des préparatifs ordinaires. Mais, si les faits réels nous imposent, il n'en est point ainsi des fables que l'on groupe autour d'eux. Ces fables nous font pitié; et nous croyons de notre devoir de faire tous nos efforts pour les démasquer.

Parlons, d'abord, des faits militaires proprement dits.

Sur quoi porterait la mobilisation prétendue? Sur la garde? Non, dit-on; la garde est toujours sur le pied de guerre. Sur l'armée? L'armée n'est-elle pas toujours aussi sur le pied de guerre? Telle est, du moins, la prétention de l'empereur Nicolas. Du reste, garde et armée réunies ne montent pas en réalité au delà de sept cent mille hommes: les états officiels eux-mêmes, ces états, auxquels personne ne croit, ne les portent qu'à un peu plus de onze cent mille hommes, chiffres énormes, sans doute, mais bien éloignés pourtant des deux millions attribués à la mobilisation.

[1] Son grand principe de faiblesse en temps de paix, et surtout en temps de guerre, gît dans sa déplorable administration. Voir note III.

Passons au rappel des réserves.

Depuis quelques années, l'empereur Nicolas a introduit dans son armée un système de congés indéfinis qui s'accordent aux soldats, soit après quinze ans, soit après dix ans, soit même, en certains cas très-rares, après six ans de service actif. Il voulait ainsi, d'un côté, alléger les charges du trésor, de l'autre former une sorte de *landwehr*, imitée de la *landwehr* prussienne. Par suite de ces congés, un nombre considérable de soldats ont pu rentrer dans leurs foyers, mais à la condition de s'y tenir toujours prêts à répondre au premier appel. Serait-ce là la réserve que l'on a rappelée sous les drapeaux? Nous ferons observer que, même en pareil cas, l'effectif général de l'armée active n'en aurait reçu aucune augmentation, car tout licenciés que soient les soldats de cette réserve, ils n'en sont pas moins compris dans les cadres, leur libération définitive n'ayant lieu que lorsque leur temps de service légal est complétement révolu.

D'ailleurs, si l'aptitude de la *landwehr* prussienne, en cas de guerre sérieuse, a paru si problématique aux hommes compétents, que ne diraient-ils pas, sous ce rapport, de la *landwehr* russe? Que deviennent les soldats de l'autocrate envoyés en congé? Ils retournent, disent les actes officiels, à leurs occupations civiles. Mais quelles sont ces occupations? A dire vrai, pour la plupart, elles sont nulles. Partis serfs pour l'armée, les soldats russes en reviennent libres[1]; ils ne retrouvent, dès lors, ni maison où ils puissent s'abriter, ni maître qui les reçoive et prenne soin de leur existence. Ceux d'entre eux qui avaient un

[1] D'après la loi de recrutement, le serf fait soldat devient libre, ainsi que sa femme et tous les enfants qui lui naissent après son enrôlement.

état, l'ayant oublié pendant les dix ou quinze ans de service qui ont précédé leur congé, en sont réduits à se faire hommes de peine, triste ressource en Russie, ou, ce qui leur sourit plus communément, à se livrer au vagabondage et au vol. Le gouvernement lui-même sent tellement combien est fausse et précaire la situation des soldats licenciés, qu'il provoque en leur faveur la générosité des seigneurs, en accordant à ceux-ci l'exemption d'une recrue pour chaque enfant né d'un individu de ce genre qu'ils auront recueilli sur leurs terres, et auquel ils auront fourni les moyens de s'y établir. Mais une exemption qui fait ainsi brèche au recrutement ne diminue-t-elle pas d'avance l'effectif de l'armée, et ne fait-elle pas mentir, par là même, les chiffres immobiles de ses cadres? Que penser, en outre, de l'utilité qu'apporterait à des troupes de campagne, qui ont besoin d'éléments puissants, le rappel d'une *landwehr* à laquelle une vie misérable et abandonnée a déjà fait oublier ce qu'elle avait contracté, durant son temps d'activité, d'esprit et d'habitudes militaires?

Ainsi donc mobilisation, rappel des réserves : prestiges. En est-il autrement des recrutements supplémentaires?

Ici deux questions se présentent : question de finance, question de propriété. Les communes, qui supportent déjà avec tant de peine les frais du recrutement annuel, seront-elles assez riches pour faire face à de nouvelles levées? les seigneurs sacrifieront-ils volontiers les bras qui les font vivre? On sait que, dans sa guerre contre la Suède, Catherine, ayant songé à recourir à ces levées anormales, dut se désister, effrayée de l'opposition de sa noblesse. Nicolas sera-t-il plus heureux que son aïeule,

Nicolas mille fois moins aimé, mille fois moins populaire que Catherine[1]?

Et quand tous ces rêves se réaliseraient, nous n'aurions, après tout, en face de nous que des soldats élémentaires, des paysans en capote. Cela est-il bien redoutable? Le paysan russe a pu se comporter vaillamment en 1812, quand il ne s'agissait que de se défendre contre une invasion sans sortir de son pays, et que d'ailleurs il avait pour auxiliaire un hiver sauvage. Le résultat serait tout autre s'il devait entrer soudain en campagne. Le Russe n'est point belliqueux; il répugne même de toutes les forces de son âme à l'état militaire, et ce n'est que garrotté et couvert de chaînes que les mandataires des communes le conduisent le plus souvent aux bureaux de recrutement. Les troupes moscovites que nous avons vu briller sur les champs de bataille n'avaient acquis leur bravoure et leur force de résistance qu'après de longues années d'une discipline impitoyable. Mais le fanatisme? Le fanatisme! mot vide de sens. Les Russes ont pu être fanatiques jadis; ils ne le sont plus aujourd'hui. Les Russes ne sont que superstitieux.

Supposons, toutefois, la mobilisation réalisée, les recrutements parfaitement réussis, supposons les deux millions d'hommes debout : quelle serait, au milieu de cette abondance de soldats, la situation du gouvernement russe? On affectait naguère d'attacher une très-grave importance à la suspension des grands travaux, notam-

[1] La réponse à cette question est déjà donnée, ce semble, par ceux des journaux étrangers qui s'attachent le plus à faire ressortir ce que, selon eux, la guerre actuelle excite de fanatisme et de ferveur nationale en Russie. Ils conviennent que les classes supérieures de l'empire restent étrangères à un mouvement dont les conséquences sont loin de leur paraître rassurantes.

ment de ceux des chemins de fer qui étaient alors en cours d'exécution dans l'intérieur de l'empire. Quel surcroît d'argent, disait-on, va en résulter pour la guerre! Qu'avait donc cette suspension de si extraordinaire? Est-ce que tous les grands travaux ne sont pas forcément suspendus en Russie pendant la saison d'hiver, c'est-à-dire pendant plus de six mois de l'année? On appliquerait à la guerre l'argent qui y était destiné! Mais cet argent, qui en est le maître! Il provient soit des compagnies concessionnaires, soit des emprunts faits à l'étranger, soit du trésor de l'État. Dans ce dernier cas seulement le tzar en a la libre et entière disposition. Or, quand on considère l'exiguïté du budget de la Russie (ce budget atteint à peine un milliard), quand on sait la lenteur qui préside aux travaux ordonnés par l'autocrate, les longs crédits qu'il impose aux entrepreneurs, les difficultés que ceux-ci éprouvent à se faire payer, on est parfaitement édifié sur la valeur que l'on voudrait attribuer à un tel revirement; et l'on comprend pourquoi, au lieu de tirer de ses caisses le prix des vivres et des munitions fournis par les Moldo-Valaques, Nicolas a suggéré au prince Gortschakoff l'idée ingénieuse des bons *payables en temps opportun*.

On a vanté en outre les offres de service des habitants des provinces baltiques. Il serait curieux de savoir quelle espèce de gens en avaient pris l'initiative. Étaient-ce des orthodoxes ou des luthériens? Si c'étaient des luthériens, quel est donc le sens des manifestes de l'autocrate, quel est le but moral de la guerre? Il est vrai que cette question n'a occupé qu'un instant le tapis, l'empereur Nicolas ayant décliné l'hommage, et les fonctionnaires de Livonie, d'Esthonie et de Courlande devant continuer à

émarger leur traitement intégral. Pauvres fonctionnaires! Offrir le dixième de leur traitement, c'était pourtant de leur part un acte magnanime; et l'on comprend que, bien qu'il en ait jugé le chiffre inacceptable[1], le tzar leur en a fait témoigner sa satisfaction : le centenier qui n'avait offert qu'une obole n'a-t-il pas été célébré par l'Évangile ?

Le clergé est venu à son tour, renchérissant sur les fonctionnaires; il a fait don, dit-on, de *quatre-vingts millions de francs* ou *vingt millions de roubles argent*, et ces quatre-vingts millions ont été agréés. C'est là, du moins, un acte logique. Nous sommes en pleine orthodoxie. Aussi n'éprouvons-nous aucun étonnement. Mais, le sentiment mis à part, il y a dans cet acte un fait matériel sur la réalité duquel nous ne pouvons nous défendre de quelques doutes. Pendant nos divers séjours en Russie, nous avons étudié de très-près le clergé orthodoxe; or, rien dans sa condition ne nous avait fait soupçonner qu'il pût jamais se distinguer par une aussi splendide libéralité. Cette offrande spontanée de quatre-vingts millions ne donnerait-elle pas à croire que le clergé de Russie jouit d'une opulence comparable à celle de l'ancien clergé de France ou du clergé actuel de la Grande-Bretagne? On sait pourtant combien il en est loin.

Pierre le Grand et Catherine II se sont entendus pour dépouiller les églises et les monastères et en réunir les biens à ceux de la couronne. Depuis cette mesure radicale, prêtres et moines russes sont dans une situation

[1] Les traitements des fonctionnaires russes sont d'une incroyable mesquinerie, ce qui explique en partie les vols et les concussions auxquels se livrent le plus grand nombre d'entre eux pour satisfaire, non-seulement à leur amour du luxe, mais encore aux simples convenances de leur position.

plus que modeste. L'indemnité qui leur est allouée par l'État étant insuffisante, les premiers vivent des dons qu'ils arrachent à la piété ou à la superstition des fidèles, les seconds, du travail de leurs mains et de leurs quêtes.

Dans toutes les éparchies, il y a gêne et souvent misère : alors les évêques implorent la charité du pouvoir; le saint-synode s'émeut et nomme une commission; on devine le reste. Il est vrai que chaque église a une caisse particulière renfermant les fonds destinés à son entretien; mais quelle peut être l'importance de caisses qui n'ont pour principal aliment que les produits des cierges offerts par les dévots? Parfois, cependant, le gouvernement les estime de bonne prise; serait-ce le cas dans la circonstance actuelle, ou le clergé aurait-il prévenu de lui-même un sacrifice inévitable? Quoi qu'il en soit, nous demanderons toujours par quel moyen fantastique on a pu réussir à faire tomber des mains du clergé orthodoxe une somme de *quatre-vingts millions* [1].

L'autocrate n'est pas à bout. Trouvant que les dons volontaires n'affluaient pas aussi abondamment au trésor qu'il le désirait et qu'il s'efforçait de le faire croire à l'Europe, il a songé à y mettre ordre. Prenant au sérieux la parole d'un de ses journalistes, qui prétendait naguère que ses finances sont, non dans les caisses de son trésor, mais dans le cœur de ses sujets, il vient de faire appel au dévouement de ces derniers. Les nobles lui feront hommage pendant toute la durée de la guerre du dixième de leurs revenus; les négociants, d'un tribut annuel de trois cents, cent soixante ou cent roubles,

[1] Voir, pour plus de détails sur cette matière, nos deux derniers ouvrages: la *Question russe* et la *Russie contemporaine*.

c'est-à-dire de douze cents, six cent quarante ou quatre cents francs, suivant la guilde à laquelle ils appartiennent ; enfin, les propriétaires de maisons lui sacrifieront dix pour cent des loyers qu'ils perçoivent.

Il importe d'examiner ce que produiront tous ces subsides. N'y a-t-il pas là aussi bien du prestige?

D'abord, quel est le chiffre des nobles qui pourront payer? On ne compte dans tout l'empire qu'environ vingt mille nobles possédant des terres habitées par plus de cent serfs. Cela suppose une large distribution de la propriété, et par conséquent une masse de revenus considérable. Il est, en effet, des seigneurs russes qui ont, dit-on, six cent mille, huit cent mille roubles, et plus encore par an. Mais ces chiffres sont-ils rigoureusement exacts, et, dans tous les cas, se maintiennent-ils à un taux normal? Il est permis d'en douter.

Nulle part le revenu n'est aussi mobile qu'en Russie. Comme il repose presque tout entier sur l'industrie agricole, il est sujet à toutes les vicissitudes qui troublent si souvent cette industrie dans les États de l'autocrate. La Russie est la région des disettes. Tous les cinq ou six ans il s'en produit de terribles, ce qui tient d'un côté à la malveillance du climat, de l'autre à l'insuffisance et à l'inaptitude des procédés dont usent les agriculteurs. On peut même dire qu'il n'est pas de campagne où quelques parties importantes du pays n'aient à gémir ; et comme les voies de communication sont détestables, il est impossible aux provinces plus favorisées de venir à leur secours.

Tel armateur qui charge de gros navires à Odessa serait bien surpris s'il lui arrivait de visiter les populations d'au delà des zones qui alimentent son commerce. A la

vue des pommes de terre et des autres denrées plus chétives encore dont elles sont obligées si fréquemment de se repaître, il se demanderait si cette exportation de grains, dont le tzar est si fier, est de sa part un acte économique bien louable, ou s'il ne constitue pas plutôt un crime de lèse-humanité à l'égard des peuples dont il se dit le protecteur et le père. Avant de nourrir l'étranger, il faudrait aviser, ce semble, à nourrir sa famille.

Quand la récolte manque, le noble russe n'est pas frappé seul. Il voit surgir devant lui la troupe affamée de ses serfs; bon gré, mal gré, il faut qu'il les arrache au besoin, car leur mort, c'est sa ruine. Que devient alors l'équilibre de ses revenus? S'il avait des économies, à la bonne heure! Mais quel est le noble russe qui économise? Il a donc recours à l'emprunt.

C'est ce qui explique le désordre qui règne dans la plupart des grandes fortunes moscovites. Ce désordre est encore aggravé par d'autres causes de divers genres. De longs voyages à l'étranger, des pertes de jeu, des excès de galanterie, des assauts de luxe, une représentation ruineuse, un système d'administration détestable. Bref, soit pour un motif, soit pour un autre, il n'est pas vingt maisons nobles en Russie qui ne soient énormément obérées, et dont les biens ne soient engagés en grande partie aux domaines de la couronne. Ajoutons que, parmi les emprunteurs, on ne saurait dire s'il en est qui réussissent à couvrir les intérêts de leurs emprunts ou à satisfaire aux conditions de l'amortissement. Ils s'en inquiètent peu, du reste : c'est l'affaire de leurs héritiers.

Ces observations nous conduisent à douter singulièrement du succès de la mesure de l'autocrate. Ce n'est pas

tout que de faire des ukases, il faut encore qu'ils soient applicables. Comment l'empereur Nicolas s'y prendra-t-il pour sa perception? S'attaquera-t-il au revenu nominal ou au revenu réel? Dans le premier cas, il touche au capital; dans le second, il risque de se fourvoyer.

Et d'ailleurs, si, en temps ordinaire et normal, le revenu du noble russe est toujours sujet à tant de mobilité, quel sera son sort au milieu de circonstances qui lui portent une atteinte si cruelle? Fondé, comme nous l'avons dit, sur l'industrie agricole, il ne peut être sûr de lui-même qu'autant que les produits de cette industrie auront leurs débouchés libres. Or, en est-il ainsi maintenant, en sera-t-il ainsi tant que durera la guerre? On connaît à cet égard les intentions des puissances. Elles ont fait leur deuil de leur commerce avec la Russie, et autant que leurs moyens le permettront, elles sont décidées à la bloquer.

Déjà les effets du blocus se font rudement sentir dans les ports commerçants de l'empire; la situation ira toujours empirant; défi aux neutres d'y porter efficacement remède. C'est donc la ruine qui plane sur la tête de la noblesse russe; et avec la ruine, le mécontentement, les colères, les résistances peut-être; en tout cas, l'impossibilité pour le tzar de prélever son tribut; car, enfin, là où il n'y a rien, le roi perd ses droits[1].

Venons aux négociants : leur nombre s'élève, pour tout l'empire, à environ trente-six mille, dont neuf cents appartiennent à la première guilde, dix-neuf cents à la seconde, le reste à la troisième. Supposé le tribut payé exactement et intégralement par tous, le tzar recueillera

1 Voir la note IV.

annuellement à peu près quatre millions de roubles (seize millions de francs). La somme est belle. Mais le blocus! ne faut-il pas en tenir compte pour les négociants aussi bien que pour les nobles?

Déjà, nous le savons, la faillite a fermé plus d'un comptoir à Pétersbourg, à Moscou, à Odessa, etc. La crise commence à peine. D'un autre côté, nous apprenons que des spéculateurs étrangers qui font des affaires avec la la Russie, et qui y ont laissé des valeurs considérables, ne pouvant parvenir à les en retirer, par suite de la défense faite par l'empereur Nicolas d'exporter l'or de l'empire, et du discrédit des effets russes, ont donné ordre à leurs commettants d'acheter force cuivre et de l'emmagasiner jusqu'à nouvel ordre : « Nous perdrons l'intérêt de notre argent, disent-ils, mais du moins nous sauverons le capital. » Le tribut imposé par l'autocrate serait-il assuré contre tant de risques?

Quant aux propriétaires de maisons, il serait difficile d'en fixer le chiffre. Ce que nous pouvons dire, c'est que, d'après les statistiques officielles, il existe dans toutes les villes de la Russie quatre cent quatre-vingt-dix-sept mille cinq cent soixante-dix-huit maisons, dont soixante mille seulement en pierre ou en briques, c'est-à-dire douze pour cent du nombre total.

Ces maisons, indépendamment de celles qui appartiennent à la couronne (et celles-là forment un chiffre important) se partagent presque exclusivement entre les nobles et les négociants. La contribution de dix pour cent des loyers perçus introduit donc encore une nouvelle charge au détriment de ces derniers.

Mais, pour apprécier au juste les effets que le tribut en question est appelé à produire, il importe de se ren-

dre bien compte de la situation des propriétaires russes, soit vis-à-vis du fisc, soit vis-à-vis de leurs locataires.

Prenons un négociant de la première guilde, possédant à Saint-Pétersbourg, ou dans toute autre grande ville de l'empire, une maison valant cent cinquante mille roubles (six cent mille francs). Cette maison renferme un établissement de bains avec douze cabinets ou numéros, ce qui la place dans les meilleures conditions de productivité. Or, quelles sommes le propriétaire d'un tel immeuble a-t-il à payer?

1° Comme membre de la première guilde, six cent soixante roubles (deux mille six cent quarante francs);

2° Pour différents droits perçus au profit de la ville, somme égale;

3° Pour droit de *pritkatchik* ou commis, par tête, trente roubles (cent vingt francs);

4° Pour chaque cabinet de bain, vingt roubles (quatre-vingts francs);

5° Pour l'impôt foncier (un pour cent de la valeur de l'immeuble), quinze cents roubles (six mille francs).

Total, environ trois mille roubles (douze mille francs). La maison produisant un revenu net de quinze mille roubles (soixante mille francs), le fisc en dévore donc le cinquième, ou vingt pour cent.

Mais ce n'est pas tout : il faut encore ajouter à ces divers droits les frais d'assurance (trois cent soixante-quinze roubles (quinze cents francs); le papier timbré, qui, bon gré mal gré, vient trouver le propriétaire (l'administration et la justice, en Russie, font du papier timbré un prodigieux abus, c'est un des bons revenus de l'État); l'entretien du pavé, le balayage de la rue, etc., etc.

Tout cela élargit considérablement la brèche déjà faite

au revenu. Si la maison est vendue ou léguée en héritage, le propriétaire doit payer, en outre, quatre pour cent pour droit de vente ou de transmission. Enfin, tout calcul fait, il est démontré que la valeur, quelque grande qu'elle soit, d'une maison sise dans une ville de Russie, se fond intégralement tous les trente-sept ans entre les mains du fisc. Quel autre système d'impôt, en Europe, offre l'exemple d'une pareille absorption ?

Si du côté du fisc le propriétaire russe est si malheureux, il ne l'est pas moins du côté des locataires. A moins qu'il n'ait avec eux un acte de location bien en forme, il ne peut les forcer d'aucune manière à payer leurs loyers. La loi est muette à cet égard. Aussi le propriétaire, qui se trouve avoir sur les bras un locataire récalcitrant (ce qui arrive souvent en Russie, où le vol est d'usage familier), n'a-t-il rien de mieux à faire, pour s'en débarrasser, que de louer ailleurs un autre logement et de l'y transporter à ses frais. Ceci paraît étrange, mais c'est vrai ; nous en avons vu nous-même plus d'un exemple.

Cependant, dans un État où les propriétaires sont si impitoyablement rançonnés, n'auraient-ils pas le droit d'attendre de la loi une protection plus active ? D'ailleurs, quel moyen pour eux d'engager par écrit ceux qui louent leurs maisons ? La plupart du temps ils n'ont affaire qu'à une population flottante. A Saint-Pétersbourg, par exemple, les trois quarts des habitants sont composés d'ouvriers qui n'y passent qu'une saison, de voyageurs étrangers, et d'employés civils ou militaires, que le mouvement du service peut faire envoyer d'un instant à l'autre aux quatre coins de l'empire. De telles gens ne s'établissent point ; ils campent.

Nous aurions, du reste, la tâche trop longue si nous entreprenions de conduire le lecteur à travers le dédale inextricable où se perd la fiscalité russe. Ce que nous avons dit suffira pour donner une idée des charges dont elle accable ceux-là mêmes à la bourse desquels l'empereur Nicolas fait appel aujourd'hui. Quoi donc ! c'est là cet empire de l'ordre, ce système modèle tant vanté des conservateurs ! Mais où trouver plus d'anomalies, plus de sources d'abus ? Si la Russie avait un bon système financier, si elle jouissait réellement de cette prospérité dont elle fait tant de bruit, est-ce que le tzar, à l'occasion d'une guerre qui commence à peine, aurait besoin de recourir à d'aussi étranges manœuvres? Non, l'Europe ne sera point la dupe de ce chantage de haute école : ni les dons volontaires imposés, ni les manifestes hérissés de latin, ni les tirades épileptiques des scribes de Pétersbourg, n'aboutiront à persuader que la Russie nage dans l'opulence, pas plus que le tzar *craignant Dieu* est une victime, les États coalisés des mécréants et d'injustes provocateurs.

Du reste, il paraît que le tzar lui-même doute singulièrement de l'efficacité des moyens qu'il emploie. Il ne se contente pas, en effet, d'adresser à ses sujets une simple invitation, une exhortation paternelle, ce qui devrait suffire, ce semble, s'il était vrai, comme il le proclame à tout propos, que la *sainte* Russie est universellement animée d'un irrésistible enthousiasme pour la guerre ; il leur intime des ordres formels, et ces ordres sont corroborés d'une sanction terrible. Malheur au Russe qui essayerait de se soustraire au dévouement héroïque que l'autocrate cherche à inoculer à son empire pour la foi orthodoxe ! Paysan ou serf, il serait, comme de juste.

knouté à mort, noble ou propriétaire, il serait dépouillé de ses biens et déporté en Sibérie[1]. Quelle franchise, quelle loyauté dans l'autocratie! et comme l'Europe doit s'applaudir aujourd'hui de lui avoir prodigué pendant si longtemps ses adulations et ses complaisances!

Mais ce n'est point assez pour le tzar de grossir aux yeux de l'Europe le chiffre de ses bataillons, ce n'est point assez d'enlever à ses boyards, sous prétexte de défendre une religion que personne n'attaque, et de faire éclater un patriotisme qui ne demanderait pas mieux que de rester dans l'ombre, ce n'est point assez de leur enlever leur argent et leurs serfs, il faut encore qu'il cherche à nous éblouir par la mise en scène de ce qu'il appelle la gloire des armes russes. Gloire apocryphe, s'il en fut, et dont personne, pas même les Russes, les Russes consciencieux, ne s'aviserait de tenir compte.

C'est ainsi que la honteuse perfidie de Sinope est transformée en exploit; que chaque avantage remporté, de même que chaque défaite subie sur le Danube ou sur la mer Noire, prennent les proportions de victoires signalées. La ruine du port militaire d'Odessa par la flotte anglo-française n'a-t-elle pas valu au général Osten-Sacken l'ordre de Saint-André, le premier ordre de l'empire? On conçoit qu'avec une telle manière d'envisager

[1] Un ukase récent ordonne que tous les propriétaires tenus de fournir à l'armée un certain nombre d'hommes pris parmi leurs serfs devront, dans certaines provinces, équiper et habiller à leurs frais un homme armé sur cinq. Dans d'autres provinces, la proportion est d'un sur sept, sur deux ou sur quinze.

Or, comme il arrive souvent que les seigneurs cachent le nombre de leurs serfs pour garder les bras nécessaires à leur existence, le même ukase décide que les fraudes seront punies de la confiscation des terres et des serfs et de l'envoi en Sibérie des propriétaires coupables.

les choses, on a beau être battu, on triomphe toujours; les ronces les plus humbles se changent en pompeux lauriers.

Ceci, du reste, tient au système général de l'empereur Nicolas. Un acteur de sa force ne saurait un seul instant quitter son masque et déserter la rampe. Malheureusement pour lui, les spectateurs d'aujourd'hui ne sont plus ceux d'autrefois; et s'il réussit encore à duper quelques vieux hobereaux, à Berlin ou ailleurs, le vrai public, et c'est l'Europe entière, ne lui réserve que des sifflets.

Les fanfaronnades actuelles de l'empereur Nicolas ont tellement tourné contre lui, et par suite contre la Russie, qu'elles ont inspiré l'idée de remonter dans le passé et de faire justice enfin de tout ce qu'on y avait admiré jusqu'à présent. Sans doute on a respecté le nom exceptionnel de Souvaroff et ceux de quelques autres; mais on s'est demandé si tous ces héros modernes, dont la Russie se pare avec tant d'orgueil, sont réellement des militaires bien sérieux; si les campagnes qui ont illustré leur nom sont des campagnes bien glorieuses [1]. Battre

[1] Voici un curieux résumé que nous empruntons à l'auteur allemand déjà cité :

« La Russie en impose au monde plus par un brillant déploiement de troupes que par des exploits redoutables. Toute son histoire n'offre pas un seul exemple d'élan héroïque de la part de ses peuples, et d'ailleurs un tel élan ne peut guère se rencontrer dans une nation qui ne se compose en très-grande majorité que de serfs, d'esclaves. La Russie a, sous ce rapport, beaucoup de ressemblance avec la Chine; elle est, comme celle-ci, un État mené par des mandarins, dans l'ordre militaire et dans l'ordre spirituel. Le soldat russe remplit le service de la guerre comme une autre corvée seigneuriale, sans y prendre un intérêt d'âme, sans être animé par l'honneur, tout au plus aiguillonné par l'amour du butin. La Russie a langui deux cent vingt-quatre ans dans l'ignominieuse servitude des Mongols, qui furent chassés de l'Allemagne après deux batailles. La Russie vainquit Charles XII bien moins par ses forces et son habileté que par la fougue insensée de son adversaire. La Russie ne battit les Turcs et les Perses que lorsqu'il n'y avait plus de gloire à battre ces hordes énervées. La Russie s'est surtout acquis un renom par

les Turcs et les Perses au moment où ces peuples démoralisés n'ont qu'un semblant d'armée à mettre en campagne; soumettre la Hongrie quand Georgey la trahit; conquérir la Finlande en achetant le commandant de Sveaborg; écraser quarante mille Polonais avec deux cent mille Russes : voilà, en effet, des œuvres splendides! Il faut être Russe, il faut être Nicolas pour en tirer vanité.

Mais nous avons tort de nous appesantir sur de pareils détails. La Russie vise avant tout au profit brutal de la conquête; elle s'inquiète peu du choix des moyens pour y parvenir. Ce qui répugne à l'honneur des autres nations lui sourit; et elle s'applaudit avec une incroyable naïveté d'actes dont le seul souvenir ferait monter la honte au visage à un peuple civilisé. « On a observé, dit M. de Haxthausen, que le caractère national des peuples slaves diffère essentiellement de celui des peuples germaniques, en ce qu'il ne connaît pas ce culte chevaleresque

sa lutte contre les Français. Mais qu'a-t-elle fait dans cette lutte? Elle se fit battre et rebattre, s'enfuit, attira l'ennemi dans sa capitale abandonnée, la lui embrasa sur la tête...; puis elle égorgea, dans une poursuite sans gloire, les héros à demi morts de faim et de froid. Cela peut sans doute avoir été très-avantageux; mais grand, mais héroïque... non : ce fut barbare, ce fut bien vraiment scythe. La Russie n'aurait pas non plus abattu la Pologne, malgré ses divisions, ses pitoyables armes et sa déplorable absence de tout conseil, si... Elle a éprouvé un honteux revers à Khiwa. Elle ne peut avoir raison d'une poignée de Tcherkesses. Sur ses registres, la Russie compte sans doute plus d'un million de soldats, mais en réalité elle n'en a encore dans aucune guerre, mis plus de deux cent mille sur pied; et dans la dernière guerre polonaise, où cependant sa gloire et ses intérêts étaient tellement compromis, elle ne put, malgré tous ses efforts, lever que cent trente mille hommes. C'est à faire rire de pitié quand on dit que l'Autriche a cédé en Servie parce que la Russie avait rassemblé dans ses provinces méridionales une armée de cinquante mille hommes. L'Autriche en a continuellement autant, prêts à combattre au premier ordre, seulement sur ses frontières militaires; dans une levée générale, elle pourrait, de ces seules frontières militaires, mettre en campagne, sous le plus bref délai, deux cent mille hommes. »

de l'honneur qui distingue la civilisation de l'Occident, et qui même a survécu à la piété chrétienne, à laquelle il devait son origine. Il ne faut pas s'imaginer que le Slave, en général, n'a pas de point d'honneur; au contraire, plusieurs tribus slaves sont capables du plus vif enthousiasme pour ce qu'elles croient toucher à l'honneur; mais leurs notions sur l'honneur diffèrent essentiellement de celles des autres peuples germaniques. »

M. de Haxthausen, qui a si bien défini la mission de la Russie, aurait bien dû nous expliquer en quoi consiste cette différence essentielle. Il ajoute, il est vrai « que les Russes traitent toutes les affaires d'une façon que, dans les pays d'Occident, on pardonne tout au plus dans le commerce des chevaux. » Faut-il nous contenter de cette explication?

VI

Deux classes dans la société russe. — Les indépendants, la cour. — Influence du génie théâtral de l'autocrate. — Ukases de Catherine. — Civilité puérile et honnête. — L'empereur Nicolas et le dandy. — Superficialité des Russes. — Religion. — Patriotisme. — Instruction. — Une thèse russe. — La censure. — L'honneur. — Le duel. — La parole d'un Russe. — Vols étranges. — Le Russe à l'étranger. — La conversation en Russie. — Humanité et charité. — Le knout préventif. — Mariages par couleurs. — Moralité de la sainte Russie.

Pénétrons au cœur de la société russe : le prestige n'y est pas moins flagrant que sur le trône.

Toutefois, dans cette société, il faut distinguer deux classes.

La Russie possède encore, à Moscou, par exemple, et

dans quelques-uns de ses vastes domaines, un certain nombre de seigneurs qui, bien qu'ayant participé au mouvement de civilisation européenne imprimé par Pierre le Grand, sont néanmoins restés fidèles à leurs coutumes et à leurs traditions nationales. Ces seigneurs vivent loin de la cour et des courtisans; toute leur ambition se borne à rester oubliés et à conserver leur indépendance.

On éprouve un véritable bien-être à visiter de tels hommes; il y a sans doute chez eux de la rudesse, mais cette rudesse rayonne de tant de franchise, qu'on l'oublie instinctivement. D'ailleurs, il en résulte une originalité et une liberté d'allures qui charment. Qu'importe que l'atmosphère soit dure, pourvu que l'on puisse y respirer à pleins poumons?

Malheureusement ces grandes existences sont rares en Russie. A peine avons-nous franchi le seuil de leurs châteaux, qu'un affligeant contraste vient nous saisir.

C'est le cortége de l'autocrate, ce sont les hôtes privilégiés des hôtels et des palais; c'est, en un mot, ce qu'on appelle la haute société, ou plutôt ce qu'on appelle la cour.

La cour! telle est, en effet, la sphère où s'agite tout ce qui n'est pas attaché à la glèbe. Point de tiers état en Russie; on n'y peut donner ce nom qu'à quelques colonies d'étrangers. Chaque noble, chaque affranchi y vit pour l'empereur et de l'empereur. *Servir!* voilà la loi.

Ici donc, plus d'essor naturel et spontané : le fantôme impérial projette au loin sa grande ombre et moule à son type tout ce qui l'entoure. En vain tenterait-on de s'y soustraire pour chercher en dehors un rayon de soleil, le fantôme poursuit sa proie partout.

De là cette étrange uniformité qui règne dans la société russe. Comme elle n'a qu'un seul principe d'inspiration, qu'un seul mobile d'action, elle n'a aussi qu'une seule manière de se manifester.

Mais de là aussi cette manie du faux, ce penchant au prestige qui la caractérise. Le génie théâtral de l'autocrate déteint sur ses sujets ; c'est à qui se grimera le mieux, à qui mimera le plus habilement.

Vue à la loupe, la société russe offre un double aspect également propre à mystifier. D'un côté, une nationalité effacée, qui pourtant a la prétention de s'affermir; de l'autre, une civilisation d'emprunt, qui, bien que privée de racines, joue au parfum et à l'éclat.

Remontons à un demi-siècle seulement : qu'était-ce alors que la société russe, qu'était-ce que cette société qui affecte aujourd'hui de si grands airs, et qui s'offrirait volontiers comme modèle à l'Europe? Il suffit, pour s'en faire une idée, de parcourir les ukases que rendit Catherine II, nous ne dirons pas pour déterminer les droits civils, les priviléges de caste de ses sujets, mais pour régler leurs devoirs de simple politesse et la manière dont ils devaient se conduire dans le monde. Voici le texte d'un de ces ukases :

« I. La personne dans la maison de laquelle une assemblée doit avoir lieu sera tenue de l'annoncer publiquement, par une affiche ou par toute autre voie, aux personnes des deux sexes qu'elle voudra réunir.

« II. L'assemblée ne peut être ouverte avant quatre ou cinq heures de l'après-midi, et doit se terminer à dix heures du soir.

« III. Le maître de la maison n'est point obligé d'aller à la rencontre de ses invités, ni de les conduire à la

porte, ni de leur tenir compagnie. Néanmoins il leur doit fournir les fauteuils, les bougies, les liqueurs et autres nécessités que l'assemblée pourrait exiger. Il doit également pourvoir les invités de dés, de cartes, et de tout l'accessoire pour les tables de jeu.

« IV. Il n'y a point d'heure fixe qui puisse obliger les personnes dans leur arrivée ou leur départ; il suffit, pour chacune d'elles, de faire un instant acte de présence.

« V. Chacun est libre de s'asseoir, de marcher, de jouer, suivant son plaisir, sans que nul doive le gêner ou se permettre de le blâmer, et cela sous peine de vider le *grand aigle* (grand bocal rempli d'eau-de-vie). Il suffit également de faire en entrant et en sortant un salut à la société.

« VI. Les personnes de rang, nobles ou officiers supérieurs, ainsi que les négociants et les ouvriers, surtout les menuisiers, puis ceux qui ont affaire avec la chancellerie, ont libre entrée dans ces réunions, leurs enfants et femmes également.

« VII. Les laquais, ceux de la maison exceptés, auront une place particulière, afin qu'il reste assez d'espace dans les appartements.

« VIII. Aucune dame ne doit se permettre, sous quelque prétexte que ce soit, de s'enivrer, et aucun cavalier n'en doit prendre la licence avant neuf heures du soir.

« IX. Les dames qui jouent aux gages et autres petits jeux innocents doivent se comporter avec décence. Le cavalier ne peut forcer aucune dame à lui donner un baiser, et personne n'aura le droit de battre une femme durant l'assemblée, sous peine d'en être exclu à l'avenir. »

Qui ne sourirait en lisant un pareil règlement? Quoi

donc! c'est ainsi que la société russe a dû être formée aux mœurs occidentales! Il a fallu que le monarque, s'érigeant en maître d'école, lui enseignât la civilité puérile et honnête! A-t-elle du moins profité des leçons? Sans doute, et nous ajouterons même qu'elle a été beaucoup trop docile. En se laissant guider par le pouvoir jusque dans ses intérêts privés, jusque dans l'ordonnance de sa vie de salon, elle a abdiqué toute spontanéité, toute initiative sur ce champ-là même où l'on aime le plus à ne relever que de soi-même. Croirait-on qu'aujourd'hui encore, à Saint-Pétersbourg, les riches seigneurs osent à peine organiser un bal, une soirée, sans s'être assurés d'avance que leur programme aura les sympathies de l'empereur? Pendant que nous étions en Finlande, un noble Russe en disgrâce, établi dans le pays, s'étant avisé de donner une fête magnifique, pour prouver à Sa Majesté que l'on pouvait fort bien se divertir sans lui demander son avis, cette hardiesse causa en haut lieu un mécontentement réel. Mais voilà qui est plus fort : un membre de la société russe ne peut pas même s'habiller comme il lui plaît sans s'exposer aux colères de l'autocrate.

L'auteur des *Révélations sur la Russie* raconte le trait suivant :

« Un certain Jakovleff, fils d'un des plus riches propriétaires de l'empire, se consolait des déceptions qu'il avait éprouvées au service militaire en donnant pleine carrière à ses fantaisies anglo-françaises. Il se promenait un jour sur la perspective de Newsky, dans toute la gloire du costume parisien ; en outre, il avait sur la tête un chapeau à forme basse, semblable à un pot de fleurs renversé; un mouchoir à nœud gigantesque entou-

rait son cou ; sur ses épaules était jeté un manteau si court, qu'il ressemblait à un simple collet ; son menton était orné d'une barbe à la Henri IV ; il portait à la main une énorme canne de chêne ; sur son œil était collé un lorgnon, et un bouledogue marchait à sa suite. Comme il battait complaisamment le pavé sur le large trottoir de ce Saint-James-Street de Saint-Pétersbourg, l'équipage de l'empereur vint à passer. La voiture s'arrêta brusquement, et l'empereur lui-même, se penchant au dehors, pria le fashionable d'approcher.

« — Au nom du ciel ! dit Nicolas en l'envisageant avec une curiosité joviale, quel est votre nom, et d'où venez-vous ?

« — Sire, j'ai l'honneur d'être le fidèle sujet de Votre Majesté, Save Saveitch Jakovleff.

« — Vraiment ! dit l'empereur, avec une gravité ironique ; nous sommes enchanté de faire votre connaissance, Save Saveitch ; faites-nous le plaisir de monter près de nous et de vous asseoir à notre côté.

« Jakovleff s'assied, non sans crainte, après avoir adroitement laissé tomber sa canne.

« — Arrêtez, dit l'empereur, qui n'y avait pas d'abord pris garde ; où est votre canne, Save Saveitch ?

« — Retourne ! dit l'empereur au cocher.

« — Oh ! ne faites pas attention, sire.

« — Comment ! il nous faut votre canne.

« La canne fut rapportée, et Nicolas donna ordre de toucher au palais.

« On descendit.

« Jakovleff fut invité à suivre Sa Majesté.

« — Gardez-vous d'ôter votre manteau, lui dit Nicolas ; nous voulons vous avoir tel que vous êtes : chapeau, canne, manteau, tout !

« Et il le mena droit à l'appartement de l'impératrice.

« — Ma chère, lui dit Nicolas, savez-vous ce que c'est que ça?

« — Non, répliqua l'impératrice, prise d'un accès de rire à l'aspect de la figure extraordinaire qu'elle avait devant elle.

« — Alors, permettez-moi de vous dire que c'est notre fidèle sujet Save Saveitch Jakovleff. Qu'en pensez-vous? N'est-ce pas un joli garçon?

« L'infortuné dandy, dont on ne peut se figurer les sensations, fut renvoyé à moitié mort de terreur et de confusion après avoir défrayé quelques instants la gaieté impériale. On l'avertit seulement que l'empereur ne punissait pas toujours avec tant d'indulgence les folies de ses sujets. Toutefois cette punition, infligée au ridicule inoffensif, ne fut pas en réalité des plus indulgentes. De retour chez lui, l'homme se mit au lit et fit une maladie dangereuse, suite de la frayeur et de la mortification qu'il avait éprouvées. »

Un empereur qui se préoccupe de telles futilités est-il un patriarche ou un pédagogue? Nous avons connu un Russe fort enclin à l'excentricité qui, après l'aventure de Jakovleff, prit le parti de ne plus se faire habiller que par le tailleur de la cour.

Mais ce n'est pas seulement sur les amusements de salon, sur les fantaisies de toilette, que l'autocrate exerce sa pression tyrannique; cette pression s'étend à tout. Entre ses mains, la société russe n'est qu'une poupée automatique qu'il habille comme il lui plaît, et dont il fait mouvoir à son gré les ressorts.

Comprend-on maintenant pourquoi dans cette société tout n'est que mensonge et prestige; pourquoi la civili-

sation dont elle se glorifie n'est qu'une civilisation d'apparat? Le moyen pour elle d'aller au fond des choses et d'en revêtir le côté sérieux, quand il ne lui est pas même permis d'en effleurer la surface comme elle l'entend! Pour vivre en paix avec l'autocrate, ce qu'elle a de mieux à faire évidemment, c'est de se dépouiller de son âme, objet incommode, et de se réduire à l'état de machine.

M. de Haxthausen, dont nous avons cité plus haut les paroles, s'étonne de ce que les Russes se montrent accessibles, de préférence, à la partie vénéneuse de la civilisation. Rien pourtant de plus naturel. Le maître qui poursuit impitoyablement chez eux toute expansion d'originalité ne peut avoir que des sourires pour ce qui les énerve et les corrompt. L'originalité est toujours plus ou moins un reflet de liberté; l'énervement et la corruption, au contraire, frayent la voie au servilisme. Or l'autocrate cherche-t-il autre chose dans ses sujets que le servilisme?

« Gaspillez vos revenus, ô boyards! mangez votre capital; faites des dettes; engagez vos terres et vos serfs aux banques de l'État; courez les bals et les théâtres; jouez, dansez; sablez le tokai et le champagne; appelez des coiffeurs et des saltimbanques; noyez-vous dans l'orgie; jetez votre âme, votre corps, votre bourse, aux femmes perdues; votre empereur est content de vous, et l'Occident vous applaudit! »

Ainsi parle l'autocrate; des idées, des réalités, pas un mot : n'est-ce donc pas assez des formes et des apparences?

Et voilà la société russe!

Cette société, barbare au fond, sérieusement barbare, joue à la civilisation avec une constance incroyable.

La religion! Elle n'en a pas : sous le fastueux manteau d'orthodoxie dont elle se drape, elle cache un scepticisme qui monte souvent jusqu'à l'athéisme, tout au moins une sèche indifférence.

Le patriotisme! Elle n'en comprend point le sentiment; elle en fait un parti dont elle corrompt aussitôt la logique. Voyez-la s'enthousiasmer sur les vertus natives du peuple russe, sur sa force latente, sur son avenir; ce peuple passe, elle lui crache à la face.

L'instruction! Elle en cueille la fleur, mais elle en repousse le fruit; elle parle toutes les langues, mais ce que ces langues ont créé de grand, de beau, d'élevé, elle l'ignore : pur mécanisme de larynx!

Écoutons le jugement d'un Français établi, comme précepteur, dans une des grandes familles de l'empire!

« L'éducation est ici véritablement une affaire de luxe; elle est plus brillante et plus coûteuse qu'utile. On y met énormément d'argent. Toute maison *comme il faut* est une sorte d'institution avec un nombreux personnel d'enseignement; ce personnel est en partie à demeure : c'est le gouverneur, la gouvernante, le maître russe et souvent encore le menin (sorte d'individu chargé de surveiller les élèves et de les conduire à la promenade). De plus, on tient à avoir des maîtres qui sont à la mode en ville, savoir : un ou deux maîtres de musique, un maître de dessin ou de peinture, un maître de mathématiques, un maître de littérature française, d'anglais ou d'allemand, et un prêtre pour enseigner le catéchisme. Ces messieurs se font ordinairement payer le cachet dix roubles (environ onze francs) et, de plus, largement indemniser de leur équipage et de leur temps quand il faut qu'ils viennent à la campagne. Le prince ***, chez lequel je suis, fait

chercher quelques-uns d'entre eux avec ses propres équipages. Il dépense ainsi annuellement une somme d'environ quarante mille francs. Voilà certes un beau sacrifice fait à la civilisation; et il y a là de quoi faire rougir nos pays civilisés, où les plus riches dépensent à peine cette somme pour une éducation complète.

« Cependant il ne faut pas trop se laisser séduire par ces faits. C'est encore là une de ces médailles dont les Russes aiment à faire miroiter le côté brillant, une de ces apparences splendides qu'ils étalent et parent comme des réalités. Il y a là tout l'appareil de l'instruction. Mais l'instruction y est-elle? Non. Quelles sont les matières de l'enseignement? L'étude des langues y occupe la plus grande place, et encore cette étude est-elle très-superficielle, d'un côté trop abstraite, de l'autre trop routinière; elle a son point culminant dans les règles des participes, dans les analyses logiques et dans des compositions écrites avec des phrases et des lieux communs. L'histoire, la littérature, la géographie, sont à peine enseignées, et elles le sont d'après une méthode dont le type idéal se trouve dans nos manuels du baccalauréat. Les sciences naturelles, mathématiques et physiques ne sont étudiées que lorsque le programme de quelque examen y oblige; la religion se réduit au catéchisme appris par cœur; la philosophie à une logique que la vieille scolastique n'aurait pas désavouée. Le dessin et la musique sont cultivés par *bon ton;* il faut cela, comme le français, comme les robes à la mode. Ajoutez la danse, et vous avez la liste complète des matières d'enseignement que l'on paye ici avec tant d'or.

« Et les maîtres? Nous recevons dans la maison quelques-uns des principaux. Je les ai sondés et étudiés en

tous sens, en causant avec eux et en surveillant leurs leçons; j'en ai étudié d'autres encore dans les familles de nos voisins. Eh bien, le résultat de cet examen leur est peu favorable. Je me suis convaincu qu'ils sont en général médiocres, et qu'ils ne doivent leur vogue qu'à la mode, qu'à leurs manières ou à leur bavardage, et surtout à l'instruction superficielle des parents. Les uns manquent de savoir, les autres de moralité; d'autres ont un savoir trop spécial ; presque tous manquent de l'âme de l'enseignement, et s'acquittent de leurs leçons comme d'une opération machinale, dont l'essentiel consiste dans le cachet et dans les appointements. Il y a parmi eux quelques hommes de talent ; mais ils ne durent pas longtemps, s'épuisant dans le vide intellectuel et moral qui les entoure, continuellement refoulés dans l'ornière commune par les exigences et les préjugés des parents, entraînés par la facilité de gagner de l'argent, ils se pétrifient ou s'abrutissent dans l'enseignement routinier qu'on leur impose, et perdent peu à peu l'amour de la science et le sentiment de leur mission. »

Si l'instruction privée est si futile en Russie, l'instructruction publique n'y vaut guère mieux. Dans un précédent ouvrage (la *Russie contemporaine*) nous avons fait connaître comment elle est organisée; nous avons dit aussi la vanité des résultats auxquels elle aboutit. Quelques détails, que nous emprunterons encore à l'auteur que nous venons de citer, compléteront nos données sur ce sujet. Que le lecteur remarque, en particulier, le trait relatif à la censure.

« Hier, le prince Alexandre est venu m'apporter une brochure. — Je viens, dit-il, vous offrir la thèse que je soutiendrai dans quelques jours pour obtenir le grade

de docteur. Veuillez la recevoir comme un souvenir d'amitié et m'en dire votre avis. J'y ai travaillé pendant deux ans avec plaisir et conscience; j'ai tâché d'éclairer mon sujet par des études aussi complètes que possible; et surtout, j'ai fait de mon mieux pour l'élever à la hauteur de la philosophie. — Je fus enchanté de voir que la thèse était écrite en russe; et j'étonnai beaucoup le prince en lui disant que dans nos facultés on soutient encore des thèses latines. Il me raconta à son tour toutes les tribulations qu'il avait eu à subir de la part de la censure. On avait trouvé son ouvrage trop philosophique; puis il y était question de Pierre le Grand; et on ne voulait pas que, dans une thèse, il fût question de politique; on voulait de la philologie pure, c'est-à-dire une dissertation sur des mots. Après bien des tracasseries, il s'était vu obligé de retrancher une partie de son travail, celle qui lui avait coûté le plus de réflexions, et qui contenait la raison philosophique; du reste, comme il me voyait indigné de ces misères, il dit en riant: — Oh! n'en veuillez pas à ces pauvres censeurs; ils ont, pour être sévères, des raisons extrêmement puissantes. Le professeur chez lequel nous avons passé une de nos dernières soirées pourrait vous en donner des nouvelles. — Comment cela? — Il a rempli pendant quelque temps les fonctions de censeur aux journaux: un beau matin, il laisse passer un article où l'on disait à notre administration quelques vérités fort désagréables. Mon pauvre ami est appelé à la police; on l'étend sur le banc où l'on châtie les cochers et les laquais, et on lui administre avec des baguettes de bouleau les *lettres de franchise de la noblesse russe*, comme disait notre Pouschkine, après avoir subi le même sort pour des vers trop hardis échappés à sa jeunesse. —

J'étais saisi d'horreur et de dégoût. — Vous voyez, continua le prince, qu'il faut y regarder de près quand on est censeur : aussi les miens ne savent-ils encore que décider au sujet de ma thèse, et je ne suis pas encore bien sûr de la pouvoir soutenir. Avant-hier on l'avait interdite ; hier on l'a permise ; peut-être, malgré tous les changements ridicules qu'on m'a obligé d'y faire, sera-t-elle encore défendue demain, parce qu'on aura cru y trouver quelque allusion, quoique je n'aie eu en l'écrivant d'autre pensée que d'étudier philosophiquement une question de littérature.

« Ce matin le prince Alexandre est venu me dire qu'enfin sa thèse venait d'être autorisée, mais à condition que la discussion serait purement philologique et ne toucherait en rien à des questions d'une portée plus générale.

« J'ai assisté à la thèse du prince Alexandre, et j'en reviens tout étourdi, car j'ai entendu plus de bruit que de paroles. C'est une chose plaisante qu'une thèse russe, quand on connaît la gravité de cette épreuve solennelle dans nos Facultés.

« La séance s'était pourtant annoncée d'une manière calme et digne ; un nombreux auditoire d'étudiants, de messieurs et de dames, était rassemblé dans une vaste et belle salle de l'Université ; les professeurs étaient venus ensuite prendre place à côté d'une chaire. Le candidat ayant résumé les principaux points de sa thèse, la discussion avait commencé ; et, malgré les bornes étroites dans lesquelles elle avait dû se renfermer, elle avait bientôt dégénéré en une véritable querelle. Plusieurs professeurs, appartenant à cette race de pédants qui se nourrissent de mots et de minuties, bataillèrent avec fougue dans le petit champ clos qui leur était laissé ; on inter-

rompait son adversaire ; on criait avec lui ; souvent il y avait jusqu'à quatre personnes qui parlaient à la fois. La dispute étant tombée sur la langue slave, quelques slavistes ardents y prirent part ; alors ce ne fut plus qu'une criaillerie confuse où il n'y avait plus moyen de démêler un mot.

« Fatigué de ce tapage, je sortis, et m'amusai à parcourir le bâtiment de l'Université. Je fus frappé de l'air de grandeur et de propreté qui régnait partout ; les escaliers étaient en fer moulé ; les salles spacieuses et éclairées ; les parquets frottés avec soin ; les bancs avaient des dossiers commodes ; ils étaient en bois luisant et recouverts en maroquin rembourré. Le bâtiment tout entier se présente parfaitement dans une cour en pente qui lui sert en quelque sorte de piédestal. Ces apparences grandioses me frappèrent plus vivement après les pauvretés dont j'avais été témoin. C'est une impression que j'éprouve souvent depuis mon arrivée en Russie : il y a ici un contraste perpétuel entre l'éclat et la largeur de l'existence matérielle et l'étroitesse et la misère de la vie de l'âme. »

Continuons notre étude sur la société russe.

L'honneur ! Nous savons déjà que ce sentiment lui est tout à fait étranger. Nous l'avons dit et écrit plusieurs fois, les Russes n'ont pas même de mot dans leur langue pour l'exprimer. « Qu'est-ce que l'honneur ? disent-ils, c'est une chimère française. »

Aussi tout ce qui se rattache à l'honneur n'a pas chez eux droit de cité. Le duel y est défendu et puni à l'égal des autres meurtres. Tout Russe qui s'est rendu sur le terrain et a apprêté son arme, est, aux termes de la loi, privé de ses droits civils et exilé en Sibérie. Les témoins sont réputés complices et traités comme tels.

Nulle part les abus de confiance ne sont aussi fréquents que chez les Russes. Combien d'artistes, d'industriels venus des pays les plus avancés de l'Europe, pour leur apporter le tribut de leur talent ou de leur science ont dû les quitter victimes de leur mauvaise foi et de leur supercherie! Prompts à engager leur parole, les Russes ne se décident que très-difficilement à la tenir; ils ne se croient pas obligés par ce qu'ils appellent un vain son; c'est à peine s'ils respectent leur signature. Le seul moyen de les amener à s'exécuter est de les menacer du scandale; et encore le scandale est-il possible dans un pays où, à quelques exceptions près, tout le monde rivalise d'impudente fourberie?

Nous avons parlé dans un précédent chapitre du penchant des Russes pour le vol; c'est là en effet, comme le disait spirituellement un jurisconsulte finlandais, un des attributs essentiels de leur caractère national. On retrouve ce penchant, en Russie, à tous les degrés de l'échelle sociale. « Le noble, dit un proverbe du pays, écorche le paysan, le tzar écorche le noble et Satan écorche le tzar. » Volant, volé, tel est le cercle inflexible dans lequel tourne perpétuellement toute la société moscovite. Telle dame se rend dans une église de Moscou, et là, s'inclinant devant une image sainte, elle la baise avec amour, et détache avec ses dents du cadre d'or qui l'entoure une perle précieuse dont elle se pare ensuite comme d'un pieux souvenir. Nous avons connu un aimable seigneur qui, se trouvant à un thé chez une belle princesse, lui prit comme en se jouant un bracelet en diamant qu'elle portait au bras, et, après l'avoir admiré toute la soirée, oublia de le lui rendre. Le tour fit beaucoup rire; mais que dut penser la princesse quand le

lendemain elle vit son bracelet resplendir à l'étalage d'un bijoutier? On prétend que le noble fripon a été envoyé au Caucase. Ce scrupule, de la part du gouvernement russe, nous paraît surprenant.

—Savez-vous la grande nouvelle? disions-nous un soir, dans un salon de Saint-Pétersbourg, à un Russe que nous avions connu à Paris.

— Quelle nouvelle?

—Deux sénateurs ont été destitués.

— Qu'avaient-ils donc fait, les pauvres diables?

— On prétend qu'ils ont volé.

— Erreur, mon cher, erreur!

— Comment, erreur! tout le monde l'affirme.

— Et moi je le nie : ne savez-vous donc pas que si l'on destituait les sénateurs pour cause de vol, il faudrait supprimer le sénat en masse?

Nous aurions à multiplier singulièrement les volumes si nous entreprenions de raconter tous les vols de salon et autres par lesquels les sujets de l'autocrate se signalent chaque jour; et cela sous l'égide et avec la complicité de la police. Il nous faudrait d'ailleurs pour une telle tâche un courage dont nous ne nous sentons nullement capable. Toutefois nous ne voulons pas priver nos lecteurs d'un trait fort instructif et de la vérité duquel nous pouvons d'autant mieux répondre, que le héros ou plutôt la victime qu'il met en scène est un de nos amis personnels.

M. A***, établi depuis longtemps comme négociant à Moscou, avait reçu de Paris une boîte renfermant un certain nombre de lorgnettes. Quelques jours s'étant écoulés, il s'aperçut qu'il lui en manquait plusieurs.

Ses soupçons se portèrent sur un jeune employé de sa

maison; il le fit appeler en particulier et, sous la menace d'une correction sévère, il parvint à lui arracher l'aveu de sa faute; en même temps le jeune homme désigna le marchand auquel il avait vendu les objets volés, et le prix dérisoire qu'il en avait retiré.

M. A*** donna avis du fait à la police.

Pour arriver plus promptement à un résultat, il fut convenu entre M. A*** et le major ou commissaire que l'employé irait présenter au marchand une nouvelle lorgnette, et que son maître accompagné de deux agents le suivrait à distance pour être témoin du marché.

En effet, la lorgnette fut vendue et payée comme les précédentes, un demi-rouble argent, c'est-à-dire deux francs.

Aussitôt la boutique du marchand est envahie, et le marchand interrogé.

Il se défend de son mieux, déclarant sournoisement que s'il a payé la lorgnette si peu, c'est qu'il en ignore la valeur.

— En tout cas, ajoute-t-il, ce n'est pas moi qui ai acheté les autres!

Sans tenir compte de cette déclaration, les agents ferment la boutique, y mettent les scellés, et emmènent le prévenu au *siége*, ou bureau de police.

Huit jours se passent. Malgré ses démarches réitérées, M. A*** ne peut obtenir aucun renseignement sur les résultats de l'enquête qu'il a provoquée. Enfin le major vient le voir; il lui dit que toutes ses recherches ont été infructueuses, qu'il n'a pu retrouver aucune des lorgnettes primitivement vendues, et que, pour la dernière vendue en sa présence, il lui conseille même de ne pas s'en occuper davantage, cela devant lui causer beaucoup plus d'ennui et de tracas que la chose ne vaut.

M. A*** suivit ce conseil.

Or, voilà qu'au bout d'une semaine il voit entrer chez lui un domestique du major, lui apportant, de la part de la femme de ce dernier, une lorgnette à réparer.

M. A*** prend l'objet, l'examine, et le reconnaît.

— Est-ce bien chez moi, dit-il au domestique, que l'on t'a dit de porter cette lorgnette?

— Oui.

— Et c'est pour la réparer?

— Sans doute.

M. A***, examinant la lorgnette de plus près, remarqua, en effet, qu'on n'en avait point enlevé l'étiquette où se trouvaient son nom et son adresse. Évidemment, la femme du major, qui ne savait rien des précédents du cadeau qu'elle tenait de son mari, avait pris cette étiquette pour celle du fabricant.

En homme galant qu'il est, M. A*** se hâta de faire faire les réparations demandées, et de renvoyer le bijou à la dame.

A quelque temps de là, comme il passait devant la boutique du marchand compromis, il le vit assis à son comptoir, causant familièrement avec les deux agents de police qui, naguère, avaient été chargés de l'arrêter. M. A*** se dispensa dès lors de chercher d'autres explications à sa mésaventure.

La liberté!... C'était en 1844, nous abordions à Stockholm, venant de la Finlande, en compagnie d'un gentilhomme russe qui, pour la première fois, se voyait hors de son pays. Il était fou, littéralement fou.

— Mais observez-vous donc, lui disions-nous; vous allez faire peur aux Suédois.

— Ah! monsieur, nous répondait-il en gambadant et

en faisant le télégraphe avec ses deux longs bras, vous ne savez pas quel bonheur on éprouve à respirer librement quand on a étouffé toute sa vie!

Le gentilhomme respira ainsi pendant un an; nous le revîmes plus tard, mais alors il était rentré en Russie: il ne gambadait plus, il ne gesticulait plus; l'étouffoir s'était de nouveau abattu sur sa proie.

Régime pneumatique, dont la plupart s'accommodent pourtant. Parlez de liberté à un Russe, il vous rira au nez; s'il en sent le besoin, ce sentiment ne dépasse point chez lui les limites de l'égoïsme. « Qui me nourrira, vous demandera-t-il sérieusement, si l'on m'enlève mes serfs? »

Il est de bon ton, d'ailleurs, dans cette société dorée qui fait cortége à l'autocrate, d'exalter l'absolutisme à outrance et de pourfendre à tout propos ce qu'elle appelle les révolutionnaires.

— On fait de belles choses chez vous! nous dit brusquement, un soir de janvier 1851, dans un salon de Pétersbourg, un prince russe que nous connaissions à peine, et qui avait gardé contre la révolution de Février, nous ne savons trop pourquoi, une impitoyable rancune.

— Que voulez-vous dire, mon prince?

— Oui, on fait de belles choses chez vous... des révolutions, toujours des révolutions...

— Vous ne comprenez pas...

— Je ne comprends pas?

— Non, le milieu dans lequel vous vivez s'y oppose complétement.

— Alors, de grâce! expliquez-moi...

— Mon Dieu! c'est bien simple: la France est une grande nation qui fait l'épreuve de sa force. Faites, en

Russie, la centième partie de ce que nous faisons en France, et dites-moi si demain il y aura une Russie... Eh bien, demain, après demain et toujours, il y aura une France... La révolution, que vous maudissez, ne l'a pas tuée, elle l'a rajeunie!

Le prince se tut.

Comment, du reste, les Russes pourraient-ils comprendre ces exaltations sublimes qui s'emparent tout à coup d'un grand peuple et précipitent le char de son avenir? Quelle est leur vie? De quoi s'occupent-ils? De quoi causent-ils?... La cour, la cour, voilà le thème obligé sur lequel ils brodent éternellement; sortez-les de là, rien.

L'auteur d'*Un Missionnaire républicain en Russie* décrit ici une scène que l'on pourrait stéréotyper, tellement elle est vraie et d'application générale.

« Un certain comte Dwariânoff, chef de division dans un ministère à Saint-Pétersbourg, vint passer la soirée dans un des premiers salons de Moscou. La maîtresse de la maison lui adressa quelques questions sur la cour et sur l'empereur. Aussitôt la société sembla se ranimer et prêta l'oreille. Le personnage répondit avec une satisfaction qu'il cherchait à dissimuler sous une froide gravité. Il raconta comme quoi, il y a huit jours, l'empereur lui avait touché l'épaule en lui disant : « Bonjour, Simeone « Petrowitch! » Comme quoi, tel autre jour, Sa Majesté lui avait adressé une question; comme quoi, à telle date, l'impératrice lui avait demandé des nouvelles de sa famille. Puis il détailla les parties de whist du grand-duc héritier et de la grande-duchesse héritière. Il savait combien de personnes avaient été invitées à la dernière soirée de la grande-duchesse Hélène; il savait le nombre

d'hommes qui avaient paradé à la dernière revue. Puis le comte Dwariânoff se mit à raconter les anecdotes de la cour; il cita les calembours du grand-duc Michel; il avait compté le nombre de polkas dansées par chacune des grandes-duchesses au dernier bal; il raconta une foule d'historiettes sur les ministres, les favoris, les demoiselles d'honneur et les dames de la cour. Il jugeait la famille impériale avec une liberté caustique qui étonnait profondément les Moscovites [1], il touchait souvent à la chronique scandaleuse; alors, les mamans semblaient trembler pour les oreilles de leurs filles, et s'efforçaient de détourner leur attention; mais tout le monde était attaché aux paroles du comte et le suivait avec une ardente curiosité. Je vis que, malgré le dédain que les Moscovites affichent pour Pétersbourg, cette ville est l'objet de leur ambition; la cour est le soleil qui attire tous les regards. On traitait le comte comme un bienheureux qui aurait eu l'honneur d'approcher du Père éternel; et lui, de son côté, semblait regarder les Moscovites comme des provinciaux perdus au fond des bois. »

Voilà les Russes! qu'y a-t-il de commun entre des courtisans de cette force et la liberté?

L'humanité! .. On en parle aussi beaucoup en Russie; mais ici encore le mot l'emporte sur la chose. On danse, on déjeune, on tire des tombolas, on fait des ventes au profit des pauvres, on érige des établissements pour les enfants trouvés, établissements que l'on décore du titre pompeux de *temples bénis de l'humanité;* après [2]? Le serf en est-il moins, aux yeux de son seigneur, un vil animal que l'on remue à coups de knout ou de bâton? Il est

[1] Les Russes désignent spécialement sous ce nom les habitants de Moscou.
[2] Voir la note V.

vrai qu'à ce misérable serf un bonheur, un grand bonheur est réservé; on le grise avec de l'eau-de-vie; alors il oublie, il est heureux, et l'empereur lui sourit. L'empereur! ne prélève-t-il pas un impôt sur l'ivresse, un impôt qui l'enrichit de deux cents millions?

Nous avons nommé le bâton : cet instrument nous est déjà connu; nous savons que c'est là, pour le seigneur russe, la loi souveraine. Mais, ce qu'on n'imaginerait peut-être pas, c'est qu'en Russie le bâton est employé non-seulement comme moyen de correction, mais encore comme simple avertissement préventif. Voici un fait :

Lors de notre premier séjour à Pétersbourg, nous reçûmes un matin la visite d'un Russe de notre connaissance.

— J'ai à vous raconter, nous dit-il, une plaisante histoire.

— Voyons!

— Vous savez que j'arrive de l'intérieur. Or, hier, ayant envoyé mon *dwornik* (portier) à la police pour y porter mon passe-port; je le vis revenir au bout de quelques heures dans l'état le plus pitoyable.

« — Eh bien, lui dis-je, que t'est-il donc arrivé?

« — Ah! barine, barine (monsieur, monsieur), j'ai le dos en pièces; ils m'ont donné cent coups de bâton.

« — Cent coups de bâton!

« — Oui, voilà : l'empereur notre père se promenait à pied, il y a quelques jours, dans la grande Morskoï (belle rue de Pétersbourg); il avait plu, il faisait froid; le trottoir était glissant; l'empereur notre père est tombé. Comme de juste, il s'est mis en colère, il a fait appeler chez lui le grand maître de police pour se plaindre. Le grand maître de police, de son côté, a adressé des repro-

ches au maître de police, et celui-ci au major. Bref, plusieurs *dworniks* ont été convoqués au siége (bureau de police). Je suis arrivé, moi, au moment où on leur faisait une exhortation sur le soin qu'ils devaient prendre des trottoirs, exhortation appuyée de cinquante coups de bâton à chacun.

« Me voyant là, le major me prit au collet et me jeta sous les coups de ceux qui battaient.

« Je me récriai, je dis que je n'avais rien fait, que je ne savais rien ; que je ne venais au siége que pour y apporter votre passe-port ; qu'enfin je n'étais arrivé à Pétersbourg que depuis la veille...

« Le major devint rouge de fureur.

« — Ah ! tu raisonnes, me dit-il, eh bien ! au lieu de cinquante coups, tu vas en recevoir cent ; si tu ne les as pas mérités, tant pis ; cela te servira toujours d'avis pour l'avenir. »

Battu au nom de son seigneur, battu au nom de l'empereur, battu au nom de tout le monde, tel est donc le sort du peuple russe. Où chercher l'humanité à travers cette bastonnade perpétuelle?

Nous avons cité plus haut l'histoire de cet employé bourru qui s'indignait si fort de ce qu'une femme de chambre au service de son *épouse* se fût avisée de lui demander la permission d'épouser un homme qu'elle aimait. Beaucoup de propriétaires de serfs, pour ne pas dire tous, partagent l'avis de cet employé[1]. Mais il en est parmi eux qui, sous ce rapport, poussent la jalousie de leur autorité à un point qui ressemble à de la folie. Nous raconterons un trait que nous tenons d'une source sûre.

[1] Voir la note VI.

La comtesse *** s'étant absentée pendant plusieurs années de la Russie, un certain nombre de mariages s'étaient accomplis dans ses terres avec la permission de son intendant. A son retour, la comtesse n'a rien de plus pressé que de demander à voir les nouveaux mariés. Aussitôt elle entre en fureur.

— Comment, misérable, dit-elle à l'intendant, c'est ainsi que tu exécutes mes ordres! Que signifie ce blond avec cette brune, ce brun avec cette rousse? Est-ce ainsi que l'on marie les gens? Vite, que l'on mette ordre à cette sottise, et qu'on fasse venir ce coquin de prêtre!

Le prêtre, étant arrivé, reçut de la châtelaine une violente semonce. Puis on se rendit à l'église, où elle eut la satisfaction de voir marier les bruns avec les brunes, les blonds avec les blondes, les roux avec les rousses.

Tant il est vrai qu'en Russie la régularité et la symétrie suppléent à tout. La chronique ajoute que cette même comtesse, qui se montrait si scrupuleuse pour l'alliage des couleurs, était une magnifique blonde, et qu'elle avait pour mari un homme dont la chevelure brillait du plus beau jais.

La moralité!... Ce point est délicat; nous préférons l'éluder. Il faudrait d'ailleurs la plume d'un Saint-Simon, d'un marquis de Sade, peut-être, pour se tenir à la hauteur d'un pareil sujet. Qu'il nous suffise de dire que la société russe actuelle est en pleine régence, et que, malgré le décorum que l'empereur Nicolas (qui, on le sait, n'est pas lui-même sans péché) cherche à lui imposer, elle poursuit l'ère galante inaugurée par Catherine II, avec une fidélité vraiment brutale.

Certes, ce n'est pas nous qui lui jetterions la pierre; nous savons à combien de chutes peut se laisser aller la

chair, sans pour cela précipiter l'esprit. Mais, enfin, quand il s'agit d'une société qui fait un si grand appareil de dévotion, d'une société qui, à chaque instant, se prosterne devant une image sacrée et se crible de signes de croix; d'une société qui ne parle que de foi orthodoxe, et qui nous étourdit sans cesse de la piété de la sainte Russie et de sa mission providentielle, on a le droit, ce semble, de se montrer sévère et de ne pas se contenter seulement d'une vaine apparence.

VI

L'unité orthodoxe, mensonge. — Sectes diverses. — La mamelle sanglante. — Influence de l'invasion mongole sur l'Église russe. — Unité brisée. — Réforme de Nicon. — Sur quoi elle s'appuie. — Ses effets. — Secte des vieux croyants. — Leur supériorité sur les orthodoxes. — Inquisition. — Persécution. — Constance des sectaires. — Une proclamation du prince Worontzoff. — Mensonges du saint-synode. — Prosélytisme nul. — La pipe instrument apostolique. — Avenir de l'orthodoxie.

Une des choses dont la Russie se glorifie avec le plus d'orgueil, c'est son unité religieuse. A l'entendre, la foi orthodoxe a tellement pénétré l'âme de son peuple, qu'il ne forme plus qu'un tout mystique se fondant dans l'inaltérable harmonie d'un même dogme, d'une même discipline. Or, rien n'est plus faux. Prestige, encore prestige.

Plus de deux cents sectes vivent et se multiplient au sein de l'unité orthodoxe. Folles ou sérieuses, pures ou immondes, matérialistes ou spiritualistes, toutes ont un corps de doctrine plus ou moins compacte, plus ou moins dogmatique.

Parmi ces sectes, une des plus anciennes est celle des *morelstschiki*. Dire précisément quels sont les principes

de foi qui la dirigent serait difficile; on sait seulement qu'elle se signale par des actes d'une effroyable atrocité. Chaque membre de cette secte est tenu de pratiquer sur son corps une mutilation quelconque; les plus fervents vont jusqu'à se donner la mort.

Les *scoptzi* se rattachent aux *morelstschiki*; ils se mutilent comme eux, mais seulement dans le but de se faire eunuques. Les *scoptzi* forment une secte très-nombreuse; presque tous les orfévres et changeurs de Pétersbourg, Moscou, Odessa, Riga, etc., en font partie. Ils sont animés d'un ardent prosélytisme, et rallient chaque jour de nouveaux adeptes. Ceux d'entre eux qui se marient ne se soumettent à la castration qu'après avoir eu un enfant. Ils vivent du reste en bonne intelligence avec leurs femmes.

Les *scoptzi* professent des théories religieuses d'une extrême hardiesse. Ils regardent comme falsifiée la version des saintes Écritures adoptée par les orthodoxes, se déclarant les seuls possesseurs du texte vrai; ils nient la divinité du Christ, de même que sa passion et sa mort; et prétendent qu'il erre à travers le monde sous la forme d'un être dépourvu de sexe (est-ce pour cela qu'ils se mutilent?); ils ne croient pas à la résurrection de la chair, mais ils se disent prédestinés à un règne splendide auquel le Christ lui-même les appellera un jour au son de la grande cloche de la cathédrale de Moscou.

Après la secte des *scoptzi*, et dans un degré inférieur, vient celle des *chlisti* ou flagellants, qui attribue comme les deux précédentes une très-grande vertu aux initiations de la chair. Nous ne parlerons pas de toutes les excentricités auxquelles se livrent les *chlisti*. Toutefois nous tenons à faire savoir qu'ils détestent les chiens et adorent les chats; qu'ils regardent les cloportes noirs

comme des esprits protecteurs, et qu'ils pratiquent la communauté des femmes. Voici une cérémonie qui donnera une idée du sauvage caractère de ces sectaires ; nous en empruntons le récit à M. de Haxthausen :

« Pendant la nuit qui précède le premier jour de Pâques, les scoptzi et les chlisti se réunissent pour assister en commun à un office divin en l'honneur de la Vierge. Durant la messe, une jeune fille de quinze à seize ans, qu'on est parvenue à décider à force de promesses, est placée dans une cuve remplie d'eau tiède. Lorsqu'elle s'y est assise, de vieilles femmes s'approchent d'elle, et, lui enfonçant un instrument tranchant dans la poitrine, elles lui amputent le sein gauche, étanchant le sang avec une adresse merveilleuse. Tant que dure cet affreux supplice, on met dans la main de la jeune fille l'image du Saint-Esprit, afin qu'absorbée par une pieuse contemplation, elle en supporte plus facilement les douleurs.

« Le sein étant détaché, on le coupe en morceaux, et on le distribue aux adeptes présents, qui en mangent ; après quoi, la jeune fille est placée sur un autel dressé à cet effet ; et toute la congrégation se met à danser autour d'elle, en chantant :

« Po pliassachom — Dansons et
« Po gorachom — sautons sur la montagne
« Na Sionskoiougorou. — de Sion. »

« La danse devient de plus en plus vive ; elle se change bientôt en véritable frénésie ; la démence est à son comble : soudain, les cierges s'éteignent, et alors commence une scène dont on chercherait en vain un exemple dans l'antiquité païenne. »

Pour compléter l'énumération des sectes anciennes,

nous aurions encore une foule de noms à citer, notamment ceux des *Bezlowesstnié* (muets) et des *Sabatnitki* (observateurs du sabbat), mais nous avons hâte d'arriver à la grande secte qui prit naissance au dix-septième siècle.

On sait que, pendant plus de deux siècles, c'est-à-dire depuis 1237 jusqu'en 1476, la Russie, conquise par les Tatars ou Mongols, gémit sous la plus honteuse servitude. Les historiens russes, ne pouvant dissimuler cette époque néfaste, ont cherché à la faire tourner à la gloire de l'orthodoxie nationale. Ils racontent qu'opprimé politiquement et administrativement, mais respecté dans sa foi religieuse, par ses sauvages vainqueurs, le peuple russe profita de cette tolérance pour se rallier autour de ses dogmes et les constituer dans cette unité inébranlable qui devint le principe de son émancipation et la base féconde de son avenir. Superbe prétention, sans doute; mais est-elle justifiée? Interrogeons ici M. de Haxthausen. Nous aimons à mettre en scène ce grave écrivain; il est curieux de voir comment, en flattant les Russes en théorie, il les écrase sous la brutalité des faits.

« Au dire des connaisseurs comme Griesbach, la traduction des Écritures saintes faite par SS. Méthodius et Cyrille ne laisse rien à désirer. Elle date du neuvième siècle. Vers la même époque, on commença dans les couvents de la Russie à cultiver les sciences. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur les manuscrits rédigés jusqu'au treizième siècle; ils sont tous d'une écriture très-belle et très-correcte. La domination des Tartares arrêta ce développement et étouffa, pour plus de deux siècles, les germes féconds de cette civilisation nationale. *Bientôt les ecclésiastiques et les moines finirent par ne*

plus comprendre eux-mêmes la langue d'église ; une foule de fautes et d'erreurs grossières s'introduisirent peu à peu dans les manuscrits employés dans les liturgies ; sanctionnées par le temps et l'habitude, elles finirent par dénaturer complétement le texte ; tandis que dans chaque principauté indépendante, livrée au désordre et à l'anarchie, on voyait paraître des cérémonies particulières, de nouveaux rites et usages détruisant l'unité du culte.

« Il en résulta des suites funestes. Bientôt l'Église russe, affaiblie par ses discordes intérieures et son manque d'unité, présenta le triste spectacle d'une religion sans culte uniforme, sans dogme précis, et livrée à la confusion des opinions les plus contradictoires.

« Telle fut l'influence désastreuse qu'exerça sur l'Église russe la domination des Tartares. »

Que devient donc l'unité orthodoxe célébrée avec tant d'aplomb par les historiens russes? Mais poursuivons :

« Quand le grand-duc de Moscou, s'élevant peu à peu sur les ruines des principautés indépendantes, parvint enfin à ramener la Russie à l'unité politique, et qu'en créant la dignité de patriarche il eut replacé l'Église divisée sous l'autorité d'un chef suprême, ces divergences et ces inconvénients devinrent plus saillants. Stimulés par les tzars, les patriarches se mirent à l'œuvre pour purger le texte des erreurs sans nombre qui s'y étaient glissées et pour rétablir l'ancien rite. Malheureusement les patriarches eux-mêmes n'étaient pas toujours sûrs de leur fait. Même le célèbre patriarche Philarète, de la maison des Romanoff, ne corrigea pas toutes les erreurs du texte sacré, et reconnut pour authentiques beaucoup de passages évidemment falsifiés. Cet état de choses dura jusqu'au patriarche Nicon, prélat d'un vaste savoir et d'une énergie peu

commune. Ne se laissant arrêter par aucun obstacle, il entreprit avec un zèle infatigable la tâche difficile de rendre au dogme et au culte de l'Église russe leur pureté primitive. A cet effet, il envoya des moines instruits sur le mont Athos pour y compulser les anciens manuscrits. Ce pénible travail terminé, il fit imprimer les livres liturgiques et donna, en 1659, l'ordre de n'employer à l'avenir dans tout l'empire que ce texte revu et corrigé [1]. »

Ainsi, ce n'est que depuis deux siècles seulement que l'Église russe, cette Église qui vante à tout propos son antiquité, a pris une forme unitaire. Mais, est-il bien sûr que cette forme soit définitive? Si les patriarches qui ont précédé Nicon, si l'illustre Philarète, entre autres, ont pu admettre tant d'erreurs, pourquoi Nicon lui-même n'en aurait-il pas admis aussi? Où est le garant de son infaillibilité? Nous savons d'ailleurs qu'il ne réussit à faire prévaloir son édit qu'à l'aide du bras séculier ; « ce qui montre, dit à ce sujet M. de Haxthausen, le peu de crédit dont jouissait en Russie la dignité patriarcale. »

L'unité orthodoxe n'est donc, comme toutes les autres institutions du grand empire, qu'une fille des ukases. Cette unité servait la politique du souverain ; il la décréta.

Cependant il y a encore là plus de prestige que de réalité. La conscience du peuple russe est quelquefois aussi dure que ses épaules ; elle résiste au knout et au bâton. Une grande partie de ce peuple s'insurgea contre Nicon et ses réformes, et se cramponna à ses vieux livres comme à un autel sacré.

[1] *Études sur la situation intérieure, la vie nationale et les institutions rurales de la Russie*, tome I, pages 310-312.

De là la secte des *raskolniks* (schismatiques), ou plus exactement des *starowertzi* (vieux croyants).

Les *starowertzi* traitèrent Nicon de second Luther et d'Antechrist ; ils repoussèrent sa version comme une insulte à la Russie orthodoxe. En vain Nicon s'arma-t-il de son talent et de son énergie, il ne fit qu'envenimer la querelle. Pour l'apaiser, il eût fallu qu'une autorité spirituelle, supérieure au patriarcat, s'interposât entre les deux parties. Cette autorité manquait à la Russie; au-dessus du patriarche il n'y avait que le tzar; or le tzar pouvait faire des starowertzi des hypocrites, jamais des adeptes.

Donc la secte des vieux croyants se maintint et se fortifia.

L'avénement de Pierre Ier et ses entreprises de civilisation occidentale lui imprimèrent une nouvelle audace. Un réformateur de cette trempe devait en effet choquer violemment tout patriote attaché aux antiques traditions. Les vieux croyants trempèrent dans la révolte des strélitz. Pierre, saisissant ce prétexte, les accabla de sa colère ; il doubla leurs impôts, et les tortura par le fer et par le feu. Mais toutes ces violences n'aboutirent qu'à confirmer les sectaires dans leur foi, et à leur donner de nouveaux frères.

Irrité de son insuccès, le cruel monarque organisa alors, dans tous ses États, contre les *starowertzi*, une véritable inquisition. De quel autre nom pourrait-on appeler son règlement ecclésiastique de 1721? On en jugera par quelques extraits.

« Le clergé veillera à ce que les fidèles communient souvent, ou au moins une fois l'année, attendu que celui qui ne communie pas fait connaître qu'il n'appar-

tient pas au corps de Jésus-Christ, c'est-à-dire qu'il n'est pas membre l'Église, mais apostat. C'est là le meilleur signe pour reconnaître les raskolniks et les apostats. Les évêques veilleront donc à ce que les curés leur fassent connaître dans un rapport ceux de leurs paroissiens qui n'ont pas communié depuis plus d'une année, ou qui ne s'approchent jamais de la table eucharistique.

« On doit forcer des fidèles de ce genre à déposer par serment comme quoi ils sont enfants de l'Église orthodoxe, et à maudire les sectes hétérodoxes ; de telle sorte que quiconque refuserait de prêter ce serment et hésiterait à maudire les sectes hétérodoxes puisse être découvert comme étant de ce nombre, parce que c'est toujours un grand avantage de les connaître.

« Si un sectaire a été découvert par ce moyen ou par tout autre, on doit le dénoncer à l'évêque sous la juridiction de qui il se trouve, et celui-ci remettra la dénonciation à l'assemblée ecclésiastique compétente.

« Il est important à cette assemblée de connaître le nombre des raskolniks existant dans les différentes éparchies de l'empire. Une connaissance exacte en pareille matière peut être de la plus grande utilité en bien des cas.

« Un grand péché sur lequel aucun ecclésiastique ne peut garder le silence est celui que les seigneurs commettent lorsqu'ils cachent des raskolniks, par intérêt, dans leurs domaines et les font passer pour orthodoxes.

« Un pareil délit a tout l'aspect de l'athéisme. Les évêques s'y opposeront de toutes leurs forces, faisant leur rapport sur de semblables méfaits au synode ; lequel, après avoir pris les informations convenables, excommuniera ce noble s'il demeure obstiné. L'évêque, dans son rapport, ne dira pas qu'il existe des raskolniks dans les do-

maines de tel ou tel seigneur ; mais simplement que celui-ci a fait résistance violente au curé ou autres personnes envoyées par l'évêque pour découvrir les raskolniks. Il devra en apporter des témoignages dignes de foi. Ces témoignages examinés, le collége ecclésiastique adressera au seigneur des lettres pour l'engager à laisser faire dans ses domaines les recherches nécessaires pour découvrir les sectaires. S'il y consent, il n'y a plus rien à lui faire. Si, au contraire, il montre clairement qu'il protége les raskolniks, le collége écclésiastique prononcera l'excommunication contre lui.

« Cette manière d'opérer aura lieu seulement quand il s'agira de raskolniks secrets ou de basse condition. S'il est question d'ecclésiastiques ou de maîtres d'écoles raskolniks, on procédera de même, qu'ils soient sectaires publics ou cachés. On le fera également vis-à-vis des seigneurs possédant ouvertement des serfs raskolniks.

« Dans toute la Russie, on ne donnera aucun emploi, dans l'Église ou dans l'État, pas même le moindre, aux raskolniks, afin que ces dangereux ennemis qui méditent sans cesse des embûches et des malheurs contre l'État et contre le souverain, ne soient pas armés pour notre propre perte.

« Si quelqu'un est soupçonné d'être raskolnik, bien qu'en apparence il se conduise comme un orthodoxe, il sera obligé de prêter le serment qu'il n'est pas de la secte, non sans prononcer, en même temps, des malédictions sur lui-même et sur tous les raskolniks, dans le cas où il viendrait à embrasser leur croyance. On le menacera, en outre, de châtiments sévères, dans le cas où, par la suite, on recevrait de mauvaises informations sur

son orthodoxie. Le procès-verbal sera ensuite signé de sa propre main.

« Les signes qui indiquent suspicion de raskolnikisme sont les suivants :

« 1° Omettre, sans raisons légitimes, la communion prescrite par ordonnance impériale, donnée et imprimée en 1718 ; 2° recéler sciemment les maîtres des raskolniks ; 3° leur envoyer des aumônes à domicile.

« Quiconque sera convaincu de ces pratiques et autres semblables encourra justement le soupçon d'être raskolnik. Dans ce cas, l'évêque devra en faire immédiatement son rapport au collége ecclésiastique. »

Voici maintenant les instructions destinées aux prêtres, diacres et autres clercs ; nous les recommandons particulièrement à nos lecteurs; outre les prescriptions concernant les sectes, elles renferment quelques données curieuses sur les devoirs de l'Église orthodoxe envers l'autocrate :

« Avant l'ordination, le sujet qui se présente doit condamner publiquement toute connivence avec les raskolniks, et jurer qu'il a l'intention de dénoncer à son évêque tous les sectaires cachés, autant qu'ils pourront venir à sa connaissance. Il doit en outre jurer fidélité à l'empereur, en consentant à *révéler* tout ce qui pourrait être contraire à Sa Majesté, *même les secrets du confessionnal.*

« Un prêtre, étant appelé pour un malade, doit confesser ce dernier, seul et sans aucun témoin ; mais il ne le fera pas communier sans qu'il y ait des témoins présents ; parce qu'un grand nombre de mauvais prêtres, afin de cacher les raskolniks, assurent avoir communié le malade en secret, même quand ils ne l'ont pas fait. Pour

une telle perversité, le prêtre sera dégradé de son caractère sacerdotal et consigné au tribunal laïque, afin de subir les punitions corporelles, tandis que le raskolnik qui s'est caché ainsi perdra ses biens.

« Celui qui découvre et dénonce un semblable prêtre et un tel raskolnik recevra la moitié des biens confisqués.

« On procédera de la même manière contre les prêtres qui, se laissant corrompre par les raskolniks, reçoivent *en apparence* leurs enfants pour les baptiser, et les leur rendent ensuite sans leur avoir conféré le sacrement.

« Le prêtre, comme vrai pasteur de ses paroissiens, doit veiller avant tout, et principalement, à ce que les moines et les maîtres des raskolniks ne pénètrent pas dans les maisons de ces derniers. S'il en découvre, il doit les saisir et les consigner à son évêque. S'il omet de le faire, il perdra son emploi et sera livré au bras séculier pour être puni. »

Une inquisition organisée de la sorte ressemblait fort à l'inquisition espagnole. Elle se montra également digne de cette dernière par les sanglants excès qu'elle provoqua. Mais les sectaires restèrent inébranlables; ils se laissaient tuer, ils n'abjuraient pas.

Enfin, le gouvernement se vit obligé de composer avec eux. Sous Catherine II et Alexandre, et même sous Nicolas, on est allé jusqu'à leur céder sur la plupart des points et à leur donner le nom de *jedinowèrtzi* (unis-croyants). Ces dispositions conciliatrices n'ont guère eu sur eux plus de succès que les violences. Elles ont servi, au contraire, à leur donner une haute idée de leur force, et à leur inspirer, par conséquent, une plus vive opiniâtreté. Aussi, au lieu de décroître, ils augmentent chaque jour;

le pouvoir s'en alarme et sévit parfois d'une manière terrible; mais, bon gré, mal gré, il subit leur influence. « A chaque innovation religieuse, dit M. de Haxthausen, à la mesure la plus insignifiante de politique intérieure, à chaque projet d'amélioration ou de changement, on se demande toujours tout bas : Qu'en diront les starowertzi? »

Quel attrait, d'ailleurs, pousserait ces sectaires à entrer dans le giron de l'Église orthodoxe? Leur condition intellectuelle y serait-elle plus prospère? Écoutons encore M. de Haxthausen :

« Les starowertzi sont, en général, beaucoup plus sûrs que les autres paysans. On peut même dire que plus l'homme du peuple se rapproche, sous le rapport des mœurs, des habitudes et du costume du starower, plus il vaut; car dès qu'un paysan s'est civilisé, qu'il a rasé sa barbe, déposé son costume national pour endosser l'habit européen, et s'est bâti une maison dans le goût moderne, il devient ordinairement un fripon fieffé, et gare à celui qui lui accorderait sa confiance! La plupart des starowertzi possèdent un certain degré d'instruction, et en ceci ils sont supérieurs aux autres paysans. Presque tous savent lire et écrire, quoiqu'ils ne se servent que des lettres slavonnes, l'alphabet russe moderne étant regardé par eux comme hérétique. Chacun d'eux connaît parfaitement la Bible, qu'il pourrait, je crois, réciter par cœur d'un bout à l'autre. Habitués aux controverses théologiques et aux discussions, ils acquièrent une certaine éloquence et fortifient leur esprit et leur jugement. »

Il serait difficile, ce semble, de faire plus catégoriquement le procès à l'Église orthodoxe; et nous ne comprenons pas trop comment, après avoir ainsi dépeint

les starowertzi, M. de Haxthausen a le courage de les exhorter à se convertir. Ne devrait-il pas, au contraire, leur souhaiter l'impénitence finale? Car, enfin, mieux vaut vivre hérétique avec une conscience sûre et un esprit éclairé que d'embrasser l'orthodoxie pour devenir stupide et fripon. Rapprochons encore les paroles que nous venons de citer de ce qui a été dit dans le chapitre précédent touchant la prétendue mission civilisatrice que les Russes sont appelés à remplir en Orient.

La secte des starowertzi a des ramifications nombreuses, qui ne se distinguent souvent les unes des autres que par des nuances presque imperceptibles. Le point commun où elles se rallient, c'est cette étonnante et opiniâtre fidélité, dont nous avons parlé, aux dogmes anciens et aux usages traditionnels. En voici un exemple curieux :

Un paysan starower ayant été enrôlé comme soldat, on exigea de lui, comme le veut la loi militaire, qu'il prêtât serment de fidélité à l'empereur. Il refusa; les chefs insistèrent, il refusa encore. Enfin, pressé de donner les motifs d'une conduite aussi étrange : « Ma religion, dit-il, m'interdit de prêter le serment que vous me demandez; s'il s'agissait du vrai tzar, du tzar blanc, *Beloi-Tzar* (c'est-à-dire du tzar primitif, du tzar patriarche, et non du tzar-caporal, tel que l'ont fait les Holstein-Gottorp), je n'hésiterais pas un seul instant. Mais je n'ai rien à jurer à celui que vous appelez *Gossoudar*, imperator (empereur). Dans nos images et nos livres saints se trouve le portrait du tzar blanc : il a sur la tête une couronne, sur les épaules un long manteau doré, il tient un sceptre de la main droite, et de la gauche un globe. Mais le tzar auquel vous voulez que je prête serment porte un uniforme, un chapeau à cornes et une épée au côté comme les au-

tres soldats. Vous voyez bien que j'ai raison de refuser. »

En dehors des *starowertzi*, et se rattachant plus ou moins à leur doctrine, viennent encore une foule d'autres sectes, notamment celles des *malakani* (mangeurs de lait) et des *douchobortzi* (lutteurs de l'esprit).

On rencontre dans ces deux dernières sectes, en même temps qu'un spiritualisme élevé, un matérialisme immonde. Elles repoussent les images et toutes les formes extérieures du culte. Elles n'ont ni prêtres ni hiérarchie; elles se livrent les dimanches et les jours de fête à la prière, au chant des cantiques et à la lecture de la Bible; leur manière d'expliquer les sacrements tient à la fois du néo-protestantisme allemand et du catholicisme oriental. Quelques fanatiques surgissent de temps en temps dans leur sein, qui se disent prophètes et se signalent par les plus incroyables extravagances. Les *malakani*, les *douchobortzi*, surtout, constituent, sous certains rapports, une sorte de franc-maçonnerie; ils se réunissent en secret pour vaquer à des œuvres mystérieuses, où souvent le culte de la chair les entraîne à d'effroyables orgies. Les *douchobortzi* adorent la sagesse divine sous la forme d'un jeune garçon, qu'ils revêtent, à certains jours de l'année, d'habits blancs et placent sur un autel.

Il est curieux de lire dans leurs propres livres ce que ces sectaires pensent d'eux-mêmes et de leur avenir.

« Que représente le douchoboretz, sinon saint Jean, Moïse et le Christ? Ce qui est dit de l'incarnation du Christ s'accomplit en lui. La Divinité réside dans la chair qui est la parole de Dieu, avec laquelle et par laquelle il manifeste sa sagesse infinie. La chair est martyrisée ici-bas par l'homme; mais l'être intérieur qui l'habite invisiblement passe, après la mort de l'enveloppe charnelle,

dans un corps plus parfait, afin d'être racheté. Il est nécessaire que cet être supérieur, ce Fils de Dieu, Jésus-Christ, ait une bouche pour parler et soit enfin un homme; car c'est par la bouche humaine que s'exprime l'Éternel. Le royaume d'Orient et la montagne de Sion sont pris dans un sens figuré qui représente la commune des douchobortzi... Le centre de la montagne n'est que l'esprit de sagesse divine et la puissance de Dieu habitant en eux. Les sources d'eau vive sont la parole qui donne la vie éternelle, et les bienheureux habillés de blanc figurent leurs vertus qui triompheront du monde ou du royaume terrestre, dont la fin approche. Alors les douchobortzi se lèveront au grand effroi de l'humanité : le chef des douchobortzi sera le seul roi respecté, et autour de lui se rassembleront tous les hommes. Mais cette époque de gloire sera précédée par un temps de tristesse et d'épreuves; la lutte sera terrible; mais les douchobortzi remporteront la victoire et monteront avec gloire sur le trône du monde pour régner de siècle en siècle. »

Une doctrine qui s'annonce en termes aussi fiers doit être évidemment peu sympathique à l'Église orthodoxe et à l'autocrate. Aussi les douchobortzi sont-ils, de la part du gouvernement russe, l'objet d'une persécution presque incessante. On cherche par tous les moyens à les éloigner du cercle de l'empire; et, s'il leur arrive de se signaler par quelque scandale, on saisit ce prétexte avec empressement pour les rejeter au delà des frontières. C'est ainsi qu'en 1841 toute une colonie de quatre mille âmes établie sur la Malotschna fut internée dans les provinces du Caucase. Nous citerons la proclamation que le prince Worontzoff publia à cette occasion; c'est un document utile à connaître.

« Tous les actes réprouvés par l'Église orthodoxe, ou contraires au bon ordre et à la tranquillité générale, sont sévèrement défendus par les lois de l'empire, qui prononcent une peine sévère et méritée contre tous ceux qui se permettent de les enfreindre. Ces lois découlent de l'autorité instituée par Dieu, et c'est en considération de leur origine divine que chacun et tous sont obligés de les observer rigoureusement. Celui qui se révolte contre cette autorité désobéit par conséquent aux ordres de Dieu.

« Vous, douchobortzi, vous avez renié le dogme adopté depuis des siècles par l'Église et l'État, et, tant par ignorance que par erreur, vous avez formé et admis une croyance particulière et incompatible avec la paix intérieure de l'Église. Non contents de vous être mis en opposition avec la religion, vous avez, par votre conduite et vos actes, troublé la tranquillité publique. Comme réfractaires, résistant aux ordres supérieurs, vous avez déjà depuis longtemps mérité un châtiment sévère : mais l'empereur Alexandre, reposant en Dieu, avait espéré, par la douceur et le pardon, vous ramener dans le sentier du devoir et de la vérité. Dans sa mansuétude paternelle et son indulgence, il consentit non-seulement à oublier toutes vos fautes et à détourner de votre tête coupable la peine que vous aviez méritée ; mais encore il ordonna qu'au lieu de vous laisser, comme auparavant, disséminés en tous lieux et vivant pour ainsi dire en cachette, on vous réunît dans une seule commune en vous assignant des terres considérables avec toutes les jouissances qui y sont attachées. Pour toutes ces grâces et tous ces bienfaits, il n'exigea de vous que de respecter les lois, de vivre en paix et de ne pas porter atteinte à la tranquillité publique. De quelle manière avez-vous re-

connu toutes ces bontés? A peine avez-vous été installés sur votre nouvelle propriété, qu'au nom de votre croyance et d'après les ordres de vos chefs religieux vous avez commis des crimes atroces : vous avez torturé et martyrisé des hommes qu'ensuite vous avez mis à mort; vous avez donné asile à des malfaiteurs et à des criminels échappés aux mains de la justice; vous avez soustrait et caché à la connaissance de l'autorité les crimes et les méfaits de vos frères et n'avez pas un seul instant cessé d'être rebelles et insoumis au pouvoir. C'est pour ces actes, contraires à toutes les lois divines et humaines, que beaucoup d'entre vous ont été jetés en prison et qu'ils recevront le châtiment mérité.

« Tous vos crimes sont découverts, et le sang innocent, versé par vous, appelle sur votre tête coupable la rigueur de la loi. Par vos actions, vous vous êtes rendus indignes de l'indulgence et du pardon, qui vous ont été accordés par Sa Majesté, et vous avez épuisé la patience de l'autorité, qui a fini par se convaincre que la tranquillité publique exige que vous soyez transférés dans des contrées éloignées, où vous ne puissiez plus être nuisibles à vos semblables. Informé de tous vos méfaits, Sa Majesté l'empereur a donné l'ordre de coloniser tous les individus appartenant à la secte nuisible des douchobortzi dans les provinces transcaucasiennes. Néanmoins Sa Majesté vous accorde les grâces suivantes :

« 1. Il leur sera assigné à chacun dans le district d'Achaltsik, du gouvernement d'Imirétie et de Géorgie, une portion de terre égale à celle qu'ils ont eue jusqu'à présent. Ceux qui seront colonisés dans la dite province ne pourront être exemptés du recrutement.

« 2. Il sera permis aux émigrants de vendre ou d'emporter avec eux leurs biens meubles.

« 3. Une commission spéciale sera chargée de faire la taxation et l'estimation des immeubles et délivrera à chaque émigrant une somme en argent, proportionnée à la valeur des biens abandonnés.

« 4. Ceux qui possèdent en propre des biens-fonds peuvent les vendre à des particuliers ou les céder à la couronne, moyennant une rétribution pécuniaire. Ceux qui, vers l'époque fixée pour l'émigration, n'auront pas encore aliéné leur propriété, ne pourront plus y séjourner au delà du 15 mai 1841.

« Sa Majesté Impériale m'ordonne en même temps de vous faire savoir que ceux d'entre vous qui consentiront à abjurer leur hérésie, à rentrer dans le sein de l'Église orthodoxe, notre mère universelle, et à suivre la croyance fondée par le Sauveur et les apôtres, seront exemptés de cette mesure et pourront rester comme auparavant dans leur village. Ils conserveront en outre tous leurs biens, meubles et immeubles. De son côté, l'autorité leur promet une protection et une faveur particulières.

« Afin de vous faire connaître la volonté de notre très-gracieux Souverain, je vous envoie votre gouverneur civil, le conseiller d'État actuel M. de Mouromtsoff et le conseiller de collége M. de Kloutschareff. Je vous conseille et vous prie de donner une attention particulière à tous les points sus-indiqués et de me faire tenir votre opinion à cet égard.

« Odessa, le 26 janvier 1841.

« *Signé :* Général gouverneur de la nouvelle Russie et de la Bessarabie.

« COMTE DE WORONTSOFF. »

Cette proclamation fut accueillie par les douchobortzi avec un stoïcisme impassible ; ils plièrent leurs tentes et se laissèrent conduire aux lieux désignés par l'autocrate. On n'en vit qu'un très-petit nombre affecter de se convertir pour rester dans leurs anciennes demeures ; quelques-uns aussi, ne pouvant supporter la situation intolérable qui leur était faite dans leur nouvel exil, se soumirent aux conditions posées par le prince Worontzoff. Mais tout cela était plus apparent que réel [1]. Si, au lieu d'évangéliser les douchobortzi par ukases, « le gouvernement russe, dit M. de Haxthausen, établissait parmi eux de bonnes écoles et leur envoyait des prêtres capables, pieux et bien intentionnés, il aurait beaucoup plus de chance de réussir ; et, au lieu de ne faire que des hypocrites, il parviendrait à produire des conversions véritables. »

Suivant les rapports du saint-synode, ce dernier moyen serait depuis longtemps employé, et la moisson des apôtres orthodoxes, parmi les sectaires, tendrait de jour en jour à devenir plus abondante. Il est vrai qu'en même temps ce même saint-synode se plaint en termes amers des progrès toujours croissants des infidèles, et de ce que, malgré les efforts dirigés contre les *nids infâmes de l'hérésie*, ces nids pullulent dans tout l'empire avec

[1] Quelquefois les sectaires prétendus convertis, ne pouvant jouer plus longtemps l'hypocrisie, lèvent le masque. Un jour on en vit un communier avec une certaine docilité, puis se détourner tout à coup et cracher l'eucharistie. Aussitôt grande rumeur dans l'église : le sacrilége fut saisi, garrotté et knouté à mort. L'évêque dans l'éparchie duquel le fait avait eu lieu reçut une verte semonce du gouverneur local et de l'empereur, et le pope de la paroisse fut condamné à deux mois de prison. On comprend combien une telle sanction infligée à l'apostolat rend les missionnaires prudents vis-à-vis du pouvoir ; avec quel soin ils dissimulent les déceptions qu'ils rencontrent sur leur route évangélique, et avec quelle emphase, au contraire, ils amplifient leurs moindres succès.

une effrayante fécondité. Qui expliquera ces contradictions?

Nous savons, du reste, comment le gouvernement russe entend le métier de convertisseur. Les procédés dont il use vis-à-vis des sectaires sont absolument les mêmes que ceux qu'il a employés contre les Uniates. Les évêques se font missionnaires pour gagner des croix et des gratifications pécuniaires; les popes, pour éviter la dégradation et la prison. Les gouverneurs militaires et les sergents de police ne sont-ils pas là d'ailleurs pour venir à leur secours?

Dans une des provinces septentrionales de la Russie, le gouverneur et l'évêque rivalisaient de zèle pour forcer les starowertzi de leur juridiction à abjurer. Le gouverneur surtout, fumeur intrépide, se livrait contre eux à une sorte de rage; la haine que les starowertzi portent au tabac le mettait hors de lui. Un jour qu'il fumait dans son cabinet, on lui amena un de ces dissidents; il le prit aussitôt au collet, le terrassa, et, le serrant violemment entre ses jambes, il se mit à l'évangéliser en lui poussant au visage d'épaisses bouffées de tabac. Peu à peu le malheureux sent sa tête s'alourdir, le vertige s'empare de lui, et d'une voix étouffée : « O mon Dieu ! s'écrie-t-il, délivrez-moi du diable! » Furieux d'être ainsi confondu avec Satan, le gouverneur se lève, renverse l'insolent, et l'accable de coups de pipe, jusqu'à le laisser à moitié mort. La chronique ne dit pas si conversion s'ensuivit. On sait seulement que, parmi les sectaires de la province où s'est passée cette scène, le gouverneur n'est jamais désigné que sous le nom d'Antechrist, et l'évêque sous celui de son lieutenant.

Mais quelle est donc la cause qui attache aux flancs

de l'Église orthodoxe tant de sectes étranges? Quel est l'obstacle qui paralyse tous les efforts que cette Église fait pour les extirper?

« Il faudrait, dit un grave auteur, bien peu faire la part des sentiments innés dans le cœur de l'homme pour hésiter à les indiquer. On les trouve évidemment dans l'état affreux auquel une portion immense de ce peuple a été réduite par l'esclavage. Telle est la source de ces innombrables sectes qui rongent au cœur l'Église de Russie et finiront par la dévorer.

« En aucune autre matière, le serf russe n'a le droit de penser et de vouloir selon ses propres lumières et sa propre volonté. Cependant, comme dans le cœur de l'homme il est impossible de déraciner entièrement le sentiment intime de la liberté individuelle, le paysan sectaire a reporté sur ses croyances religieuses ce qu'on lui a enlevé de toute autre part. Là, en effet, il trouve au moins la liberté de servir et d'adorer Dieu à sa manière, sans qu'on lui impose, pour dernière entrave, la nécessité de modeler ses adorations sur celles de ses maîtres et de ses bourreaux.

« Cette liberté de croyance lui semble donc une sorte de compensation pour celle qu'il a perdue, et dont instinctivement au moins il entrevoit le bienfait. Quant à l'Église nationale, elle est pour lui un objet d'horreur, car elle ne sait lui prêcher autre chose, sinon de courber la tête sous les chaînes qu'il porte, de trembler à la seule vue du knout impérial, le plus éloquent missionnaire de l'orthodoxie. Se soumettre à celle-ci, c'est compléter l'esclavage de son âme, de son corps et de sa pensée ; c'est se fermer toute espérance d'en jamais sortir.

« On s'étonne que cette observation ait échappé aux

écrivains qui se sont occupés de la nature, de l'obstination et du progrès des sectes en Russie. On y eût, sans aucun doute, trouvé l'explication de plus d'un mystère. Pas un sectaire n'a appartenu, dans le principe, à la classe des hommes libres. Le noble qui a des emplois, non plus que le propriétaire foncier, n'appartiennent ni l'un ni l'autre à des sociétés de ce genre. A peine y trouve-t-on quelques marchands ou artisans affranchis ou fils d'affranchis, lesquels croient, dans la doctrine de la secte qu'ils professent, devoir conserver un héritage de leurs pères. On y rencontre au contraire beaucoup d'anciens soldats, qui se réservent ainsi une portion de la liberté à laquelle ils se sont accoutumés dans leur vie militaire, soumise à un esclavage moins dur que celle des serfs. Ce sont ordinairement les plus zélés propagateurs de la secte. Le seigneur et le noble rougiraient de faire partie d'une secte ; car alors il s'y trouveraient en rapport plus immédiat avec les paysans, et y chercheraient vainement les égards dont l'Église nationale les entoure.

« Ainsi l'esclavage en Russie est la cause première qui enfante tant de sectes. Tant qu'il subsistera, ces hérésies ne seront jamais comprimées. Bien plus, elles seront toujours un grave sujet de troubles, non-seulement dans l'Église, mais dans l'empire, dont elles menacent jusqu'à l'existence. Tous les moyens que l'Église prendra d'après les ordres, et sous l'impulsion du tzar, loin de remédier à ce mal, hâteront au contraire la dissolution de l'Église et de l'État, si l'esclavage n'est pas préalablement aboli[1]. »

Ainsi donc c'est au servage, c'est-à-dire au principe commun de tous les maux qui affligent la Russie, qu'il faut en-

[1] L'*Église schismatique russe d'après les relations du saint-synode*, par le père Theiner, prêtre de l'Oratoire, pages 214-216.

core attribuer le débordement des sectes qui rongent son Église. Comment les faire disparaître, si ce n'est en supprimant ce principe? Certes, une telle tâche serait digne d'un autocrate; il y aurait là pour lui plus de gloire à recueillir, plus de services à rendre à la civilisation et à l'humanité, que dans ce protectorat violent qu'il cherche à exercer hors de ses frontières. Sauvez donc les vôtres, ô tzar! avant de tendre la main aux étrangers!

Mais parlez donc de civilisation et d'humanité à l'égoïsme stupide, à la barbarie en délire!

Non, le servage ne sera point aboli en Russie; les sectes continueront de croître et de multiplier sous son ombre. Brûlez, noyez, knoutez les sectaires, apôtres orthodoxes, ils se rient de vos fureurs. Qu'êtes-vous donc, d'ailleurs, pour leur faire la loi? Ils valent mieux que vous. Car, enfin, ils savent ce qu'ils veulent et où ils vont, les sectaires; ils ont une conviction, une conscience; mais vous, où est votre âme?

C'est en vain que le saint-synode fait étalage de ses triomphes; il ne dupera personne. On sait ce que valent ses impostures et où aboutit son prosélytisme brutal; on sait que, de toute la population dite orthodoxe, *plus d'un tiers*, oui, *plus d'un tiers*, vit hors de son Évangile, et que, bon gré, mal gré, le gouvernement est obligé de compter avec les sectes.

Voilà l'unité de l'Église russe! n'avions-nous pas raison de la traiter de prestige?

HOROSCOPE

I

La civilisation de la Russie et les Allemands. — M. de Haxthausen et Karamsin. — Ce que la Russie doit faire pour se civiliser. — Révolution dans son état social et religieux. — L'autocratie régime provisoire. — Il faut qu'il soit transformé. — *Régénération* de l'orthodoxie. — Séve catholique. — Doute logique. — Les slavophiles. – Leur système. — Mesure de leur influence.

Telle est donc la situation de la Russie vis-à-vis de la civilisation européenne : parodie ou menace. D'un côté, singeant les formes splendides, les prestiges sonores; de l'autre, s'armant contre les idées et les réalités substantielles. Double caractère également funeste, quoique sous des rapports différents, et dont il importe de peser la vitalité, de mesurer l'avenir.

La Russie s'obstinera-t-elle à perpétuité dans ce plâtrage factice qui fait d'elle la caricature de l'Europe, ou possède-t-elle en elle la force nécessaire pour s'en relever victorieusement et revêtir enfin un type positif et sérieux?

Sur ce dernier point, il est intéressant de consulter M. de Haxthausen. Nous savons que, d'après son opinion,

le Russe ne saurait toucher à la culture occidentale sans se transformer par là même en animal et en fripon. Eh bien, malgré un tel arrêt, le noble baron n'hésite pas à le déclarer parfaitement apte à cette culture. Seulement, pour atteindre ce but, il faudrait que le Russe se débarrassât préalablement, et jusqu'au dernier, de tous les Français qui l'assiégent, et qu'il les remplaçât ensuite par des Allemands. Car telle est l'idée fixe de M. de Haxthausen, que rien ne s'est fait de bon en Russie que par les Allemands, et que les Français y sont cause de toutes les superficialités, de toutes les sottises. On pourrait lui demander, cependant, pourquoi le Russe poursuit l'Allemand d'une haine si opiniâtre, et réserve, au contraire, toutes ses sympathies pour le Français : devrait-il en être ainsi si le génie allemand n'était, comme semble l'indiquer M. de Haxthausen, que l'élément complémentaire du génie russe? Mais, entre M. de Haxthausen et la logique, le divorce, on le sait, est fréquent.

L'historien Karamsin, un homme qui, certes, devait connaître les Russes, est loin de partager l'opinon de M. de Haxthausen sur leur marche vers la civilisation. Tout ce qu'il a écrit sur eux peut se résumer, suivant M. Nicolas Tourgheneff, en ces mots terribles : « Vous êtes incapables de tout progrès ; contentez-vous d'être ce que vous ont faits vos gouvernants ; ne tentez aucune réforme, dans la crainte de ne faire que des sottises. »

Ces deux opinions sont également fausses. Nous n'y voyons, d'un côté, qu'un amour-propre de clocher qui fait sourire ; de l'autre, qu'un fétichisme poussé à l'absurde.

Certainement les Russes n'ont rien dans leur génie intime qui les rende particulièrement inaptes à la civilisa-

tion européenne. Mais, tels qu'ils sont constitués actuellement, ils en forment le vivant antipode.

Un triple monstre se dresse contre les Russes et les repousse violemment hors de l'Europe : le servage, l'orthodoxie et l'autocratie.

Le servage : des hommes que tiennent quarante millions de leurs semblables attachés à la glèbe sont-ils des Européens ?

L'orthodoxie : « Où voit-on, dit un écrivain russe, l'influence bienfaisante de l'Église orthodoxe ? Quel est le peuple qu'elle ait civilisé ou émancipé de tous ceux qui l'ont acceptée depuis le quatrième siècle jusqu'à nos jours? Est-ce l'Arménie, est-ce la Géorgie, sont-ce les peuplades de l'Asie Mineure, les pauvres habitants de Trébisonde? Est-ce enfin le Péloponèse ou la Morée? On nous dira peut-être que l'Église ne pouvait rien faire de ces peuples usés, corrompus, sans avenir. Mais les Slaves, race saine de corps et d'âme, qu'en ont-ils retiré? L'Église orientale s'introduisit en Russie à l'époque franche et sereine de Kieff, sous le grand prince Wladimir. Elle l'a conduite jusqu'au temps triste et abject décrit par Kachykhine, elle a béni et sanctionné toutes les mesures prises contre la liberté du peuple, elle a enseigné le despotisme byzantin aux tzars, elle a prescrit au peuple une obéissance aveugle, même lorsqu'on l'attachait à la glèbe et qu'on le courbait au servage[1]. »

L'autocratie : elle répugne à l'Europe. L'Europe comprend la monarchie, la monarchie absolue, et jusqu'à un certain point le despotisme : ces divers régimes ne se posent point, de leur nature, en antagonistes de la civi-

[1] Iscander, du *Développement des idées révolutionnaires en Russie*, page 127.

lisation; souvent, au contraire, ils l'abritent sous leur aile et en fécondent l'essor; dans tous les cas, ils en subissent l'influence et émoussent peu à peu à son contact la sévère âpreté de leur principe originel. Il n'en est point ainsi de l'autocratie. Action égoïste et brutale d'un exploiteur couronné, elle domine le peuple, sans le pénétrer; elle ne féconde pas, elle étouffe. Superfétation lugubre, monstrueuse antinomie [1].

Point donc de civilisation pour les Russes, tant que le servage, l'orthodoxie et l'autocratie dresseront au milieu d'eux leur tête fatale.

Mais, nous dira-t-on, c'est une révolution que vous prêchez! Révolution soit! Tant pis pour les Russes s'ils ne peuvent être initiés à la civilisation sans se révolutionner. Après tout, l'Europe n'est point obligée d'ouvrir complaisamment les bras à des barbares. Si la béatitude du ciel souffre violence, il en est de même de la civilisation, qui est la béatitude de la terre. Il est temps enfin de faire sentir aux Russes que, pour prendre rang parmi nous, il ne suffit pas de copier nos gravures de modes, et de boire nos vins, mais qu'il faut encore s'associer à nos idées et participer à notre progrès.

Du reste, cette nécessité d'une révolution est vivement sentie, même en Russie. Il est là des esprits d'élite qui souffrent cruellement du sort qui leur est fait. A leurs yeux, l'autocratie a perdu tout prestige; loin de la regarder comme une institution normale et maîtresse de l'avenir, ils la traitent de régime *provisoire*, de bivouac d'aventure. Seulement, comme ils manquent de la force

[1] Voir ce que nous avons dit du caractère de l'autocratie au premier chapitre de cet ouvrage.

nécessaire pour la renverser tout d'un coup, ils la sapent peu à peu, en la démasquant.

Qui ne sentirait l'indignation lui monter au cœur à cette peinture que nous empruntons à Iscander?

« *Provisoire*, c'est là le caractère qui frappe le plus, lorsqu'on envisage de près les actes du gouvernement russe. Ses institutions, ses lois, ses projets, tout en lui est évidemment temporaire, transitoire, sans sens déterminé et sans forme définitive. Ce n'est pas un gouvernement conservateur dans le sens du gouvernement autrichien, par exemple, parce qu'il n'a rien à conserver, à l'exception de la force matérielle et de l'intégrité du territoire. Il a débuté par une tyrannie destructive des institutions, des traditions, des mœurs, des lois, des coutumes du pays, et continue par une série de bouleversements, sans acquérir de la stabilité, de la régularité. Chaque règne met en question la majeure partie des droits et des institutions; on défend aujourd'hui ce qu'on ordonnait hier; on modifie, on varie, on abroge les lois; le code publié par Nicolas est la meilleure preuve du manque de principes et d'unité dans la législation impériale. Ce code présente la réunion de toutes les lois existantes, c'est une juxtaposition d'ordonnances, de dispositions, d'ukases plus ou moins contradictoires, qui expriment beaucoup mieux le caractère du prince ou l'intérêt du moment que l'esprit d'une législation militaire. Le code du tzar Alexis sert de base, les ordonnances de Pierre Ier, conçues dans une autre tendance, servent de continuation; une loi de Catherine, dans l'esprit de Beccaria et de Montesquieu, s'y rencontre à côté des ordres du jour de Paul Ier, qui surpassent tout ce qu'on peut trouver de plus absurde et de plus arbi-

traire dans les édits des empereurs romains. Le gouvernement russe, comme tout ce qui n'a pas de racine historique, non-seulement n'est pas conservateur, mais, tout au contraire, il aime les innovations jusqu'à la folie. Il ne laisse rien en repos, et, s'il améliore rarement, il change continuellement. C'est l'histoire des uniformes, que l'on modifie sans cesse et sans motif, pour les civils comme pour les militaires, passe-temps qui ne manque pas de coûter des sommes immenses. C'est l'histoire du rebadigeonnage de vieux bâtiments, preuve du bon goût et du degré de civilisation du gouvernement russe. Quelquefois, on fait des révolutions entières en Russie, sans qu'on s'en aperçoive ailleurs, et grâce au manque de publicité et au mutisme général. C'est ainsi qu'en 1838 on changea radicalement l'administration de toutes les communes rurales de l'empire. Le gouvernement s'immisça dans les affaires de la commune ; il plaça chaque village sous une double surveillance de la police, il commença une organisation forcée des travaux agricoles; il dépouilla des communes et en enrichit d'autres ; il établit enfin une administration nouvelle pour dix-sept millions d'hommes, sans que cet événement, qui a cependant toutes les dimensions d'une révolution, ait seulement transpiré en Europe.

« Les paysans, craignant les cadastres et les interventions des agents publics qu'ils connaissent pour des pillards privilégiés et uniformisés, s'insurgèrent dans beaucoup d'endroits. Dans quelques districts des gouvernements de Kasan, Wiatka et Tamboff, on est allé jusqu'à les *mitrailler*, et le *nouvel ordre fut maintenu*.

« Un état pareil ne peut durer longtemps. »

Ces derniers mots d'Iscander sont parfaitement logi-

ques. Il est évident qu'un gouvernement tel que celui qu'il vient de décrire est frappé à mort. Qu'il tombe donc! La régénération et la civilisation de la Russie sont à ce prix.

L'autocratie tombée, le servage croule par là même. Le servage, en effet, tient par tous les points à l'autocratie. Qui a dépouillé les paysans de leur liberté? L'autocratie. Qui empêche les seigneurs de les émanciper? L'autocratie. Les seigneurs se vengent sur leurs esclaves de l'esclavage auxquels ils sont eux-mêmes condamnés.

Mais l'orthodoxie? Sur ce point, les Russes même les plus radicaux s'abstiennent. On peut affirmer, cependant, que le même coup qui emporterait l'autocratie l'emporterait également. Ainsi que le servage, l'orthodoxie est rivée à l'autocratie : c'est par elle qu'elle a été précipitée dans ce marasme fatal qui a perverti sa nature, et qui, d'un agent de Dieu, en a fait un instrument humain. Si donc l'autocratie disparaît, l'orthodoxie, dès lors, n'a plus de raison d'être. Elle se transforme jusque dans ses profondeurs; ce qu'il y avait d'éteint en elle se ranime; la séve du grand arbre catholique, dont elle n'est, à tout prendre, qu'un rameau flétri, et flétri par l'action de l'autocratie, jaillit de nouveau jusqu'à elle; on la voit reverdir et épancher sur le monde ses fleurs et ses fruits.

Ainsi donc, pour que la Russie se relève, pour qu'elle puisse revendiquer légitimement une place parmi les peuples civilisés de l'Europe, la condition essentielle, indispensable, c'est un changement radical dans les conditions de son gouvernement. Ce résultat obtenu, tous les autres obstacles s'aplaniront d'eux-mêmes; elle marchera à pas de géant.

Mais un tel résultat est-il possible? N'est-ce pas plutôt un rêve, une fantastique utopie? Qui le provoquerait? Le

peuple? il est abruti. Les nobles? ils sont corrompus, serviles; contents de la forme, ils repoussent le fond. Le pouvoir? il le reculera plutôt indéfiniment; le pouvoir tient à vivre.

En vérité, on s'y perd : la Russie serait-elle donc à tout jamais perdue pour l'Europe? Ballottée d'autocrate en autocrate, elle se traînerait éternellement dans l'ornière de la barbarie, demandant seulement de temps en temps à la corde ou au poison un soulagement à ses misères, et rien de plus? Est-ce là le destin qu'ambitionnait pour elle Pierre le Grand?

Nous avons, cependant, entendu des hommes généreux, issus de son propre sein, protester énergiquement. Mais ces hommes-là sont rares. D'ailleurs, la plupart vivent dans l'exil; les autres n'éveillent dans la patrie que d'impuissants échos : heureux encore quand leur voix n'est pas étouffée par le bâillon de la police! Aussi tous ou presque tous se sont pris à douter : « Qui peut dire de nos jours, s'écrie Iscander, ce qui est possible ou ce qui ne l'est pas? Le combat n'est pas fini, la lutte continue... On a vu nos espérances, mais nous ne voudrions répondre de rien, non par vanité puérile, mais de crainte que l'avenir ne nous donne un démenti, mais par impossibilité de prévoir quelque chose dans une question dont la solution ne dépend pas exclusivement des données intérieures. »

Voici encore un autre principe d'opposition: il s'est élevé, depuis quelques années, en Russie, un parti qui a pris le nom de slavophile. Ce parti, animé d'une haine sauvage contre l'étranger, a pris pour tâche de battre en brèche toute tendance vers la civilisation européenne, et de ramener le pays au culte exclusif de la nationalité.

« Où sont, disent ses virulents adeptes, où sont les principes de vitalité de l'Occident? Qu'est-ce que sa science? Elle est morte dans le rationalisme et le scepticisme. Que sont devenus ses arts? Ils sont morts et enterrés dans l'industrialisme. Ce sont des Eugène Sue qui les représentent. Où sont ses mœurs, ses croyances? Elles ont disparu dans l'immoralité la plus éhontée, dans le mépris de toutes les saintes traditions. Qu'est-ce que sa vie sociale et politique? L'anarchie, la corruption, partout la corruption, car la mort est partout. Et cependant que faisons-nous? Au lieu de nous détourner avec horreur du sépulcre blanchi, au lieu de vivre de notre vie, au lieu de respirer à pleins poumons l'atmosphère pure et sereine de notre monde slave, nous aspirons avec avidité les miasmes mortels qui s'exhalent des charniers de l'Occident : comme les Chinois, nous payons et nous bénissons le poison qui nous infecte. »

Le parti slavophile s'accorde, du reste, avec le parti européen dans sa haine contre l'autocratie; mais, au lieu de la repousser, comme lui, absolument, il la divise en impérialisme pétersbourgeois et en tzarisme moscovite. Il maudit le premier et exalte le second. Ceci ressemble un peu à l'engouement qui nous avait pris il y a quelques années pour le moyen âge. Seulement nous avions le bon esprit de ne pas le porter au delà des choses de l'art. Les slavophiles, au contraire, voudraient tuer d'un seul coup toute la Russie moderne et la refondre jusqu'au dernier élément au creuset des ivans. Comme si l'on pouvait ainsi supprimer les siècles! L'excès de ces prétentions en présage l'échec. Disons toutefois que, malgré leurs ridicules, ou plutôt à cause de leurs ridicules, les slavophiles ont cent fois plus de chance

auprès du peuple russe que les Européens; le gouvernement lui-même, aujourd'hui surtout, les favorise systématiquement. Ne dirait-on pas que la guerre actuelle est une inspiration de ses conciliabules?

II

La Russie a débordé jusqu'à présent sur l'Europe. — Pourquoi? — Guerre actuelle. — Sera-t-elle longue? — Quels en seront les résultats? — Démembrement de la Russie. — Ses conséquences. — Ce qu'il faut de plus. — Causes qui ouvrent à la Russie la porte de l'Europe. — Excès de l'autorité, désordres de la liberté. — Comment la Russie en profite. — Moyens de la réduire. — Accord de l'autorité et de la liberté. — Émancipation des chrétiens de Turquie. — Émancipation politique des peuples. — Les gouvernants et les gouvernés. — Lutte suprême de la civilisation contre la barbarie. — Consolidation de la paix pour toujours.

Que la Russie soit appelée ou non à s'assimiler la civilisation européenne, ce qui est certain, c'est que, depuis longues années déjà, elle ne cesse de déborder sur l'Europe et de faire le tourment des cabinets. Pourquoi, du reste, se serait-elle abstenue? tant de complaisances accueillaient ses moindres vœux; les puissances même qu'elle fatiguait ou inquiétait le plus finissaient toujours par lui céder.

Enfin, on s'est aperçu de la duperie; on a vu poindre le dard du serpent sous les fleurs dont il se couvrait. Dès lors une réaction a éclaté; l'Europe, que la Russie regardait naguère comme une vassale à ses pieds, s'est redressée contre elle en ennemie.

Quelle sera l'issue de la lutte? Ce n'est pas à l'improviste que la Russie s'y est engagée. Tandis que tous les

autres États de l'Europe vaquaient, à la face du soleil, aux œuvres de la paix, elle rêvait la guerre dans l'ombre et s'y préparait. Sans doute il ne sera pas difficile de la tenir en échec, de l'arrêter dans ses envahissements; mais, avant qu'il lui soit porté un coup décisif, il s'écoulera un long temps peut-être. Des géants comme la Russie ont la vie dure.

Terrible tâche! Le passé retombe de tout son poids sur le présent. Comme nos pères ont semé les nuages, nous recueillons la tempête; aux grandes fautes les grandes expiations.

Certes, nous avons droit au succès, car nous entrons résolûment dans l'arène. Il faut que la Russie soit vaincue, mais il faut qu'elle le soit de telle sorte, qu'elle n'y revienne plus. L'Europe a tout autre chose à faire qu'à se débattre perpétuellement contre un cauchemar.

Qu'ont donc résolu les puissances? Attaqueront-elles le géant dans sa chair et dans ses muscles, et le renverront-elles épuisé, mutilé, au fond de ses steppes?

Ce serait justice : assez longtemps il s'est repu du bien étranger; ne devrait-il pas rendre gorge enfin?

Mais admettons que la Russie ait été refoulée jusque dans ses provinces centrales; admettons qu'on lui ait enlevé la Finlande pour la rendre à la Suède, la Pologne pour la rendre à elle-même et la reconstituer, la Crimée et la Bessarabie pour les rendre à la Turquie, tout sera-t-il terminé, et l'Europe n'aura-t-elle plus rien à redouter de la Russie?

Sans doute un grand pas aura été fait : humilié, amoindri par l'Europe, le tzar aura compris enfin qu'il n'en est plus le maître.

Cependant cela ne suffit point.

Pour assurer l'avenir, il faut autre chose qu'un simple remaniement territorial.

Si la Russie a pesé si lourdement pendant tant d'années sur les gouvernements européens, c'est moins à elle qu'il faut s'en prendre qu'à ces gouvernements eux-mêmes.

En Russie, rien n'est constitué : ni l'autorité ni la liberté; la première est un monstre, la seconde pas même un embryon.

Donc toutes les fois qu'elle aperçoit quelque part un désordre analogue, la Russie accourt. Les semblables s'accouplent.

Est-ce le pouvoir qui prend le vertige? Est-ce la liberté qui tombe dans l'orgie? la Russie bat des mains : voilà des alliés, voilà des frères!

Non, sans doute, que dans les deux cas elle suive un système identique. Le pouvoir qui déborde lui sourit plus que la liberté qui s'égare. La liberté! Ce mot, tout étouffé qu'il soit, sonne mal à ses oreilles; elle en flatte les troubles, mais c'est pour y *pêcher*, dans tous les cas, pour en faire surgir le poignard qui tuera le principe. Avec le pouvoir, elle est plus franche, plus communicative; elle applaudit à ses débauches, elle l'aide à épaissir sa boue, elle lui verse l'ivresse.

Et c'est ainsi qu'en exploitant l'une, qu'en s'associant à l'autre, la Russie s'enrichit, se fortifie elle-même, et réussit enfin à faire la loi.

N'est-ce pas là l'histoire de toute la politique russo-européenne?

Politique monstrueuse et dont, en définitive, tout le monde est dupe.

Comprend-on maintenant pourquoi, si l'on veut y

mettre un terme, il ne suffit pas d'un simple châtiment matériel?

Il faut que l'Europe se décide à sortir de la situation anormale où elle s'est obstinée jusqu'à présent. Que de nationalités proscrites, que de peuples asservis! Rendez aux uns leur patrie, aux autres la liberté.

On parle beaucoup aujourd'hui du principe d'autorité; mais, à la manière dont la plupart l'envisagent, ils en font bien plutôt un être de raison qu'une réalité pratique. On veut une autorité forte, respectée, et l'on élude précisément le point délicat auquel tiennent sa force et son crédit. Car, enfin, l'autorité n'est point destinée à s'isoler, à s'absorber en elle-même; c'est là l'autocratie; il faut qu'elle rayonne, il faut, par conséquent, qu'elle communique avec la liberté. Qui trouvera le secret de rendre cette communication harmonieuse et féconde?

Problème posé à l'Europe : tant qu'elle ne l'aura pas résolu, il y aura en elle un désordre latent qui la mettra fatalement, quoi qu'elle en ait, sous la main de la Russie.

On a compris cela à l'égard de la Turquie. Un publiciste éminent a donné ce conseil : « Voulez-vous chasser la Russie de la Turquie, émancipez les chrétiens[1]! » Ce conseil est passé aujourd'hui à l'état d'axiome; les gouvernements coalisés s'efforcent d'en hâter l'application.

Eh bien, ce qu'on veut faire en faveur des chrétiens de Turquie, pourquoi ne le ferait-on pas en faveur de tous les peuples? Pourquoi sur tous les champs de la vieille Europe, ces champs si laborieusement préparés, ne proclamerait-on pas l'émancipation politique uni-

[1] *Solution de la question d'Orient*, par Émile de Girardin.

verselle? Ne serait-ce pas là le moyen de briser enfin cet antagonisme fatal qui règne entre l'autorité et la liberté, le moyen d'unifier les gouvernants et les gouvernés, et d'ouvrir ainsi au monde la voie des grandeurs et des prospérités?

Que deviendrait alors la Russie? Sur quoi désormais pourrait porter son action? S'il n'y a plus de despotes à flatter, de peuples à opprimer, de nationalités à détruire, de chrétiens à protéger, son rôle est fini. Il ne lui reste plus qu'à s'enfoncer dans ses solitudes, pour s'y replier sur elle-même et féconder sa vie propre. Dans le cas où elle persévérerait dans son antagonisme, la situation serait, du moins, parfaitement nette; il n'y aurait plus besoin de diplomates ni de conférences, on saurait que l'on a affaire à des barbares; l'Europe, la civilisation, se lèveraient en masse. Qui pourrait douter du résultat?

« On parle, dit un écrivain qui tient aujourd'hui le sceptre, on parle de combats éternels, de luttes interminables, et cependant il serait facile aux souverains de consolider la paix pour toujours. Qu'ils consultent les rapports et les mœurs des diverses nations entre elles, qu'ils leur donnent leur nationalité et les institutions qu'elles réclament, et ils auront trouvé la vraie balance politique. Alors tous les peuples seront frères, et ils s'embrasseront à la face de la tyrannie détrônée, de la terre consolée et de l'humanité satisfaite. »

FIN

NOTES

I

TESTAMENT DE PIERRE LE GRAND

Au nom de la très-sainte et indivisible Trinité, nous, Pierre Ier, etc., à tous nos descendants et successeurs au trône et gouvernement de la nation russe,

Le grand Dieu, de qui nous tenons notre existence et notre couronne, nous ayant constamment éclairé de ses lumières et soutenu de son divin appui, me permet de regarder le peuple russe appelé, dans l'avenir, à la domination générale de l'Europe. Je fonde cette pensée sur ce que les nations européennes sont arrivées, pour la plupart, à un état de vieillesse voisin de la caducité, ou qu'elles y marchent à grands pas; il s'ensuit donc qu'elles doivent être facilement et indubitablement conquises par un peuple jeune et neuf, quand ce dernier aura atteint toute sa force et toute sa croissance. Je regarde l'invasion future des pays de l'Occident et de l'Orient par le Nord comme un mouvement périodique arrêté dans les desseins de la Providence, qui a ainsi régénéré le peuple romain par l'invasion des barbares. Ces émigrations des

hommes polaires sont comme le flux du Nil, qui, à certaines époques, vient engraisser de son limon les terres amaigries de l'Égypte. J'ai trouvé la Russie *rivière*, je la laisse *fleuve ;* mes successeurs en feront une grande *mer* destinée à fertiliser l'Europe appauvrie, et ses flots déborderont malgré toutes les digues que des mains affaiblies pourront leur opposer, si mes descendants savent en diriger le cours. C'est pourquoi je leur laisse les enseignements suivants ; je les recommande à leur attention et à leur observation constante.

I. Entretenir la nation russe dans un état de guerre continuelle, pour tenir le soldat aguerri et toujours en haleine ; ne le laisser reposer que pour améliorer les finances de l'État, refaire les armées, choisir les moments opportuns pour l'attaque. Faire ainsi servir la paix à la guerre, et la guerre à la paix, dans l'intérêt de l'agrandissement et de la prospérité croissante de la Russie.

II. Appeler par tous les moyens possibles, de chez les peuples instruits de l'Europe, des capitaines pendant la guerre et des savants pendant la paix pour faire profiter la nation russe des avantages des autres pays, sans lui faire rien perdre des siens propres.

III. Prendre part en toute occasion aux affaires et démêlés quelconques de l'Europe, et surtout à ceux de l'Allemagne, qui, plus rapprochée, intéresse plus directement.

IV. Diviser la Pologne en y entretenant le trouble et des jalousies continuelles ; gagner les puissants à prix d'or ; influencer les diètes, les corrompre, afin d'avoir action sur les élections des rois ; y faire nommer ses partisans, les protéger, y faire entrer les troupes moscovites, et y séjourner jusqu'à l'occasion d'y demeurer tout à fait.

Si les puissances voisines opposent des difficultés, les apaiser momentanément en morcelant le pays, jusqu'à ce qu'on puisse reprendre ce qui aura été donné.

V. Prendre le plus qu'on pourra de la Suède, et savoir se faire attaquer par elle pour avoir prétexte de la subjuguer. Pour cela, l'isoler du Danemark, et le Danemarck de la Suède, et entretenir avec soin leurs rivalités.

VI. Prendre toujours les épouses des princes russes parmi les princesses d'Allemagne, pour multiplier les alliances de famille, rapprocher les intérêts, et unir d'elle-même l'Allemagne à notre cause en y multipliant notre influence.

VII. Rechercher de préférence l'alliance de l'Angleterre pour le commerce comme étant la puissance qui a le plus besoin de nous pour sa marine, et qui peut être le plus utile au développement de la nôtre. Échanger nos bois et autres productions contre son or, et établir entre ses marchands, ses matelots et les nôtres des rapports continuels, qui formeront ceux de ce pays à la navigation et au commerce.

VIII. S'étendre sans relâche vers le Nord, le long de la Baltique, ainsi que vers le Sud, le long de la mer Noire.

IX. Approcher le plus possible de Constantinople et des Indes. Celui qui y régnera sera le vrai souverain du monde. En conséquence, susciter des guerres continuelles, tantôt au Turc, tantôt à la Perse, établir des chantiers sur la mer Noire, s'emparer peu à peu de cette mer, ainsi que de la Baltique, ce qui est un double point nécessaire à la réussite du projet; hâter la décadence de la Perse; pénétrer jusqu'au golfe Persique; rétablir, si c'est possible, par la Syrie, l'ancien commerce du Levant, et avancer jusqu'aux Indes, qui sont l'entrepôt du monde.

Une fois là, on pourra se passer de l'or de l'Angleterre.

X. Rechercher et entretenir avec soin l'alliance de l'Autriche; appuyer en apparence ses idées de royauté future sur l'Allemagne, et exciter contre elle, par-dessous main, la jalousie des princes. Tâcher de faire réclamer des secours de la Russie par les uns ou par les autres, et exercer sur le pays une espèce de protection qui prépare la domination future.

XI. Intéresser la maison d'Autriche à chasser le Turc de l'Europe, et neutraliser ses jalousies lors de la conquête de Constantinople, soit en lui suscitant une guerre avec les anciens États de l'Europe, soit en lui donnant une portion de la conquête, qu'on lui reprendra plus tard.

XII. S'attacher à réunir autour de soi tous les Grecs désunis (schismatiques) qui sont répandus, soit dans la Hongrie, soit dans la Turquie, soit dans le midi de la Pologne; se faire leur centre, leur appui, et établir d'avance une prédominance universelle par une sorte d'autocratie ou de suprématie sacerdotale : ce seront autant d'amis qu'on aura chez chacun de ses ennemis.

XIII. La Suède démembrée, la Perse vaincue, la Pologne subjugué , la Turquie conquise, nos armées réunies, la mer Noire et la mer Baltique gardées par nos vaisseaux, il faut d'abord proposer séparément et très-secrètement, d'abord à la cour de Versailles, puis à celle de Vienne, de partager avec elles l'empire de l'univers. Si l'une des deux accepte, ce qui est immanquable, en flattant leur ambition et leur amour-propre, se servir d'elle pour écraser l'autre; puis écraser à son tour celle qui demeurera, en engageant avec elle une lutte qui ne saurait être douteuse, la Russie possédant déjà en propre tout l'Orient et une grande partie de l'Europe.

XIV. Si, ce qui n'est point probable, chacune d'elles refusait l'offre de la Russie, il faudrait savoir leur susciter des querelles et les faire s'épuiser l'une par l'autre. Alors, profitant d'un moment décisif, la Russie ferait fondre ses troupes rassemblées d'avance sur l'Allemagne, en même temps que deux flottes considérables partiraient, l'une de la mer d'Azof, et l'autre du port d'Arkhangel, chargées de hordes asiatiques, sous le convoi des flottes armées de la mer Noire et de la mer Baltique. S'avançant par la Méditerranée et par l'Océan, elles inonderaient la France d'un côté, tandis que l'Allemagne le serait de l'autre, et, ces deux contrées vaincues, le reste de l'Europe passerait facilement et sans coup férir sous le joug.

Ainsi peut et doit être subjuguée l'Europe !

(Ce testament politique fut esquissé par Pierre Ier, en 1710, après la bataille de Pultava, retouché par lui en 1722, après la paix de Nystad, et formulé définitivement en 1730, par le chancelier Ostermann. Il fut connu de Louis XV et de ses ministres, dès l'année 1757.)

II

EXTRAITS DES RELATIONS

ADRESSÉES A L'EMPEREUR NICOLAS PAR LE GÉNÉRAL PROTASSOFF,
PROCUREUR DU SAINT-SYNODE,

Au sujet de l'incorporation des ruthéniens unis à l'Église russe en 1836, 1837, 1838 et 1839 [1].

RELATION DE 1836.

En 1836, deux couvents de ruthéniens unis ont été incorporés à l'église russe dans les éparchies de Volhynie et de Polosk.

Dans trois éparchies, cinq églises romaines et quarante-huit grecques-unies furent converties en églises orthodoxes : c'est-à-dire treize dans l'éparchie de Polosk, sept dans celle de Minsk, et enfin vingt-huit dans celle de Mohilew.

Pour empêcher l'apostasie à d'autres communions, spécialement parmi les personnes du commun, le gouvernement a cru devoir renouveler la défense à tous les couvents catholiques romains de tenir à leur service des gens appartenant à l'Église orthodoxe. Cette disposition s'étend à tout le clergé catholique.

Pour remédier au défaut d'ecclésiastiques dans quelques éparchies, on envoya de celles de Tschernigow,

[1] Voir l'ouvrage du père Theiner sur l'*Église schismatique russe;* Paris, Gaume frères, 1846.

Orel et Kursk, à l'éparchie de Polosk, dix prêtres avec un traitement annuel de 900 roubles. On envoya dans la même éparchie vingt séminaristes qui avaient fini leurs cours de théologie, et qui avaient été conséquemment ordonnés prêtres. On y envoya également, pour le service de l'église, quarante étudiants en théologie avec l'assurance qu'au bout de quatre ans il leur serait permis de demander à retourner dans leur propre éparchie. Par ordre souverain du 12 novembre 1834, les ecclésiastiques ainsi envoyés reçurent : le prêtre, 400 roubles; le diacre, 200, et le clerc 100 par année. Outre cela, ils auront chacun, une fois payé, le premier, 240 roubles; le second, 120; le troisième, 60. (Le rouble, en papier monnaie, vaut un franc quinze centimes.)

D'un autre côté, l'Église russe a la consolation de voir l'orthodoxie faire les plus signalés progrès dans les provinces occidentales, là où le peuple et le clergé russes d'origine avaient été conduits à l'apostasie par l'influence de la domination étrangère.

Ainsi sont rentrés dans le sein de l'orthodoxie, en 1836, dans les éparchies de Mohilew, Polosk et de Volhynie, en tout 46,777 unis; par conséquent, 2,300 de plus que l'année dernière, où il y en avait eu 44,808.

Parmi les catholiques romains, 1,961 individus se sont unis à notre communion, savoir : dans l'éparchie de Volhynie, 476; de Podolie, 432; de Minsk, 352; de Polosk, 215; et enfin de Mohilew, 138; en conséquence, 860 personnes de plus que dans l'année 1835.

RELATION DE 1837.

L'ancien collége des jésuites de Witepsk a été incorporé

à l'Église orthodoxe pour être changé en un monastère de religieuses. Ont été également évacués les deux couvents unis de Mariakil et Malouschkaw; on doit encore évacuer, en Podolie, le couvent uni de Bar, et, dans la province de Kiew, le couvent des franciscains de Schornizy.

Dans la Lavre de Potschajew, considérée comme monument vénérable de l'orthodoxie russe, on a fait beaucoup de réparations, et l'église a été pourvue de riches ornements et meubles précieux; de telle sorte que ce temple se trouve en très-bon état et mérite d'être conservé.

Vingt-six églises unies ont été incorporées à l'église orthodoxe, savoir : dans l'éparchie de Polosk, 2; de Mohilew, 5; de Minsk, 16; et de Volhynie, 3. A Polosk, on a converti également l'église des franciscains en église orthodoxe.

Dans les provinces occidentales, on a détaché dix-sept églises paroissiales de l'union.

Dans le royaume de Pologne, le nombre des églises russes est très-restreint jusqu'à ce moment; mais la position de l'orthodoxie s'y améliore d'année en année. Dans la métropole, on a converti l'église des piaristes en cathédrale orthodoxe, dans laquelle la majesté de notre culte, unie au chant du chœur, a causé l'admiration du public. Outre la cathédrale, on a érigé dans Varsovie trois autres églises, une dans le palais royal, une autre pour servir de paroisse, une troisième enfin pour l'hôpital. A Radom, on a érigé l'église paroissiale de Saint-Nicolas, une autre paroisse à Lublin; dans la forteresse de Novageorgie, une église principale, et, enfin, dans la citadelle d'Alexandrew, une autre église pour l'usage de la garnison.

Avec non moins de résultat s'est manifestée la force

irrésistible de l'orthodoxie, par rapport à ceux des chrétiens qui n'admettent pas les dogmes de notre Église universelle.

Dans les provinces occidentales, où l'esprit de schisme (le synode parle ici de l'union à l'Église catholique) s'opposait à l'orthodoxie, l'antique doctrine orientale s'est entièrement consolidée. (L'apostasie des ruthéniens n'avait cependant pas eu lieu à cette époque, mais on voit le progrès.)

L'orthodoxie s'accroît dans le royaume de Pologne. Le nombre des membres de notre Église est de 7,200 âmes, et *nous avons l'espérance certaine que ce nombre augmentera de jour en jour à raison des mariages mixtes qui se contractent journellement.*

Parmi les *unis*, qui s'éloignent moins que les autres de l'antique doctrine, se sont réunis à l'orthodoxie : dans l'éparchie de Mohilew, 9,225; de Minsk, 9,127; de Volhynie, 1,487; de Polosk, 978; en tout, 29,817 âmes.

Parmi les chrétiens de la confession romaine, se sont réunis à l'Église orientale, dans le diocèse de Volhynie, 482; de Mohilew, 364; de Podolie, 282; de Minsk, 220; et de Polosk, 118; dans toutes les éparchies, 1,466 personnes.

La commission des écoles, considérant le peu de ressources des écoles grecques unies, a pensé devoir donner aux étudiants qui, après avoir terminé leurs cours académiques, veulent se consacrer à l'enseignement dans les séminaires, un traitement sur les fonds généraux des écoles. Cette disposition, sanctionnée par ordre souverain, a été mise à exécution.

L'école paroissiale de Boschinsky, qui dépend du gymnase de Minsk, a été incorporée à l'Église orthodoxe. Dans

cette école, les enfants des pauvres prêtres unis devaient recevoir l'instruction en vertu du testament d'un prêtre grec uni, lequel avait assigné, pour cet objet, le revenu d'un capital de 3,000 roubles d'argent.

On trouve actuellement dans l'Église grecque unie deux séminaires, dix écoles de district et autant d'écoles paroissiales, avec 70 maîtres et 1,446 élèves. Tous ces établissements ont été visités par l'évêque de Lithuanie, qui les a trouvé dans le meilleur état, quant à la décence, à l'ordre et à la soumission. Le progrès dans les sciences était proportionné à celui fait dans la langue russe. Par rapport aux séminaires, l'évêque constate qu'on y écrit des dissertations, où les élèves défendent publiquement les dogmes de l'Église orientale. Quelques-uns de ces travaux ont été présentés à l'autorité ecclésiastique suprême.

On a octroyé les fonds nécessaires pour convertir en église orthodoxe l'église des Franciscains de l'éparchie de Minsk.

On a assigné 28,811 roubles pour convertir la maison du couvent grec uni de Bélostod en une école pour le clergé orthodoxe.

Pour le compte de la commission des écoles, on a converti l'église catholique de Kremez, adjointe au séminaire de ce nom, en une église paroissiale orthodoxe.

Afin de pourvoir des meubles sacrés nécessaires vingt-six églises grecques unies qui ont admis l'orthodoxie, la commission des écoles a assigné 10,983 roubles, auxquels le trésor public en a joint 4,600. Neuf de ces églises ont reçu gratuitement de l'imprimerie synodale des livres liturgiques nécessaires, pour une valeur de 1,682 roubles.

Outre cela, vingt ecclésiastiques unis de l'éparchie de

Mohilew et de Minsk ont reçu une somme de 4,700 roubles.

Pour frais de voyages, la commission ecclésiastique a fait payer à cent dix personnes du clergé, qui avaient été transportées dans les provinces occidentales, la somme de 48,634 roubles.

Plus récemment le trésor a fait payer à cinq personnes des mêmes provinces la somme de 1,600 roubles, tandis que la commission écclésiastique a payé à vingt-quatre personnes du clergé, et à soixante-dix autres individus, la somme de 22,500 roubles.

Eu égard à l'étroite connexion des affaires de la commission pour les écoles grecques unies, avec les affaires de la commission pour les écoles ecclésiastiques orthodoxes, on a ordonné ce qui suit, en date du 1er janvier 1837 : Pour simplifier la marche des affaires, le procureur suprême (du synode) doit prendre la direction de celles qui regardent l'Église grecque unie, lesquelles ont dépendu jusqu'à présent du ministère de l'intérieur. En conséquence, on a institué près du procureur suprême une section spéciale pour les affaires de la communion grecque unie. Les affaires de 1837 à 1839, au nombre de 900, ont donc été détachées du département des confessions étrangères au ministère de l'intérieur. Dans la section du culte grec uni, de 638 affaires, huit seulement demeurent pendantes.

Statistique de l'Église grecque unie.

Cette Église se compose de deux éparchies avec deux évêques et trois vicaires, deux consistoires et soixante-quatre doyennés.

Clergé. — Moines 272, religieuses 57 ; en tout 329. Prêtres séculiers 1,128, vicaires 486, ecclésiastiques sans emploi 128, clercs inférieurs 1,694; en tout 3,438.

Il existe 12 couvents de moines, et 9 monastères de religieuses. Dans chaque couvent se trouve une école avec 8 maîtres et 252 élèves. Chez les religieuses il y a 6 écoles avec 108 jeunes filles.

Deux couvents ont été supprimés *parce qu'il n'y avait pas d'unis dans leur voisinage*. Les maisons avec 159 serfs furent remises à l'Église orthodoxe, et le numéraire, consistant en 40,016 roubles d'argent, joint au capital appartenant au clergé grec uni.

Le nombre des églises monte en tout à 2,290, parmi lesquelles 2 cathédrales, 7 collégiales et 1,214 paroisses, 10 fondées, 113 annexes, et 954 chapelles.

Près des églises se trouvent 144 maisons pour les pauvres, avec 407 personnes reçues dans ces maisons. On a incorporé à l'Église orthodoxe 14 églises paroissiales et 20 chapelles. Une église a été incendiée.

Le troupeau se compose de 1,545,009 âmes, parmi lesquelles 23,065 appartiennent aux couvents.

Dans l'année 1836, il y a eu 86,345 naissances et 70,766 décès. On a célébré 15,434 mariages.

Les couvents de moines possèdent 20,006 serfs, et les monastères de religieuses 2,534.

Les rentes provenant des immeubles et des capitaux rapportent 49,136 roubles d'argent aux moines et 9,475 aux religieuses.

Les biens du clergé séculier sont peuplés de 23,487 serfs, et donnent une rente annuelle de 97,183 roubles d'argent.

RELATION DE 1838.

Trois couvents catholiques ont été réunis à l'Église orthodoxe.

Dans les éparchies occidentales on a converti 9 églises hétérodoxes (catholiques) en orthodoxes.

L'Église orthodoxe en Russie continue à recevoir dans son sein des personnes des autres communions. Parmi les grecs unis, 6,676 personnes ont embrassé la foi orthodoxe; et parmi les catholiques romains 1,553, dont 21 à Pétersbourg et 25 à Moscou.

L'évêque de Lithuanie a reçu l'ordre de Saint-Wladimir de seconde classe, et les évêques Basile et Antoine celui de Sainte-Anne avec un ornement épiscopal complet. Outre cela, on a distribué au clergé une décoration de Saint-Wladimir de troisième classe et deux de Sainte-Anne également de troisième classe, trois autres croix, trois bonnets et cinq chapes.

RELATION DE 1839.

Le collége ecclésiastique de la Russie-Blanche a été, par ordre souverain, mis sur le rang, par rapport à la hiérarchie, d'une commission synodale, sous la présidence du nouvel archevêque Joseph avec trois membres du clergé séculier.

Depuis l'incorporation des grecs unis, l'Église nationale possède 49 éparchies, dont 4 de première classe, 16 de seconde et 21 de troisième. Les deux éparchies, réunies à celle de la Grusie, forment une classe séparée.

Le siége épiscopal de Polosk a été transféré à Witepsk; Polosk conserve l'évêché de la Russie-Blanche.

L'archimandrite Michel, du couvent de Bitensk, a été promu à la dignité épiscopale de Pinsk. Sa consécration a eu lieu le 8 septembre, par le moyen de l'archevêque de Lithuanie.

Quelques couvents réunis demandent une considération particulière à cause de leur antiquité.

Le couvent de Grodno est du quinzième siècle; deux couvents de Wilna sont du seizième. Ces couvents ont été le boulevard de l'orthodoxie avant d'être soumis à l'influence des hétérodoxes (catholiques).

Les rapports des prélats qui ont visité les éparchies rendent témoignage du zèle du troupeau et du bon état dans lequel se trouve l'Église, à l'exception de peu d'endroits où l'influence des sectes est encore puissante, et de certains autres où les églises, eu égard à leur grand éloignement, ne peuvent pas être fréquentées des paroissiens, et enfin des lieux où les intrigues du clergé latin causent du dommage. On pourvoira au premier inconvénient par l'instruction des sectaires, au second par l'instruction des enfants dans les écoles paroissiales, au troisième, par des *mesures énergiques de la part du gouvernement contre le prosélytisme.*

Le saint-synode, préoccupé de la nécessité de préserver le peuple des éparchies occidentales de l'influence des hétérodoxes (catholiques), a réglé, *par ordre souverain,* que les curés devraient faire dans ces éparchies des sermons en langue intelligible vulgaire, et qu'ils enseigneraient le catéchisme.

La malheureuse scission opérée autrefois dans l'Église russe est déja oubliée, et l'exemple de l'unité renouvelée

commence déjà à opérer sur ceux des unis qui avaient embrassé autrefois les usages romains, et dont un grand nombre reviennent à l'orthodoxie.

Le nombre des personnes de la confession romaine qui sont revenues à l'unité universelle monte à 2,120 individus.

L'ancien clergé uni a été mis sur le même pied que le clergé orthodoxe pour les droits et les devoirs.

On a ordonné de suspendre les enquêtes sur l'apostasie et sur les changements entre l'antique Église orthodoxe et la nouvelle réunion de l'Église grecque.

Les anciens maîtres d'école unis ont été mis dans des conditions égales à celles des maîtres orthodoxes.

Conjointement à l'érection d'un siége épiscopal à Varsovie, on a ordonné d'y établir un institut ecclésiastique, dont la nécessité était reconnue par le clergé orthodoxe de cette métropole. L'utilité de cette institution est grande, puisqu'elle forme un séminaire de véritable éducation russe, fondé sur les principes de l'orthodoxie, de sorte que les employés russes ne sont plus contraints de confier leurs enfants aux maîtres des autres confessions.

On a défendu l'usage de la langue polonaise dans le séminaire de Volhynie.

En 1838 le clergé réuni possédait 2 séminaires, 10 écoles de district et 11 paroissiales, avec 73 maîtres et 1,192 élèves.

Le cours des études dans ces écoles était semblable à celui du cercle de Moscou ; aujourd'hui il répond au cours du cercle de Pétersbourg et de Kiew, afin de faciliter aux élèves la continuation de leurs études dans les séminaires de Mohilew, Minsk et Volhynie.

Le séminaire de la Russie-Blanche a été réuni aux écoles de l'éparchie de Polosk.

L'archevêque de Lithuanie a visité le séminaire de Schirowizy ; il rend un bon témoignage des progrès des élèves dans les sciences, dans la morale et dans l'orthodoxie russe.

Les restaurations nécessaires aux églises de Wischenez, dans l'éparchie de Volhynie, ont été faites en partie avec les rentes des couvents supprimés.

Les églises orthodoxes de Lublin, de Radomil et de Dragoschin, en Pologne, ont été construites aux frais du trésor public de ce royaume.

On trouve attachés aux couvents d'hommes 23,848 serfs et aux monastères de religieuses 2,437.

La propriété des autorités diocésaines et des écoles, comme aussi celle de l'ancien clergé uni, s'élève à 24,183 serfs.

Quelques propriétaires appartenant à d'autres communions dans les provinces occidentales ont eu l'honneur d'être considérés du souverain, en raison de leur zèle à construire des églises orthodoxes. Les chefs de la noblesse de Novogradek ont reçu l'un l'ordre de Sainte-Anne, et l'autre celui de Saint-Stanislas. A la noblesse du gouvernement de Grodno, à deux nobles de Minsk, ainsi qu'à un marchand de première classe, le souverain a témoigné sa satisfaction.

On a accordé 14 médailles d'or et 10 d'argent à divers vieillards de l'ancienne église unie, avec faculté de les porter comme décorations.

Dans la Lavre de Postchagew on a fait 667 copies imprimées de l'image miraculeuse de la sainte Vierge.

La chancellerie du procureur suprême est maintenant

composée de trois sections, ayant réuni en une seule les deux sections séparées pour l'église orthodoxe et l'église unie.

Il est digne de remarque que l'année dernière a été féconde en grandes et extraordinaires solennités; car, dans les provinces occidentales, l'Église célébrait avec la joie d'une tendre mère le retour de ses enfants dans son sein. Dans le centre de l'empire ont eu lieu également d'aussi touchantes cérémonies. — Sur le glorieux champ de Borodino[1], en présence d'une innombrable armée, a été consacré le monument que Votre Majesté a fait élever en mémoire des malheureux enfants de la sainte Russie, morts en défendant la patrie contre l'invasion de l'ennemi. Dans l'antique métropole, Votre Majesté a posé aussi la première pierre d'un temple à ériger au nom du Rédempteur, en souvenir de la délivrance du pays dans des temps malheureux (1812). L'Église a élevé vers Dieu ses prières, et le Très-Haut recevra avec bonté ce sacrifice de gratitude du peuple russe! — De semblables *spectacles* religieux réunissent les fidèles dans un sentiment d'unanimité, et leur font connaître la nécessité de la bénédiction de Dieu pour toute heureuse entreprise.

Enfin, il est bon de répéter, pour avoir une idée parfaite de ce qui s'est fait, que, dans le courant de cette

1 On connaît cette jonglerie des Russes, qui mettent au nombre de leurs victoires une bataille suivie de la retraite de l'armée russe et de la prise de la capitale. Ils donnent le nom de *Borodino* à la célèbre victoire française de la *Moskowa*. Le général Protassoff parle ici de la pompeuse fête nationale célébrée à l'occasion de l'érection du monument du général Bagration, mort sur le champ de bataille devenu célèbre par une des plus glorieuses victoires de l'armée française. Dans la fête dont nous parlons, l'empereur Nicolas fit simuler cette grande action. Il eut la petitesse d'en dénaturer le dénoûment en faisant faire une retraite de trois lieues au corps figurant la colonne française au moment où elle s'élança sur les batteries russes avec un courage et un succès de héros.

année, a été accomplie l'action la plus grandiose de Votre Majesté. L'antique orthodoxie chrétienne, par œuvre miraculeuse du Très-Haut, on peut le dire, a éclairé toute la partie occidentale de la patrie. Deux éparchies avec 32 couvents, et 1,200 paroisses avec plus de 2,000 églises, et un clergé de plus de 4,000 individus, accompagné d'un grand et nombreux troupeau, forment l'acquisition faite par l'Église russe, laquelle, en y comprenant les convertis des autres communions chrétiennes, a augmenté de 2,200,000 âmes.

L'Église orthodoxe, pendant qu'elle se consolide dans notre empire russe, *dont la grandeur et la force reposent sur sa religion*, reçoit avec reconnaissance et gratitude les dons de Dieu répandus si miraculeusement sur elle; *elle attend avec une ferme confiance de nouveaux progrès dans l'antique piété de notre patrie*, et elle en a pour garantie la sainte foi de nos pères dans Votre Majesté.

III

LES DÉSASTRES DE L'ARMÉE RUSSE

PENDANT LA GUERRE DE TURQUIE EN 1828-1829

A l'ouverture de la guerre de Turquie, en 1828, le feld-maréchal prince Wittgenstein fut placé à la tête de l'armée russe. Ce choix était excellent; nommer le prince Wittgenstein, c'était rappeler à l'esprit toutes les idées de haute expérience militaire, de courage brillant et de moralité administrative. Mais, à peine l'armée de l'auto-

crate avait-elle inauguré la campagne, que des intrigues de tout genre provoquées par le général Diebitsch, commandant en second, et chef de l'état-major général, commencèrent à saper l'autorité du maréchal. Ces intrigues ne tardèrent pas à être couronnées d'un plein succès, et l'on vit l'aide de camp presque inconnu monter au premier rang, tandis que le chef célèbre dut rentrer dans l'ombre, condamné à l'inaction.

Cette substitution fut fatale à l'armée russe. Tous ces vices odieux qui affectent d'ordinaire le corps de ses officiers, et que la présence du vieux prince Wittgenstein semblait tenir en respect, se donnèrent, dès qu'il fut rappelé, libre carrière. De là les étranges lenteurs qui caractérisèrent les opérations de l'armée russe pendant toute la durée de la campagne. De là surtout les déplorables malversations et les désordres intérieurs de toute espèce dont elle fut la victime.

Quand Diebitsch prit le commandement des mains du prince Wittgenstein, il se trouva à la tête d'une des plus belles armées dont ait jamais disposé la Russie. Elle se composait de six corps, par conséquent d'un effectif de trois cent mille hommes; du moins, si tel ne fut pas son chiffre réel dès le début de la guerre, ne tarda-t-elle pas à y arriver; car, par suite des renforts et des compléments successifs qui lui furent envoyés, il n'est aucun de ses régiments qui n'ait pu compter au moins deux mille quatre cents hommes. Or cette immense armée, qui le croirait? il a suffi d'une campagne de deux années pour l'anéantir presque totalement. Un officier suédois, qui a servi plusieurs années en Russie, affirme que, lorsqu'elle rentra dans ses foyers, après la paix d'Andrinople, la plupart des régiments n'y ramenè-

rent que quatre cents hommes, plusieurs même que soixante-quinze ou cent hommes seulement. C'était donc, pour toute la durée de la guerre, une perte nette d'au moins deux mille hommes par régiment. Au moment de la suspension des hostilités, il ne restait guère à Diebitsch que vingt mille hommes de disponibles. Nul doute que si le gouvernement turc eût eu connaissance de cet état de choses, aucun soldat russe n'eût repassé les Balkans.

A quoi attribuer un aussi effroyable désastre? Sans doute, les fatigues, le changement de climat et de nourriture, la privation du bain de vapeur, cet élément indispensable de l'hygiène moscovite [1], y entrèrent pour quelque chose. Il faut tenir compte aussi de la peste, de la fièvre putride et de tant d'autres maladies compagnes inséparables d'une armée russe en campagne, qui, en moins d'un mois, entassèrent dans les hôpitaux d'Andrinople plus de vingt mille hommes, et dans ceux de Varna près de quarante mille. Mais la cause principale, la cause inexorable de ce désastre, fut dans les abus monstrueux, les malversations de tout genre par lesquels les chefs militaires signalèrent leur administration. Ces abus, ces malversations, que l'honnêteté bien connue du prince Wittgenstein eût modérés peut-être, trouvèrent, dans la

[1] Les soldats russes prennent régulièrement un bain de vapeur par semaine, le mercredi ou le samedi; on les y conduit par troupes, chaque individu portant sous le bras son linge et le paquet de verges de bouleau dont il doit se fouetter pour activer la transpiration. Cet usage du bain de vapeur garantit le soldat russe de la malpropreté qui l'envahit naturellement, et l'entretient en état de santé. Pierre le Grand y avait tant de confiance, que, lorsqu'il organisa son armée, il jugea superflu, dit-on, de fonder des hôpitaux militaires, prétendant que, tant que les soldats iraient au bain, ils ne seraient jamais malades. On conçoit ce qu'une armée russe obligée de renoncer, en pays ennemi, à un exercice aussi nécessaire doit avoir à souffrir de cette privation.

mollesse ou plutôt dans la complicité de Diebitsch, un encouragement scandaleux. Quelle influence moralisatrice eût-on pu attendre d'un homme aussi adonné à la boisson et aussi avide de gain que l'était ce général? Voici, du reste, des faits significatifs :

Le 15 octobre 1829, la cinquième et la sixième division d'infanterie, formant ensemble environ quinze mille hommes, se dirigèrent d'Andrinople vers le Danube. La paix étant signée, nulle attaque, nulle surprise de l'ennemi n'étaient à craindre. Or, le 12 décembre suivant, c'est-à-dire après sept semaines de marche, ces deux divisions étant arrivées à la frontière russe, il ne s'y trouvait plus sous les armes que trois mille hommes; le reste avait péri en route de froid ou de faim, ou occupait les ambulances, qui, de leur côté, ne rendirent guère que des cadavres.

D'Andrinople était également partie, vers la même époque, une batterie d'artillerie composée de cent cinquante hommes et de cent cinq chevaux, avec ses canons, ses chariots de transport, ses fourgons, etc. Cette batterie laissa en route cinquante hommes et quarante-neuf chevaux; on ne sauva de son matériel que le bronze des canons. Elle fut, du reste, la seule des trois batteries appartenant à la cinquième division qui regagna la frontière de l'empire; les deux autres, épuisées d'hommes et de chevaux, durent rester en totalité sur le territoire turc.

De tels faits sont inouïs dans les fastes d'une armée victorieuse; aussi les écrivains russes, de même que les écrivains étrangers qui ont voué leurs complaisances à la Russie, se sont-ils bien gardé d'en faire l'aveu. Mais ce qui est encore plus déplorable que ces faits eux-mêmes,

c'est l'étrange machiavélisme qui les a produits. On raconte que l'intendant général de l'armée, P..., animé, nous ne savons pourquoi, d'une haine jalouse contre le comte Pahlen, chef des deux divisions si cruellement décimées, lui avait fait déclarer que ses soldats ne reverraient jamais la Russie. Que ce récit soit vrai ou faux, ce qui est certain, c'est que les dispositions prises par l'intendant général pour le retour du corps de Pahlen devaient infailliblement amener sa ruine. En effet, par un calcul qui ne peut s'expliquer que par une mauvaise foi insigne, car on ne peut supposer l'ignorance dans un chef aussi élevé qu'un intendant général, P... avait supputé que Pahlen ne mettrait que quatre jours à repasser les Balkans. Ce temps était matériellement insuffisant; Pahlen n'arriva qu'au bout de six jours à la halte désignée.

Tous les magasins qui auraient dû l'attendre étaient déjà démolis ou dévastés : ni vivres pour les hommes ni fourrage pour les chevaux ; il en fut à peu près de même sur tout le reste de la route. Quand les troupes, fatiguées, parvenaient aux stations de nuit, au lieu de s'y livrer au repos et de s'y réfectionner, elles étaient obligées de se remettre en marche et d'aller chercher, souvent jusqu'à trois et cinq lieues, les provisions dont elles avaient besoin. Ajoutez à ces calamités un froid des plus rigoureux, puisque dans les parages des Balkans, du 19 novembre à la fin de décembre, le thermomètre descend habituellement jusqu'à vingt et vingt-quatre degrés au dessous de zéro, et vous comprendrez quel devait être l'état misérable de soldats presque nus et affamés et des chevaux exténués qu'ils montaient. Mais nous avons à raconter des désastres d'une précision encore plus effrayante.

Dans la première année de la guerre, les Russes, en s'avançant sur le pays ennemi, n'avaient eu avec l'armée du sultan que des engagements sans importance. Celle-ci se retirait devant eux, se contentant de ravager tous les endroits par lesquels ils devaient passer. De ces endroits, Bazardschik, situé à quelques jours de marche en deçà des Balkans, avait été peut-être le plus maltraité; les Turcs n'y avaient laissé debout, au milieu de ruines et de débris d'incendie, que quelques maisons désertes. Ce fut néanmoins à Bazardschik que, le 7/19 novembre 1829, le corps du comte Pahlen, revenant d'Andrinople, dut faire une halte de deux jours. On va voir avec quelle prévoyance, dans une circonstance aussi délicate, l'administration militaire s'acquitta de ses devoirs.

D'abord, les quelques maisons de la ville échappées aux dévastations des Turcs furent affectées à l'état-major et aux chancelleries de campagne les plus indispensables. Ceci n'exigeant aucun préparatif, les destinataires purent s'installer immédiatement. Quant aux troupes, comme il était impossible de les loger au milieu des décombres, il fut décidé qu'elles camperaient dans une plaine voisine. C'est alors que l'on commença à recueillir les tristes fruits des dispositions de l'intendant général.

Accablés de fatigue, tombant de froid et d'inanition, les régiments n'arrivaient que lentement, l'un après l'autre; il fallut attendre longtemps avant que tous fussent réunis, et encore combien de soldats, laissés morts ou mourants sur la route, ne répondirent pas à l'appel! On sait déjà quel fut le sort des trois batteries d'artillerie attachées à la cinquième division du comte Pahlen. Celle de ces batteries dont j'ai fait mention plus haut n'arriva à Bazardschik que le lendemain du gros de l'ar-

mée, et ne put commencer à bivouaquer qu'à trois heures de l'après-midi. Or, à ce moment, il faisait un froid de cinq ou six degrés, et la neige, qui tombait déjà depuis la veille, couvrait le sol à une hauteur de plusieurs pouces : quelle triste chose que le bivouac au milieu d'une pareille température ! Mais la batterie dont nous parlons avait encore bien d'autres causes de démoralisation. Partie d'Andrinople avec sept officiers, cent cinquante soldats, cent cinq chevaux et un matériel complet, elle avait déjà perdu, à son arrivée dans la plaine de Bazardschik, trente hommes, vingt chevaux et presque tous ses chariots et ses fourgons. Un seul de ses officiers, le sous-lieutenant A..., jeune étranger sachant à peine le russe, se trouvait assez valide pour garder son commandement; les autres, parmi lesquels le colonel C..., étaient tombés malades en route, et avaient dû se réfugier à l'ambulance.

Ces désastres, déjà si graves, n'étaient que le prélude d'autres désastres plus graves encore; car c'est, à proprement parler, à Bazardschik que commença la longue passion des divisions Pahlen. Vers le soir du 8/20 novembre, le froid monta jusqu'à vingt degrés, et dans la nuit jusqu'à vingt-quatre. Pour lutter contre une température aussi rigoureuse, Bazardschik, amas de ruines, ne pouvait évidemment offrir d'autres ressources que celles que l'administration de l'armée aurait pris soin elle-même d'y faire préparer. Or, quand la batterie commandée par le sous-lieutenant A... y arriva, elle n'y trouva ni vivres, ni fourrages, ni même de bois à brûler. Elle dut envoyer chercher ces provisions à plus de trois lieues de son campement. Seize chevaux furent détachés dans ce but; mais, exténués de fatigue, à moitié gelés par le froid excessif de la nuit, ces chevaux tombèrent

tous morts à leur retour, de même que la plupart des soldats qui avaient été chargés de les conduire.

Cet événement consterna le jeune officier, que l'absence des autres chefs avait laissé seul responsable du soin de la batterie; et, comme il n'ignorait pas, d'ailleurs, l'implacable sévérité que la législation militaire de la Russie déploie en pareil cas, il n'envisageait sa position qu'en tremblant. Nous rappellerons que cet officier était étranger; un Russe n'eût jamais éprouvé une telle appréhension: il sait trop qu'avec les lois de son pays, de même qu'avec ceux qui ont mission de les faire exécuter, si les accommodements sont chers, ils ne sont du moins pas impossibles.

Le sous-lieutenant A... se dirigea le lendemain, dès le lever du jour, vers la ville, pour y faire son rapport au colonel C..., qui s'y était établi dans une maison avec les autres malades. Quelle fut sa stupéfaction, lorsqu'il vit tout l'espace qui séparait le bivouac de l'armée du quartier de l'état-major, c'est-à-dire près de trois kilomètres, jonché de cadavres d'hommes et de chevaux! Il en compta plus de deux mille de chaque espèce : terrible effet du froid de la nuit! Mais, tout en attristant le sous-lieutenant, ce spectacle le consola en quelque façon; car il pensa que, son chef venant à comparer les pertes de sa batterie avec celles du reste de l'armée, il trouverait les premières beaucoup trop minimes pour lui infliger un traitement rigoureux. Ce calcul se trouva juste : le colonel C..., qui s'était d'abord violemment irrité à la nouvelle des seize chevaux morts, s'apaisa tout à coup quand A... lui rapporta que les deux divisions en comptaient plus de deux mille.

— Allez de ce pas, dit-il alors au jeune officier, au quartier du général en chef; vous lui direz que la batte-

rie est arrivée et que huit chevaux ont péri ; pas un de plus, entendez-vous? autrement, il vous arriverait malheur.

A..., dont ce conseil alarmait la conscience, fit part de ses scrupules à son colonel, et s'efforça de lui démontrer tout ce qu'un faux rapport adressé à un chef supérieur avait d'injuste et pouvait offrir de danger.

— Vous êtes jeune, lui répliqua aussitôt le colonel, et vous ne connaissez pas encore le métier. Je vous veux du bien; faites ce que je vous dis, ou craignez pour votre tête. Du reste, quoi qu'il arrive, je prends sur moi toute la responsabilité.

Rassuré, mais non convaincu par ces dernières paroles, A... se décida néanmoins à s'y conformer.

Introduit auprès du général Zulima, qui remplaçait alors le comte Pahlen, tombé aussi malade en route, il lui fit le rapport convenu.

— Comment! s'écria brusquement le général, huit chevaux de perdus! Quelle est donc votre négligence! Allez, monsieur, vous payerez cher une faute aussi grave!

En entendant cette sortie, A... remercia, dans le fond de son cœur, Dieu et le colonel C... de ce qu'il n'avait déclaré que la moitié de la perte. Car, si la mort de huit chevaux avait provoqué chez le général en chef un si grand accès de colère, que ne fût-il pas arrivé s'il avait appris soudainement le véritable état des choses? Mais au moment où A... allait se retirer, le général Troloff entra tout à coup dans la chambre du général en chef :

— Que Votre Excellence, lui dit-il, me pardonne de la déranger pour une mauvaise nouvelle : la seconde batterie d'artillerie de la cinquième division a perdu cette nuit seize chevaux morts de froid!

— Seize chevaux! reprit Zulima en se tournant vers le sous-lieutenant. Est-ce seize ou huit? répondez!

L'officier suédois dont nous traduisons ici les mémoires dit que A..., qui lui a raconté lui-même ce fait, assurait ne pas se rappeler ce qu'il avait répondu à la question menaçante de Zulima; il savait seulement qu'en le congédiant celui-ci lui avait dit sèchement : « Allez, monsieur, nous nous reverrons au conseil de guerre. »

Quand A... se trouva dans l'antichambre du général en chef, il s'y arrêta un instant pour reprendre ses esprits et mesurer l'horreur de sa position. Il comprit qu'un faux rapport adressé au chef supérieur du corps le mettait sous le coup d'un châtiment terrible; il serait fusillé peut-être ou tout au moins condamné à servir toute sa vie comme simple soldat. A... ne se sentit pas le courage de faire ce sacrifice au conseil bienveillant du colonel C.... Il résolut de s'excuser le mieux qu'il pourrait, et demanda à être introduit de nouveau auprès du général. Zulima était heureusement un noble caractère, et il avait eu occasion pendant la campagne de connaître le sous-lieutenant A... sous d'excellents rapports. Il le reçut et lui demanda d'un ton moins sévère ce qu'il avait à lui dire.

A... s'exprima ainsi :

— Excellence, le délit qui est à ma charge ne me permet pas d'espérer le moindre ménagement de la part de mes juges. Aussi n'est-ce pas pour réclamer votre indulgence que j'ai sollicité cette nouvelle entrevue; mais dans ce naufrage, où je vois s'engloutir pour jamais toutes mes espérances, il est une chose à laquelle j'attache le plus haut prix et que j'ai à cœur de sauver, c'est l'estime personnelle de mon général. Ce n'est ni par oubli ni

par ignorance des lois de l'honneur que je me suis permis aujourd'hui, dans mon rapport, d'altérer la vérité. Je n'ai fait que suivre en cela le conseil du chef de ma batterie, le colonel C... qui, par une bienveillance exagérée pour moi, et sans doute aussi par la crainte de causer une trop vive douleur à Votre Excellence en lui révélant brusquement les pertes immenses que l'armée a souffertes cette nuit, m'avait persuadé cette imprudente démarche, dont il m'avait promis, d'ailleurs, de prendre sur lui toute la responsabilité. Je n'ignore pas, toutefois, que la plus grande faute est de mon côté, et je serais au désespoir d'entraîner qui que ce soit dans mon malheur. La seule grâce que je sollicite de mon général, c'est qu'il daigne me continuer cette estime et cette bienveillance dont il m'a honoré jusqu'à présent, et qui me deviennent plus que jamais nécessaires au milieu des rudes épreuves qui me restent à traverser. »

Cette simple prière toucha visiblement le général Zulima. « Soyez tranquille, mon jeune ami, dit-il d'une voix très-douce à A..., vous avez commis une grande imprudence sans doute, mais je connais votre zèle et votre bonne conduite, et la responsabilité de votre rapport ne retombera pas sur vous. Dites au colonel C... de venir me parler dans une heure. Adieu. »

Quelle fut la joie du sous-lieutenant, lorsqu'il se vit ainsi échappé au danger! Il se rendit, sans perdre de temps, au logement du colonel et lui raconta tout ce qui s'était passé. C... entra dans une grande fureur et accabla le jeune officier des plus grossières injures. « Je ne vous ai donné aucun conseil, lui dit-il, c'est vous qui avez commis toute la faute, c'est à vous seul que peut revenir la responsabilité des malheurs qui frappent une batterie

placée sous vos ordres. Retournez au bivouac; je vous y ferai connaître ce qui sera décidé sur votre sort. »

Cependant l'événement que je viens de décrire n'eut aucune suite ni pour le colonel C... ni pour le sous-lieutenant A..., qui conserva toujours son commandement dans la seconde batterie. Les pertes effroyables qui affligèrent l'armée russe à son retour dans la patrie passaient inaperçues pour le général en chef au milieu des autres détails de l'administration.

Avant de quitter Bazardschik, jetons un coup d'œil sur la manière dont on y avait pourvu au logement et au traitement des soldats malades. C'est encore le sous-lieutenant A... qui nous servira ici d'éclaireur. S'étant informé, le soir de son arrivée, où il pourrait voir ceux de ses camarades qui étaient tombés malades, on lui indiqua un endroit désert situé à l'extrémité de la ville. Il s'y rendit. Les camarades d'A... occupaient deux chambres d'environ huit mètres carrés chacune et de l'aspect le plus misérable. En temps ordinaire, des gens même bien portants eussent mieux aimé camper en plein air que d'habiter de pareils trous. Tandis que notre sous-lieutenant témoignait son étonnement de ce qui s'offrait à ses yeux, un employé de l'administration des hôpitaux survint, et déclara que les deux chambres destinées d'abord aux officiers avaient été transformées, par ordre supérieur, en lazaret général, et qu'à l'instant même les soldats de l'ambulance allaient y être transportés. A... prit alors congé de ses camarades et retourna au bivouac. Le lendemain matin, à huit heures, étant revenu, il trouva de chaque côté de la cour du nouveau lazaret un tas de cadavres couvrant un espace d'au moins quinze mètres carrés sur deux mètres de haut : c'étaient des soldats

morts dans la nuit ; on en comptait plus de deux cents.

Un tel résultat était facile à prévoir. Ce n'est pas impunément que l'on pouvait entasser dans un local aussi exigu tant de malheureux à moitié gelés et affligés déjà, pour la plupart, de maladies contagieuses. Mais demandez donc de sages mesures à des médecins ignorants et à une administration qui spécule, ce semble, sur la mort afin de s'emparer de l'argent qu'elle reçoit pour prendre soin des vivants! Sans doute, dans toute armée, les maladies exercent de funestes ravages ; mais dans l'armée russe ces ravages dépassent toute proportion. Par exemple, si aujourd'hui elle envoie dix soldats à l'hôpital, demain elle en enverra cinquante, et à la fin de la semaine cinq cents, témoin ce qui s'est passé à Andrinople et à Varna. Ajoutons que, sur le nombre des soldats alités, il en meurt toujours dix, quinze et jusqu'à vingt-cinq pour cent.

Pour revenir à la marche de l'armée russe en Turquie, et en particulier au retour du deuxième corps en 1829, nous ferons observer que cette dernière opération n'était, de la part du gouvernement russe, qu'un calcul politique pour cacher les pertes immenses qu'il avait faites durant le cours de la guerre, pertes qui s'étaient élevées, comme on sait, à près de trois cent mille hommes. Le tzar voulait persuader par là qu'il avait une surabondance de troupes telle qu'il pouvait impunément en rappeler une grande partie; aussi vit-on les principaux journaux de l'Europe, s'associant à ce calcul, publier que la plupart des corps russes qui avaient été employés en Turquie avaient repassé la frontière. Or, la somme de tous ces corps se bornait, comme il a été dit, aux cinquième et sixième divisions

Pahlen, c'est-à-dire à une force de quinze à seize mille hommes, dont un cinquième seulement rentra en effet dans le pays. Mais tel est le caractère du gouvernement russe, de ne reculer devant aucun mensonge quand il s'agit de se grandir et de s'imposer. N'a-t-on pas vu, en 1837, un général Weljaminoff adresser aux rebelles du Caucase de lyriques proclamations où il leur disait que la Russie avait conquis la France, et qu'il n'y avait plus désormais que deux maîtres en droit de commander : Dieu au ciel et le tzar sur la terre? Rappellerons-nous encore les derniers manifestes de l'empereur Nicolas? La politique de la Russie est donc un poison bien délétère, puisqu'elle a réussi à corrompre, à un degré aussi scandaleux, un caractère dont les écrivains les moins sympathiques s'étaient plu jusqu'à présent à reconnaître la noblesse et la loyauté!

En arrivant à Bazardschik, les deux divisions Pahlen étaient déjà réduites à douze mille hommes. Ce n'était là qu'un prélude. A partir de Bazardschik, le désastre prit des proportions effrayantes. Entre cette ville et Isackscha, près du Danube, s'étendait une plaine continue de plus de cent lieues, où pas un arbre, pas une plante ne s'élevaient du sol, un lugubre désert. Les commissariats de guerre ne pouvaient l'ignorer. Cependant, quand les troupes arrivaient aux stations qui leur étaient désignées, elles n'y trouvaient le plus souvent ni bois ni autres combustibles pour se chauffer et faire cuire leurs aliments. Dans les cas même où des provisions de ce genre avaient été préparées, elles étaient placées si loin des campements et si éparses, qu'il fallait que les soldats employassent à les aller chercher la plus grande partie du temps que l'ordre du jour affectait à leur repos. Mais, quelque

courageux qu'ils fussent, le froid enchaînait leurs forces. On voyait ces malheureux, après s'être traînés une ou deux verstes leur charge de bois sur les épaules, la jeter tout à coup par terre et rentrer harassés au bivouac, où l'absence de feu et la faim les achevaient. C'est ainsi que plus de huit mille hommes périrent, et que la marche de l'armée russe de Bazardschik au Danube fut une véritable marche funèbre.

Ce qu'il y a à remarquer au milieu de ces scènes lamentables, et ce qui, malgré les vices administratifs qui déshonorent l'armée russe et qui en paralysent si souvent l'action, doit donner à réfléchir aux puissances qui auraient à lutter contre cette armée, c'est l'incroyable esprit de discipline, c'est la fermeté stoïque qui se manifestèrent dans les soldats[1]. Ni la faim, ni le froid, ni les souffrances de tout genre qui les accablaient ne purent leur arracher une seule plainte, une seule malédiction

[1] On serait étonné si l'on racontait les moyens dont se servent les officiers russes pour former leurs soldats à la discipline. Voici un fait. Nous avons connu très-particulièrement, en Russie, un général chargé d'inspecter un des corps détachés de l'armée. Ce général était d'origine allemande, de formes très-polies, de mœurs privées très-douces, un homme du monde, en un mot. Or, voici comment il traitait ses soldats : Quand l'un d'eux s'était rendu coupable de quelque délit disciplinaire, il convoquait toute sa compagnie, qu'il faisait ranger autour d'une fosse creusée d'avance; puis, le délinquant étant amené, il lui ordonnait de se mettre à genoux par terre, sur le bord de la fosse, et le faisait battre à coup de bâton jusqu'à ce qu'il y tombât. Alors, prenant une voix sévère : « Souviens-toi, lui disait-il, de ce châtiment, et garde-toi de t'y exposer une seconde fois, car alors la terre serait jetée sur ton corps, et cette fosse te servirait de tombeau. » Le malheureux soldat était ensuite ramené à la caserne souillé de sang et de terre; nous laissons à penser s'il profitait de la leçon. Tel est le mode d'éducation dont faisait usage un homme éminemment civilisé. Quel doit donc être celui de tant d'autres généraux russes qui n'ont pas encore secoué leurs instincts de barbarie, et dont on n'aurait qu'à gratter l'épiderme pour retrouver, comme disait Napoléon, le Tartare?

contre les chefs qui en étaient les coupables auteurs. Nous avons dit que le Russe était fataliste. Le retour des Balkans suffirait à lui seul pour le prouver avec évidence; mais ici le fatalisme se traduit par des actes dont eussent été fiers les plus intrépides martyrs.

Quand un soldat épuisé de froid et de faim tombait en route, et qu'un officier l'exhortait à rassembler ses forces pour gagner le bivouac, il répondait humblement et avec un douloureux sourire : « Merci, mon officier, mais il fait aussi froid au bivouac qu'ici; ici, d'ailleurs, Dieu se trouve également; laissez-moi mourir! » Et il s'endormait sans murmurer, serrant convulsivement son fusil contre sa poitrine gelée.

L'officier suédois de qui nous tenons ces détails les avait recueillis personnellement de plusieurs témoins oculaires; il insiste sur eux avec complaisance, et part de là pour s'apitoyer sur le sort misérable du soldat russe. Mais un fait qu'il signale, et auquel il nous eût été difficile à nous-même d'ajouter foi s'il ne nous eût encore été confirmé par des témoignages irrécusables, c'est que la dixième partie des soldats tombés entre Bazardschik et le Danube ont été enterrés vivants. Chaque matin, en effet, lorsque les troupes devaient continuer leur marche à travers l'immense désert de neige qui s'ouvrait devant elles, il se trouvait dans toutes les compagnies un nombre plus ou moins grand de soldats engourdis par le froid, et qui, bien que respirant encore, étaient néanmoins incapables de suivre leurs camarades. Les faire monter sur les chariots de bagages ou sur ceux des ambulances était impossible; les chevaux, décimés au moins autant que les hommes par la rigueur de la saison et par le manque de fourrage, n'auraient pu les traîner. Il ne fallait pas songer

non plus à laisser auprès de ces malheureux des gardes pour les soigner; ces gardes eussent bientôt partagé leur sort. Pour en finir, on se contentait de les transporter à quelque distance des bivouacs, et on les enterrait dans la neige; là, ils trouvaient leur lit d'agonie et leur tombeau.

Chaque nouvelle étape éclaircissait les rangs d'une manière effrayante; la plus grande partie des soldats qui étaient présents au dernier bivouac manquaient au bivouac suivant : ils étaient restés en route, exténués de fatigue, de froid et de faim. On envoyait alors un officier et quelques hommes à leur rencontre; mais ceux-ci périssaient souvent eux-mêmes. Jamais, du moins, ils ne ramenaient qu'un fort petit nombre de ceux qu'ils étaient allés chercher; ils ne trouvaient habituellement que des cadavres. L'infanterie et la cavalerie avaient surtout à souffrir dans ces tristes occurrences; l'artillerie y résistait mieux, ses affûts lui offrant les moyens de transporter sans fatigue ses hommes, son combustible et ses malades; et encore ne savons-nous pas, par ce qui a été raconté de la seconde batterie de la cinquième division, les désastres inouïs qui ont affligé cette arme?

Nous avons dit plus haut qu'immédiatement après avoir franchi les Balkans l'armée russe fut accueillie par une neige qui ne cessa de la poursuivre jusqu'aux frontières de l'empire. Pour suppléer à l'imprévoyance, ou plutôt au mauvais vouloir de l'administration, qui ne leur faisait distribuer aux stations de passage qu'un fourrage insuffisant, les cavaliers lâchaient la bride à leurs montures et les invitaient à chercher sous la neige le peu d'herbe qui tenait au sol. Mais quelle pâture pour des animaux affamés! Ils périssaient, et avec eux les rares moutons et au-

tres bêtes qui avaient pu être achetées pour l'approvisionnement de l'armée. On eût dit que c'était un parti pris de la part des chefs de laisser périr les malheureux soldats qu'ils étaient chargés de ramener à leur souverain. Nous le répétons encore : des troupes russes parties d'Andrinople le 15 octobre 1829, c'est-à-dire de la cinquième et de la sixième divisions Pahlen, formant ensemble douze bataillons d'infanterie, douze escadrons de cavalerie et six batteries d'artillerie, en tout quinze ou seize mille hommes, il n'en arriva, le 12 décembre suivant, sur le territoire moscovite, que trois mille, parmi lesquels quatre ou cinq cents cavaliers, tirant après eux leurs chevaux décharnés, et deux cents artilleurs avec juste le nombre de montures nécessaires pour traîner leurs canons. On sait déjà que la plupart des chariots de bagages avaient dû rester dans les Balkans, faute de chevaux; les hommes les avaient suppléés en chargeant comme ils pouvaient, sur leurs épaules, les provisions, les armes, les vivres, de même que les outils et instruments de toutes sortes nécessaires à la marche d'une armée. Était-il donc possible qu'indépendamment des autres causes de désastre que nous avons déjà fait connaître, les troupes de retour ne succombassent pas sous un fardeau aussi écrasant? Ajoutez à tout cela la peste, qui, parmi le corps des médecins et des chirurgiens seulement, enleva près de cinq cents individus.

Telle est la lugubre histoire de la marche d'une armée russe pendant neuf semaines. On ne trouve d'analogue à ce fait que dans la retraite de Moscou en 1812. Mais ici qu'elle différence dans les situations respectives! Développée sur une ligne incommensurable, l'armée française n'avait qu'une base d'opération éloignée et incer-

taine. Outre les rigueurs du climat, elle avait encore à répondre aux attaques sans cesse renouvelées d'un ennemi d'autant plus dangereux qu'il était pour ainsi dire insaisissable, et que, se trouvant au milieu de ses propres foyers, il réparait par des recrues toujours fraîches ses pertes les plus graves au fur et à mesure qu'il les subissait; l'armée française, en un mot, ne pouvait échapper à une ruine complète qu'à la condition d'emporter à la pointe de l'épée chaque morceau de terrain qu'elle occupait, et de réitérer à chaque instant ses victoires. A partir des Balkans, au contraire, l'armée russe n'avait qu'à mettre le pied devant elle; nul ennemi ne s'opposait à sa marche; elle était victorieuse, et la paix était signée.

Prenons la question dans son ensemble. La guerre que la Russie fit à la Turquie en 1828 et en 1829 mettait de son côté toutes les chances. Aucune puissance étrangère n'intervenait; elle se trouvait seule à seule en face de son ennemie, et cette ennemie était faible, désorganisée, ne disposant que d'une partie de ses ressources et ne pouvant réparer les pertes que le destin des combats lui faisait éprouver! D'avance donc, le résultat final était connu; car la Russie était alors dans toute la splendeur de sa force; elle avait une armée magnifique, un matériel d'une richesse imposante, et le souvenir récent du rôle prestigieux qu'elle avait joué dans les dernières guerres de l'empire l'animait d'un courage et d'une confiance auxquels rien ne semblait devoir résister. « Qu'elle se montre seulement sur le champ de bataille, et soudain les Turcs seront terrassés! » Voilà ce qu'on disait, voilà ce qu'on croyait.

Cependant, non-seulement les Turcs ne furent pas soudain terrassés, mais encore il s'en fallut de peu que les

Russes n'échouassent ; et quand, enfin, après de longues années de campagne, et au prix de trahisons provoquées et d'efforts inouïs le sultan fut contraint à signer le traité d'Andrinople, il se trouva que les trois cent mille soldats que le tzar avait envoyés contre lui, et que les balles et les boulets ottomans avaient pourtant si peu affligés, avaient jonché, on sait dans quelle proportion, de de leurs cadavres victorieux les plaines et les montagnes qui s'étaient ébranlées naguère au bruit de leurs pas.

Qu'est-ce donc que l'administration militaire en Russie pour couronner par d'aussi lamentables désastres un événement triomphal ? Sans doute, si le trésor autocratique lui avait fait défaut, on comprendrait jusqu'à un certain point ses imprévoyances ; mais l'empereur Nicolas a déclaré lui-même que pendant toute la guerre de Turquie son armée d'opération lui avait coûté *un million de roubles par jour*. Une pareille somme ne suffisait-elle pas pour empêcher qu'elle ne mourût de faim et de froid ? Mais les chefs des armées moscovites ont bien d'autres soucis dans l'âme que la santé et la vie du soldat. La guerre est un temps de licence et d'impunité ; ils se hâtent de la mettre à profit, et l'on peut juger de l'avidité qu'ils y déploient par les déprédations monstrueuses auxquelles ils se livrent déjà en temps de paix. Que de fois, au retour des Balkans, les inspecteurs ne trouvèrent-ils pas les caisses vides ! Le colonel C....., ce chef de batterie dont il a été question, ne fut-il pas, en différentes occasions, convaincu lui-même d'avoir dissipé des sommes considérables affectées à l'achat des fourrages et d'autres munitions ? Mais, de tous ces dilapidateurs, le plus coupable était, sans contredit, le maréchal Diebitsch ; car, enfin, sa haute position de général

en chef ne l'obligeait-elle pas à prévenir et à réprimer, au besoin, l'odieuse conduite de ses officiers; et, s'il ne l'a pas fait, la responsabilité n'en retombe-t-elle pas tout entière sur sa tête? Il est vrai que Diebitsch avait une manière à lui d'exprimer son mécontentement de ce qui s'était passé. Il disait, en parlant de ceux de ses soldats qui étaient morts de froid ou de faim, *qu'ils avaient imprimé une tache à leur gloire!...*

Le traité d'Andrinople a fait connaître à l'Europe les avantages politiques que la campagne de 1828 a procurés à la Russie; les documents que nous venons de produire suffiront pour faire apprécier l'honneur moral qu'en ont retiré ses armées. Cependant les plus hautes faveurs accueillirent les officiers à leur retour. Diebitsch reçut le bâton de maréchal avec le titre de comte, auquel on joignit plus tard celui de *Zabalkanshy* (vainqueur des Balkans); on lui donna, en outre, un million de roubles en espèces, une batterie de canons, et la propriété de deux régiments qui portèrent son nom. Enfin, Diebitsch fut décoré de l'ordre de Saint-Georges de première classe, l'ordre militaire le plus élevé de l'empire, auquel est attachée une pension considérable. N'était-ce pas assez pour consacrer la gloire du général en chef aux yeux de toute l'Europe? Chacun des autres chefs qui avaient pris part à la campagne fut récompensé proportionnellement. Un seul, un général faisant partie de l'état-major, se vit traiter en bouc émissaire, et dut emporter, dans une permission de voyager à l'étranger, tous les péchés de ses collègues. On sait qu'en Russie ce genre de permission est une formule de disgrâce à l'usage des prévaricateurs de haut rang.

IV

LE BLOCUS COMMERCIAL DE LA RUSSIE

La constitution économique de la Russie ne ressemble à celle d'aucun autre pays. Sur une terre essentiellement agricole, les tzars ont voulu improviser les merveilles de l'industrie. Pour cela, ils n'ont imaginé rien de mieux qu'une application nouvelle de leur procédé ordinaire de gouvernement. Comme ils avaient enrégimenté la noblesse et l'administration, ils ont enrégimenté le travail. Ils ont eu des usines métallurgiques, des manufactures de draps, des fabriques de soie et de coton, des papeteries, etc., etc.; créations dites *impériales*, marchant toutes avec ordre et discipline à la voix d'un général, d'un colonel ou d'un chef d'escadron, selon l'importance de l'objet. Le travailleur qui se distingue passe caporal et quelquefois sergent. Le paresseux est soumis à la loi du bâton comme un simple soldat. Quant au commerce, on en a fait une corporation divisée en trois compagnies ou *guildes*, ayant chacune leurs droits et leurs spécialités, dans lesquels elles sont tenues de se renfermer scrupuleusement.

Ce système a eu pour effet de produire, à des prix exorbitants, du papier détestable, des tissus plus que médiocres et des fers assez défectueux pour que, malgré les obstacles d'un tarif ultra-protecteur, l'Angleterre trouve moyen d'écouler ses fers dans un pays où la na-

ture a mis en abondance du minerai de première qualité.

Dans l'état actuel des relations commerciales entre les nations civilisées, le chiffre respectif des échanges, rapproché du chiffre des populations, indique assez exactement la force productive et le rang des différents États dans l'ordre économique. En appliquant ce calcul aux principales puissances et à quelques États secondaires, on trouve les données suivantes :

La première place doit être assignée à la Grande-Bretagne, qui, avec une population de 27,000,000 d'habitants, fait au dehors un échange de 4,625,000,000 de francs, valeur déclarée, ce qui représente, par tête, 171 francs.

La seconde appartient à la Belgique. Popul. 4,260,000 âmes; valeurs échangées, 494,500,000 francs, soit, par tête, 124 francs.

La troisième aux États-Unis. Popul., 20,000,000; valeurs échangées, 2,209,000,000 de fr., soit, par tête, 110 fr.

La quatrième à la France. Popul., 34,000,000; valeurs échangées, 2,246,000,000 de fr., soit, par tête, 66 fr.

La cinquième au Danemark. Popul., 2,100,000; valeurs échangées, 127,170,000 fr., soit, par tête, 63 fr. 50.

La sixième à l'Allemagne (Zollverein). Population, 23,000,000; valeurs échangées, 1,330,000,000 de fr., soit, par tête, 54 fr.

La septième à l'Égypte. Popul., 3,000,000; valeurs échangées, 144,500,000 fr., soit, par tête, 48 fr.

La huitième à la monarchie suédo-norwégienne. Popul., 4,252,000; valeurs échangées, 188,370,000 fr., soit, par tête, 44 fr. 30.

La neuvième à l'Espagne. Popul., 15,000,000; valeurs échangées, 319,992,000 fr., soit, par tête, 21 fr.

La dixième à l'Autriche. Popul., 35,000,000; valeurs échangées, 645,000,000 de fr., soit, par tête, 18 fr. 50.

La onzième à la Turquie. Popul., sans les provinces tributaires, 26,000,000; val. échangées, 453,000,000 de fr., soit, par tête, 17 fr. 50.

La douzième aux principautés danubiennes. Popul., 5,000,000; valeurs échangées, 80,807,000 fr., soit, par tête, 16 fr.

Et la treizième à la Russie, dont la population, y compris la Finlande et la Pologne, s'élève au moins à 60,000,000 d'âmes, et qui fait avec le dehors un échange de 769,000,000 de fr. de valeurs officielles, soit, par tête, 12 fr. 80.

Nous n'avons pas à nous étendre sur ces données numériques. Nous ne les produisons que comme une indication approximative de l'action despotique des tzars sur un peuple dont le territoire égale à peu près la cinquième partie des terres habitables sur toute la surface du globe, et pour montrer quelle est la valeur économique d'un empire si formidable en apparence. Si ce qu'on nous raconte de l'état misérable des populations égyptiennes est exact, quelle doit donc être la condition des populations russes, placées si fort au-dessous d'elles dans l'échelle commerciale, et dont la puissance productive s'élève à peine au tiers de la leur? En réalité, les bienfaits du commerce sont inconnus aux neuf dixièmes de la Russie. Les restrictions du système douanier et le manque absolu de viabilité à l'intérieur arrêtent forcément le mouvement des échanges à la frontière. Elles alimentent le luxe de la cour, de l'aristocratie

et de quelques riches particuliers, à Moscou, à Saint-Pétersbourg et sur les bords de la Baltique.

Ce sont eux qui consomment les vins de France, les soieries de Lyon, les modes parisiennes, les tissus, les épices, les quincailleries fournies par l'Angleterre. L'armée reçoit pour vêtements les étoffes coûteuses et peu durables des manufactures nationales, qui servent aussi d'aliment à quelques échanges avec les peuplades asiatiques. Quant aux *mougicks*, ils ne connaissent pas plus les produits impériaux que ceux de l'étranger. Les uns et les autres sont inabordables à leur pauvreté. Ils filent et tissent eux-mêmes la laine de leurs troupeaux, comme les peuples primitifs. Ajoutez quelques peaux de mouton, et vous avez la totalité de leur garde-robe.

Mais, dira-t-on, avec quoi donc se payent les trois ou quatre cents millions de produits fabriqués qui s'importent tous les ans par Cronstadt, Saint-Pétersbourg, Revel, Riga, etc., et qui forment l'indispensable approvisionnement de ce qu'on nomme la société en Russie? — Ils se payent avec la portion la plus dédaignée de la richesse du pays. La force agricole, si mal appréciée par les tzars, et pour laquelle ils n'ont encore rien fait, pas même des routes supportables, subvient seule au besoin des échanges. Sans elle, le commerce extérieur serait nul, la condition sociale des hautes classes réduite à celle des *mougicks*, et le trésor impérial perdrait le sixième de ses revenus.

D'immenses troupeaux, répandus dans les steppes, fournissent aux propriétaires du sol, c'est-à-dire aux seigneurs, des laines, des cuirs, du suif; des forêts presque vierges produisent des planches, du goudron, de la résine; des terres fertiles, auxquelles manquent seulement

les bras du paysan libre, donnent à la culture la plus imparfaite des quantités considérables de lin, de chanvre, de céréales. Toutes ces denrées, dirigées par un petit nombre de voies fluviales sur les rares foyers du commerce extérieur, concentrent entre les mains des classes riches des moyens de jouissance et de revenu, en même temps qu'elles permettent au gouvernement de prélever, pour l'impôt des douanes, une somme annuelle d'environ 120,000,000. — C'est à ce chiffre que s'élève le produit des droits d'entrée; ce qui, pour le dire en passant, donne la mesure du libéralisme russe en fait de tarif. Sur 375,000,000 de valeurs importées, cela forme 32 pour 100 de droits perçus, sans parler des prohibitions.

De toutes les productions qui prennent part à l'échange comme contre-valeurs de l'importation, aucune ne joue un rôle plus important que les céréales, surtout dans les années où la disette frappe les autres pays de l'Europe. Cette calamité est pour la Russie une bonne fortune, que la noblesse salue toujours d'un joyeux sourire. L'exhaussement du prix de vente lui permet en effet de donner plus d'étendue aux transports, et d'appeler la denrée des lieux éloignés, où elle reste trop souvent inerte, dans l'impossibilité de supporter les frais d'extraction. Les fonds avancés pour multiplier les moyens d'arrivage entrent avec facilité, avec usure; car, le tarif d'entrée continuant de faire obstacle à l'importation des articles fabriqués, l'Europe est obligée de payer en argent la plus grande partie des subsistances qu'elle demande à la Russie.

Mais ces relations, à côté des avantages qu'elles confèrent à l'aristocratie russe et au trésor impérial, ont

aussi leurs inconvénients. Dépourvue d'industrie réelle, la Russie a besoin de nos produits manufacturés et même d'une partie importante de la production agricole européenne, notamment des vins de France, de Portugal et de Hongrie. D'un autre côté, c'est un besoin non moins impérieux pour elle de se défaire entre nos mains d'une forte portion de ses produits agricoles, principal revenu des classes dont les dépenses alimentent surtout les sources de l'impôt. Telle est la force de cette double nécessité, que, si les moyens d'y satisfaire venaient à manquer soudainement, nul ne peut prévoir jusqu'où s'en étendrait le contre-coup sur la marche de la société et sur celle du gouvernement.

Or, ceci posé, l'Europe n'a-t-elle pas dans les mains une arme terrible qu'elle peut employer avec l'entière assurance de son efficacité? — On objectera, nous le savons, qu'en refusant à la Russie ses vins et ses articles manufacturés, l'Occident s'interdirait en même temps de lui demander ses céréales et ses autres produits naturels.

Cette objection ne saurait nous arrêter. Les disettes, grâce au ciel, n'affligent pas tous les ans le continent européen; rarement elles ont l'intensité de celle dont nous souffrons aujourd'hui, et ce qui manque dans un pays, on le trouve ordinairement dans quelqu'un des pays voisins. En ce moment même, il y a telle province en Espagne où le défaut de routes empêche seul la France d'y puiser des ressources importantes à son alimentation. D'ailleurs, la Russie n'a jamais fourni au commerce extérieur plus de dix millions d'hectolitres. C'est le chiffre des quantités exportées en 1846-1847 par Odessa et les ports de la Baltique; et nous ne pensons pas que, cette année, l'exportation se soit élevée au delà.

Or, l'Amérique du Nord est en état de subvenir à une demande aussi limitée. Elle s'en chargerait certainement, et ce serait à notre grand avantage qu'elle remplacerait la Russie dans cette fourniture, parce qu'au lieu de la solder en numéraire nous la payerions avec nos produits.

Il en serait de même des autres articles agricoles qui forment le contingent russe dans nos échanges, les laines, les bois, les lins, le chanvre, le suif, le goudron. Tous ces objets ont leurs similaires en abondance dans beaucoup d'autres pays, en Suède, en Norwége, et notamment sur les rives de la Plata, à Buénos-Ayres, à Montévidéo, au Paraguay, au Brésil, dans l'Australie, etc. Le transport en devient chaque jour plus facile, à l'aide des moyens puissants qui s'établissent de toutes parts; et le commerce en serait infiniment plus avantageux pour l'Europe, qui trouve dans ces contrées le débouché de ses produits industriels sur une tout autre échelle qu'en Russie. On s'est trop accoutumé à considérer le marché russe comme nécessaire au commerce européen. C'est une erreur qu'il importe de détruire. Le contraire est beaucoup plus vrai : l'Europe peut aisément se passer de la Russie; la Russie, elle, ne saurait se passer de l'Europe.

Mais, dira-t-on, vous voulez donc soulever une guerre de douanes, renouveler le blocus de 1808, faire contre Nicolas ce que nous avons reproché à l'Angleterre d'avoir fait contre la Flance, à la France d'avoir fait contre l'Angleterre? Ce sont là des moyens barbares.

Comment donc? est-ce qu'il est plus barbare, plus odieux de cesser des opérations de commerce que de tuer des hommes? Est-ce qu'il vaut mieux faire couler le

sang que de porter en Asie ou en Amérique les spéculations paisibles qui se faisaient au nord de l'Europe? Quoi! l'ennemi de mon repos, l'ennemi de la paix publique pourra troubler inopinément les relations établies, il pourra violer le droit international, envahir, au gré de son ambition, les possessions de ses voisins, piller, brûler, dévaster d'innocentes provinces qui ne lui appartiennent point!... et je n'aurai pas, moi, le droit de le mettre au ban de l'humanité! je ne pourrai pas m'en interdire le contact, l'isoler dans sa tanière de glace, lui refuser la pâture qui nourrit ses instincts pervers, le priver, en un mot, des moyens de me nuire à moi et à mes amis!

Le parti que nous suggère ici la constitution économique de l'empire russe est cent fois plus humain, cent fois moins barbare que des guerres prolongées dont le moindre incident peut mettre le feu aux deux bouts de l'Europe. Dans la situation qui nous est faite, le moyen le plus énergique, celui qui ramènera le plus promptement la paix et qui la garantira le mieux contre le retour d'une semblable attaque, celui-là sera le meilleur et le plus humain. Or, on peut vaincre l'armée russe sur le Danube ou ailleurs, on peut détruire les flottes russes dans la mer Noire et dans la Baltique, on peut raser Cronstadt et Sébastopol, sans être assuré pour cela que de nouvelles hordes moscovites ne viendront pas, au moment le moins prévu, menacer Constantinople; on peut même en finir diplomatiquement avec l'autocrate, sans avoir la certitude, au moins morale, que dans deux ans, cinq ans, dix ans peut-être, alors qu'une occasion favorable se produira, lui ou ses successeurs ne renouvelleront pas leurs violences et leurs injustices.

Ce n'est, après tout, que du sang à répandre! Ce ne sont que des hordes à discipliner, des malheureux à jeter sur nous par l'attrait du pillage et de la rapine! On trouvera toujours en Russie des éléments pour la destruction. — Mais qu'un système d'isolement froidement calculé vienne signifier à l'autocrate qu'à moins de rentrer, pour n'en plus sortir, dans les règles du droit international tel que l'entend l'Europe, ses États seront exposés à toutes les subversions qui peuvent naître de la privation des relations commerciales avec les autres peuples, ses finances aux catastrophes inévitables qui découleront du blocus de ses ports... nous croyons qu'un tel système, énergiquement soutenu, aurait chance, plus que tout autre, d'assurer pour de longues années le repos nécessaire au développement des intérêts moraux et matériels de l'humanité. Du moins sommes-nous convaincu qu'il garantirait efficacement l'équilibre européen, auquel est attachée la politique actuelle des principales puissances.

Complétons cette note par quelques détails sur la même question empruntés au *Moniteur* du 26 avril dernier :

« Les tableaux généraux de notre commerce extérieur montrent qu'en 1852 la Russie nous a à peine acheté la centième partie de la valeur totale des produits de notre sol ou de notre industrie que nous avons vendus à l'étranger, et que la valeur des produits russes de toute nature importés en France pour notre consommation n'a également représenté que la faible proportion des trois centièmes du total de nos importations.

« On est donc, tout d'abord, fondé à penser que la guerre actuelle ne peut pas compromettre d'une ma-

nière sérieuse des intérêts commerciaux si peu importants.

« Cependant, comme les marchandises que nous envoie la Russie sont essentiellement des matières premières destinées à alimenter nos fabriques, si nous ne pouvions pas, pendant la durée de la guerre actuelle, nous en approvisionner ailleurs, celles de nos industries qui les mettent en œuvre pourraient éprouver un préjudice réel de leur enchérissement. Mais telle n'est pas notre situation vis-à-vis de la Russie; car il n'est point de produit russe dont nous ne puissions nous procurer le similaire sur d'autres marchés à des conditions tout aussi favorables qu'en Russie; peu de mots suffisent pour le démontrer.

« La valeur des importations effectuées de Russie pour notre consommation s'est élevée, en 1852, à 29,611,944 francs; elle n'avait été, en 1850, que de 19,762,108 francs; et en 1851 que de 18,244,446 francs; ce qui donne, pour la moyenne des trois dernières années, 22,542,853 francs.

« Dans la somme des produits importés de Russie, en 1852, pour notre consommation, soit 29,611,944 francs, le lin teillé et les étoupes de lin figurent pour 15,889,978 francs, soit à peu près 54 0/0. Après le lin, viennent : le cuivre pur de première fusion pour 11 0/0, soit, 3,189,219 francs; les laines en masse pour 9 0/0, soit 2,796,961 francs; les graines de lin pour 8 0/0, soit 2,551,397 francs; les bois communs pour 6 0/0, soit 1,719,988 francs.

« Quant aux divers produits, tels que les chanvres, la potasse, le fer, les suifs, les crins, les plumes, etc., qui, réunis, représentent les 12 0/0 restants du chiffre de

nos importations, aucun d'eux n'atteint à une valeur d'un million de francs. Leur plus ou moins d'abondance sur notre marché ne saurait donc réagir d'une manière considérable sur notre mouvement industriel. En serait-il de même si les lins, le cuivre, les laines, la graine de lin et les bois de Russie venaient à nous manquer ?

« En ce qui concerne les lins (teillés et en étoupes), nos importations générales de toute origine, pour notre propre consommation, ont été :

« En 1850, de 178,528 quintaux métriques;
« En 1851, de 192,391 —
« En 1852, de 265,803 —
« Sur lesquels les provenances russes figurent :
« En 1850, pour 97,542 quintaux métriques;
« En 1851, pour 93,694 —
« En 1852, pour 126,469 —

« On peut donc dire que nous tirons de la Russie à peu près moitié du lin que nous achetons à l'étranger. Mais, indépendamment de ce que plusieurs pays, tels que la Belgique, en première ligne, le Zollverein et les Pays-Bas pourraient, en augmentant leurs expéditions, suppléer, en cas de besoin, au défaut total d'arrivages de lin de Russie, on doit penser que les propriétaires des provinces russes, telles que la Courlande et la Livonie, dont le lin est le principal produit, aviseront aux moyens d'expédier leurs lins, soit à Mémel, soit à Kœnigsberg, où rien ne s'oppose à ce que notre commerce aille s'en approvisionner.

« Il est peu probable que le gouvernement russe prohibe l'exportation des lins comme il vient d'interdire celle des céréales; car cette mesure atteindrait trop di-

rectement les intérêts des provinces baltiques. Si, d'ailleurs, ce fait avait lieu, il ne faudrait aucunement désespérer que notre production nationale pût suffire pendant quelque temps aux demandes de notre industrie linière.

« La culture des plantes textiles a, en effet, pris en Bretagne, depuis deux ou trois années, un développement fort considérable. Il n'est pas hors de propos de rappeler ici que la commission des toiles rurales, qui vient de se réunir à Rennes, a constaté, à cet égard, des résultats excellents et d'une nature à faire croire que les cultivateurs, encouragés par le bon prix qu'ils ont retiré de leurs lins de la dernière récolte, donneront une nouvelle importance à leurs exploitations, en vue des avantages incontestables que l'interruption de nos relations commerciales avec la Russie devra leur procurer.

« En résumé donc, quoique nous soyons tributaires de la Russie pour la moitié du lin d'origine étrangère que nous consommons; quoique le prix de ce textile sur nos marchés intérieurs se soit élevé, depuis quelque temps, surtout, par suite des besoins de la marine et des demandes faites pour l'exportation, il est permis de penser : 1° que l'importation des lins russes, si elle diminue, ne cessera du moins pas complétement; 2° que nos achats sur les marchés belges et allemands prendront une importance plus considérable ; 3° qu'en même temps nos exportations des lins français déjà suspendues cesseront momentanément; 4° enfin, que, notre propre production s'accroissant, l'ensemble de ces diverses circonstances aura pour résultat de replacer le prix du lin sur nos marchés dans une situation normale.

« Le cuivre que nous importons de Russie est origi-

naire des mines de la Sibérie et nous arrive par Saint-Pétersbourg. Le blocus de ce port en rendrait donc impossible tout envoi en France. Mais ce fait n'apporterait sans doute pas de perturbation grave dans les affaires de notre industrie métallurgique; car si, en 1852, sur 85,205 quintaux métriques de cuivre pur de première fusion (seul cuivre expédié de Russie en France) que nous avons importés de l'étranger pour notre consommation, 13,861 étaient d'origine russe, en 1851 nous n'en avons reçu de la même provenance que 4,631 quintaux métriques sur 62,178, et en 1853, que 1,701 sur 79,264.

« Si le cuivre russe vient à nous faire défaut, ceux que nous recevrons d'Angleterre, des mers du Sud et d'Algérie suffiront à tous les besoins de notre consommation.

« La Russie ne nous envoie en laines que des laines en masse et quelques déchets de laine sans importance. Quant aux laines en masse, ce qu'elle nous en a envoyé en 1850 ne s'est élevé qu'à 4,268 quintaux métriques sur une importation totale de 224,415; en 1851, qu'à 4,275 sur 180,147; et en 1852, sur 306,917, qu'à 9,473, dont 6,200 de la mer Noire, et 3,773 de la mer Baltique.

« Or il est d'autant moins supposable que, si les envois de laine de Russie venaient à cesser, cette diminution de trois centièmes environ dans notre importation pût produire des résultats désastreux pour nos manufactures de tissus de laine, que les importations de laines de l'Algérie, de la Turquie, des États barbaresques, du Rio de la Plata et de la Nouvelle-Hollande ont plus que doublé depuis deux ou trois ans, et continueront sans nul doute à s'accroître.

« Relativement aux graines de lin, notre situation vis-à-vis de la Russie est tout à fait différente. Ainsi, en 1852, sur un total de 95,624 quintaux métriques auquel s'est élevée notre importation, nous en avions reçu 60,509 des ports russes dans les ports du Nord, en tout, 77,315, soit un peu plus de 80 0/0. En 1851, notre importation de Russie avait été moins considérable ; mais, en 1850, elle avait été à peu près égale à celle de 1852.

« Quant à ces graines, il faut distinguer entre celles qui sont tirées des ports russes sur la mer Noire et celles qui nous arrivent des mers Blanche et Baltique.

« Les premières, qui sont destinées à la fabrication des huiles, entrent dans notre consommation en concurrence avec les graines de sésame. Il y a lieu de croire que l'importation de cette dernière pourra s'accroître assez pour compenser les approvisionnements que nous ne pourrons plus tirer de la mer Noire.

« Pour ce qui est des graines de lin que nous recevons des ports russes situés sur les mers Blanche et Baltique, elles sont principalement employées pour semence, et, à ce titre, il y aura peut-être lieu de prendre quelque mesure pour ne pas nous exposer à en manquer au moment même où notre production linière va forcément être appelée à s'accroître.

« Les bois que nous importons de Russie pour notre consommation sont des bois à construire, de pin et de sapin, bruts, sciés en planches, en mâts, mâtereaux, espars, etc., et des merrains de chêne. Voici quelles ont été en moyenne, pendant les trois années de 1850 à 1853, notre importation totale pour notre consommation et notre importation spéciale de Russie en bois de toute nature :

BOIS A CONSTRUIRE DE PIN ET DE SAPIN

			Importation totale.	Importation de Russie.
Bruts ou équarris.		stères	175,412	4,576
Sciés ayant d'épaisseur.	plus de 80 millimèt.	*Id.*	194,133	1,710
	de 34 à 80. . . .	mètres	29,374,362	1,873,084
	moins de 34. . . .	*Id.*	1,940,706	69,979
Mâts.		pièces	1,308	338
Mâtereaux.		*Id.*	1,051	631
Espars.		*Id.*	7,527	1,259
Pigouilles.		*Id.*	14,125	2,684
Manches de gaffe.		*Id.*	18,782	4,831

MERRAINS DE CHÊNE

De 1,220 millim. de longueur et au-dessus.	pièces	7,789,885	108,219
De 1,220 millim. exclusivement à 974.	*Id.*	8,158,431	Néant.
Au-dessous de 974 millim.	*Id.*	8,416,701	*Id.*

« Comme on le voit, la Russie ne contribue que dans des proportions fort restreintes à notre approvisionnement en bois à construire de toute espèce. A cet égard, on peut donc compter que, si les arrivages de Russie viennent à cesser, nos achats en Suède, en Norwége, aux États-Unis, en Autriche ou dans les États composant l'association allemande, s'accroîtront assez pour que tous nos besoins puissent être satisfaits.

« Les blés que nous avons tirés de Russie pour notre consommation en 1846-1847 se sont élevés à la quantité de 4,803,747 hectolitres. Ce chiffre aura peut-être été dépassé par nos importations en 1853-1854. Cependant nous ne consommons pas de blé russe dans les années ordinaires. Ainsi, si nous avons importé de Russie :

« En 1850, 459,747 hectol. de froment;
« En 1851, 176,705 —
« En 1852, 697,110 —
« Nous n'en avons consommé :
« En 1850, que 35 —
« En 1851, — 6 —
« En 1852, — 3,071 —
« Le reste a été réexporté de Marseille après mouture.

« Ce n'est donc que dans les années de disette que le blé russe entre dans notre consommation. Mais, quels qu'aient pu être nos besoins à cet égard, il est permis de penser que les arrivages des États-Unis auront bientôt fait disparaître, s'ils n'ont déjà comblé le vide laissé dans nos approvisionnements par l'insuffisance de la récolte de l'an dernier. En réalité donc, la défense d'exporter du blé par les ports de la mer Noire, qui vient d'être prononcée par le gouvernement russe, n'a rien qui doive le moins du monde nous alarmer ou compromettre nos intérêts. »

V

LES ŒUVRES DE CHARITÉ

Voici un tableau d'une couleur éminemment locale et qui montre comment les œuvres d'humanité ou de charité sont comprises en Russie. Nous l'empruntons encore à l'auteur d'un *Missionnaire républicain en Russie*, qui se met lui-même en scène.

« La femme du général gouverneur de Moscou vint un jour supplier une princesse de ma connaissance de se charger du patronage d'une des salles d'asile qui doivent se fonder dans la ville. La princesse se laissa gagner par les instances flatteuses de la générale. D'ailleurs, sachant l'impératrice à la tête de cette institution, elle espère obtenir plus facilement par cette voie le chiffre de demoiselle d'honneur pour sa fille. Elle a donc accepté, et elle s'est immédiatement mise à l'œuvre avec cette énergie et cette habileté qu'elle apporte dans toutes les affaires où sa vanité et son intérêt se trouvent engagés. Elle a commencé par examiner les écoles déjà fondées par les autres dames, pour ne rester inférieure à aucunes d'elles ; elle s'est employée activement à l'acquisition du local et du matériel ; elle y a contribué largement de ses fonds, et elle a su intéresser à l'entreprise quelques riches marchands par des cajoleries et par des promesses de récompenses impériales ; elle a pourvu à l'administration et à la surveillance ; enfin, l'établissement s'est trouvé à flot, et l'inauguration eut lieu.

« La princesse n'avait rien négligé pour rendre la cérémonie brillante ; elle avait invité ses connaissances les plus huppées, parmi lesquelles nombre de grands fonctionnaires ; elle avait obtenu que la consécration se fît par l'archevêque métropolitain de Moscou, homme d'esprit et de talent, très à la mode et très-courtisé par la grande noblesse.

« Le local était décoré d'une manière splendide, partout garni de fleurs ; la salle, très-spacieuse, ressemblait à un salon ; le parquet était ciré, les meubles luisants ; une table couverte de cristaux et de vaisselle d'argent ; les enfants pauvres entièrement habillés de neuf.

« Après la cérémonie d'inauguration, on les régala de thé et de gâteaux ; les personnes invitées se mirent à table, et on servit un magnifique souper qui se prolongea jusque dans la nuit.

« La princesse, comblée de félicitations sur la beauté de la fête, revint enivrée de son succès. Elle me demanda ce que je pensais de la cérémonie.

« — Je l'ai trouvée fort agréable, répondis-je en riant; le repas, surtout, était excellent.

« Elle répliqua d'un ton piqué :

« — On dirait, monsieur, que vous voulez vous moquer de ma fête ; pourtant tout le monde en a été ravi.

« — C'était fort agréable, je le répète ; je n'y ai trouvé qu'un seul défaut.

« — Vraiment ! et ce défaut?

« — C'est qu'il y manquait la couleur locale.

« — Qu'est-ce que cela veut dire ?

« — J'aurais voulu quelque chose de plus simple, de plus *modeste*.

« — Je ne suis pas de votre avis, monsieur : je pense qu'il *faut faire bien les choses ;* qu'il faut leur donner de la tournure, un air convenable.

« — Précisément, madame, je trouve que cet air leur manquait. Il fallait ouvrir une salle d'asile, non pas un salon. C'était la simplicité qui était convenable, c'était la propreté qui était *comme il faut*. A quoi bon, alors, ces parquets cirés?...

« — Mais c'est l'usage, monsieur ; allez visiter nos écoles de quartier, la maison des enfants trouvés, les instituts où l'on élève les enfants des nobles indigents : vous verrez partout le même luxe ; c'est la tenue de nos établissements publics.

« — Mais ce n'est pas une raison pour les imiter. Si, dans ces établissements, on donnait à chaque élève un collier d'or et des bagues en diamant, feriez-vous comme eux? Ne pensez-vous pas qu'il soit inutile et même nuisible d'élever dans le luxe les enfants des riches? A plus forte raison faut-il éviter ce malheur aux enfants des pauvres!

« — Je n'ai pas fait tous ces raisonnements *classiques;* j'ai agi d'après l'usage, voilà tout. D'ailleurs, il paraît que vous ignorez un fait bien important: c'est que Nos Majestés, en arrivant à Moscou, ont l'habitude de visiter les établissements de bienfaisance, et qu'elles attachent le plus grand prix à la tenue des appartements. L'année passée, l'empereur ayant vu une petite tache sur une muraille, a daigné lâcher un gros mot au chef de l'établissement.

« — C'est là une raison grave, madame. Mais voici encore une critique. Je trouvais non-seulement la fête et le local trop riches, mais encore la surveillante trop pauvre; elle avait l'air d'une servante. Je me suis entretenu avec elle : c'est une femme complétement nulle, sans connaissances, sans dignité, et il faut avouer qu'il était difficile d'avoir mieux pour les chétifs appointements que vous lui donnez. Je parierais que votre souper a coûté plus cher que les appointements de cette femme.

« La princesse sourit avec un certain embarras.

« — Eh bien, madame, à mon avis, il était important d'avoir une directrice digne de sa charge, capable de donner à ces pauvres enfants les premières notions et les premiers sentiments qui doivent diriger leur vie; et j'aurais employé à faire à cette femme une position plus honorable l'argent que vous avez mis dans vos brillants parquets et dans votre excellent souper.

« — Mais je vous disais, monsieur, que Leurs Majestés portent leur attention sur la tenue des appartements.

« — Pardon, madame, je l'avais oublié.

« Et je laissai la princesse enchantée de sa fête. »

VI

LES MARIAGES DES SERFS

Nous empruntons à l'auteur d'un *Missionnaire républicain en Russie* un récit qui peint à merveille la manière dont les seigneurs russes entendent l'humanité à l'égard de leurs serfs dans la question du mariage :

« Ce matin, pendant que j'étais en compagnie du prince***, nous vîmes arriver à pas lents Dmîtri, le valet de chambre du prince, et Axînia, la femme de chambre de la princesse.

« Dmîtri est né dans une des propriétés du prince, et sert dans la maison depuis vingt-cinq ans. Il a commencé le service à l'âge de dix ans, aidant à frotter les parquets, faisant les commissions dont les autres domestiques pouvaient se décharger sur lui, et remplissant les fonctions de *postillon* (bérêtre) [1]. Lorsqu'il eut grandi, on fit de lui un laquais; puis il devint valet de chambre du prince, et, depuis vingt ans, il remplit cette charge avec un dévouement et une fidélité inaltérables, car c'est une bonne et honnête âme que Dmîtri, il y a dans l'attachement

[1] Celui qui est assis en selle sur un des deux chevaux antérieurs.

qu'il porte au prince et à sa famille quelque chose de l'affection soumise et instinctive du chien; il s'est tellement maté au service, qu'il y est devenu une sorte d'horloge qui n'a jamais besoin d'être montée. Il a conservé, il est vrai, une profonde passion pour l'argent, et il a toujours en train quelque petite spéculation de commerce; mais il est dans la maison d'une probité irréprochable, due sans doute au culte idolâtre qu'il a voué à son maître et à tout ce qui y tient. Il s'avança donc avec Axînia, à pas lents, et se frottant la nuque d'un air embarrassé. Axînia, habillée comme nos couturières, avait les yeux baissés, et sa douce figure était rouge jusqu'aux oreilles.

« Dmîtri s'approcha du prince et lui prit la main pour la baiser; mais celui-ci, prévoyant quelque demande désagréable, dit brusquement :

« — Eh bien! qu'est-ce?

« — Votre Excellence, balbutia Dmîtri, voilà... Je suis venu avec Axînia... Et si votre bonté était si grande... si vous n'aviez rien contre... je voudrais bien me marier avec elle.

« — Comment! qu'est-ce?... Qu'est-ce que tu me dis là?

« — Il y a longtemps, Votre Excellence, que j'aime Axînia... Vous savez, Votre Excellence, que nous sommes du même village; et, comme c'est une bonne fille, j'ai pensé... j'ai espéré...

« — Tu as pensé, tu as espéré que je te permettrais de l'épouser... n'est-ce pas, imbécile que tu es? Ces gens-là sont impayables... Voilà le seigneur Dmîtri qui pensait qu'il n'avait qu'à cligner de l'œil pour se voir en ménage avec son *épouse!*... Non, mon très-cher, cela ne va pas ainsi.

« Dmîtri et Axînia se tenaient immobiles devant le prince. En ce moment survient la princesse.

« — Qu'est-il arrivé? demanda-t-elle en voyant le prince en colère et les deux domestiques confondus.

« — Il est arrivé, dit le prince, que voilà monsieur qui demande mademoiselle en mariage!

« — En mariage! s'écria la princesse avec un éclat de rire. Vraiment! mais ce serait curieux!... Ah! vous voulez vous marier! ajouta-t-elle en toisant les deux domestiques.

« Dmîtri était abasourdi; Axînia était rouge et tremblante.

« — Voilà ce que c'est!... reprit la princesse, on élève ces drôles, on les nourrit, on les forme au service avec de grandes peines, et puis, à peine sont-ils en place, ils songent à s'envoler! Allez, vous n'êtes que des ingrats!

« — Permettez, Votre Excellence, dit Dmîtri du ton le plus humble, nous comptions bien, Axînia et moi, servir auprès de vous tout le reste de notre vie.

« Le prince haussa les épaules et grogna énergiquement le mot d'imbécile.

« — Servir auprès de nous!... s'écria la princesse, es-tu fou?... Et si Axînia devient grosse, et si elle a des enfants?... Est-ce toi qui feras son service alors?... Ne vois-tu pas que pour vous marier nous serions obligés de vous expédier à la campagne?

« — Eh bien! dit Dmîtri, si Votre Excellence le permet, nous irons à la campagne, nous travaillerons à votre fabrique, et Votre Excellence sera contente de nous.

« — Tu vois donc, dit le prince avec violence, que nous serions obligés de vous éloigner de nous!... Est-ce pour cela que nous vous avons élevés, hein?... Vous a-t-

on formés au service pour qu'on pût se passer de vous? Vous a-t-on fait valets de chambre pour travailler à la fabrique, hein?... Parlez donc!...

« Les deux domestiques demeuraient muets et immobiles.

« — Vous voyez donc que vous avez agi comme des sots! Allez! et chassez de votre tête ces balivernes de mariage... Songez à bien servir vos maîtres et à prier Dieu... Cela vaudra mieux! Allez... Allez donc...

« Dmîtri et Axînia s'en allèrent tristement. J'étais navré et révolté; je me contins pourtant, et je dis au prince :

« — Ces domestiques vous servent depuis longtemps?

« — Certainement! le coquin de Dmîtri est dans la maison depuis vingt-cinq ans, et cette drôlesse d'Axînia depuis quinze ans.

« — Et ils vous ont fidèlement servi?

« — Parbleu! ce sont mes meilleurs domestiques, et c'est pour cela que c'est indigne de leur part... c'est pour cela que leur prétention m'a mis hors de moi.

« — J'aurais vu là au contraire une raison pour leur accorder leur demande.

« — Ah!...

« — Oui, monsieur, j'aurais pensé que des services si longs et si dévoués méritaient récompense, et j'aurais marié ces braves gens, non-seulement parce qu'ils sont honnêtes et qu'ils paraissent s'aimer, mais *par devoir* de reconnaissance.

« La princesse dit en souriant :

« — Cela se ferait ainsi dans un vaudeville ou dans un roman, mais nous vivons dans la réalité, et dans la réalité, quand on a un bon domestique, on le garde aussi longtemps que l'on peut et que l'on veut.

« — Mais vous brisez le cœur de ces pauvres gens, et peut-être les poussez-vous à la débauche. Vous vous êtes plaints de l'immoralité de vos domestiques ; ne craignez-vous pas d'y contribuer pour votre part?

« — Nous ne pouvons pas entrer dans tous ces détails, nous aurions trop à faire... nous tenons tout bonnement à être bien servis. »

« — Si je ne me trompe, cela s'appelle de l'égoïsme...

« — Eh! mon Dieu, soit! le nom ne fait rien à la chose!... Pourquoi aussi ce drôle de Dmîtri songe-t-il à m'enlever ma meilleure femme de chambre? Nous verrons plus tard... S'il persiste dans ses lubies de mariage, nous tâcherons de lui trouver une femme qui me convienne davantage. »

TABLE

PRÉFACE. I

L'AUTOCRATIE

I. — L'autocratie n'a d'analogue nulle part. — Institution antieuropéenne. — Amalgame de toutes les tyrannies. — Varègue, Slavo-Russe, Byzantin, Mongol, Caporal. — Origine de l'autocratie. — Rurik et ses compagnons. — Asservissement des Russes. — Invasion des Mongols. — Ses résultats. — Ivan III. — Il fonde l'autocratie. — Par quels moyens. — Développement de l'autocratie sous tous les règnes. — — Son idéal. 5

II. — Idée du pouvoir. — Il fléchit sous son propre excès. — Autorité divine et autorité humaine. — Absolutisme de l'autocratie. — Ses conséquences. — Sa faiblesse. — Catherine II mystifie les Russes et l'Europe. — Isolement de l'autocrate. — Il est forcé de n'agir que par lui-même. — Turpitude de son cortége. — L'homme de bien le fuit. — Exploiteurs. — L'autocratie n'est puissante que pour le mal. — L'autocrate désobéi ou trop obéi. — Irresponsabilité des fonctionnaires. — L'autocratie sanctionne les abus. — Le peuple russe fataliste. 11

III. — Définition de l'autocratie, d'après le *Swod*, ou Code des lois russes. — Théocratie superlative. — La loi en Russie. — Effet rétrospectif des ukases. — La hautissime volonté de l'autocrate. — Ses effets. — Communication du pouvoir autocratique aux fonctionnaires. — Les blancs-seings de l'empereur. — Effroyable arbitraire. — Le négociant dépouillé de ses droits. — Le négociant exilé. — Autocratie et démagogie. — Confusion des mots. — Rendez à César ce qui appartient à César. 19

IV. — L'autocrate considéré comme pape. — Abaissement de l'Église russe. — Ses causes. — L'orthodoxie n'a d'influence que sur les ignorants. — Suppression du patriarcat par Pierre le Grand. — Exposé des motifs. — Création du saint-synode. — Différence entre Pierre le Grand et ses successeurs. — Catherine II, Nicolas surtout, transforment l'orthodoxie en levier politique. — Caractère de leur système. — Les prêtres et les écrivains orthodoxes. — La police et l'orthodoxie. — Obscurantisme. — Nicolas et le sultan. — Intolérance du pouvoir orthodoxe. — Les misères d'un pope. — Résumé. . . . 25

LE GÉNIE RUSSE

I. — Dégradation progressive du génie russe. — Liberté dans les villes et dans les campagnes. — Novgorod la grande. — Caractère du peuple russe. — Faiblesse de la liberté dont il jouissait aux jours de son indépendance. — Son individualisme absorbé par la commune. — Influence délétère de ce dernier régime. — Le peuple russe énervé et prédisposé à tous les jougs. — Son impuissance à se gouverner. — Le trône russe livré aux étrangers. — Imposture de Nicolas. — Sa nationalité apocryphe. — Ridicule de sa morgue dynastique. — Le nom de Romanoffsky substitué à celui de Leuchtenberg. — Le peuple russe ne s'est croisé avec aucune race vigoureuse. — Conséquences. . . . 47

II. — Destinée étrange du peuple russe. — Il marche continuellement au rebours de la civilisation européenne. — La liberté européenne et le servage. — Les ukases de Boris Godounoff. — Préludes de l'asservissement. — Sa consommation. — Pierre le Grand sanctionne le servage. — Catherine II l'étend et le complète. — État actuel. — L'empereur Nicolas et l'émancipation. 52

III. — Comment le serf russe entend la liberté. — Différence, à cet égard, entre le serf domestique et le serf cultivateur. — Deux tableaux curieux. 56

IV. — Principes pour apprécier le génie russe. — La commune et le servage. — Impuissance du Russe à créer. — Esprit d'imitation. — Routine. — Ses abus. — Le propriétaire et les paysans agriculteurs. — Le Russe est fataliste. — Ses chants et ses légendes nationales. — Le fils époux de sa mère. — Influence délétère de l'Église orthodoxe. — Abrutissement par ordre. — Insouciance et paresse du peuple russe. — Opinion des Finlandais sur son aptitude au travail. — Débilité physique du Russe. — Anecdote. — Le Russe est menteur. — Facilité avec laquelle il prête un faux serment. — Le billet du Lombard. — Le Russe est voleur. — Psychologie du vol. — Lugubre alternative. 68

L'IZBA

I. — Les Russes dans l'intérieur de leurs terres. — Serfs des seigneurs et serfs de la couronne. — Différence qui existe entre eux. — Condition plus heureuse des premiers. — Paysans libres en Russie. — A qui les serfs. — Mœurs du cadastre. — Terres volées. — Les boyards conquérants. — Usurpations brutales. — Sentiments du serf envers la patrie et son pays natal. — Mort de la famille. — Les cent métiers du serf. — Triste salaire. 83

II. — La vieille fille propriétaire et le mariage des serfs. — Fornication provoquée. — Les bâtards sont les bienvenus. — Comment les seigneurs mènent leurs serfs. — Exploitation. — Le serf peut-il être amoureux? — Ce qui lui en coûte. — Histoire curieuse. — La maîtresse esclave. — Étrange adultère. 95

III. — Sort misérable du peuple russe. — Nécessité pour lui de s'assimiler à la brute. — Le serf doit produire toujours. — Cruauté et avarice des intendants. — Les seigneurs russes dans les villes et dans leurs châteaux. — Bâton et fouet. — Histoire d'Arcadi Pavlytch Pécnotchkine. — Type de ce qu'on appelle un seigneur civilisé. — Ses occupations. — Sa manière particulière de bâtonner les serfs. — Ses sentiments libéraux. — Visite à un village. — L'intendant flatteur. — Questions rurales. — Fourberies et injustices. — Les paysans opprimés. — Leurs plaintes. — Colère du seigneur. — Machiavélisme des intendants. — Misère irremédiable du peuple. 102

LA MISSION DE LA RUSSIE

I. — Ce que pense le peuple russe de sa mission. — Quelle est cette mission. — Formule de M. de Haxthausen. — Manière dont il la justifie. — Contradictions. — Les Russes deviennent fripons en touchant à la civilisation européenne. — Ils n'en prennent que le poison. — Barbares léchés. — Conséquence de ceci relativement à leur prétendue mission. — La civilisation n'est point une simple affaire de colportage. — Conditions pour sa transmission. — Discussion avec M. de Haxthausen. — Jugement général sur l'ouvrage de cet écrivain. — Rome et la Russie. — En quoi elles se ressemblent. 128

II. — Marche de la Russie dans l'histoire. — Ses trois routes. — Conquêtes ruineuses et continues. — Leur rapport avec la mission de la Russie. — Le fait matériel et l'usage moral. — Pas un peuple conquis par la Russie qui soit fier de se dire russe. — Le citoyen

romain. — Ce que la Russie fait de ses conquêtes. — Leur division en deux classes. — Barbarie maintenue, civilisation étouffée. — Asiatiques et Européens. — Pologne et Finlande. — Provinces baltiques. — Système délétère. — Partout la Russie marche au rebours de sa prétendue mission. 151

III. — La mission de la Russie n'est que la frénésie de l'envahissement. — Mal de la horde. — Rapprochements et différences entre les Russes et les anciens barbares. — L'Europe tout entière a fait à la Russie ce qu'elle est. — Réaction. — Est-il temps encore? — Tactique de la Russie vis-à-vis des divers gouvernements. — Dupes ou complices. — Agents russes. — Leurs succès. — Intervention en Hongrie. — Conséquences. — Dernier mot à M. de Haxthausen. 159

LES PRESTIGES

I. — La Russie est un théâtre. — Le tzar chef d'orchestre. — Les diplomates et le parterre. — La coulisse. — Rôle de Pierre Ier et de Catherine II. — Leçons de Potemkin. — Nicolas et sa troupe. — Comédie changée en jongleric. — Preuve du fait. — Bombardement d'Odessa. — Rescrit de Nicolas à Osten-Saken. — Incroyable pasquinade. — Les Russes et les Européens victimes de la même mystification. — La lumière se lève. — C'en est fait des prestidigitations. 177

II. — Qu'est-ce que l'empire de toutes les Russies? — Mensonge que ce nom. — Les diverses Russies. — Invention de Pierre le Grand. — Complaisance des cabinets. — Haine des sujets russes contre la Russie. — Le géant fantôme. — Napoléon à Moscou. — Côtés vulnérables de la Russie. — Ses conditions de force — Holstein-Gottorp et Romanoff. — Prestige usurpé. 180

III. — Pourquoi Pierre le Grand prend le titre d'empereur de toutes les Russies; Nicolas, le nom de Romanoff. — Prestige de ce nom en Russie. — Politique antinationale de Nicolas. — Le génie russe laissé en friche. — Civilisations française et allemande effleurées. — Bureaucratisme excessif. — La plume et le bâton — Double masque. — Génie cosmopolite et envahisseur de l'Allemand. — Le Holstein-Gottorp tue le Romanoff. — Nicolas n'a pas fondé de nation, il n'a rassemblé qu'une horde. — Son vertige actuel. — Terrible alternative. — Nicolas joue au Tschengis-Khan. — Tartufe et matamore. . 185

IV. — La loyauté de l'empereur Nicolas. — Sa conduite en 1848. — Fausse idée de sa modération. — Il est modéré quand il a peur. — Il ménage les révolutionnaires. — Conspiration. — Commission d'en-

quête. — Jugement. — Réaction implacable. — Intervention de la Russie en Moldo-Valachie et en Hongrie. — Conséquences. — Illusions des hommes d'État. — Ce qu'ils devraient faire. 189

V. — Prestige militaire. — L'armée et la marine russes. — Exagérations calculées. — Les deux millions de la mobilisation. — Réserves russes. — Condition du soldat licencié. — Ce que produit un recrutement. — Le Russe n'est point soldat. — Ressources factices pour la guerre. — Suspension des travaux publics. — Dons volontaires. — Les fonctionnaires, les quatre-vingts millions du clergé orthodoxe. — Contributions prélevées sur les nobles, les négociants et les propriétaires. — Appréciation du résultat. — Chantage impérial. — La bourse ou la Sibérie. 198

VI. — Deux classes dans la société russe. — Les indépendants, la cour. — Influence du génie théâtral de l'autocrate. — Ukases de Catherine. — Civilité puérile et honnête. — L'empereur Nicolas et le dandy. — Superficialité des Russes. — Religion. — Patriotisme. — Instruction. — Une thèse russe. — La censure. — L'honneur. — Le duel. — La parole d'un Russe. — Vols étranges. — Le Russe à l'étranger. — La conversation en Russie. — Humanité et charité. — Le knout préventif. — Mariages par couleurs. — Moralité de la sainte Russie. 217

VII. — L'unité orthodoxe, mensonge. — Sectes diverses. — La mamelle sanglante. — Influence de l'invasion mongole sur l'Église russe. — Unité brisée. — Réforme de Nicon. — Sur quoi elle s'appuie. — Ses effets. — Secte des vieux croyants. — Leur supériorité sur les orthodoxes. — Inquisition. — Persécution. — Constance des sectaires. — Une proclamation du prince Worontzoff. — Mensonges du saint-synode. — Prosélytisme nul. — La pipe instrument apostolique. — Avenir de l'orthodoxie. 241

HOROSCOPE

I. — La civilisation de la Russie et les Allemands. — M. de Haxthausen et Karamsin. — Ce que la Russie doit faire pour se civiliser. — Révolution dans son état social et religieux. — L'autocratie régime provisoire. — Il faut qu'il soit transformé. — *Régénération* de l'orthodoxie. — Séve catholique. — Doute logique. — Les slavophiles. — Leur système. — Mesure de leur influence. 264

II. — La Russie a débordé jusqu'à présent sur l'Europe. — Pourquoi? — Guerre actuelle. — Sera-t-elle longue? — Quels en seront les résultats? — Démembrement de la Russie. — Ses conséquences. — Ce qu'il faut de plus. — Causes qui ouvrent à la Russie la porte de l'Eu-

rope. — Excès de l'autorité, désordres de la liberté. — Comment la Russie en profite. — Moyens de la réduire. — Accord de l'autorité et de la liberté. — Émancipation des chrétiens de Turquie. — Émancipation politique des peuples. — Les gouvernants et les gouvernés. — Lutte sincère de la civilisation contre la barbarie. — Consolidation de la paix pour toujours. 275

NOTES

I. — Testament de Pierre le Grand. 279

II. — Extraits des relations adressées à l'empereur Nicolas par le général Protassoff, procureur du saint-synode, au sujet de l'incorporation des ruthéniens unis à l'Église russe en 1836, 1837, 1838 et 1839. 284

III. — Les désastres de l'armée russe pendant la guerre de Turquie en 1828-1829. 296

IV. — Le blocus commercial de la Russie. 317

V. — Les œuvres de charité. 332

VI. — Les mariages des serfs. 336

PB-30314-SB

DK
32
L58

DK 32 .L58
La Russie et la civilisation e
Stanford University Libraries
3 6105 041 447 157

Stanford University Libraries
Stanford, California

Return this book on or before date due.